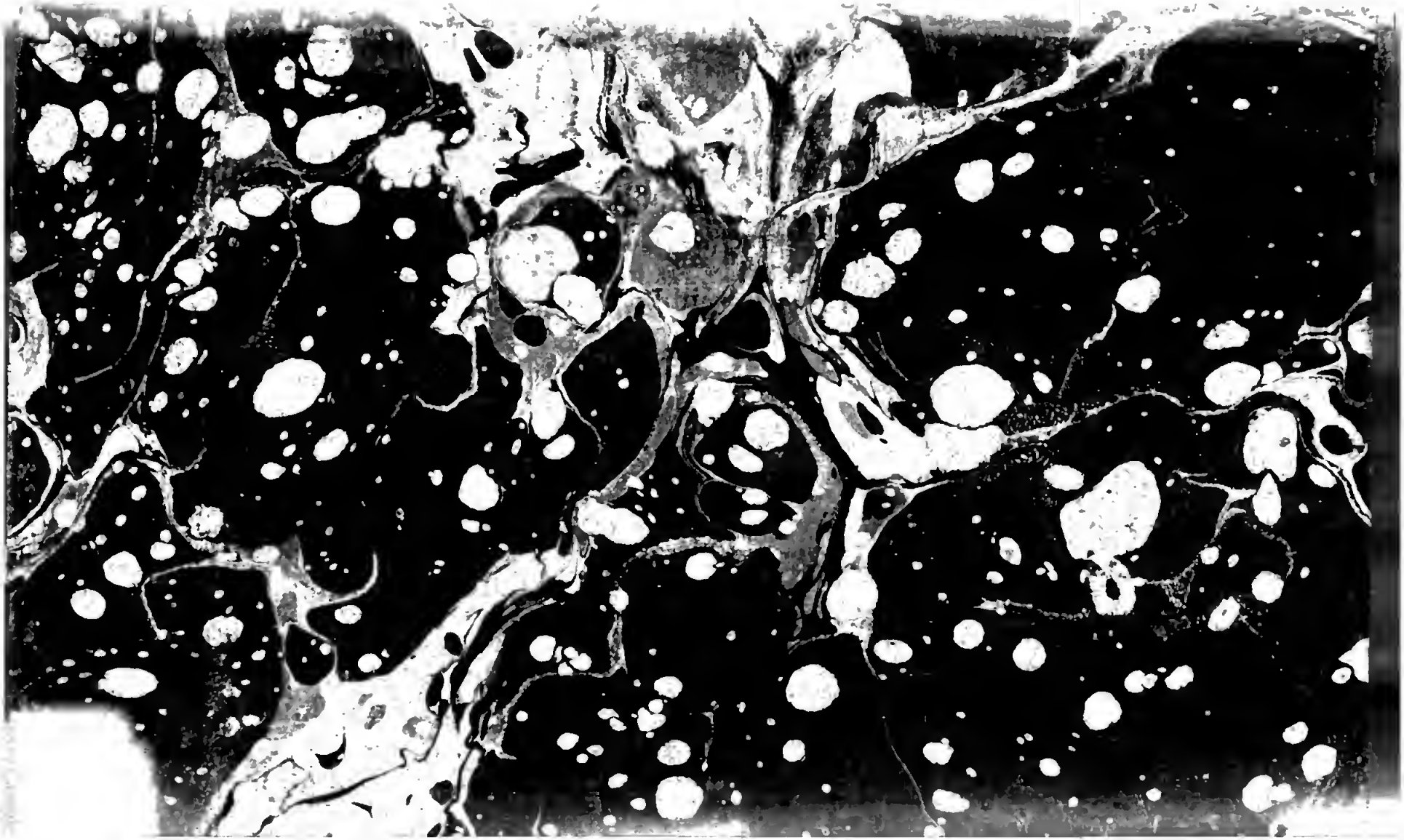
Digitized by Google



10319

SHAKESPEARE.

TOME QUATRIÈME.

SHAKESPEARE

TRADUIT

DE L'ANGLOIS,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR M. LE TOURNEUR.

Homo ſum: Humani nihil à me alienum puto. TER.

TOME QUATRIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS,

Chez l'AUTEUR, rue de Tournon;

Et

Chez MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AUX SOUSCRIPTEURS.

Le quatrième Volume ſe trouve imprimé ſur un papier plus blanc que les autres. C'eſt une mépriſe : on a fourni pour l'in-8° le papier deſtiné pour l'in-4°. L'Auteur eſpère que le Public lui pardonnera facilement une bévue qui n'eſt pas ſon ouvrage, & qui coûte plus de 400 liv. *en pure perte.*

CYMBELINE.

PERSONNAGES.

CYMBELINE, *Roi de la Grande-Bretagne.*
CLOTEN, *fils de la Reine, d'un premier lit.*
LEONATUS POSTHUMUS, *Chevalier, marié ſecrétement à la Princeſſe Imogène.*
BELLARIUS, *Seigneur Breton, exilé par Cymbeline, & déguiſé ſous le nom de Morgan.*
GUIDERIUS, } *fils de Cymbeline, & crus fils de Bellarius*
ARVIRAGUS, } *ſous les noms de Paladour & de Cadwal.*
PHILARIO, *Seigneur Italien, ami de Poſthumus.*
JACHIMO, *ami de Philario.*
CAIUS-LUCIUS, *Ambaſſadeur de Rome.*
PISANIO, *attaché au ſervice de Poſthumus.*
UN FRANÇOIS, *ami de Philario.*
CORNELIUS, *Médecin.*
DEUX SEIGNEURS BRETONS.
LA REINE, *femme de Cymbeline.*
IMOGENE, *fille de Cymbeline, de ſon premier mariage.*
HELENE, *ſuivante d'Imogène.*
LORDS, LADYS, SÉNATEURS ROMAINS, TRIBUNS, UN AUGURE, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, *&c.*

La Scène eſt tantôt en Bretagne, tantôt en Italie.

Le ſujet eſt tiré d'une Nouvelle du *Décameron de Bocace.* Il n'y a guères que les noms d'hiſtoriques: le reſte eſt de l'invention du Poëte.

CYMBELINE.

CYMBELINE.

ACTE PREMIER.

La Scène repréſente le Palais de (1) *Cymbeline, dans la Grande-Bretagne.*

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX SEIGNEURS BRETONS.

LE PREMIER.

Vous ne rencontrez ici perſonne qui n'ait l'air ſombre & chagrin. Nos viſages n'obéiſſent pas plus

(1) Cymbeline, Kymbeline ou Cynobeline étoit Roi de la Grande-Bretagne, & Allié des Romains. Il règnoit vers le tems de la Naiſſance de J. C. Il eut deux fils, Guiderius qui lui ſuccéda, & Arviragus.

que nos Courtiſans aux mouvemens du cœur. Tous retracent la triſteſſe peinte ſur le viſage du Roi.

LE SECOND.

Mais quel eſt le ſujet?...

LE PREMIER.

L'héritière de ſon Royaume, ſa fille, qu'il deſtinoit au fils unique de la nouvelle Reine, de cette veuve qu'il vient d'épouſer, s'eſt donnée à un Chevalier pauvre de fortune, mais riche en mérite : la voilà mariée — auſſi-tôt ſon époux eſt banni, elle empriſonnée. Tout préſente l'image & les dehors de la triſteſſe ; pour le Roi, je le crois, il eſt vraiment affligé, & au fond du cœur.

LE SECOND.

N'y a-t-il que le Roi ?

LE PREMIER.

Et le Prince, à qui ce mariage enlève la Princeſſe ; la Reine auſſi, qui avoit à cœur cette alliance ; mais pas un des Courtiſans, quoiqu'ils portent des viſages compoſés ſur celui du Roi, pas un, qui n'ait le cœur joyeux de l'Hymen, dont ils affectent de paroître mécontens.

LE SECOND.

Et pourquoi cela ?

LE PREMIER.

L'homme à qui la Princeſſe échappe, eſt un être qui ne vaut pas même le mal qu'on en pourroit dire ; mais celui qui la poſſéde, je veux dire, qui l'a épouſée : ah ! l'honnête homme ! & qu'on bannit pour cela ; c'eſt une créature ſi accomplie, qu'on auroit beau chercher ſon pareil dans toutes les régions du monde ; il manqueroit toujours quelque trait à l'objet qu'on voudroit lui comparer. Je ne crois pas qu'avec lui, il y ait encore un homme ſur la terre, orné d'une phyſionomie auſſi belle, & doué d'une auſſi belle ame.

LE SECOND.

Vous le vantez beaucoup.

LE PREMIER.

Je n'enfle point ſon éloge, je ne lui donne pas même ſa juſte étendue. Son mérite eſt bien plus vaſte que le cercle étroit où je reſſerre ſes louanges.

LE SECOND.

Quel eſt ſon nom ? ſa naiſſance ?

LE PREMIER.

Je ne puis remonter juſqu'à ſa première otigine. Sicilius étoit le nom de ſon père, qui s'unit à Caſſibelan contre les Romains, & le ſeconda glorieuſement. Mais il ne reçut ſes titres d'honneur que de Tenantius, qu'il ſervit avec gloire & avec un ſuccès admiré: ce fut à ſon ſervice qu'il gagna le ſurnom de Leonatus. Il eut, avant le Chevalier dont je vous parle, deux autres fils, qui dans les guerres de ce tems, moururent l'épée à la main. Leur père, vieux alors & amoureux de poſtérité, en conçut tant de chagrin qu'il en quitta la vie: ſon aimable épouſe, alors enceinte du troiſième fils dont nous parlons, mourut en lui donnant le jour. Le Roi prît l'orphelin ſous ſa protection, lui donna le nom de Poſthumus, l'éleva, & l'attacha à ſa perſonne: il l'inſtruiſit dans toutes les Sciences, dont ſon âge pouvoit être ſuſceptible: ſaiſies auſſi-tôt que préſentées, ſon ame pompoit les connoiſſances auſſi facilement que nous reſpirons l'aïr; & dès ſon printems, il porta une moiſſon de fruits: il vécut à la Cour, loué & admiré de tous, & choſe rare, très-aimé; il étoit le modèle des jeunes gens; un miroir redouté des hommes d'un âge mûr; & près des vieillards il paroiſſoit un enfant qui ſervoit de guide à leur raiſon affoiblie. Quant

à ſa Maîtreſſe, pour laquelle il eſt banni aujourd'hui, ſon rare mérite annonce à tous, quel cas elle faiſoit de ſa perſonne & de ſes vertus. On peut lire dans ſon choix, & juger au vrai, quel homme eſt Poſthumus.

LE SECOND.

Je le révère, ſur votre ſeul récit. Mais, dites-moi, je vous prie, la Princeſſe eſt-elle le ſeul enfant du Roi?

LE PREMIER.

Le ſeul? non. Il avoit deux fils, & ſi ce détail vous intéreſſe, écoutez-moi. Tous deux furent dérobés à leur nourrice, l'un à l'âge de trois ans, & l'autre encore au berceau; & juſqu'à cette heure, pas la moindre conjecture ſur le lieu où ils ont été portés.

LE SECOND.

Combien y a-t-il d'années?

LE PREMIER.

Vingt ans environ.

LE SECOND.

Qu'on enlève ainſi les enfans d'un Roi : qu'ils fuſſent ſi négligemment gardés, & qu'on ait été ſi lent dans les recherches qu'on n'ait encore retrouvé d'eux aucune trace, cela me ſemble....

LE PREMIER.

Quelqu'étrange que vous ſemble ce larcin, & quoique cet excès de négligence ſoit vraiment ridicule ; le fait, Seigneur, n'en eſt pas moins vrai.

LE SECOND.

Ceſſons nos diſcours. Voilà Poſthumus, qui vient avec la Reine & la Princeſſe. (*Ils ſortent*).

SCÈNE II.

LA REINE, POSTHUMUS, IMOGENE *entrent avec leur ſuite.*

LA REINE.

NON; ſoyez-en sûre, ma fille, vous ne trouverez jamais en moi, comme on le reproche à la plûpart des marâtres, un œil malveillant pour vous. Vous êtes ma captive; mais votre gardienne vous confiera les clefs qui ferment votre priſon. Pour vous, Poſthumus, auſſi-tôt que je pourrai fléchir le courroux du Roi, on me verra prendre votre défenſe: mais, je vous l'avoue, le feu de la colère eſt encore dans ſon ſang; & il ſeroit à propos de vous ſoumettre à ſon arrêt, avec toute la patience que votre prudence pourra vous inſpirer.

POSTHUMUS.

Si votre Majeſté le trouve bon, je m'éloignerai de ces lieux dès aujourd'hui.

LA REINE.

Vous voyez le danger. — Je vais faire un tour dans les jardins; compatiſſant aux angoiſſes de deux cœurs

qu'on arrache l'un à l'autre, quoique le Roi m'ait recommandé de ne pas vous laiſſer enſemble.

(*Elle ſort*).

IMOGENE *ſuivant de l'œil la Reine qui s'éloigne.*

O feinte complaiſance ! Comme ce tyran ſait careſſer au moment où elle aſſaſſine ! Mon cher époux, le courroux de mon père m'inſpire bien quelque ſentiment de crainte : mais je ne redoute rien, ſoit dit ſans bleſſer mes devoirs ſacrés envers lui, rien des effets de ſa colère ſur moi. Il vous faut partir ; & moi j'aurai ici à ſoutenir à toute heure le trait de ſes regards irrités, n'ayant rien qui me conſole de vivre, que la penſée qu'il exiſte toujours dans le monde un tréſor, que je puis revoir & poſſéder encore. (*Elle pleure.*)

POSTHUMUS.

Ma Souveraine ! mon Amante ! Ah, Princeſſe ! arrêtez vos larmes, ſi vous ne voulez m'expoſer à être ſoupçonné de plus de tendreſſe, qu'il ne ſied à un homme d'en montrer. Je veux être l'époux le plus fidèle, qui jamais ait engagé ſa foi. Ma réſidence ſera à Rome, chez le Seigneur Philario, l'ami de mon père : moi, je ne le connois que par lettres. Adreſſez-moi-là les vôtres : ô ma Reine ! mes yeux en dévoreront

chaque ligne que vous m'enverrez, duſſent-elles m'empoiſonner d'amertumes. (*La Reine revient les trouver.*)

LA REINE.

Abrégez, je vous prie. Si le Roi ſurvenoit, je ne ſais pas où s'arrêteroit ſa colère contre moi. (*A part en s'éloignant d'eux une ſeconde fois.*) Je ſaurai diriger ici ſa promenade : je le gouverne à mon gré ; jamais je ne l'offenſe, que je ne lui faſſe payer mes torts ; & dans les querelles que je lui ſuſcite, je lui fais bien acheter le raccommodement. (*Elle s'éloigne & diſparoît.*)

POSTHUMUS, *à Imogène.*

Quand nous paſſerions à nous dire adieu tout le reſte qui nous reſte encore à vivre, la douleur de nous ſéparer ne feroit qu'augmenter de plus en plus... adieu.

IMOGENE.

Eh ! demeure un moment. Quand tu monterois à cheval uniquement pour aller reſpirer l'air des environs ; cet adieu ſeroit encore trop court. — Vois, mon ami, ce diamant me vient de ma mère : prends-le, mon bien-aimé, mais garde-le juſqu'à ce que tu épouſes une autre femme, après qu'Imogène ſera morte.

POSTHUMUS.

Quoi ? quoi ? une autre femme ? Dieux bienfaiſans,

accordez-moi ſeulement de poſſéder celle-ci qui eſt à moi, & ſi j'en cherche une autre après elle, repouſſez-moi de ſes embraſſemens avec le bras de la mort. (*Il met le diamant à ſon doigt.*) Reſte, reſte à cette place, tant que le ſentiment & la vie pourront t'y conſerver. (*à Imogène.*) Et vous, la plus tendre, la plus belle, qui n'avez reçu que moi en échange de vous, à votre perte immenſe; c'eſt donc encore moi qui gagnerai ſur vous dans le troc des plus légères bagatelles: pour l'amour de moi, portez ceci; c'eſt un lien d'amour: je veux moi-même en enchaîner cette belle main. (*Il lui attache un bracelet.*)

IMOGENE.

O Dieux! quand nous reverrons-nous?

(*Le Roi paroît.*)

POSTHUMUS.

Hélas, le Roi!

SCÈNE III.

CYMBELINE, *Seigneurs de ſa Cour.*

CYMBELINE, *à Poſthumus.*

VIL objet, fuis de ces lieux : diſparoîs de ma vue. Si après cet ordre encore, tu fatigues la Cour de ton ignoble préſence, tu meurs. Fuis, ta vue empoiſonne mon ſang.

POSTHUMUS.

Que les Dieux vous protégent, & faſſent proſpérer les hommes de bien, que je laiſſe à votre Cour. Je ſuis parti. (*Il ſort.*)

IMOGENE.

Non, la mort n'a point d'angoiſſes plus douloureuſes que celles que j'éprouve.

CYMBELINE.

Fille ingrate, toi qui devrois rajeunir ma vieilleſſe, tu accumules les ans de la caducité ſur ma tête.

IMOGENE.

Seigneur, je vous en conjure : ne vous tourmentez pas vous-même par ces emportemens : car je ſuis inſenſible

à votre courroux : un ſentiment ſublime, la plus noble des paſſions étouffe en moi toute autre peine, toute autre crainte.

CYMBELINE.

Quoi ? fille rebelle, plus de pardon ! plus d'obéiſſance !

IMOGENE.

Plus d'eſpérance pour moi : ainſi plus de pardon.

CYMBELINE.

Tu pouvois épouſer le fils unique de la Reine.

IMOGENE.

O ! mille fois heureuſe, de ne plus le pouvoir : j'ai fait choix d'un aigle, & me ſuis ſauvée d'un lâche Milan.

CYMBELINE.

Tu as choiſi un miſérable dans la mendicité ; tu voulois aſſeoir l'ignominie ſur mon Trône.

IMOGENE.

Dites que j'en ai relevé l'éclat.

CYMBELINE.

O ame vile !

IMOGENE.

Seigneur, c'eſt votre faute, ſi j'ai aimé Poſthumus ;

vous l'avez fait élever avec moi, vous me l'avez donné pour compagnon des jeux de mon enfance : & c'eſt un homme digne de la femme la plus rare ; il m'achète plus que je ne vaux, de tout le prix que je lui coûte.

CYMBELINE.

Quoi ? as-tu perdu la raiſon ?

IMOGENE.

Peu s'en faut, Seigneur : veuille le Ciel m'en rendre l'uſage ! O ! que je voudrois être la fille d'un ſimple Payſan, & que Poſthumus fût le fils du Berger voiſin.

CYMBELINE.

(*La Reine paroît.*) Femme imprudente, je les ai trouvés encore enſemble ; vous n'avez pas ſuivi mes ordres, retirez-vous avec elle, & l'enfermez.

LA REINE, *à Cymbeline.*

J'implore votre patience. (*à Imogène.*) Calmez-vous, ma chère fille, ſilence. — Bon Souverain, laiſſez-nous ſeules, & cherchez dans votre raiſon quelque conſolation pour vous-même.

CYMBELINE.

Qu'elle languiſſe, qu'elle verſe chaque jour des larmes de ſang, & que bientôt décrépite dès ſa jeuneſſe, elle meure de ſa folie. (*Il ſort.*)

LA REINE, *à Imogène.*

Allons, il faut que vous laiſſiez paſſer.... (*Piſanio entre.*) Voici votre Serviteur : eh bien, Piſanio, quelles nouvelles nous apportes-tu ?

PISANIO.

Le Prince, votre fils, a tiré l'épée contre mon Maître.

LA REINE.

Ah ! j'eſpère qu'il n'eſt arrivé aucun malheur !

PISANIO.

Il en auroit pu arriver un, ſi mon Maître avoit combattu ſérieuſement ; mais il n'a fait que ſe jouer, ſans aucune impreſſion de colère : d'honnêtes gens qui ſe ſont trouvés là, les ont ſéparés.

LA REINE.

J'en ſuis bien joyeuſe.

IMOGENE, *avec colère.*

Votre fils eſt le Champion de mon père : il ſoutient ſa cauſe ! Tirer l'épée ſur un proſcrit ! ô le brave Prince ! — Je voudrois les voir aux priſes tous deux dans les déſerts de l'Afrique, & moi près d'eux, armée d'une aiguille, pour en piquer le premier qui reculeroit. — Ah ! Piſanio ! pourquoi as-tu quitté ton Maître ?

PISANIO.

Par ſon ordre. Il n'a jamais voulu que je l'accompagne juſqu'au port : il m'a laiſſé dans cet écrit le détail des ordres que j'aurois à remplir, tant qu'il vous plairoit d'employer mon ſervice.

LA REINE.

Cet homme, juſqu'ici, a été pour vous un Serviteur fidèle. Je garantis, ſur mon honneur, qu'il le ſera toujours.

PISANIO.

Que votre Majeſté agrée mes humbles remerciemens.

LA REINE, *à Imogène.*

Je vous prie : promenons-nous un moment enſemble.

IMOGENE, *à Piſanio.*

Avant une demi-heure, je vous le recommande, revenez me parler : du moins vous irez voir mon époux à bord. Allez & laiſſez-nous. (*La Reine & Imogène ſortent enſemble ; Piſanio ſort par un autre côté.*

SCÈNE IV.

CLOTEN, DEUX COURTISANS.

PREMIER COURTISAN.

Je vous conſeille, Seigneur, de changer de vêtemens. La chaleur de l'action vous a mis tout en ſueur : vous voilà fumant comme la victime d'un ſacrifice.

CLOTEN.

Si mes vêtemens étoient enſanglantés, alors pour en changer.... L'ai-je bleſſé ?

SECOND COURTISAN, *à part.*

Non, d'honneur, tu n'as pas même ému ſon ame.

PREMIER COURTISAN.

Bleſſé ? ah ! s'il ne l'eſt pas, il faut qu'il ait un corps de ſylphe, pénétrable comme l'air.

SECOND COURTISAN, *à part.*

Son fer a manqué ſon coup ; il a donné à côté.

CLOTEN.

Le lâche n'oſoit pas m'attendre.

SECOND

SECOND COURTISAN, *à part.*

Non, il alloit toujours, mais en avant, vers ta face.

PREMIER COURTISAN.

Vous attendre ? Ajoutez encore aux terres que vous poſſédez, le terrein qu'il vous a cédé en reculant.

CLOTEN.

Que je voudrois que perſonne ne fût venu ſe jetter entre nous deux !

SECOND COURTISAN, *à part.*

Et moi auſſi, juſqu'à ce que tu euſſes pris ſur la pouſſière avec ton corps la meſure d'un grand imbécille.

CLOTEN.

Mais comment peut-elle aimer ce miſérable, & me rebuter, moi ?

SECOND COURTISAN, *à part.*

O ! ſi c'eſt un crime de bien choiſir, elle eſt bien coupable.

PREMIER COURTISAN.

Seigneur, je vous l'ai toujours dit, que ſon eſprit & ſa beauté ne ſe reſſembloient pas. C'eſt un beau viſage : mais les lumières de ſon eſprit ne m'ont jamais ébloui.

SECOND COURTISAN, *à part.*

Son eſprit ne luit pas pour les inſenſés.

CLOTEN.

Venez, je vais à mon appartement : je voudrois bien qu'il fût arrivé un malheur.

SECOND COURTISAN, *à part.*

Je ne fais pas le même vœu, à moins qu'il ne ſe fût borné à la chûte d'un ſtupide animal, ce qui ne ſeroit pas un grand malheur.

CLOTEN.

Voulez-vous nous ſuivre ?

PREMIER COURTISAN.

J'accompagnerai votre Alteſſe.

CLOTEN.

Oui, venez : allons enſemble.

SECOND COURTISAN.

Volontiers, Prince. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE V.

*L'Appartement d'*IMOGENE.

IMOGENE, PISANIO.

IMOGENE.

Je voudrois que tu fuſſes aſſis ſur le rivage du port, & là interrogeant ſans ceſſe chaque vaiſſeau qui arrive. —Si mon époux m'écrivoit, & que ſa lettre ne me parvînt pas; ce ſeroit une auſſi grande perte pour moi, que le ſeroit pour un coupable la perte de ſes lettres de grace. Qu'elles ont été ſes dernières paroles?

PISANIO.

Ma Reine! ma Reine!

IMOGENE.

Et ſans doute alors il agitoit ſon mouchoir dans ſa main.

PISANIO.

Et il le baiſoit, Madame.

IMOGENE.

Inſenſible tiſſu, tu es bien plus heureux que moi! —Et ce fut là tout.

PISANIO.

Non, Madame : car auſſi long-tems qu'il a pû me voir, & moi le diſtinguer des autres, il eſt reſté ſur le tillac, & me faiſant des ſignes de ſon gand, de ſon chapeau, de ſon mouchoir, par les tranſports & les mouvemens de ſon cœur, il exprimoit de ſon mieux, combien ſon ame étoit lente & le vaiſſeau prompt à s'éloigner de vous.

IMOGENE.

Tu aurois dû le ſuivre de l'œil, & ne le quitter que lorſqu'il t'auroit paru petit comme un oiſeau, ou moins encore.

PISANIO.

C'eſt ce que j'ai fait, Madame.

IMOGENE.

Ah! moi, j'aurois voulu briſer les fibres de mes yeux, dans leurs efforts pour le voir plus long-tems, juſqu'à ce qu'il fût devenu dans l'éloignement plus petit qu'un atome : ouï, mes regards l'auroient ſuivi, juſqu'à ce que de la groſſeur d'un inſecte imperceptible, il ſe fût tout-à-fait évanoui dans l'air ; & alors j'aurois détourné mes yeux & pleuré . . . —Mais,

dis-moi, cher Piſanio, quand recevrons-nous de ſes nouvelles ?

PISANIO.

Soyez-en sûre, Madame, à la première occaſion qu'il pourra trouver.

IMOGENE.

Je ne lui ai point fait mes adieux ! J'avois tant de choſes tendres à lui dire ! Avant que j'aie pu lui dire, comme je ſongerois à lui, à certaines heures ; quelles penſées, quels ſouvenirs j'aurois, tantôt l'un, tantôt l'autre : avant que j'aie pu lui faire jurer qu'aucune femme d'Italie ne lui feroit jamais trahir mon amour, & ſon honneur ; lui recommander de ſonger, au point du jour, à midi, à minuit, à s'unir à moi dans nos prières : (car alors je ſuis dans les cieux pour lui) ; avant que j'aie pu lui donner le dernier baiſer du départ, que j'aurois placé entre deux mots charmans ; mon père ſurvient, & comme le ſouffle tyrannique du nord tue les fleurs dans le bouton, ſa préſence glace ſur nos lèvres toutes les tendreſſes qui étoient près d'en éclore.

(*Une Dame de la Reine entre.*)

La Reine, Madame, déſire que votre Alteſſe ſe rende auprès d'elle.

IMOGENE, *à Piſanio.*

Allez exécuter les ordres dont je vous ai chargé, je vais rejoindre la Reine.

PISANIO.

Je vous obéirai, Madame. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE VI.

La Scène change & repréſente à Rome une Salle de la Maiſon de Philario.

PHILARIO, JACHIMO, *un* FRANÇOIS.

JACHIMO.

CROYEZ-MOI, Seigneur; je l'ai vu en Bretagne, il n'étoit encore qu'adoleſcent; perſonne ne s'attendoit alors qu'il dût acquérir ce grand mérite, qu'on vante tant aujourd'hui. Je pouvois alors l'enviſager ſans admiration, & j'aurois pu lire la liſte de ſes qualités, article par article, ſans émotion & ſans ſurpriſe.

PHILARIO.

Vous parlez d'un tems où il n'étoit pas encore,

comme aujourd'hui, revêtu de tous les dons qui en font un homme accompli, de corps & d'eſprit.

LE FRANÇOIS.

Moi, je l'ai vu en France; & nous avions-là pluſieurs braves, qui pouvoient fixer le Soleil d'un œil auſſi ferme que lui.

JACHIMO.

Cette fortune d'avoir épouſé la fille de ſon Roi, influe beaucoup, je n'en doute point, ſur les récits qu'on fait de lui; on l'apprécie d'après le prix de ſon Amante, bien plus que d'après le ſien.

LE FRANÇOIS.

Et puis ſon banniſſement....

JACHIMO.

Oui, ſon exil encore; & les ſuffrages des Partiſans de la Princeſſe, qui portant ſes couleurs, ſe font un devoir de déplorer avec elle ce douloureux divorce; tout cela ſert merveilleuſement à exalter Poſthumus. Car il faut bien ſoutenir l'honneur du choix d'Imogène, dont ſans cela le jugement ne brilleroit guères, d'être allé prendre pour époux un homme obſcur & ſans titre. Mais comment arrive-t-il, Philario, qu'il vienne s'établir chez vous? Où votre liaiſon s'eſt-elle formée?

PHILARIO.

Son père & moi nous avons fait la guerre enſemble, & je ne dois pas moins que la vie à ſon père, qui me l'a ſauvée plus d'une fois. Le voici notre Breton. (*Poſthumus paroît.*) Montrez-moi votre eſtime en le traitant avec tous les égards, que des Gentilshommes auſſi bien élevés que vous doivent à un Etranger de ſa qualité. Je vous exhorte tous à lier une plus étroite connoiſſance avec ce Cavalier, je vous le recommande comme mon digne ami. Je ne veux point faire ſon éloge en ſa préſence, je laiſſe au tems à vous dévoiler tout ſon mérite.

LE FRANÇOIS, *à Poſthumus.*

Seigneur, nous nous ſommes connus autrefois dans Orléans.

POSTHUMUS.

Oui, je vous demeurai redevable d'une foule d'attentions, que ma reconnoiſſance n'acquittera jamais, même en vous en payant tous les jours.

LE FRANÇOIS.

Seigneur, vous enflez trop le prix d'un foible ſervice. Je me félicitai de vous avoir réconcilié avec mon compatriote ; n'eût-ce pas été, en effet, une choſe déplorable, qu'on vous eût laiſſé pourſuivre vos pro-

jets de mort, pour une affaire auſſi légère, une bagatelle.

POSTHUMUS.

Permettez, Seigneur; j'étois alors un jeune voyageur: j'évitois de m'en rapporter à mes propres lumières, aimant mieux me laiſſer guider par l'expérience des autres; mais depuis, mon jugement s'eſt formé, & ſoit dit ſans offenſer perſonne, je ne trouve pas que la querelle fût auſſi légère que vous le prétendez.

LE FRANÇOIS.

D'honneur, elle l'étoit trop, pour mériter d'être décidée par le fer, ſur-tout entre deux braves, dont l'un auroit immolé l'autre, ou qui ſeroient reſtés tous deux ſur la place.

JACHIMO.

Pouvons-nous, ſans indiſcrétion, vous demander quel étoit le ſujet de ce différend?

LE FRANÇOIS.

Sans difficulté; je le crois du moins; la querelle fut publique, & dès-lors on peut, ſans bleſſer perſonne, en faire le récit. C'étoit à-peu-près la même thèſe qui fut agitée entre nous l'autre ſoir, lorſque chacun de nous fit l'éloge des Belles de ſon pays. Ce Cavalier ſoutenoit

en ce tems-là, & offroit de le ſoutenir aux dépens de ſon ſang, que la ſienne étoit plus belle, plus vertueuſe, plus ſpirituelle, plus chaſte, plus conſtante, plus accomplie & moins fragile, qu'aucune de nos plus rares Beautés de France.

JACHIMO.

Cette Dame ne vit plus aujourd'hui, ſans doute, ou bien l'opinion qu'en avoit ce Cavalier, doit être entièrement détruite à préſent.

POSTHUMUS.

Elle conſerve toujours ſa vertu, & moi mon opinion.

JACHIMO.

Il ne faut pas que vous lui donniez ſi fort la préférence ſur nos Dames d'Italie.

POSTHUMUS.

Quand je ſerois pouſſé au point où je le fus en France, je ne rabattrois rien de ſon prix; quoique je me déclare ici, non pas ſeulement ſon ami, mais ſon adorateur paſſionné.

JACHIMO.

Dire qu'elle eſt tout à la fois auſſi belle & auſſi vertueuſe qu'aucune de nos Dames, c'eſt trop s'avancer, même pour quelque femme de Bretagne que ce ſoit.

Qu'elle ſurpaſſe d'autres femmes, que j'ai connues, comme le diamant que vous portez-là paſſe en éclat beaucoup de diamans que j'ai vus, je le croirai volontiers; mais je n'ai pas vu le plus beau diamant qui ſoit au monde, ni vous la plus belle femme de l'Univers.

POSTHUMUS.

Je l'ai louée d'après mon eſtime, comme je fais ce diamant.

JACHIMO.

Eh, combien eſtimez-vous cette pierre ?

POSTHUMUS.

Plus que les tréſors du monde entier.

JACHIMO.

Ou votre incomparable eſt morte, ou la voilà rabaiſſée par vous-même au-deſſous du prix d'un caillou.

POSTHUMUS.

Vous êtes dans l'erreur : l'un peut s'acheter ou ſe donner, s'il ſe trouve aſſez de richeſſes pour le payer, ou de mérite pour l'obtenir en pur don. L'autre n'eſt pas un effet qui ſe vende, & les Dieux ſeuls peuvent faire ce préſent.

JACHIMO.

Et ce beau préſent, les Dieux vous l'ont fait ?

POSTHUMUS.

Oui, & avec leur ſecours je le conſerverai.

JACHIMO.

Oui, vous pouvez nommer cette Belle parmi les biens qui vous appartiennent. Mais, vous le ſavez, des oiſeaux étrangers viennent ſouvent s'abattre ſur nos étangs voiſins... Votre bague auſſi, on peut vous la voler: ainſi, de ce couple de tréſors inappréciables que vous poſſédez, l'un eſt bien fragile, & l'autre eſt expoſé à mille haſards. Un adroit filou, & un Cavalier accompli, pourroient tenter de vous les enlever tous deux.

POSTHUMUS.

Votre Italie n'a point de Cavalier aſſez accompli pour triompher de l'honneur de ma Maîtreſſe, ſi c'eſt de l'honneur que vous prétendez parler, en diſant qu'elle eſt fragile. Quant aux filoux, je ne doute pas qu'ils n'abondent dans votre pays, & pourtant je ne crains rien pour mon anneau.

PHILARIO.

Reſtons-en-là, braves gens.

POSTHUMUS.

Très-volontiers. Ce noble Seigneur, & je l'en

remercie, ne me traite point en étranger: nous voilà familiers dès la première entrevue.

JACHIMO.

En ſix entretiens, pas plus longs que le nôtre, je voudrois m'établir dans le cœur de votre belle Maîtreſſe; oui, & voir ſa vertu fléchir & prête à céder, ſi j'avois ſeulement accès chez elle, & l'occaſion de lui faire ma cour.

POSTHUMUS *avec un ſourire amer.*

Non, non.

JACHIMO.

J'oſe le gager, & j'offre la moitié de ma fortune, contre votre diamant, qui, ſuivant mon eſtime, vaut quelque choſe de moins. Ce qui provoque mon pari, c'eſt moins la renommée de votre Maîtreſſe, que votre confiance préſomptueuſe; & afin que vous ſoyez moins choqué de ma gageure, j'ajouterai que j'oſerois la renter contre toutes les femmes de l'Univers.

POSTHUMUS.

Vous êtes étrangement abuſé par vos idées téméraires: & je n'en doute point, vous auriez le ſort que vous méritez, en riſquant pareille tentative.

JACHIMO.

Que méritai-je ?

POSTHUMUS.

Un refus, quoique votre tentative, pour uſer de votre expreſſion, méritât quelque choſe de plus; un châtiment peut-être.

PHILARIO.

Cavaliers, en voilà aſſez là-deſſus : cette vaine diſpute s'eſt élevée trop-tôt ; qu'elle meure comme elle eſt née; je vous prie, attendez à vous connoître mieux.

JACHIMO.

Je voudrois avoir engagé ma fortune & celle de mon voiſin, au ſoutien de ce que j'ai avancé.

POSTHUMUS.

Et quelle ſeroit la femme que vous choiſiriez pour l'objet de cette épreuve ?

JACHIMO.

La vôtre, que vous croyez ſi bien affermie dans ſa vertu. Voulez-vous ſeulement me recommander à la Cour où eſt votre Dame; je gagerai dix mille ducats contre votre diamant, que ſans autres avantages que

deux entretiens avec elle, je lui ravirai cet honneur, que vous croyez ſi bien défendu.

POSTHUMUS.

Je conſens à mettre de l'or, contre votre or. Pour mon anneau, il m'eſt auſſi cher que mon doigt; il en fait partie.

JACHIMO.

Vous avez peur, je le vois & cela vous rend prudent. — Vous auriez acheté une femme un million la dragme, que vous n'auriez pas une femme incorruptible. Mais je le vois, vous avez dans l'ame quelques ſcrupules qui vous font craindre l'évènement.

POSTHUMUS.

Tout ceci n'eſt qu'un vain langage qui vous eſt familier : vous portez, j'eſpère, au fond de votre ame des ſentimens plus réfléchis.

JACHIMO.

Je ſais commander à ma langue; & je jure ici, que je voudrois tenter l'épreuve dont j'ai parlé.

POSTHUMUS.

Vous le voulez? Qu'on dreſſe entre nous les articles de la gageure. Ma Maîtreſſe ſurpaſſe en vertu l'exceſ-

ſive baſſeſſe de vos indignes penſées. J'oſe le gager contre vous : voilà ma bague. (*Souriant avec ironie.*) Je ne fais que vous la prêter juſqu'à votre retour.

PHILARIO.

Je ne ſouffrirai point que vous la dépoſiez.

JACHIMO *s'en ſaiſiſſant.*

Par les Dieux, elle eſt conſignée. Si je ne vous rapporte pas des preuves ſuffiſantes que j'ai joui des plus chers appas de votre Belle, mes dix mille ducats ſont à vous, & votre diamant auſſi : ſi je la quitte en laiſſant ſans atteinte cet honneur ſur lequel votre confiance s'endort ; & ce tréſor du ſexe, & cette bague que je mets à mon doigt, & mon or, tout eſt à vous : mais il me faut votre recommandation, afin de me procurer un plus libre accès.

POSTHUMUS.

J'accepte de grand cœur ces conditions. Conſignons-les dans un écrit. Voici les engagemens dont vous me répondrez. Si vous faites ce voyage pour ſéduire ma Maîtreſſe, & que vous me démontriez clairement que vous en avez triomphé, je ne ſuis plus votre ennemi, & elle ne mérite pas notre diſpute. Mais ſi elle reſte fidèle & chaſte, & que vous ne puiſſiez me prouver le

le contraire ; vous me répondrez l'épée à la main, & de vos ſoupçons outrageans, & de l'attaque que vous aurez livrée à ſa pudeur.

JACHIMO.

Votre main : l'accord eſt fait. Nous allons faire dreſſer l'écrit dans les formes, & après je pars ſur le champ pour la Grande-Bretagne : je craindrois que le moindre délai ne refroidît nos têtes & ne fît évanouir la gageure. Je vais chercher mon or.

POSTHUMUS.

Convenu. (*Poſthumus & Jachimo ſortent.*)

LE FRANÇOIS.

Le pari tiendra-t-il ? Le croyez-vous ?

PHILARIO.

Le Seigneur Jachimo ne reculera pas. Je vous prie, ſuivons-les. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE VII.

La Scène repréſente le Palais de Cymbeline dans la Grande-Bretagne.

LA REINE *paroît avec ſes Dames.*

CORNELIUS *tenant une phiole.*

LA REINE *à ſes Femmes.*

TANDIS que la roſée eſt encore ſur la terre, allez cueillir ces fleurs : hâtez-vous. Qui de vous en a la liſte ?

UNE DES FEMMES.

Moi, Madame.

LA REINE.

Allez. (*Les Dames ſortent.*)

CORNELIUS.

Pour vous ſatisfaire, Madame, voici cette phiole ; mais ſi votre Majeſté me le permet, & j'eſpère qu'elle ne s'en offenſera pas ; ma conſcience me force à vous demander pour quel uſage vous avez exigé de moi ces mixtions envenimées : elles conduiſent par les langueurs au trépas, & quoique lents, leurs effets ſont mortels.

LA REINE.

Je m'étonne, Docteur, que vous me faſſiez pareille queſtion. N'ai-je pas été long-tems votre diſciple? Ne m'avez-vous pas enſeigné l'art de compoſer des parfums, de diſtiller des ſucs, de les conſerver? Oubliez-vous que le Roi lui-même me fait ſouvent la cour pour mes conſerves exquiſes? Après ces progrès, ſerez-vous étonné, à moins que vous ne me ſuppoſiez une ame infernale, que je cherche à perfectionner ma ſcience par de nouvelles expériences. Je veux faire l'eſſai de ces compoſitions ſur de vils animaux, jamais ſur aucune créature humaine: par là je connoîtrai leur force; j'oppoſerai des antidotes à leur activité; & de ces mêlanges, je recueillerai la connoiſſance de leurs vertus & de leurs effets divers.

CORNELIUS.

Votre Majeſté, par ces eſſais, ne fera que s'endurcir le cœur: d'ailleurs on ne voit point ces effets ſans dégoût ni ſans danger.

LA REINE.

Oh! contentez-vous de mes raiſons. (*La Reine tourne le dos à Cornelius & s'éloigne: & voyant entrer Piſanio elle continue, à part.*)

Voici ce flatteur de valet : c'eſt ſur lui que je ferai mon premier eſſai : il eſt livré à ſon maître, & il eſt l'ennemi de mon fils .... Hé bien, Piſanio? (*à Cornelius.*) Docteur, votre office auprès de moi eſt rempli pour le moment : allez à vos affaires.

CORNELIUS *s'éloignant, & à part.*

Vous m'êtes ſuſpecte, Madame : mais vous ne ferez aucun mal.

LA REINE *à Piſanio.*

Ecoute, un mot. (*Elle lui parle tout bas d'Imogène.*)

CORNELIUS, *à part au fond de l'appartement.* (1)

Je n'aime point cette femme... Elle croit tenir des poiſons lents bien merveilleux : je connois bien ſon ame, je ne confierai pas à des mains auſſi perverſes des ingrédiens d'une nature homicide. Peut-être ſes eſſais commenceront-ils par de vils animaux, pour monter enſuite vers des eſpèces plus nobles ; mais il n'y a aucun danger dans la mort apparente que donnent ces préparations : elles ne font qu'aſſoupir, engourdir les ſens, ſuſpendre pour un tems les eſprits, qui après renaiſſent plus frais & plus actifs. Elle eſt trompée par ces faux poiſons : & moi, en la trompant ainſi, je n'en ſuis que plus fidèle.

LA REINE (*de loin.*)

Docteur, je vous l'ai dit, je n'ai plus beſoin de votre préſence : vous attendrez que je vous faſſe rappeller.

CORNELIUS.

Je prends humblement congé de vous. (*Il ſe retire.*)

LA REINE *à Piſanio.*

Elle pleure donc toujours, dis-tu ? Penſes-tu, qu'avec le tems, cette paſſion ne s'éteindra pas, ne laiſſera pas entrer les conſeils de la raiſon dans ce cœur où régne maintenant la folie ? Travaille à cette cure : & quand tu viendras me dire qu'Imogène aime mon fils, ma réponſe à ce mot ſera ; « Piſanio, tu es auſſi grand que ton » Maître ; plus grand que lui » ; car ſa fortune eſt giſſante, elle n'a plus le ſouffle, & ſa renommée eſt à l'agonie : il ne peut revenir à la Cour, il ne peut s'établir dans le lieu de ſon exil : en changeant d'exiſtence, il ne fera que changer de misère ; & chaque jour qui va ſuivre va précipiter ſa ruine. Quel eſt ton eſpoir, en t'appuyant ſur une colonne qui chancèle & qu'il ſera impoſſible de relever, ſur un homme qui n'a pas même aſſez d'amis, pour l'étayer dans ſa décadence ? (*Piſanio prend & conſidère la phiole qu'à laiſſée le Docteur.*) Tu ne connois pas ce que tu tiens-là : reçois-le

de moi pour tes ſervices, c'eſt un élixir de ma compoſition: il a déja ramené cinq fois le Roi des portes du trépas: je ne connois pas de cordial plus efficace. (*Piſanio héſite.*) Non, je le veux, prends-le, comme un gage de faveurs plus grandes que je te deſtine: fais ſentir à ta Maîtreſſe quelle eſt ſa poſition actuelle; mais que tes conſeils paroiſſent venir de toi ſeul: ſonge quelle carrière la fortune ouvre devant toi. Tu conſerves toûjours ta Maîtreſſe, & de plus tu gagnes mon fils, qui ſe ſouviendra de toi.... J'engagerai le Roi à t'avancer par tout, quelle que ſoit la route que prennent tes deſirs; & moi-même alors, moi ſur-tout qui t'aurai mis ſur la voie de mériter les graces, je m'engage par-là à récompenſer tes ſervices & à te combler de bienfaits. Appelle mes femmes: ſonge à mes promeſſes. (*Piſanio ſort.*) Un ruſé vaurien, dont on ne peut ébranler la conſtance: l'Agent de ſon Maître auprès d'elle, & qui l'exhorte ſans ceſſe à conſerver ſa main & ſa foi à ce proſcrit. Je lui ai fait là un don, qui, s'il en fait uſage, enlevera à la belle ſon (2) Emiſſaire auprès de ſon doux ami; & elle-même, dans la ſuite, ſi elle ne plie pas ſon humeur, elle peut être sûre d'en goûter auſſi.
(*Piſanio reparoît avec les Dames, qui rapportent des paniers de fleurs.*) Fort bien: vous avez rempli votre

tâche à merveille : portez dans mon cabinet ces violettes, ces primevères, ces paſſeroſes : adieu, Piſanio ; ſonge à ce que je t'ai dit. (*La Reine ſort ſuivie de ſes Femmes.*)

PISANIO *ſeul.*

J'y ſongerai ſans doute ; mais quand je deviendrai infidèle à mon bon Maître, je m'étoufferai de mes propres mains : c'eſt-là tout ce que je ferai pour toi !

SCÈNE VIII.

*L'Appartement d'*IMOGENE.

IMOGENE *ſeule.*

UN père cruel, une perfide marâtre, un ſtupide ſoupirant, qui s'obſtine à pourſuivre une femme déjà engagée, & qui a ſon époux banni : oh ! quel époux ! oh ! c'eſt lui qui comble & couronne tous mes chagrins ! c'eſt lui qui renouvelle à chaque inſtant toutes mes douleurs. — Si j'avois été dérobée au berceau, comme mes deux frères, je ſerois heureuſe : (3) plus votre rang vous élève, plus il vous approche du mal-

heur. Heureux, quelque humble que ſoit leur état, ceux qui voient accomplir leurs modeſtes vœux réglés ſur la Nature & que chaque ſaiſon ſatisfait... Quel peut être cet inconnu ? Sa phyſionomie me déplaît.

(*Jachimo entre précédé par Piſanio.*)

PISANIO.

Madame, un noble Chevalier de Rome vous apporte des lettres de mon Maître.

JACHIMO.

Vous changez de couleur, Madame ? Le noble Poſthumus ne court aucun danger: il ſalue tendrement votre Alteſſe. (*Il lui préſente une lettre.*)

IMOGENE.

Je vous remercie, honnête étranger: vous êtes sûr d'être le bien venu.

JACHIMO *à part, & la conſidérant.*

Tout ce que ſa perſonne offre de viſible, eſt d'une beauté rare: ſi elle porte une ame auſſi parfaite, c'eſt ici le phénix de l'Arabie, & j'ai perdu la gageure. Audace, viens me ſeconder, arme-moi de toutes pièces; ou bien, comme le Parthe, je ne combattrai qu'en fuyant, ou plutôt je fuirai ſans avoir combattu.

IMOGENE *liſant tout haut la lettre.*

C'eſt un Cavalier de la plus haute diſtinction, & dont les bons offices m'ont tendrement attaché à lui. Rendez-lui les mêmes égards, & traitez-le comme vous eſtimez votre fidèle LEONATUS.

Je ne vous lis que ces lignes; mais mon cœur eſt profondément pénétré du reſte de la lettre : il eſt tout ému de tendreſſe & de reconnoiſſance. — Vous-êtes reçu, brave Seigneur, avec toute la joie que peuvent exprimer mes paroles; & vous l'éprouverez dans tout ce que je pourrai faire pour vous.

JACHIMO.

Je vous rends graces, belle Princeſſe.

(*Imogène relit. Jachimo à part, & feignant un raviſſement, qui attire de tems en tems l'attention de la Princeſſe.*)

Eh quoi! les hommes ſont-ils inſenſés? La Nature leur aura donné des yeux pour voir cette voûte immenſe, riche dôme qui couronne la terre & les mers; des yeux qui peuvent diſtinguer les globes enflammés ſur nos têtes, & cette foule de pierres brillantes ſemées ſur les rivages; & avec des organes ſi précieux, ils ne pourront pas faire la différence de la laideur & de la beauté!

IMOGENE.

D'où naît votre étonnement ?

JACHIMO *dans la même extaſe.*

Ce ne peut être la faute des yeux : il eſt des animaux moins intelligens que l'homme, qui placés entre ces deux créatures, exprimeroient à celle-ci leurs deſirs, & repouſſeroient l'autre par les grimaces du dédain. Ce n'eſt pas la faute du jugement : l'idiot devant cette beauté, ſauroit voir & choiſir. Ce n'eſt pas l'erreur de la paſſion ; car la laideur, miſe à côté de cette beauté piquante & ſi parfaite, loin d'amorcer & nourrir le déſir, doit l'étouffer dans le cœur ſoulevé de dégoût.

IMOGENE *le regardant par intervalles avec ſurpriſe.*

Quelle eſt donc la cauſe ?....

JACHIMO *continuant.*

C'eſt donc le vice d'un appétit déréglé, que la jouiſſance irrite plutôt qu'elle ne la ſatisfait ; ſource intariſſable de deſirs, qui ſe ſuccédent ſans ceſſe & ne s'épuiſent jamais : une paſſion brutale qui dévore la tendre colombe, & court encore chercher la volupté dans le ſein de la débauche.

IMOGENE.

Quelle eſt donc, digne Etranger, la cauſe de cette

extaſe où je vous vois ? Cet état n'eſt pas naturel. Seriez-vous indiſpoſé ?

JACHIMO.

Je vous rends graces ; non, Madame. (*A Piſanio*) : Ami, je vous prie, ordonnez à mon ſerviteur de m'attendre à l'endroit où je l'ai laiſſé : il eſt étranger dans cette ville, & d'une humeur querelleuſe.

PISANIO.

J'allois ſortir, Seigneur, pour lui faire accueil.

(*Il ſort.*)

IMOGENE.

La ſanté de mon époux ſe conſerve-t-elle bien ? De grace, apprenez-le-moi.

JACHIMO.

Très-bien, Madame.

IMOGENE.

Eſt-il diſpoſé à la gaîté ? J'eſpère qu'il l'eſt.

JACHIMO.

Exceſſivement gai : Rome n'a point d'Etranger auſſi jovial, auſſi folâtre : on l'appelle le *joyeux Breton.*

IMOGENE.

Lorſqu'il étoit ici, il étoit enclin à la mélancolie, & ſouvent ſans en ſavoir la cauſe.

JACHIMO.

Jamais je ne l'ai vu triſte. Nous avons un Gentilhomme François, de notre ſociété, homme de nom, qui paroît très-amoureux d'une jeune Françoiſe : notre joyeux Breton lui fait pouſſer de profonds ſoupirs ſur ſa Maîtreſſe, & puis le voilà : j'entends votre époux, qui rit aux éclats, & s'écrie, en ſe tenant les côtés : « le moyen de ne pas rire, lorſqu'on ſonge que l'homme, qui ſait par l'hiſtoire, par tous les récits, par ſa propre expérience ce qu'eſt la femme & ce qu'il lui eſt impoſſible de ne pas être, va languir & captiver ſes libres heures dans un eſclavage volontaire ».

IMOGENE.

Eſt-ce que mon époux tiendrait ce langage ?

JACHIMO.

Oui, Madame, & il rit juſqu'aux larmes. C'eſt une fête que de ſe trouver là, & de le voir ſe moquer du François. Mais le Ciel ſait, qu'il eſt des hommes qui ont bien des reproches à ſe faire.

IMOGENE.

Ce n'eſt pas lui, j'eſpère.

JACHIMO.

Lui ? Non. Cependant il devroit recevoir avec plus

de reconnoiſſance, les bontés du Ciel envers lui : car le Ciel a prodigué ſes dons, & à lui & à vous, que je regarde comme ſon bien ; d'un côté je ſuis forcé à l'admiration, je le ſuis de l'autre à la pitié...

IMOGENE.

Et quel objet, Seigneur, excite votre pitié ?

JACHIMO.

Deux créatures que je plains du fond du cœur.

IMOGENE.

En ſuis-je une, Seigneur ? Vos regards s'arrêtent ſur moi ; quel grand revers appercevez-vous en moi, qui mérite votre pitié ?

JACHIMO.

O déplorable aveuglement ! Comment peut-on fermer les yeux à ce bel Aſtre, pour chercher la volupté dans le ſein de la laideur, dans les horreurs du libertinage.

IMOGENE.

De grace, Seigneur, énoncez plus clairement vos réponſes à mes queſtions ? Pourquoi ſuis-je l'objet de votre pitié ?

JACHIMO.

Parce que d'autres, je voulois le dire, jouiſſent de votre.... mais c'eſt le ſoin des Dieux d'en tirer vengeance, & il ne me convient pas, à moi, de parler.

IMOGENE *avec émotion.*

Vous paroiſſez ſavoir quelque choſe qui me concerne ou qui m'intéreſſe. Je vous conjure, parlez : le ſoupçon d'un malheur incertain fait ſouvent une impreſſion plus funeſte que la certitude d'un malheur arrivé ; car, ou il eſt au-deſſus des remèdes ; ou connu à tems, il eſt encore réparable. Ah ! découvrez-moi ce ſecret qui veut vous échapper & que vous retenez.

JACHIMO *la contemplant avec tranſport.*

Si j'avois ces joues de roſe pour y repoſer mes lèvres ; cette main, dont le ſeul toucher devroit forcer un homme au ſerment d'une fidélité éternelle ; ſi je poſſédois cet objet qui captive mes penſées & tient mes yeux attachés ſur lui ; & qu'alors, mortel réprouvé, j'allaſſe ſouiller ma bouche ſur des lèvres auſſi foulées que les degrés qui conduiſent au Capitole ; preſſer de mes mains des mains flétries par le travail, & plus encore par des parjures multipliés ; & puiſer les tranſports de la félicité dans des yeux abjects & ternes comme

la lueur opaque de ces flambeaux que nourrit une ſubſtance impure & groſſière : ne ſeroit-il pas bien juſte que toutes les furies de l'enfer s'unîſſent pour punir une ſi indigne trahiſon?

IMOGENE.

Mon époux, je le crains, a oublié la Bretagne.

JACHIMO.

Et il s'eſt oublié lui-même. Ce n'eſt pas mon penchant qui me porte à vous éclairer, à révéler la baſſeſſe de ſon changement : ce ſont vos grâces & leur charme, qui du fond de ma conſcience muette attirent malgré moi ſur mes lèvres ce fâcheux aveu.

IMOGENE.

Je ne veux pas en entendre davantage.

JACHIMO.

O femme adorée, votre ſort touche mon cœur d'une pitié qui va juſqu'à la douleur. Une Princeſſe auſſi belle, & l'héritière d'un Trône qui doubleroit la grandeur du plus grand Roi de l'Univers, être ainſi aſſociée avec les plus viles créatures de ſon ſexe, achetées avec l'argent même que fourniſſent vos coffres ; avec d'infirmes avanturieres, qui pour de l'or ſe

prodiguent avec tous les maux dont la corruption & le vice ſouillent la nature : peſtes contagieuſes, dont le venin renchérit ſur les poiſons mêmes ! Soyez vengée, ou vous n'êtes pas fille de Reine, & vous dégénérez de votre illuſtre origine.

IMOGENE.

Vengée : & comment me venger, ſi ce récit eſt vrai : ah ! je porte un cœur qui doit craindre de ſe laiſſer trop vîte abuſer par mon oreille : ſi ce récit eſt vrai, comment puis-je être vengée ?

JACHIMO.

Quoi ! me feroit-il vivre comme une veſtale dévouée, & paſſer mes nuits dans une froide ſolitude, tandis que lui parcourt les voluptés ſous toutes les formes, au mépris de votre perſonne, aux dépens de votre bourſe ? Vengez-vous. Je me dévoue à votre tendre amour : Amant plus noble que ce lâche déſerteur de votre couche, je reſterai fidèle à votre tendreſſe, toujours diſcret & toujours conſtant.

IMOGENE *ſe détournant avec mépris.*

Qu'entens-je ! — Hola, Piſanio.

JACHIMO *voulant l'embraſſer.*

Souffrez que je ſcelle ſur vos lèvres mon dévouement à vos ordres.

IMOGENE

IMOGENE *pleine de courroux.*

Loin de moi — mes oreilles ſont coupables de t'avoir écouté ſi long-temps. Si tu avois de l'honneur, tu m'aurois fait ce récit par amour pour la vertu, & non pour la fin que tu te propoſes : tant de baſſeſſe m'étonne! Tu outrages un honnête Cavalier, qui eſt auſſi loin de ton portrait calomnieux, que tu l'es de l'honneur, & tu tentes de ſéduire ici une femme qui te mépriſe & t'abhorre. Hola, Piſanio... Le Roi mon père ſera inſtruit de ton audace : s'il trouve bon qu'un étranger téméraire marchande le ſexe dans ſa Cour comme dans un bagno de Rome, & dévoile à nos yeux ſes brutales penſées; il a une Cour dont la dignité ne le touche guère, & une fille qu'il eſtime bien peu ! Hola, Piſanio.

JACHIMO *d'un air calme & ſoumis.*

O heureux Leonatus, je puis bien le dire, la confiance que cette Princeſſe a en toi mérite bien la tienne, & ta rare vertu mérite bien auſſi ſa tranquille ſécurité! Vivez long-tems heureuſe, vous la ſouveraine du plus digne Chevalier, dont jamais ſe ſoit vanté ſon pays; vous, ſa maîtreſſe, digne d'inſpirer la plus noble flamme. Accordez-moi mon pardon : je n'ai haſardé ce langage, que pour éprouver la conſtance de votre amour, & voir

ſi ſes racines étoient profondes. Ah! cette nouvelle le rendra doublement tout ce qu'il eſt déjà, heureux & fidèle; & il eſt le plus fidèle des Amans: ſes rares qualités ont un attrait qui enchaîne à ſes pas toutes les ſociétés: la moitié du cœur de tous les hommes eſt à lui.

IMOGENE *calmée.*

Vous réparez votre injure.

JACHIMO.

Oui, il ſemble un Dieu deſcendu parmi les hommes: un luſtre d'honneur pare toute ſa perſonne, & donne à ſon viſage les traits d'un immortel: ne ſoyez pas offenſée, auguſte Princeſſe, ſi j'ai oſé éprouver quel accueil vous feriez à un faux rapport. Il n'a ſervi qu'à faire briller votre jugement exquis, à le confirmer dans le choix que vous avez fait d'un époux vraiment ſublime & connu de vous pour incapable du moindre écart. C'eſt l'amitié que j'ai pour lui qui m'a porté à vous inſpirer ces alarmes: mais les Dieux vous ont formée différente de toutes les autres femmes, exemte de reproche & de foibleſſe: daignez, je vous prie, me pardonner.

IMOGENE.

Tout eſt réparé, Seigneur. Diſpoſez de mon pouvoir dans cette Cour.

JACHIMO.

Recevez mes humbles actions de graces. (*Portant ſa main à ſon front.*) Ah ! j'avois preſque oublié de faire à votre Alteſſe une légère prière, & qui pourtant eſt importante, car elle intéreſſe votre époux : pluſieurs amis & moi avons part auſſi dans le projet.

IMOGENE.

Je vous prie, de quoi s'agit-il ?

JACHIMO.

Une douzaine de nos Romains & votre époux, dont le nom eſt le plus beau fleuron de notre ſociété, nous avons tous contribué d'une ſomme deſtinée à acheter un préſent pour l'Empereur : moi, l'Agent de la ſociété, j'en ai fait l'emplette en France. Ce ſont des vaſes d'un rare deſſin, & des bijoux d'une forme exquiſe & riche ; leur valeur eſt conſidérable, & étranger comme je ſuis, je ſerois jaloux que ce tréſor fût dans un aſyle sûr : vous plairoit-il de les prendre ſous votre protection ?

IMOGENE.

Volontiers, & j'engage mon honneur à leur sûreté, puiſque mon époux y eſt intéreſſé ; je veux les garder ſous mes yeux dans mon appartement.

JACHIMO.

Ils ſont renfermés dans un coffre eſcorté par mes gens.

Je prendrai la liberté de vous les envoyer, ſeulement pour cette nuit. Demain je dois me rembarquer.

IMOGENE.

Oh non, pas ſi-tôt.

JACHIMO.

Il le faut, daignez le permettre, ou je manquerois à ma parole en différant mon retour : je n'ai traverſé les mers de France, que pour remplir ma promeſſe de venir ſaluer votre Alteſſe en cette Cour.

IMOGENE.

Je vous fais mes remercimens des peines que vous avez priſes : mais vous ne partirez pas dès demain ?

JACHIMO.

Oh, il le faut, Madame. Ainſi, ſi vous voulez ſaluer votre époux dans une lettre, je vous ſupplie, écrivez-la ce ſoir : j'ai déjà paſſé le terme marqué pour mon ſéjour, & le tems preſſe pour offrir notre préſent.

IMOGENE.

J'écrirai ce ſoir : envoyez-moi votre coffre, il ſera gardé avec ſoin & fidèlement rendu. Vous êtes ſans réſerve le bienvenu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Palais de Cymbeline.

CLOTEN *revenant du jeu avec deux Courtiſans.*

CLOTEN.

JAMAIS homme a-t-il autant joué de malheur? Je touche le but, & puis je me vois rouler au loin! J'avois ſur le coup mille livres de pari, & il faudra encore qu'un impertinent faquin vienne m'entreprendre pour avoir juré, comme ſi je lui empruntois mes ſermens, & que je ne fuſſe pas le maître d'en débiter à mon gré!

PREMIER COURTISAN.

Qu'a-t-il gagné à cela? Vous lui avez caſſé la tête avec votre boule.

SECOND COURTISAN, *à part.*

S'il n'eût pas eu plus de cervelle que le Prince, il ne lui en ſeroit pas reſté.

CLOTEN.

Lorſqu'un Prince eſt en humeur de jurer, il n'appartient pas à aucun des Spectateurs de venir l'interrompre, je crois.

SECOND COURTISAN.

Non, ſans doute.

CLOTEN.

Ce faquin! que je lui donne ſatisfaction! Moi! à la bonne heure, ſi c'eût été quelqu'un de mon rang.

SECOND COURTISAN, *à part.*

Il auroit été au rang des imbécilles.

CLOTEN.

Rien au monde ne m'impatiente autant. Peſte ſoit de la Grandeur! je voudrois n'être pas noble comme je ſuis. On n'oſe pas ſe battre avec moi, parce que je ſuis le fils de la Reine : le dernier petit bourgeois eſt le maître de ſe battre à ſon plaiſir, & moi, il faut que je ſois là oiſif, comme un coq dont on ne peut trouver le pair.

SECOND COURTISAN, *à part.*

Ce n'eſt pas dans la crête que réſide le courage.

CLOTEN.

Que dites-vous ?

SECOND COURTISAN.

Que Votre Alteſſe n'eſt pas faite pour ſe meſurer avec le premier venu qu'il lui aura plu d'inſulter.

CLOTEN.

Non, certes : je ſais cela, & il m'eſt bien permis d'offenſer mes inférieurs.

SECOND COURTISAN.

Oh ! oui ; c'eſt un privilége qui vous appartient, à vous ſeul.

CLOTEN.

C'eſt ce que je dis.

PREMIER COURTISAN.

Avez-vous entendu parler d'un Etranger qui eſt arrivé de ce ſoir à la Cour ?

CLOTEN.

Un Etranger d'arrivé, & je n'en ſais rien !

SECOND COURTISAN, *à part.*

Ah ! tu es toi-même un ſot bien étrange, & tu n'en ſais rien non plus.

PREMIER COURTISAN.

Oui, il y a un Italien d'arrivé; on le croit un des amis de Léonatus.

CLOTEN.

De Léonatus, ce miſérable proſcrit ! Son ami en eſt un autre, quel qu'il ſoit. — Qui vous a appris l'arrivée de cet Etranger ?

PREMIER COURTISAN.

Un des Pages de Votre Alteſſe.

CLOTEN.

Me convient-il d'aller voir quel homme c'eſt ? Le puis-je ſans déroger ?

SECOND COURTISAN.

Déroger ? Cela vous eſt impoſſible, Seigneur.

CLOTEN.

Cela ne m'eſt pas aiſé, je crois.

SECOND COURTISAN, *à part.*

Vous êtes un imbécille, avoué tel : & tout ce qui vient de vous l'étant auſſi, ne vous fait pas déroger.

CLOTEN.

Venez, je veux voir cet Italien : ce que j'ai perdu

le jour, je le regagnerai la nuit avec lui. Venez, je ſors.

SECOND COURTISAN.

Je vais ſuivre Votre Alteſſe. (*Cloten ſort.*) — Comment une furie, d'un eſprit auſſi profond, a-t-elle pu mettre au monde un pareil imbécille? Une femme qui renverſeroit l'Univers par la force de ſon génie; & un fils né d'elle, à qui on ne feroit pas comprendre qu'ôté deux de vingt, il reſte dix-huit. — Hélas! Et toi, pauvre Princeſſe, divine Imogène! que ne ſouffres-tu pas, preſſée entre un père que gouverne ta marâtre, une mère qui trame à tout moment des complots, & un amant plus odieux pour toi, que l'odieux exil de ton tendre époux; & cet horrible divorce, ouvrage de l'enfer. — Que le Ciel prête ſon appui à ta vertu; qu'il affermiſſe ſur la terre le temple fragile où loge ta belle ame, afin que tu puiſſes vivre aſſez pour te voir un jour poſſéder & ton époux banni & ce vaſte royaume! (*Il ſort.*)

SCÈNE II.

La Scène repréſente un bel Appartement, dans un coin duquel eſt un grand coffre.

On voit IMOGENE *liſant dans ſon lit, & une de ſes Femmes.*

IMOGENE.

QUI eſt là ? Eſt-ce vous, Hélène ?

HELENE.

Que deſirez-vous, Madame ?

IMOGENE.

Quelle heure eſt-il ?

HELENE.

Madame, près de minuit.

IMOGENE.

J'ai donc lu l'eſpace de trois heures ; mes yeux ſont fatigués. — Pliez le feuillet où j'en ſuis reſtée, & allez repoſer. N'emportez point le flambeau, laiſſez-le brûler : & ſi vous pouvez vous lever à quatre heures, venez me réveiller, je vous prie. — Le ſommeil me gagne entièrement. (*Hélène ſort.*)

Dieux, je me mets ſous votre garde : protégez-moi,

je vous en ſupplie, contre les fantômes & les eſprits malfaiſans de la nuit. (*Imogène s'endort.*)

JACHIMO *ſort du coffre.*

J'entends le cri de l'inſecte des foyers : les ſens de l'homme, épuiſés de laſſitude, ſe réparent dans le repos. (*Il avance ſans bruit & avec précaution.*) Ainſi jadis Tarquin ſuſpendoit ſes pas légers avant d'éveiller la chaſte beauté qu'il viola. (*à Imogène.*) O! nouvelle Vénus, combien ce lit ajoute à tes grâces! Fraîche comme les lys, plus blanche que le lin de tes voiles, oh, que je puiſſe te toucher, te donner ſeulement un baiſer, un ſeul baiſer! Rubis incomparables de ſes lèvres, que vous les donnez tendres! — C'eſt ſon haleine qui embaume ainſi l'appartement : la flamme du flambeau va s'inclinant vers ſes paupières ; ſi leur rideau s'ouvroit, je verrois briller deux aſtres d'azur, de l'azur même des Cieux! — Mais mon projet eſt d'obſerver cet appartement. (*Il tire des tablettes de ſa poche.*) — Il faut que j'en faſſe une deſcription complette. — Ici tels tableaux. — Là des fenêtres. — Tels ſont les ornemens de ſon lit. — Les tapiſſeries ſont en perſonnages, & retracent ce trait d'hiſtoire. — Mais quelque marque priſe ſur elle ſeroit un témoignage mille fois au-deſſus de ces ſignes équivoques, & il enrichiroit bien mon inventaire. — O ſommeil,

image de la mort, appéſantis-toi ſur ſes ſens, & rends-la inſenſible comme le froid monument couché dans les temples. (*Prenant le bracelet d'Imogène qu'il tire à lui.*) Viens à moi, viens : il cède ſans réſiſtance. — M'en voilà maître ; & ce témoin frappera les yeux de ſon époux avec la force dont la conſcience frappe le cœur : il le mettra hors de lui. — Ah ! ſon ſein gauche eſt empreint d'une étoile à cinq rayons pareille aux gouttes de pourpre qui brillent dans le calice d'une primevère. Voilà une preuve au-deſſus des plus fortes preuves que puiſſent jamais acquérir les loix mêmes. Ces ſignes cachés le forceront de croire que j'ai en effet pénétré dans ſon appartement & ravi le tréſor de ſon honneur. Que me faut-il de plus ? — Qu'ai-je beſoin d'écrire ce qui eſt profondément imprimé dans ma mémoire ? (*Prenant le livre.*) — Elle liſoit l'hiſtoire de Terée ; la feuille eſt pliée à l'endroit où Philomèle ſe rendit. — J'en ai aſſez : rentrons dans ce coffre & refermons-le ſur moi. — Vîte, hâtez-vous, dragons du char de la nuit : que l'aurore ne tarde pas à ouvrir ſon œil gris comme l'œil du corbeau. — J'habite au ſein de la crainte ; l'enfer eſt ici pour moi, quoiqu'un ange céleſte y repoſe. (*L'horloge ſonne.*) Une, deux, trois : il eſt tems, il eſt tems.

(*Il rentre dans le coffre ; la ſcène ſe ferme.*)

SCÈNE III.

La Scène repréſente une autre partie du Palais, qui fait face à l'Appartement d'Imogène.

CLOTEN. SES DEUX COURTISANS.

PREMIER COURTISAN.

VOTRE Alteſſe eſt l'homme le plus patient dans la perte, le joueur le plus froid qui jamais ait fait rouler un dé.

CLOTEN.

Il n'y a pas d'homme que la perte ne rende froid.

PREMIER COURTISAN.

Mais non pas auſſi calme que vous, avec le noble caractère qu'a Votre Alteſſe : vous êtes très-ardent, très-emporté, lorſque vous gagnez.

CLOTEN.

Le gain donne du courage à l'homme : ah ! ſi je pouvois gagner cette entêtée d'Imogène, je ne déſirerois plus rien. Le matin approche, n'eſt-ce pas ?

PREMIER COURTISAN.

Il eſt jour, Seigneur.

CLOTEN.

Je voudrois bien voir arriver ces muſiciens. On me conſeille de lui donner de la muſique au point du jour ; on m'a dit que cela feroit impreſſion ſur elle.

(*Les Muſiciens entrent.*)

Venez, accordez vos inſtrumens ; ſi vous pouvez avec ce jeu de vos doigts charmer la Princeſſe, nous eſſaye rons auſſi le pouvoir de la voix ; ſi rien ne la touche, qu'elle reſte ce qu'elle eſt ; mais jamais je ne la céderai. — Imaginez d'abord quelque prélude agréable ; exécutez enſuite un air d'une merveilleuſe douceur, accompagné d'admirables & éloquentes paroles ; & puis nous la laiſſerons à ſes réflexions. (*Les Muſiciens chantent & s'accompagnent.*)

AIR.

Ecoute, écoute, l'Alouette chante à la porte des Cieux.
Phébus s'éveille, & monte dans les Airs :
Du calice des fleurs s'élève une roſée qui rafraîchit les pieds de ſes courſiers.
Les Marguerites à peine écloſes
Commencent à entr'ouvrir leurs yeux d'or.
Eveille-toi, ma douce Maîtreſſe,
Avec toutes ces fleurs mignones ;
Lève-toi, lève-toi.

(*Cloten aux Muſiciens.*)

En voilà aſſez. Laiſſez-nous. — Si la Belle eſt

touchée, je ferai grand cas de votre muſique : ſi elle eſt reſtée inſenſible à ſes charmes, alors c'eſt un vice de ſon oreille que ni l'harmonie des inſtrumens ni la voix mélodieuſe de l'eunuque ne pourront jamais corriger. (*Les Muſiciens ſortent.*)

(*La Reine & Cymbeline paroiſſent.*)

SECOND COURTISAN.

Voici le Roi.

CLOTEN.

Je ſuis bien aiſe d'être reſté debout ſi tard ; cela fait que je ſuis levé de grand matin. — Le Roi ne peut qu'approuver en père l'hommage que je viens de rendre à ſa fille. — Salut à Votre Majeſté & à ma noble mère.

CYMBELINE.

Vous aſſiégez donc conſtamment la porte de cette fille rébelle ? Ne paroîtra-telle point ?

CLOTEN.

J'ai attaqué ſon cœur avec les charmes de la muſique ; mais elle ne daigne ſeulement pas y faire attention.

CYMBELINE.

L'exil de ſon amant eſt trop récent ; elle ne l'a pas encore oublié ; mais attendez quelque tems, & les

traces de ſon ſouvenir s'effaceront du cœur d'Imogène ; & alors elle eſt à vous.

LA REINE.

Vous devez bien des remerciemens au Roi : il ne laiſſe échapper aucune occaſion de vous faire valoir auprès de ſa fille. Sachez vous-même mettre de l'ordre & de la ſuite dans vos démarches auprès d'elle : apprenez à ſaiſir l'occaſion favorable : que ſes refus augmentent vos empreſſemens ; que les devoirs que vous lui rendez paroiſſent l'inſpiration naturelle de votre cœur : montrez-vous ſoumis en tout à ſes volontés, & ne lui déſobéiſſez que lorſqu'elle vous ordonne de vous éloigner d'elle : ſur ce ſeul article paroiſſez inſenſible.

CLOTEN.

Inſenſible, moi ? Je ne ſuis point inſenſible, s'il vous plaît.

UN OFFICIER *entre.*

Permettez, Seigneur ; des Ambaſſadeurs ſont arrivés de Rome ; Caïus-Lucius eſt avec eux.

CYMBELINE.

C'eſt un digne Romain. Quoiqu'il vienne chargé de propoſitions ennemies, je ne lui en fais point un crime. Je veux le recevoir avec les marques de diſtinction que

que je dois & à celui qui l'envoie, & à lui perſonnellement. Il m'a rendu des ſervices; je veux donner carrière à ma reconnoiſſance. — Mon fils, lorſque vous aurez ſalué votre Princeſſe, venez nous rejoindre; nous aurons beſoin de vous pour recevoir cette ambaſſade. — Venez, Madame. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE IV.

CLOTEN *ſeul à la porte de l'Appartement d'*IMOGENE.

Si elle eſt levée, je veux avoir un entretien avec elle; ſi elle ne l'eſt pas, qu'elle dorme & rêve à ſon aiſe. (*Il frappe.*) Hola? peut-on... Je ſais qu'elle eſt entourée de ſes femmes. — Mais, ſi je dorois leurs mains. C'eſt l'or qui ouvre les portes. Oh! oui; fort ſouvent il corrompt juſques aux gardes de Diane, & leur fait livrer ſa jeune biche dans les mains du braconnier; c'eſt l'or qui ſouvent fait périr l'honnête homme & ſauve le fripon; quelquefois auſſi il conduit à l'échaffaut indiſtinctement le fripon & l'honnête homme: que ne peut-il pas faire ou défaire? Je veux donc avec ſon ſecours engager une de ſes femmes à plaider

ma cauſe; car je n'entends pas encore bien moi-même mes intérêts. — Hola? eſt-il permis de . . . (*Il frappe encore.*)

UNE SUIVANTE.

Qui eſt là? — Qui frappe?

CLOTEN.

Un Noble.

LA SUIVANTE.

N'eſt-ce que cela?

CLOTEN.

Et le fils d'une noble Dame.

LA SUIVANTE *ouvre la porte.*

Bien des gens vêtus d'habits auſſi riches que les vôtres, ne pourroient pas ſe vanter de la même choſe: — Que déſire Votre Alteſſe?

CLOTEN.

Votre maîtreſſe eſt-elle prête?

LA SUIVANTE.

Oui, à garder ſa chambre.

CLOTEN.

Cette bourſe eſt à vous: vendez-moi un rapport favorable de moi à votre maîtreſſe.

LA SUIVANTE.

Moi, je n'ai rien à vous vendre! Ah! j'entends, vous voulez que je diſe de vous tout le bien que j'en penſe. Tenez, voici la Princeſſe. (*Imogène paroît.*)

CLOTEN.

Je vous ſalue, perle des Belles: ma ſœur, laiſſez-moi prendre votre belle main.

IMOGENE *repouſſant ſa main.*

Salut, Seigneur; vous prenez beaucoup trop de peine pour ne recueillir que des diſgraces; les remerciemens que vous aurez de moi, c'eſt de vous dire que j'en ſuis très-avare & que je n'en ai pas de reſte pour vous.

CLOTEN.

Cependant je vous aime, je vous le jure.

IMOGENE.

Vous pouviez me le dire ſans ſerment, cela auroit fait à peu près le même effet ſur moi; mais ſi vous vous obſtinez à me le jurer toujours, le prix de vos ſermens ſera de voir que je n'y fais pas la moindre attention.

CLOTEN.

Ce n'eſt pas là une réponſe.

IMOGENE.

Mais je ne daignerois pas vous répondre, ſi je ne craignois que mon ſilence ne vous autoriſât à dire que je cède à vos importunités. Laiſſez-moi en paix, je vous prie. — Oh! je vous déclare que j'accueillerai toujours ſur le même ton vos plus tendres empreſſemens. Un homme de votre pénétration devroit apprendre enfin à ſe retirer, quand on lui en fait tant de fois la leçon.

CLOTEN.

Quoi! vous laiſſer dans votre folie! Ce ſeroit un crime à moi, je n'en ferai rien.

IMOGENE.

Un fou n'en guérit pas un autre.

CLOTEN.

Me traitez-vous de fou, moi?

IMOGENE.

Vous me taxez de folie; je vous parle en folle; mais ceſſez d'être importun & je ceſſerai d'être folle; alors nous ſerons guéris tous les deux. — Je ſuis fâchée, Seigneur, que vous me forciez d'oublier la politeſſe qui convient à mon ſexe & à mon rang, en vous prodiguant tant de vaines paroles. — Retenez donc, une fois pour toutes, l'aveu ſincère que vous fait ici mon

cœur, dont je connois bien les ſentimens : je n'ai nul ſouci de votre amour, & je me ſens même prête à manquer à tous les égards en vous confeſſant que je vous hais. J'aimerois mieux que vous l'euſſiez ſenti de vous-même, que de me voir forcée à vous en faire la déclaration formelle.

CLOTEN.

Vous manquez à l'obéiſſance que vous devez à votre père ; & l'engagement dont vous prétendez être liée avec un vil proſcrit, un miſérable, qui n'avoit d'autre bien que les aumônes de la Cour, d'autre nourriture que les reſtes de la rable du Roi, n'eſt pas un engagement ; non, ce n'en eſt pas un. Il peut être permis aux gens de baſſe extraction (& en eſt-il de plus baſſe que celle de ce banni ?) de s'enchaîner comme il leur plaît dans les nœuds qu'ils ont tiſſus eux-mêmes ; nulle autorité ne les empêche d'aſſocier leur misère, & de donner le jour à des malheureux. Mais l'importance de votre rang vous défend la même liberté ; & vous n'avez pas le droit de ſouiller le précieux éclat de la Couronne, en la mettant ſur le front d'un obſcur vaſſal, d'un vil eſclave... & moins encore.

IMOGENE *avec colère.*

Profane ! fuſſes-tu le fils d'un Dieu, ſi tu n'étois que ce que tu es d'ailleurs, tu ne ſerois pas digne

d'être un des valets de Posthumus. Il te feroit trop d'honneur, s'il t'accordoit le plus vil emploi de son Royaume ; l'envie s'élèveroit contre toi, & l'on te haïroit pour te voir placé au dessus de ton mérite.

CLOTEN.

Que les vapeurs empestées du Midi le dévorent !

IMOGENE.

Il ne peut jamais éprouver de malheur plus affreux, que celui d'être seulement nommé par toi. — La plus chétive dépouille, qui ait couvert son corps, est plus précieuse pour moi, que ne le seroient tous les cheveux de ta tête. — (*Appellant*) Pisanio !

CLOTEN.

Comment, sa plus chétive dépouille ? Eh bien, que les furies....

IMOGENE *appellant.*

Dorothée ! (*Pisanio paroît.*) Pisanio, allez promptement la trouver.

CLOTEN.

Sa dépouille !

IMOGENE.

Je suis obsédée par un insensé ; sa présence m'effraie & m'irrite encore plus. — Allez, je vous prie, & ordonnez à ma suivante de chercher un bracelet qui

par malheur a gliſſé de mon bras. Il vient de votre maître ; &, j'en atteſte le Ciel, je ne voudrois pas le perdre pour toutes les richeſſes d'aucun Roi de l'Europe. Je crois l'avoir vu ce matin ; je ſuis certaine qu'il étoit à mon bras la nuit dernière : je l'ai baiſé. J'eſpère qu'il n'eſt pas allé conter à mon époux, que je donne des baiſers à un autre objet que lui.

PISANIO.

Il ne peut pas être perdu.

IMOGENE.

Je l'eſpère : allez, & cherchez-le, je vous prie.

CLOTEN.

Vous m'avez outragé.... — Sa plus chétive dépouille ?

IMOGENE.

Oui, je l'ai dit, Seigneur ; prétendez-vous m'en faire un crime ? Appellez des témoins, ils me l'entendront répéter.

CLOTEN.

Je veux m'en plaindre à votre père.

IMOGENE.

Plaignez-vous-en auſſi à votre mère, qui eſt pleine de bienveillance pour moi : j'eſpère que ſa haine va deve-

nir furieuſe. Je vous abandonne, Seigneur, à ce que la colère peut vous inſpirer de plus violent. (*Elle ſort.*)

CLOTEN.

Je me vengerai. — Sa plus chétive dépouille? — Fort bien. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

La Scène eſt à Rome.

POSTHUMUS & PHILARIO.

POSTHUMUS.

N'AYEZ aucune crainte, Seigneur; je voudrois être sûr de fléchir le Roi, comme je ſuis certain que l'honneur d'Imogène reſtera inviolable.

PHILARIO.

Quels moyens employez-vous pour fléchir le Roi?

POSTHUMUS.

Aucun; que de me ſoumettre aux révolutions des tems; de ſupporter cette ſaiſon rigoureuſe, en ſouhaitant de voir renaître des jours plus ſereins. Cette eſpérance que trouble la crainte, eſt la ſtérile recon-

noiſſance dont je paie votre amitié ; ſi cette eſpérance m'abandonne, il faudra que je meure votre débiteur inſolvable.

PHILARIO.

Vos vertus, les charmes de votre ſociété acquittent avec uſure tout ce que je puis faire pour vous. — Maintenant votre Roi eſt informé des demandes d'Auguſte ; Lucius remplira ſa commiſſion de point en point, & je penſe que Cymbeline paiera enfin le tribut avec les arrérages, avant que ſon île revoie nos Romains, dont le ſouvenir eſt encore tout frais dans la douleur de ſes peuples.

POSTHUMUS.

Sans être homme d'Etat, & ſans apparence que je le devienne jamais, je penſe que cette demande finira par une guerre. Vous entendrez dire que les légions des Gaules ſont deſcendues dans notre île belliqueuſe, avant d'apprendre la nouvelle qu'elle ait payé un denier du tribut qu'on lui demande. Nos peuples ſont mieux diſciplinés qu'au tems où Céſar, tout en ſouriant de leur inexpérience, trouva que leur valeur méritoit un viſage plus ſérieux. Aujourd'hui la diſcipline eſt alliée au courage ; ceux qui en feront l'épreuve, connoîtront que les Bretons ſont le peuple du monde qui ſait le mieux ſe corriger de ſes fautes.

SCÈNE VI.

JACHIMO *paroît.*

PHILARIO.

Eh ! voilà Jachimo.

POSTHUMUS.

Il faut que tous les vents aient enflé toutes vos voiles pour faire voler votre vaiſſeau, & que ſur terre les cerfs légers vous aient ſervi de courſiers.

PHILARIO.

Soyez le bien-venu, Seigneur.

POSTHUMUS.

Je préſume que la brièveté de la réponſe qu'on vous a faite, eſt la cauſe de la célérité de votre retour.

JACHIMO.

Votre épouſe eſt une des plus belles femmes que j'aie jamais vues.

POSTHUMUS.

Ajoutez auſſi, des plus vertueuſes; ſans quoi je la reléguerois dans la claſſe de ces beautés dont les yeux toujours en quête, épient le moment d'offrir un appât à des amans trompeurs, pour les tromper à leur tour.

JACHIMO.

Voici des lettres pour vous.

POSTHUMUS.

J'ai confiance que leur contenu m'eſt favorable.

JACHIMO.

Cela eſt vraiſemblable.

POSTHUMUS.

Lucius eſt-il arrivé à la Cour de Bretagne pendant votre ſéjour ?

JACHIMO.

Il étoit attendu ; mais ſon arrivée n'étoit pas encore prochaine.

POSTHUMUS *après avoir lu la lettre.*

Juſqu'ici tout eſt bien. — Eh bien, ce diamant brille-t-il à votre doigt comme de coutume ? Ne le trouvez-vous point trop terne, pour le porter dans vos jours de parure ?

JACHIMO *d'un air avantageux.*

Si j'ai perdu la gageure, je dois en payer la valeur en or. — Je ferois de grand cœur un voyage deux fois plus loin, pour paſſer encore une nuit auſſi délicieuſe que celle dont j'ai joui en Bretagne ; car le diamant eſt gagné.

POSTHUMUS *avec ironie.*

La pierre en eſt trop dure, pour avoir cédé ſi promptement.

JACHIMO.

Pas du tout, puiſque votre épouſe eſt ſi facile.

POSTHUMUS.

Ne faites point, Seigneur, un badinage de votre perte. Vous vous ſouvenez, j'eſpère, que nous ne devons plus reſter amis.

JACHIMO.

Nous le devons, brave Seigneur, ſi vous tenez nos conventions. Si je ne vous rapportois pas une connoiſſance approfondie de votre épouſe, j'avoue que notre conteſtation pourroit aller plus loin; mais je m'annonce ici comme un homme qui a gagné à la fois ſon honneur & votre bague: & je n'ai fait d'outrage ni à elle ni à vous, je n'ai fait que ſuivre votre volonté à tous deux.

POSTHUMUS.

Si vous pouvez prouver à mes yeux que vous êtes entré dans ſa couche, le diamant eſt à vous & voilà ma main: ſi vous ne le pouvez pas, après l'indigne opinion que vous avez conçue de ſa vertu; il vous faudra conquérir mon épée ou moi la vôtre; ou bien que toutes deux, reſtées ſans maître, paſſent aux mains du premier homme qui les trouvera ſur le ſable.

JACHIMO.

Mes preuves étant auſſi près de l'évidence que je vais vous le faire voir, Seigneur, elles doivent d'abord vous perſuader; enſuite je ſuis prêt à les confirmer par ſerment; mais je ne doute pas que vous ne m'en diſpenſiez, quand vous trouverez vous-même qu'elles n'en ont pas beſoin.

POSTHUMUS.

Pourſuivez.

JACHIMO.

D'abord, la chambre où elle couche, & où j'avoue que je n'ai point dormi en me voyant maître d'un tréſor qui méritoit bien qu'on y veillât, eſt tendue d'une tapiſſerie ſoie & argent; c'eſt l'Hiſtoire de la ſuperbe Cléopâtre lorſqu'elle alla trouver ſon Romain; on voit le Cydnus au-deſſus de ſes rives enflé d'orgueil autant que du poids de mille vaiſſeaux. Ce morceau eſt à la fois ſi bien fini & ſi riche, que le travail & le prix de la matière s'y diſputent l'avantage: & j'ai admiré cet ouvrage d'une vérité rare & parfaite. Les perſonnages paroiſſoient reſpirer & vivre.

POSTHUMUS.

Cela eſt vrai; mais il eſt poſſible que vous l'ayez ſu de moi ou de quelque autre.

JACHIMO.

D'autres détails vous prouveront que je ſuis inſtruit par mes yeux.

POSTHUMUS.

Il le faut bien, ou je vous déshonore.

JACHIMO.

La cheminée eſt au midi de la chambre, le morceau qui la couronne repréſente la chaſte Diane dans le bain : jamais je ne vis ſtatue ſi pleine de vie, le Sculpteur fut une autre nature; dans ſa création muette, il l'a ſurpaſſée, au mouvement & à la reſpiration près.

POSTHUMUS.

Voilà encore un article que vous pouvez ſavoir auſſi par quelque récit, car ce morceau eſt renommé.

JACHIMO.

Le plafond de l'appartement eſt décoré de Chérubins d'or; les chenets, que j'oubliois, ſont deux Amours d'argent, au regard malin, chacun un pied levé, & délicatement appuyés ſur leurs brandons.

POSTHUMUS.

Qu'a tout cela de commun avec l'honneur de mon épouſe? Je veux que vous ayez vu tous ces objets, & j'admire votre mémoire; mais la déſcription de ce que

contient l'appartement d'Imogène ne vous fait pas gagner la gageure.

JACHIMO *tirant le bracelet.*

Eh bien, pâliſſez ſi vous en êtes capable; je ne veux que vous montrer ce bijou: regardez, & convenez enfin que j'ai gagné. Je veux auſſi prendre poſſeſſion de votre diamant que voilà, & je les garderai l'un & l'autre.

POSTHUMUS.

O Ciel! laiſſez-moi le regarder encore une fois. Eſt-ce bien le même bracelet que je lui laiſſai en partant?

JACHIMO.

Le même, Seigneur, & j'en remercie votre épouſe. Elle l'ôta de ſon bras; je la vois encore; la grace qu'elle mît à le détacher, enchérit ſur ſon préſent & me le rendit plus précieux; en me le donnant, elle me dit: « il me fut cher autrefois ».

POSTHUMUS.

Elle l'aura détaché pour me l'envoyer.

JACHIMO.

Vous le mande-t-elle? En parle-t-elle dans ſa lettre?

POSTHUMUS.

Oh non, non: il n'eſt que trop vrai. Reprenez ce fatal bracelet, il a pour mes yeux le venin du baſilic,

ſa vue me donne la mort. O fatalité! que l'honneur ne ſe trouve jamais où eſt la beauté, la vérité où eſt la vraiſemblance, l'amour fidèle où ſe préſente un rival! Que les ſermens des femmes ne les lient pas plus à ceux qui les ont reçus, qu'elles ne tiennent elles-mêmes à leur vertu, qui n'eſt qu'un menſonge! O femme fauſſe au delà de l'imagination!

PHILARIO.

Calmez-vous, Seigneur, & reprenez votre diamant, il n'eſt pas encore gagné. Il eſt poſſible qu'elle l'ait perdu, ce bracelet; ou qui ſait, s'il ne lui a pas été dérobé par quelqu'une de ſes ſuivantes que l'on aura corrompue.

POSTHUMUS.

Vous avez raiſon, oui, je crois qu'il ſe l'eſt procuré: (*à Jackimo*) allons, rendez-moi ma bague.—Donnez-moi une preuve plus convaincante, quelque ſigne que vous ayez vu ſur ſa perſonne. Le bracelet lui a été ſurpris.

JACHIMO.

Par Jupiter, il a paſſé de ſon bras dans mes mains.

POSTHUMUS.

L'entendez-vous? il jure par Jupiter: ce qu'il dir, eſt donc vrai. — Allons, gardez le diamant. Rien n'eſt plus vrai, je ſuis sûr qu'elle n'a pu le perdre; ſes ſuivantes

ſont

ſont toutes des femmes d'honneur; — elles l'auroient volé, elles! Elles ſe ſeroient laiſſé corrompre, & par un étranger! Non, elle s'eſt livrée à lui. (*Montrant le bracelet.*) Voilà la preuve de ſon déshonneur, c'eſt à ce prix qu'elle a acheté le nom de proſtituée. (*à Jachimo.*) Tenez, prenez votre ſalaire, & que toutes les furies de l'enfer ſe partagent entre elle & vous!

PHILARIO.

Seigneur, modérez-vous; ce n'eſt point encore là une preuve aſſez forte, pour convaincre un homme bien perſuadé.....

POSTHUMUS.

Ne m'en parlez jamais, elle s'eſt proſtituée à lui.

JACHIMO.

Si vous voulez un témoignage plus ſatisfaiſant; au-deſſous de ſon ſein, qui, vous le ſavez, mérite bien qu'on le preſſe amoureuſement, eſt un ſigne, tout fier d'occuper ce lieu de délices. Sur ma vie, mes lèvres l'ont baiſé; & quoique raſſaſié de jouir, je ſentis ſoudain renaître mon ardeur. Vous rappellez-vous cette tache qu'elle a ſur ſon ſein?

POSTHUMUS.

Oui, & à préſent j'en découvre en elle une autre auſſi noire que l'abîme des enfers.

JACHIMO.

Voulez-vous en entendre davantage?

POSTHUMUS.

Epargnez-moi vos détails; ne comptez point vos triomphes; un ſeul ou mille, c'eſt la même choſe à mes yeux.

JACHIMO.

Je vais le jurer.

POSTHUMUS.

Point de ſermens: ſi vous le jurez, vous n'avez pas fait ce que vous dites, vous mentez; & je vous tue, ſi vous oſez dire maintenant que vous ne m'avez pas déshonoré.

JACHIMO.

Je ne déſavouerai rien.

POSTHUMUS.

Oh, que ne l'ai-je ici pour la déchirer en pièces! J'irai, & je le ferai en préſence de la Cour & ſous les yeux de ſon père. — Oui, j'exécuterai mon projet.

(*Il ſort.*)

PHILARIO.

Il eſt emporté au-delà des bornes de la raiſon. Vous avez gagné la gageure. Suivons-le, & l'empêchons de tourner contre lui-même la fureur dont il eſt tranſporté.

JACHIMO.

De tout mon cœur. (*ils sortent.*)

SCÈNE VII.

POSTHUMUS *rentre.*

POSTHUMUS.

L'HOMME ne pourroit-il trouver un moyen de se reproduire sans le concours de la femme? Nul ne peut se flatter d'être né légitime; & ce respectable mortel que je nommois mon pere, qui sait où il était lorsque je fus formé? Quelqu'autre peut-être me fabriqua sous un nom emprunté. Cependant ma mère passoit pour la Diane de son tems, comme aujourd'hui ma femme passe pour la Merveille du sien. — Oh vengeance! vengeance! La perfide! souvent elle mettoit un frein à mes légitimes ardeurs; elle imploroit l'abstinence avec une pudeur si pleine de grâces, que dans ces instans sa vue seule eût réchauffé le vieux Saturne. Je la croyois chaste & pure comme la neige nouvelle qui n'a point encore senti l'atteinte du soleil. Oh, Démons des enfers! un Jachimo! un basanné! dans l'espace d'une

heure ! N'eſt-ce pas la vérité ? Peut-être en moins de tems, & dès la première entrevue ! Peut-être n'a-t-il pas eu la peine de parler ; & dans un ſilence brutal, il n'a fait que ſe montrer, & l'a poſſédée ! Nul obſtacle, nulle réſiſtance n'aura repouſſé, retardé ſon audace. — Oh, ſi la nature avoit marié dans ma perſonne les facultés des deux ſexes ! car l'homme n'a point en lui ces penchans pour le vice, & j'affirme qu'ils viennent tous de la femme. Se fait-il un menſonge ? il vient de la femme. Quelque flatterie ? elle eſt d'elle. Quelque perfidie ? c'eſt encore d'elle. Les penſées luxurieuſes, la vengeance, l'ambition, l'orgueil, les dédains, les caprices, la médiſance, l'inconſtance ; enfin, tous les vices qui ont un nom & que l'enfer connoît, viennent de la femme en tout ou en partie ; oui, tous. Elles ne ſont pas même conſtantes dans un vice, elles en changent ſans ceſſe, quittant toujours l'ancien pour un vice plus nouveau. Je veux publier leurs défauts ; je les déteſte, je les maudis. — Oui, le moyen de les bien haïr, c'eſt de prier le Ciel qu'il leur accorde tous leurs ſouhaits ; pour les tourmenter, leur volonté déréglée eſt plus puiſſante que tous les démons enſemble.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente le Palais de Cymbeline.

CYMBELINE *s'avance en cérémonie avec ſon Cortége dans la Salle d'Audience. Il eſt ſuivi de la* REINE, *de* CLOTEN, *& des* SEIGNEURS *de ſa Cour.* CAIUS-LUCIUS *& les autres Romains de ſa ſuite entrent du côté oppoſé. On ſe range de part & d'autre.*

CYMBELINE, *à Lucius.*

PARLE maintenant : que demande Céſar-Auguſte ?

LUCIUS.

Lorſque Jules-Céſar, dont l'univers retrace partout la mémoire aux yeux des hommes, & qui ſera le ſujet éternel de leurs récits, étoit dans cette île même qu'il conquît ; Caſſibelan, ton oncle, auſſi célèbre par les éloges qu'il reçut de Céſar, que par les exploits qui

les méritèrent, ſe ſoumît, lui & ſa Couronne à payer à Rome un tribut annuel de trois mille pièces d'or : ce tribut, tu as depuis peu oublié de l'offrir.

LA REINE.

Oui, & pour anéantir d'un mot ce prodige qui t'étonne, on l'oubliera à jamais.

CLOTEN.

Il paſſera bien des Céſars avant qu'il revienne un autre Jules. La Bretagne forme à elle ſeule un monde (1), & nous ne voulons rien payer pour le droit de reſpirer notre air natal.

LA REINE.

La même occaſion qui ſervit les Romains, & leur aida à ravir notre bien, nous l'avons aujourd'hui pour le reprendre. Souvenez-vous, Seigneur, des Rois vos ancêtres; ſouvenez-vous de la valeur naturelle aux peuples de votre île : cette île, comme le domaine de Neptune, eſt flanquée de roches inacceſſibles, ceinte d'écueils & de mers menaçantes, qui n'endureront jamais les vaiſſeaux de vos ennemis, mais les dévoreront juſqu'à la cime des mâts. Céſar fit bien ici une eſpèce de conquête : mais ce n'eſt pas ici qu'il exécuta ſa bravade : *Je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu* (2). Il connut pour la première fois la honte; il ſe vit repouſſé de nos côtes,

& deux fois battu (3); ſes vaiſſeaux novices, chétifs jouets de nos terribles mers, balotés ſur leurs flots comme des coquilles frêles & légères, ſe briſoient de même contre nos rochers. Le célèbre Caſſibelan ſe vit un moment ſur le point, ô trompeuſe & maligne fortune! de s'emparer de l'épée de Céſar. Triomphant & joyeux, il fit briller la ville de (4) Lud de feux d'allégreſſe, & ce ſuccès enfla de courage le cœur des Bretons.

CLOTEN.

Allons, il n'y a plus ici de tribut à payer. Notre Royaume eſt plus puiſſant qu'il ne l'étoit alors: &, comme je l'ai dit, il n'eſt plus de pareils Céſars; d'autres pourront avoir ſon nez aquilin; mais la force de ſon bras, aucun.

CYMBELINE.

Mon fils, laiſſez parler votre mère.

CLOTEN.

Nous avons chez nous plus d'un Breton qui a des muſcles auſſi forts que Caſſibelan: je ne dis pas que je ſois de ce nombre, moi: mais j'ai auſſi un bras.—Vraiment, un tribut? Et pourquoi payerions-nous un tribut? Si Céſar peut par un épais rideau cacher le ſoleil à os yeux, ou ravir la lune des Cieux & l'enfermer dans ſa bourſe, alors nous lui paierons un tribut pour revoir

la lumière : autrement, Lucius, ne parlons plus de tribut, de grace.

CYMBELINE.

Tu dois le ſavoir Lucius ; avant que les injuſtes Romains euſſent extorqué de nous ce tribut injurieux, nous étions libres. Ce fut la ſeule ambition de Céſar : cette ambition, qui s'enfloit & croiſſoit ſans ceſſe, au point qu'elle eût bientôt embraſſé les deux flancs de l Univers ; ce fut elle qui ſans aucun droit ni prétexte nous impoſa ce joug : le ſecouer, eſt le devoir d'un peuple belliqueux, tel que nous nous vantons de l'être. Dis donc à Céſar que nous eûmes pour ancêtre ce Mulmutius, qui fonda nos loix : l'épée de Céſar les a trop mutilées. Rendre à ces loix leur vigueur & leur libre cours, ſera l'emploi de l'autorité que nous tenons en main ; ce ſera notre illuſtre ouvrage, quoique Rome s'en irrite. Oui : Mulmutius créa nos loix : il fut le premier des Bretons qui ceignit ſon front d'une couronne d'or, le premier qui lui-même ſe nomma Roi.

LUCIUS.

Je ſuis fâché, Cymbeline, d'avoir à proclamer pour ton ennemi, Céſar-Auguſte, qui compte plus de Rois à ſes ordres, que tu n'as d'Officiers à ta Cour. Au nom de l'Empereur je t'annonce la guerre & la ruine :

prévois un orage auquel rien ne pourra réſiſter. Après cette déclaration, je te rends graces pour moi de l'accueil que j'ai reçu à ta Cour.

CYMBELINE.

Tu es le bien venu, Lucius : ton Céſar m'a fait Chevalier : j'ai paſſé dans ſon camp une grande partie de ma jeuneſſe : je reçus de lui l'honneur : s'il cherche aujourd'hui à me le ravir, ſa violence me fait un devoir de le défendre à toute extrêmité. — Je ſuis bien informé que les Pannoniens & les Dalmatiens, pour maintenir leurs franchiſes, ſont maintenant en armes: ſi dans cet exemple les Bretons ne liſoient pas leur devoir, ils ſe montreroient inſenſibles & lâches; tels ne les trouvera pas Céſar.

LUCIUS.

C'eſt aux effets à le prouver.

CLOTEN.

Le Roi vous accueille : paſſez gaiement avec nous un jour ou deux, ou plus encore. Après, ſi vous revenez nous chercher dans d'autres intentions, vous nous trouverez dans notre ceinture de mers. Si vous nous en chaſſez, cette île ſera votre conquête : ſi vous échouez dans l'entrepriſe, nos corbeaux en feront meilleure chère à vos dépens; & tout finit là.

LUCIUS.

Oui, jeune Prince.

CYMBELINE.

Je connois les volontés de ton Maître : lui, les miennes. Il ne me reſte qu'un mot pour toi : ſois le bien venu à ma Cour. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE II.

PISANIO *entre, des lettres à la main.*

PISANIO.

Quoi ? d'adultère ? Pourquoi ne me nommes-tu pas les monſtres qui l'ont accuſée ? O Poſthumus ! Oh, mon Maître ! quel poiſon étranger s'eſt gliſſé dans ton cœur ? Quel (†) Italien perfide, à la langue, à la main envenimées, s'eſt emparé de ton oreille trop crédule ! —Elle infidèle ? Non, elle eſt victime de ſa fidélité : & elle ſoutient plus en Déeſſe qu'en foible Mortelle,

(†) Au tems de Shakeſpeare, les empoiſonnemens étoient fréquens en Italie, & le ſoupçon étoit encore plus commun que le crime. JOHNSON.

des aſſauts qui triompheroient de la vertu même. Oh, mon Maître! ton ame devant la ſienne eſt maintenant tombée auſſi bas que l'étoit ta fortune. Qui? moi, que je la poignarde! *Au nom du zèle, de la foi que je t'ai jurée, de mon dévouement à tes ordres:* Moi! Elle! Verſer ſon ſang! Si c'eſt là te rendre un ſervice, que jamais on ne me répute homme à ſervices! Quels traits offre donc mon viſage, pour paroître dépouillé d'humanité, au dégré que ſuppoſeroit cette action atroce? (*Liſant*) *Fais-le: la lettre que je t'envoie pour elle t'en fournira l'occaſion, & tu paroîtras ne ſuivre que ſes ordres.* — Déteſtable écrit (*)! Ah! Elle vient, (*Imogène paroît*). Je ne me ſouviens déjà plus de l'ordre que j'ai lu dans cette lettre.

IMOGENE.

Eh bien, Piſanio, quelles nouvelles?

PISANIO.

Madame, voici une lettre de mon maître.

IMOGENE *prenant la lettre.*

Qui? ton maître? C'eſt le mien: c'eſt donc Poſthumus! Oh il ſeroit bien ſavant, l'aſtronome qui connoîtroit les étoiles comme je connois ſes caractères: le livre de l'avenir lui ſeroit ouvert. — Dieux propices,

faites que tout ce qui eſt contenu ici ne reſpire que l'amour, ne parle que de la ſanté de mon époux, de ſon contentement, — non pas pourtant de ce que nous ſommes ſéparés l'un de l'autre : que plutôt cette idée l'afflige. Il eſt des chagrins ſalutaires; celui de l'abſence eſt du nombre; il répare & fortifie l'amour... Mais hors cette peine, de ſon contentement dans tout le reſte. Cire chérie, permets... ſoyez fortunées, vous abeilles, qui formez ces ſceaux des ſecrets. Ah ! que les Amans & les Hommes liés par des pactes dangereux, font des vœux bien différens ! (*Montrant le cachet*) : toi, tu conduis les coupables dans les priſons : mais tu ſcelles auſſi les tablettes de l'amour !.. De bonnes nouvelles, grands Dieux ! (*Elle lit.*)

« La juſtice & le courroux de votre père, s'il venoit » à me ſurprendre dans ſes États, ne ſeront jamais » ſi mortels pour moi, que vous ne puiſſiez, ô la plus » chérie des épouſes, me ranimer d'un regard de vos » yeux. Apprenez que je ſuis en Cambrie, au Havre » de Milford (5) : ſuivez ſur cet avis le parti que vous » inſpirera votre amour. Votre bonheur en tout, eſt » le vœu de celui qui reſte fidèle à ſes ſermens, & » dont l'amour va croiſſant tous les jours.

Leonatus Poſthumus. »

Oh, que n'ai-je des chevaux ailés ? L'entends-tu,

Piſanio ? Il eſt au Havre de Milford. Lis, & dis-moi à combien nous ſommes de ce lieu. Si un homme qui n'eſt appellé que par un léger intérêt, peut à l'aiſe parcourir cette diſtance en une ſemaine, ne pourrois-je, moi, y voler en un jour ? Allons, fidèle Piſanio, toi qui languis ainſi que moi du déſir de voir ton maître : oui, tu languis, mais non pas autant que moi : tu déſires auſſi de le voir, mais plus foiblement.. Oh non, pas autant que moi : car mon déſir eſt au-deſſus, au-deſſus... réponds & preſſe tes paroles : un confident d'amour doit les précipiter, les entaſſer en déſordre dans l'oreille d'une Amante. — Combien y a-t-il d'ici à cet heureux Milford : & dans la route, tu me raconteras par quel bonheur le pays de Galles poſsède ce port fortuné. — Mais avant tout, comment nous dérober de ces lieux ? Et puis le vuide que fera notre abſence de la Cour, depuis le départ juſqu'à notre retour, comment l'excuſer ?... Mais d'abord, voyons comment ſortir d'ici : pourquoi nous occuper de l'excuſe, avant le tems où nous en aurons beſoin ? nous en parlerons dans la ſuite. De grace, réponds : combien de vingt milles pourrons-nous courir dans une heure ?

PISANIO.

Une vingtaine, Madame, entre deux ſoleils, c'eſt aſſez pour vous ; (*à part*) & trop auſſi !

IMOGENE.

Mais, Ami, un malheureux qui iroit à ſon ſupplice, ne s'y traîneroit pas plus lentement. J'ai ouï parler de ces paris de courſes, où les chevaux étoient plus légers que le grain de ſable qui gliſſe dans nos horloges; mais ſans doute ce ſont des fables. Va, dis à ma ſuivante qu'elle feigne une indiſpoſition, qu'elle prétexte l'envie d'aller revoir ſon pere; & prépare-moi dans l'inſtant un habit de voyage, ſimple & tel que le porteroit la femme d'un honnête (†) Laboureur.

PISANIO.

Madame, vous devriez conſidérer....

IMOGENE.

Je vois la route qui eſt devant moi, Piſanio: je ne puis ni ne veux rien voir de plus; mes yeux ſont fermés pour tout le reſte. Hâtons-nous, je te prie: fais ce que je t'ordonne; nous n'avons plus rien à dire. Je n'entends, je ne vois plus rien, que le chemin qui mène à Milford. (*Elle ſort: Piſanio la ſuit.*)

(†) *Franklin*, homme libre, Propriétaire de biens de campagne.

SCÈNE III.

On voit l'extrémité d'une Forêt dans le pays de Galles ; ſur la droite une plaine terminée par une montagne. Dans une clairière eſt une caverne au milieu d'une chaîne de rochers.

BELLARIUS *ſort de la caverne avec* GUIDERIUS & ARVIRAGUS.

BELLARIUS.

Le beau jour ! il n'eſt pas fait pour qu'on le paſſe enfermé ſous un toît auſſi bas que le nôtre. Courbez-vous, jeunes gens ! cette porte vous enſeigne comment on adore le Ciel. Les portes des Monarques ont des voûtes ſi élevées, que des Géants impies peuvent y paſſer gardant leurs turbans ſur leur tête inſolente, ſans ſaluer le ſoleil. Salut à toi, beau Ciel. Nous n'habitons qu'un rocher : mais nous ne ſommes pas auſſi ingrats envers toi, que ces faſtueux deſpotes.

GUIDERIUS.

Je te ſalue, beau Ciel !

ARVIRAGUS.

Beau Ciel, je te ſalue.

BELLARIUS.

Maintenant à nos exercices ordinaires : courez là-bas gravir cette colline. Vos jambes ſont jeunes ; moi, je foulerai ces plaines : & lorſque de cette hauteur, vous m'appercevrez petit comme un oiſeau, remarquez bien, que c'eſt la place qui rappetiſſe ou qui aggrandit. Vous pourrez alors repaſſer dans votre mémoire tout ce que je vous ai raconté des Cours, des Princes, & des intrigues qui ſe trament à la guerre : c'eſt-là que le ſervice, quoique rendu, n'eſt pas ſervice ; il ne l'eſt qu'après qu'il eſt accepté. C'eſt en obſervant ainſi, que nous retirons du profit de tous les objets que nous voyons. Et ſouvent à notre conſolation, nous trouverons que la cigale vit dans un poſte plus sûr, que l'aigle aux vaſtes ailes. Oh, la vie que nous menons ici eſt plus noble, que celle qui ſe paſſe à briguer des rebuts ; elle eſt plus riche, que celle qui s'épuiſe en vains travaux pour de vaines récompenſes ; plus fière, que celle du courtiſan qui ſe carre dans un habit de ſoie qu'il n'a pas payé. Il a le pas ſur le marchand aux dépens duquel il brille : mais

mais ſa dette demeure toujours entière ſur le regiſtre du créancier. Non, il n'eſt point de vie comparable à la nôtre.

GUIDERIUS.

Vous parlez d'après votre expérience : nous, enfans, novices comme de jeunes oiſeaux qui n'ont encore jamais volé hors de la vue de leur nid, nous ignorons quel air on reſpire loin de notre aſyle. Peut-être que cette vie eſt pour vous la plus heureuſe, ſi la plus heureuſe eſt la plus tranquille : elle vous ſemble plus douce, à vous qui en avez connu une plus dure ; elle convient mieux à la peſanteur de votre âge : mais au nôtre, ce genre de vie eſt l'état d'un voyageur alité, une priſon d'ignorance. Nous vivons ici comme un débiteur empriſonné dans ſa demeure & qui n'oſe s'en écarter.

ARVIRAGUS.

De quoi pourrons-nous parler, lorſque nous ſerons vieux comme vous ? Lorſque nous entendrons la pluie & les vents battre le triſte Décembre, confinés & tranſis dans cette froide caverne, comment charmerons-nous, en diſcourant enſemble, les heures glacées de l'hiver ? Nous n'avons rien vu : nous ſommes de vraies brutes ; ſubtils comme le Renard, déterminés

comme le Loup pour ſaiſir notre proie, notre valeur ſe borne à pourſuivre ce qui fuit : & comme l'oiſeau enchaîné dans la cage, nous chantons notre eſclavage avec l'accent de la liberté.

BELLARIUS.

Comme vous parlez ! Ah, ſi vous connoiſſiez ſeulement les uſures dévorantes de la Capitale, & que vous en euſſiez fait ſur vous-même la dure expérience ; ſi vous connoiſſiez les artifices de la Cour, qu'il eſt auſſi difficile de quitter qu'il l'eſt de s'y maintenir, où l'inſtant qui vous monte ſur le faîte eſt l'inſtant qui vous précipite, où la pente eſt ſi gliſſante, que la crainte de choir eſt auſſi funeſte que la chûte même ! Si vous connoiſſiez les fatigues de la guerre, ce pénible métier où l'on cherche ſans ceſſe le danger au nom de la réputation & de l'honneur, & où l'honneur expire dans la recherche & reçoit auſſi ſouvent ſur ſon tombeau une épitaphe calomnieuſe, qu'un monument de gloire ; & combien de fois l'honneur eſt-il puni d'avoir fait le bien ? Et ce qui eſt plus cruel encore, ſouvent il eſt forcé de ſoûrire à ſon blâme. Oh, jeunes gens, cette hiſtoire que je vous raconte, le monde peut la lire ſur moi-même : mon corps eſt couvert des marques de l'épée Romaine, & mon re-

nom prima jadis parmi les noms des plus célèbres Capitaines. Cymbeline m'aimoit, & dès qu'on parloit d'un Guerrier, mon nom ne tardoit guères à être cité: c'étoit alors le tems où l'arbre voyoit ſes rameaux courbés ſous le poids de ſes fruits: mais dans une nuit ſurvient un orage, ou des brigands; ils ſecouent ſur la terre tous ſes beaux fruits, juſqu'à ſes feuilles, & le laiſſent expoſé nud aux injures de l'air: cet arbre, c'eſt moi.

GUIDERIUS.

O inſtabilité de la faveur!

BELLARIUS.

Et ma faute ne fut, comme je vous l'ai dit ſouvent, que le crime de deux ſcélérats dont les faux ſermens prévalurent ſur mon honneur exemt de reproche. Ils jurèrent à Cymbeline que j'étois ligué avec les Romains. De-là mon banniſſement; & depuis vingt années, ce rocher & ces forêts ont été mon univers. J'y ai vécu dans une honorable liberté: j'y ai plus payé au Ciel des pieux hommages que je lui devois, que je n'avois fait dans tout le cours précédent de ma vie. — Mais ce ne ſont pas là les entretiens d'un chaſſeur. Courons gravir ces montagnes; celui qui frappera le premier la proie, ſera le Roi de la

fête, il ſera ſervi par les deux autres, & nous ne craindrons aucun de ces poiſons, qui s'attachent aux places d'une éminente fortune. Je vous rejoindrai dans les vallons. (*Guiderius & Arviragus diſparoiſſent.*)

Combien il eſt mal-aiſé d'étouffer les étincelles de la nature ! Ces deux jeunes gens ne ſe doutent pas qu'ils ſont les fils du Roi, & Cymbeline ne ſonge guères qu'ils ſont vivans. Ils ſe croient mes enfans, & quoiqu'élevés ſi ſimplement dans l'obſcurité de cette caverne où ils n'entrent qu'en rampant, déjà leurs penſées atteignent la hauteur de la voûte des palais. Dans les actions les plus communes & les plus vulgaires, la nature donne à leurs traits un air de Princes, qui ſurpaſſe de bien loin tout l'art des autres hommes.

Ce *Paladour*, l'héritier de Cymbeline & de la Bretagne, que ſon père nommoit Guiderius, Joh, Jupiter ! lorſqu'aſſis ſur mon eſcabeau à trois pieds, je raconte les exploits belliqueux de ma jeuneſſe, toute ſon ame s'élance vers mon récit : lorſque je dis : « ainſi tomba » mon ennemi, ce fut ainſi que je poſai mon pied ſur » ſa gorge », dans le moment ſon noble ſang monte & colore ſes joues, une ſueur le couvre ; il roidit ſes muſcles, & ſe met lui-même dans la poſture qui repréſente l'action de mon récit. Et ſon jeune frère *Cadwal*, autrefois Arviragus, dans une attitude ſem-

blable, anime, échauffe mon récit, & montre que ſon ame ſent bien plus encore. — Ecoutons : leur chaſſe eſt commencée. — O Cymbeline ! le Ciel & ma conſcience ſavent que tu m'as injuſtement banni : en revanche, je t'ai volé tes deux enfans à l'âge de trois & de deux ans ; voulant te priver de tes héritiers, comme tu m'avois dépouillé de mon héritage. Euriphile, tu fus leur nourrice ! ils la prennent pour leur mère, & chaque jour ils vont honorer ſon tombeau : & moi, *Bellarius*, qui me nommois Morgan, ils me croient leur véritable père. — La chaſſe eſt finie. (*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

PISANIO & IMOGENE *dans la Forêt.*

IMOGENE.

Tu me diſois, quand nous ſommes deſcendus de cheval, que nous étions tout près de ce port. Piſanio, où eſt Poſthumus? Jamais ſa mère n'eut de le voir, à ſa naiſſance, un déſir auſſi violent que le mien. — Quelle idée as-tu dans ton ame, pour treſſaillir ainſi? Pourquoi ce ſoupir échappé du fond de ton cœur? Un viſage

en peinture qui auroit les traits du tien, annonceroit un homme en proie à une perplexité au-delà de toute imagination ! Donne à ta phyſionomie une expreſſion moins effrayante, ou le trouble achèvera de confondre tous mes ſens. Qu'y a t-il ? Pourquoi me préſentes-tu cet écrit, avec un regard auſſi ſiniſtre ? S'il m'apporte des nouvelles agréables, annonce-les moi par un ſoûrire : ſi elles ſont funeſtes, ah ! garde ſeulement cet air d'effroi : il m'en dit aſſez. (*Elle prend la lettre.*) De la main de mon époux ? Cette déteſtable Italie, décriée par ſes poiſons, lui a tendu quelque piége : ſans doute, il eſt dans quelque fâcheuſe extrémité. Homme, parle : tu peux par tes paroles adoucir ce malheur, qui porteroit à mon ame une impreſſion mortelle, ſi je le liſois de mes yeux.

PISANIO.

Je vous prie, daignez lire. Et vous allez voir en moi un mortel bien miſérable, un être bien avili, bien mépriſé par le ſort !

IMOGENE *liſant.*

« Ta maîtreſſe, Piſanio, s'eſt proſtituée dans ma » couche nuptiale. Les preuves en repoſent au fond de » mon cœur ſanglant. Je ne parle pas ſur de foibles » ſoupçons, mais d'après une conviction auſſi forte » que l'eſt l'eſpoir de ma vengeance : cette vengeance,

» Piſanio, tu dois t'en charger pour moi. Si l'exemple
» de ſon parjure à ſa foi n'a pas corrompu la tienne,
» que tes mains lui ôtent la vie. Je t'en fournirai l'oc-
» caſion au port de Milford. Je lui écris de s'y rendre:
» arrivés là, ſi tu crains de frapper, & de m'envoyer
» la preuve certaine que tu m'as ſatisfait, tu es à mes
» yeux l'agent de ſon déshonneur, & je te tiens pour
» auſſi déloyal qu'elle. » (*Imogène laiſſe tomber ſa tête ſur ſon ſein & reſte immobile.*)

PISANIO.

Je n'aurai pas beſoin de poignard: cet écrit l'a déjà aſſaſſinée. — Diſons plutôt la calomnie, dont le tranchant eſt plus aigu que le poignard; dont la langue a plus de venin que tous les ſerpens du Nil: ſa voix impure vole ſur les vents & va ſemant l'impoſture dans tous les coins de l'Univers. Rois, Reines, Empires, Vierges, Epouſes, cette vipère attaque, empoiſonne tout; elle ſe gliſſe juſque dans les tombeaux. — Madame, comment vous trouvez-vous?

IMOGENE *en ſoupirant.*

Infidèle à ſa couche! Qu'eſt-ce qu'être infidèle? Eſt-ce d'y veiller les nuits en ſongeant ſans ceſſe à lui? d'y pleurer au ſon de toutes les heures? & ſi le ſommeil ſaiſit la nature accablée, de le rompre auſſi-tôt

par un rêve effrayant dont lui ſeul eſt l'objet, & de me réveiller en pouſſant un cri : Eſt-ce là être infidèle à ſa couche ?

PISANIO.

Hélas ! tendre épouſe.

IMOGENE.

Moi, infidèle ? Ta conſcience, Jachimo, eſt témoin.., — C'eſt lui que tu accuſas d'infidélité, & dès-lors tu parus à mes yeux un odieux ſcélérat : aujourd'hui tes traits me ſemblent moins hideux. (6) Quelque Sirène d'Italie, qui doit au fard toute ſa beauté, aura ſurpris ſon cœur ; & moi, malheureuſe, je ne ſuis plus qu'une femme ſurannée, un meuble paſſé de mode & dont il faut ſe défaire.

Oh ! les ſermens des hommes ſont des pièges pour perdre les femmes. (7) Après ta perfidie, ô mon époux, on ne croira plus à la ſincérité des amans ; ton viſage où ſe peint la tendreſſe paſſera pour un maſque étranger au front qui le porte, emprunté pour trahir & pour offrir un appât à la crédulité des femmes.

PISANIO.

Ma chère maîtreſſe, écoutez-moi.

IMOGENE.

Jadis, après la trahiſon d'Enée, tous les amans

fidèles de ſon tems furent crus perfides comme lui : jadis les pleurs du fourbe Sinon décrièrent bien des larmes ſincères & privèrent de pitié les vrais malheureux. Ainſi, toi, Poſthumus, ton exemple fera calomnier tous les hommes vertueux : plus d'un amant généreux & tendre ſera traité de parjure & de traître, d'après ton crime. — Viens, Piſanio : ſois fidèle à ton maître ; exécute ſes ordres ; & quand tu le reverras, atteſte lui mon obéiſſance. Vois, c'eſt moi qui tire ton épée moi-même : prends-la de ma main, ouvre ce cœur, aſyle innocent de mon amour. Ne crains rien : il n'y reſte plus d'autre ſentiment que le déſeſpoir : ton maître n'y habite plus ; lui, qui en étoit l'unique tréſor ! Fais ce qu'il t'ordonne ; frappe . . . tu balances . . . peut-être ſerois-tu brave dans une cauſe plus juſte : mais en ce moment tu parois lâche.

PISANIO *repouſſant l'épée que lui offre Imogène.*

Loin de moi, vil inſtrument. Tu ne ſouilleras pas ma main.

IMOGENE.

Il faut que je meure : & ſi je ne meurs pas de ta main, tu n'obéis pas à ton maître. — Il eſt contre le ſuicide une défenſe du Ciel, qui intimide mon foible bras. — Viens, voilà mon cœur : ah ! cet obſtacle encore . . . .

attends ; attends : je ne veux oppoſer aucune réſiſtance.... Me voilà prête, comme le fourreau, à recevoir l'épée. (*Elle ouvre ſon ſein.*) Que trouvai-je ici ? les promeſſes de Poſthumus fidèle toutes changées en parjures. Loin, loin de moi, (*Arrachant de ſon ſein les lettres de Poſthumus.*) corruptrices de ma foi, vous ne repoſerez plus devant mon cœur. (*Montrant les Lettres.*) C'eſt donc ainſi que de pauvres inſenſées ſe laiſſent abuſer par les diſcours de perfides ſéducteurs ! Mais ſi la malheureuſe qui eſt trahie ſouffre cruellement de la trahiſon, le traître en eſt puni par des maux plus grands encore. Et toi, Poſthumus, qui as ſoulevé ma déſobéiſſance contre le Roi, toi pour qui j'ai dédaigné des Princes mes égaux, un tems viendra où tu reconnoîtras que ce n'étoit pas de ma part un ſacrifice ordinaire, mais un étrange & rare effort ; & je m'afflige, en ſongeant combien un jour, lorſque ta fureur contre celle que tu pourſuis ſera émouſſée, combien alors mon ſouvenir tourmentera ta mémoire. — Piſanio, je t'en conjure, hâte-toi, la victime implore le coup. Où eſt ton poignard ? Tu es trop lent à obéir à ton maître, lorſque ſon ordre eſt auſſi mon déſir.

PISANIO.

O touchante Imogène ! depuis que j'ai reçu l'ordre

d'exécuter pareille action, le ſommeil n'a pas fermé mes yeux un ſeul inſtant.

IMOGENE.

Exécute-la, & va repoſer après.

PISANIO.

Je veillerois plutôt, juſqu'à perdre la lumière pour jamais.

IMOGENE.

Pourquoi donc t'en charger? Pourquoi m'avoir fait parcourir en vain tant de milles ſous un faux prétexte? Le lieu, le moment, ma fuite, ton voyage & la fatigue de cette courſe, tout t'invite; le trouble auſſi où mon abſence aura jetté toute la Cour. Je n'y retournerai jamais: le deſſein en eſt pris. Pourquoi t'es-tu engagé ſi avant, pour laiſſer ici tomber le fer, lorſque tu as choiſi la place, & que la victime dévouée eſt devant toi?

PISANIO.

Pour gagner le tems d'éluder un ſi funeſte miniſtère: j'ai occupé mes penſées pendant la route à trouver un expédient. Ma chère maîtreſſe, écoutez-moi avec patience.

IMOGENE.

Parle juſqu'à laſſer ta langue; parle: je me ſuis

entendu nommer une proſtituée ; mon oreille a été déchirée par ce nom infâme, & je ne peux plus recevoir ni bleſſure plus cruelle, ni baume qui guériſſe celle-la. Parle.

PISANIO.

Hé bien, Madame, je penſois que vous ne retourneriez point ſur vos pas.

IMOGENE.

Il y avoit grande apparence, puiſque tu m'amenois ici pour me tuer.

PISANIO.

Non, non : mais ſi mon intelligence répondoit à l'honnêteté de mon ame, mon expédient auroit une iſſue heureuſe. — Il eſt impoſſible que mon maître ne ſoit pas trompé : quelque ſcélérat, conſommé dans ſon art, vous a fait à tous deux cet inſigne outrage.

IMOGENE.

Quelque courtiſane d'Italie....

PISANIO.

Non, Poſthumus, ſur ma vie, je ne t'obéirai pas. — Je lui manderai que vous êtes morte, & je lui en enverrai quelque indice ſanglant ; car tel eſt l'ordre qu'il m'a donné : votre abſence de la Cour confirmera mon récit.

IMOGENE.

Et moi, honnête Piſanio, que ferai-je pendant ce tems-là ? Où habiterai-je? Comment vivre, ou quelle conſolation aurai-je dans la vie, après que je ſerai morte pour mon époux & lui pour moi?

PISANIO.

Si vous retournez à la Cour....

IMOGENE.

Plus de Cour, plus de père: & je ne veux plus de démêlés avec ce vil noble, cet être nul, ce ſauvage Cloten dont la pourſuite étoit plus effrayante pour moi, que ne l'eſt un ſiège pour une ville ſans défenſe.

PISANIO.

Et ſi vous renoncez à la Cour, vous ne pourrez pas alors reſter dans la Bretagne. En quels lieux irez vous?

IMOGENE.

Comment ? En quels lieux ? Le ſoleil ne luit-il que ſur la Bretagne ſeule ? N'eſt-ce que dans la Bretagne qu'il y a des jours & des nuits ? Dans l'étendue du monde, notre iſle paroît bien en être une partie, mais elle eſt ſéparée du reſte de l'Univers; c'eſt à mon idée un nid de Cygne ſur un vaſte étang.

Crois, je te prie, qu'il exiſte des hommes hors de la Bretagne.

PISANIO.

Je ſuis bien aiſe que vous ſongiez à chercher un autre ſéjour. L'Ambaſſadeur de Rome arrive demain au havre de Milford : ſi vous pouviez conformer votre extérieur à l'état de votre fortune, & cacher ſous le déguiſement cette grandeur qui ne peut ſe montrer ſans péril, vous marcheriez dans une route agréable où vous ſeriez à portée de voir ..... Qui ſait ? peut-être ſeriez-vous tout près des lieux où habite Poſtumus ; ou ſi vous ne pouviez voir de vos yeux ſes actions, aſſez près du moins pour que la renommée apportât, d'heure en heure, à votre oreille le récit fidèle de toutes ſes démarches.

IMOGENE.

Oh ! pour arriver là, je haſarderois toutes les bienſéances de mon ſexe ; tout, hors la perte de l'honneur.

PISANIO.

Hé bien, voici mon expédient. Il vous faut oublier que vous êtes une femme née pour commander ; il vous faut deſcendre à l'obéiſſance ; dépouiller cette pudeur timide & délicate, qui eſt l'apanage de votre ſexe, ou pour mieux dire, qui en forme l'eſſence &

les grâces, & vous armer de l'audace d'un bouffon railleur, vif à la répartie, insolent & d'une humeur aussi mutine que l'animal le plus hargneux : oui, il vous faut négliger aussi ce beau tein, ces joues de roses, & les exposer.... (O dureté d'un époux ! mais hélas ! point de remède) aux brûlantes ardeurs du soleil : il vous faut renoncer à vos élégans atours, à tout cet art étudié de la parure, qui vous donnoit les grâces d'une Déesse.

IMOGENE.

Hé bien, épargne les paroles : je vois ton but & déjà je me sens presque un homme.

PISANIO.

Commencez seulement par le paroître. Je l'avois prévu : déjà j'ai préparé un habit d'homme, il est ici dans mon bagage, avec le chapeau, la chaussure, & tout le reste. Voulez-vous, dans ce travestissement, & empruntant de votre mieux tous les dehors d'un jeune homme de votre âge, vous présenter devant le noble Lucius, lui demander de l'emploi, lui dire quels sont vos talens : il les connoîtra bientôt, si son oreille est sensible aux charmes de la musique : je n'en doute point, il vous adoptera avec joie ; car il est grand & plein de vertu. Quant à vos ressources, vous me

ſavez riche ; je ne manquerai jamais à vos beſoins préſens, ni à ceux de l'avenir.

IMOGENE.

Tu es toute la reſſource que les Dieux me laiſſent. De grace, éloigne-toi : il y auroit encore bien des choſes à conſidérer ; mais nous ſuivrons le fil à meſure que le tems le développera : je me ſens l'ame d'un ſoldat pour cette entrepriſe, & je ſoutiendrai mon rôle avec le courage d'un Prince. Séparons-nous, je t'en conjure.

PISANIO.

Allons, Madame, il faut nous faire de courts adieux : mon abſence, ſi elle étoit remarquée, me feroit ſoupçonner d'avoir favoriſé votre évaſion de la Cour. — Ma noble Maîtreſſe, prenez cette boîte : je l'ai reçue de la Reine, elle renferme un ſuc précieux : ſi la mer vous incommode, ou que ſur terre quelque défaillance vous ſurprenne, une goutte de cette liqueur diſſipera votre indiſpoſition. Cherchez quelqu'ombrage, & allez revêtir les habits du ſexe que vous empruntez : & (*eſſuyant ſes yeux*) puiſſent les Dieux vous guider vers votre bonheur !

IMOGENE.

Que les Dieux t'entendent ! Je te remercie. (*Ils ſe ſéparent & s'en vont par des chemins différens.*)

SCÈNE

SCÈNE V.

Le Palais de Cymbeline.

CYMBELINE *paroît, conduiſant* LUCIUS *& ſa ſuite.*

La REINE, CLOTEN, *les Seigneurs de ſa Cour l'accompagnent.*

CYMBELINE.

Je te quitte ici & te fais mon adieu.

LUCIUS.

Noble Roi, je te rends graces : j'ai reçu les ordres de mon Empereur ; il faut que je parte de ces lieux, & je pars avec le regret d'avoir à te dénoncer pour l'ennemi de mon Maître.

CYMBELINE.

Mes ſujets, Lucius, ne veulent plus endurer ſon joug, & il ſeroit indigne d'un Roi, de ſe montrer moins jaloux que ſes ſujets de ſon indépendance.

LUCIUS.

J'ai dit, Seigneur. Je te demande une eſcorte qui me conduiſe juſqu'au Havre de Milford. — Madame,

recevez mes vœux pour votre bonheur, & vous auſſi.

CYMBELINE.

Mes Lords, j'ai fait choix de vous pour accompagner ce Romain. N'omettez aucun des honneurs qui lui ſont dûs. Adieu, noble Lucius.

LUCIUS *à Cloten.*

Votre main, Prince.

CLOTEN.

C'eſt encore la main d'un ami que tu reçois; mais ce moment paſſé, je ſuis ton ennemi.

LUCIUS.

L'évènement n'a pas encore nommé le vainqueur. Adieu.

CYMBELINE.

Chers Lords, ne quittez point le brave Lucius, qu'il n'ait paſſé la Séverne. Que le bonheur ſuive tes pas! (*Lucius part.*)

LA REINE.

Il quitte notre Iſle avec un front menaçant: mais ſon mécontentement fait notre gloire.

CLOTEN.

Tout eſt bien: la guerre eſt le vœu général de vos vaillans Bretons.

CYMBELINE.

Lucius a déjà mandé à l'Empereur l'état de nos préparatifs. Il nous importe que nos chars (8) & notre cavalerie ſoient promptement ſur pied. Les forces qu'il a déjà dans la Gaule, ſeront bientôt raſſemblées en corps d'armée, & de-là il viendra ſans délai porter la guerre dans la Bretagne.

LA REINE.

Les momens ſont précieux : il faut ſe préparer à cette guerre avec diligence & vigueur.

CYMBELINE.

Je m'attendois à cette iſſue, & j'ai déjà pris mes meſures. Mais, Reine, où eſt notre fille ? Elle n'a point paru devant l'Ambaſſadeur ; elle n'a point aujourd'hui rempli ſon devoir filial envers nous. Je la crois d'un caractère plus mutin que reſpectueux. Je m'en ſuis apperçu. Faites-la venir devant nous : nous lui paſſons auſſi trop légèrement ſes dédains. (*Un Serviteur ſort.*)

LA REINE.

Seigneur, depuis l'exil de Poſthumus, elle mène une vie très-retirée ; il n'y a que le tems qui puiſſe la guérir. J'en conjure votre Majeſté, ne la maltraitez point de paroles trop ſévères : c'eſt une ame ſi tendre

aux reproches, que les paroles dures font ſur elle l'impreſſion des coups; elles pourroient lui donner la mort. (*Le Serviteur revient.*)

Eh bien, vient-elle ? Comment va-t-elle juſtifier ſes mépris ?

LE SERVITEUR.

Je dois vous le dire, Seigneur : ſes appartemens ſont tous fermés, & perſonne n'a répondu à nos cris répétés.

LA REINE.

Seigneur, la dernière fois que j'ai été la voir, elle m'a prié d'excuſer auprès de vous ſa profonde retraite; elle m'a dit qu'elle y étoit forcée par l'affoibliſſement de ſa ſanté, & qu'elle ſuſpendroit les devoirs qu'elle ſe ſentoit obligée de vous rendre chaque jour. Elle m'avoit prié de vous en prévenir; mais les grands embarras de notre Cour me l'ont fait oublier, & c'eſt un tort dont ma mémoire ſeule doit répondre.

CYMBELINE.

Ses portes fermées ! ſans qu'on l'ait vue depuis quelques jours ! Ciel ! accorde-moi, de mes craintes ſoient démenties. (*Il ſort.*)

LA REINE, *à Cloten.*

Mon fils, je vous l'ordonne, ſuivez le Roi.

CLOTEN.

Cet homme qui lui eſt attaché, Piſanio, ce vieux Serviteur, je ne l'ai pas vu non plus depuis deux jours.

LA REINE.

Allez, ſuivez ſes traces. (*Cloten ſort.*) Ce Piſanio, ſi dévoué à Poſthumus, tient de moi un breuvage... Je prie le Ciel que ſon abſence vienne de ce qu'il en a eſſayé; car il eſt perſuadé que c'eſt un élixir précieux. —Mais elle, où peut-elle être allée? Peut-être le déſeſpoir l'aura ſaiſie; ou bien entraînée par l'ardeur de ſon amour, elle aura fui vers ſon cher Poſthumus. Sûrement, elle marche à la mort, ou au déshonneur; & l'un ou l'autre parti ſert également mes vues. Elle écartée, c'eſt moi qui diſpoſe à mon choix de la Couronne de Bretagne. (*Cloten rentre.*) Eh bien, mon fils?

CLOTEN.

Son évaſion eſt certaine. Allez appaiſer le Roi: il eſt en fureur: perſonne n'oſe l'approcher.

LA REINE.

Tout eſt au mieux. Puiſſe cette nuit le priver du lendemain! (*Elle ſort.*)

CLOTEN.

Je l'aime & je la hais.—Elle eſt belle, faite pour le

Trône : elle poſſéde toutes les brillantes qualités de la Cour : elle en a plus elle ſeule que toutes nos Dames, & que tout ſon ſexe. Elle a de chacune d'elles le plus beau trait, & formée de cet enſemble, elle les ſurpaſſe toutes ; voilà ce qui me la fait aimer : mais d'un autre côté ſes dédains pour moi, tandis qu'elle prodigue ſes faveurs à ce vil Poſthumus... c'eſt une tache à ſon jugement, & qui ternit à mes yeux toutes ſes autres perfections : auſſi cela me détermine à la haïr ; bien plus, à me venger d'elle... Car les dupes....

SCÈNE VI.

PISANIO *paſſe enveloppé de ſon manteau, cherchant à s'éloigner* : CLOTEN *le pourſuit.*

CLOTEN.

Qui paſſe-là ? Quoi ? tu fuis ? Approche ici : ah ! c'eſt toi, vil entremetteur : miſérable, où eſt ta Maîtreſſe ? Réponds en un mot, ou, ſur l'heure, tu deſcends dans les enfers. (*Il tire ſon épée.*)

PISANIO.

Oh ! mon bon Prince.

CLOTEN.

Où eſt ta Maîtreſſe ? Par Jupiter, je ne te le demanderai pas trois fois. Diſcret ſcélérat, je tirerai ce ſecret de ton cœur, ou je t'arrache le cœur pour l'y trouver. Parle, eſt-elle avec ce Poſthumus, paîtri de baſſeſſe, ſans un grain de mérite ?

PISANIO.

Hélas, Seigneur ! comment ſeroit-elle avec lui ? Quand a-t-elle diſparu ? Lui, il eſt à Rome.

CLOTEN.

Où eſt-elle ? Allons, approche encore : point de vaines défaites : ſatisfais-moi ſans détour ; qu'eſt-elle devenue ?

PISANIO.

O mon noble Prince !

CLOTEN.

O mon noble Scélérat ! découvre-moi où eſt ta Maîtreſſe. Au fait, en un ſeul mot. Parle, ou ton ſilence devient dans l'inſtant ton arrêt de mort.

PISANIO *tirant une lettre.*

Eh bien, Seigneur : cet écrit renferme l'Hiſtoire de tout ce que je ſais ſur ſon évaſion.

CLOTEN.

Voyons-le : je la pourſuivrai juſqu'au Trône d'Auguſte. Donne, ou tu meurs.

PISANIO, *à part.*

Elle eſt aſſez loin : tout ce qu'il apprend par cet écrit peut l'engager à courir ſur ſes traces ; mais ſans danger pour elle.

CLOTEN *liſant.*

Hom !

PISANIO, *à part.*

Je manderai à mon Maître, qu'elle eſt morte. O Imogène ! puiſſes-tu errer ſans accident, & revenir un jour heureuſe dans ta patrie !

CLOTEN.

Coquin ; cet écrit eſt-il la vérité ?

PISANIO.

Oui, Prince, à ce que je crois.

CLOTEN.

Oui, c'eſt la main de Poſthumus ; je la connois. — Malheureux ! ſi tu voulois ne pas être un vaurien, mais me ſervir fidèlement, employer ſérieuſement ton induſtrie dans tous les offices dont j'aurois occaſion de te charger ; j'entends, que, quelque fourberie que je

te commande, tu vouluſſes l'exécuter à la lettre & loyalement, alors je te croirois un honnête homme, & tu ne manquerois ni d'or pour ſubſiſter, ni de ſuffrages pour avancer ta fortune.

PISANIO.

Eh bien, mon digne Prince?

CLOTEN.

Veux-tu me ſervir? Puiſque tu es capable de reconnoiſſance, & qu'avec tant de conſtance, tant de patience, tu reſtes attaché à la ſtérile fortune de ce miſérable Poſthumus, tu dois, à plus forte raiſon, t'attacher à la mienne en zélé Serviteur. Parle, veux-tu me ſervir?

PISANIO.

Seigneur, je le veux bien.

CLOTEN.

Donne-moi ta main: voici ma bourſe. N'as-tu pas en ta poſſeſſion quelque habit de ton ancien Maître?

PISANIO.

Oui, Prince, à mon logement j'ai l'habit même qu'il portoit, lorſqu'il a pris congé de la Princeſſe.

CLOTEN.

Ton premier ſervice, c'eſt de m'apporter cet habit: débute par-là; va:

PISANIO.

Je vais le chercher, Seigneur. (*Il ſort.*)

CLOTEN *rêvant à ce qu'il a lu.*

Te joindre au Havre de Milford?—J'ai oublié de lui demander une choſe; mais je m'en ſouviendrai tout-à-l'heure.—Là même, oui là, vil Poſthumus, je veux te tuer.—Je voudrois que cet habit fût déjà venu. Elle diſoit un jour (l'amertume de ce propos me revient en ce moment ſur le cœur & le ſoulève); qu'elle faiſoit plus de cas de l'habit de Poſthumus, que de ma noble perſonne, ornée de toutes mes qualités. Je veux, revêtu de cet habit même, abuſer d'elle; & d'abord le tuer lui, ſous les yeux de ſa Belle: elle verra alors ma valeur, & après ſes mépris, ce ſera pour elle un tourment. Lui ainſi giſſant ſur la terre, après ma harangue d'inſulte finie ſur ſon cadavre, & lorſque ma paſſion ſera raſſaſiée d'elle, ce que je veux, comme je le dis, exécuter dans les mêmes habits dont elle faiſoit tant de cas, alors je vous la fais revenir à la Cour & la fais marcher à pied devant moi. Elle s'égayoit à me mépriſer; je m'égayerai auſſi moi à me venger. (*Piſanio revient avec l'habit.*) Sont-ce là ces habits?

PISANIO.

Oui, mon noble Seigneur.

CLOTEN.

Combien y a-t-il qu'elle eſt partie pour le Havre de Milford ?

PISANIO.

A peine y eſt-elle arrivée à préſent.

CLOTEN.

Porte ces vêtemens dans ma chambre : c'eſt la ſeconde choſe que je t'ai commandée. La troiſième, eſt que tu deviennes muet volontaire ſur mes deſſeins. Songe à m'obéir, & la fortune viendra d'elle-même s'offrir à toi.—C'eſt à Milford qu'eſt maintenant ma vengeance ! Que n'ai-je des aîles pour l'y atteindre. —Va, ſois-moi fidèle. (*Il ſort revêtu de l'habit de Poſthumus.*)

PISANIO.

Tu me commandes ma honte : car t'être fidèle, c'eſt devenir, ce que je ne ſerai jamais, traître à l'homme le plus ſincère. —Va, cours à Milford, pour n'y pas trouver celle que tu pourſuis.—Ciel ! verſe, verſe ſur elle tes bénédictions ! Que les obſtacles ſe multiplient & traverſent l'ardeur de cet inſenſé, & qu'un vain labeur ſoit ſon ſalaire ! (*Piſanio ſort.*)

SCÈNE VII.

La Scène repréſente la Forêt : devant l'entrée de la caverne, IMOGENE *paroît ſous l'habit d'un jeune homme ; elle chancèle de fatigue & d'épuiſement.*

IMOGENE.

Je vois, que la vie d'un homme eſt une vie pénible : je me ſuis épuiſée de fatigue, & ces deux nuits, la terre m'a ſervi de lit. Je ſuccomberois, ſi ma réſolution ne me ſoutenoit. O Milford ! lorſque du ſommet de la montagne Piſanio te montroit à moi, tu étois à la portée de ma vue ! ô Dieux ! oui, je crois que les murs, que déſirent les malheureux, fuient devant eux ; ceux du moins, où ils trouveroient un aſyle & des ſecours. — Deux Mendians m'ont dit que je ne pouvois pas me tromper de chemin. Deux malheureux, accablés de misère, peuvent-ils mentir ? Oui, il n'y auroit rien d'étonnant, puiſque les riches même trahiſſent la vérité. Tromper dans l'abondance eſt un plus grand crime, que de mentir preſſé par la misère ; & la fauſſeté dans les Rois eſt bien plus criminelle. Mon cher époux, & toi auſſi tu t'es

mis au nombre des hommes perfides !... Maintenant que je ſonge à toi, ma faim eſt paſſée : il y a un moment, j'étois prête à défaillir d'épuiſement. Mais que vois-je ? (*appercevant la caverne*) un ſentier qui mène à cette caverne ! — C'eſt quelque repaire ſauvage. (*Elle approche.*) Je ferois mieux de ne pas appeller. Je n'oſe appeller. — Pourtant la famine, tant que la nature ne ſuccombe pas, rend intrépide. La paix & l'abondance engendrent les lâches : la néceſſité fut toujours la mère de l'audace. (*Elle élève la voix.*) Holà, qui eſt ici ? S'il y a quelque humain, parlez : ſi vous êtes ſauvage, prenez ou rendez-moi la vie. Holà ?..... Nulle réponſe. — Allons, je vais entrer. Pour le plus sûr, tirons mon épée : ſi mon ennemi craint le fer autant que moi, à peine oſera-t-il l'enviſager. Accorde-moi pareil ennemi, Ciel propice !

(*Elle entre en tremblant dans la caverne ; s'arrête à la porte, en reſſort : enfin elle entre.*)

BELLARIUS *revenant de la chaſſe.*

Toi, Paladour, tu as été le meilleur Chaſſeur, & tu es le Roi de la fête. Cadwal & moi nous apprêterons, nous ſervirons ton repas. Tel eſt l'accord fait entre nous. L'induſtrie ceſſeroit bientôt de prodiguer ſes ſueurs ; l'induſtrie périroit, ſans le ſalaire pour

lequel elle travaille. Entrons : notre appétit donnera de la ſaveur à cet aliment groſſier. La laſſitude dort profondément ſur les cailloux, tandis que la molleſſe inquiète ſe ſent froiſſée ſur ſon oreiller de duvet. Que la paix habite dans ton ſein, pauvre logis, qui te gardes toi-même !

GUIDERIUS.

Je ſuis excédé de fatigue.

ARVIRAGUS.

Je ſuis épuiſé, mais mon appétit eſt bien éveillé.

GUIDERIUS.

Il nous reſte dans la caverne quelques viandes froides, qui calmeront notre faim, en attendant que notre chaſſe ſoit cuite.

BELLARIUS *regardant dans la caverne.*

Arrêtez, n'entrez pas.... Si je ne le voyois pas manger nos proviſions, je croirois que ce ſeroit un ſylphe.

GUIDERIUS.

Qu'y a-t-il donc ?

BELLARIUS.

Par Jupiter, un Ange ! ou ſi ce n'eſt pas un Ange,

c'eſt le modèle des beautés de la terre. Voyez cette Divinité, ſous les traits d'un jeune adoleſcent.

(*Imogène s'avance à l'entrée de la caverne.*)

IMOGENE *ſuppliante.*

Bons humains, ne me faites point de mal. Avant d'entrer dans cette caverne, j'ai appellé, & mon intention étoit d'acheter ou d'obtenir en don ce que j'ai pris. En vérité, je n'ai rien dérobé, ni n'aurois rien pris; quand j'aurais trouvé le ſeuil couvert d'or. Voilà de l'argent pour ce que j'ai mangé : j'aurois laiſſé cet argent ſur le ſeuil, auſſi-tôt que j'aurois eu fini mon repas, & je ſerois parti de ce lieu, en priant le Ciel pour l'Hôte qui m'avoit nourri.

GUIDERIUS.

De l'argent, jeune homme?

ARVIRAGUS.

Que tout l'argent & l'or de la terre rentre dans la fange : il n'eſt plus précieux qu'elle, qu'aux yeux de ceux qui adorent des Dieux de fange.

IMOGENE.

Je le vois, vous êtes fâché. Apprenez que ſi vous me tuez pour ma faute, je ſerois morte auſſi ſans cette faute.

BELLARIUS.

Où allez vous?

IMOGENE.

Au Havre de Milford.

BELLARIUS.

Quel eſt votre nom?

IMOGENE.

Fidèle.—J'ai un parent qui part pour l'Italie: il s'embarque à Milford: j'allois le rejoindre, lorſque épuiſé par la faim, je ſuis tombé dans cette faute.

BELLARIUS.

Je te prie, beau jeune homme, ne nous crois pas ſi ſauvages, & ne juges pas de la bonté de nos ames ſur l'aſpect de l'antre où nous vivons. Ta rencontre eſt heureuſe. La nuit eſt prête à tomber; tu ſeras mieux fêté avant ton départ, & tu ſeras remercié, pour avoir accepté notre chère & notre aſyle.—Jeunes gens, faites-lui bon accueil.

GUIDERIUS.

Jeune homme, ſi tu étois une femme, je t'aimerois paſſionnément; mais je ſerois en tout ton Serviteur fidèle & reſpectueux. J'offrirois, je donnerois tout, pour te poſſéder.

ARVIRAGUS.

ARVIRAGUS.

Moi, je ſuis ſatisfait de ce qu'il eſt un homme. Je l'aimerai comme un frère: oui, l'accueil que je ferois à mon frère après une longue abſence, tu le recevras de moi. Sois le bien venu. Sois joyeux; car tu rencontres ici tes amis.

IMOGENE, *à part.*

Des amis! Ah! ſi c'étoient mes frères: que le Ciel n'a-t-il permis qu'ils fuſſent les enfans de mon père! ils ſeroient les Héritiers de ſa couronne, & alors le prix de ma perſonne eût été moins grand, & par-là plus en proportion avec ta fortune, cher Poſthumus.

BELLARIUS.

Il eſt tourmenté de quelqu'infortune.

GUIDERIUS.

Que je voudrois l'en affranchir!

ARVIRAGUS.

Et moi auſſi, quelle qu'elle fût, & quoiqu'il m'en coutât de peines & de dangers. Dieux!

BELLARIUS.

Ecoutez-moi, mes enfans. (*Il leur parle à l'oreille & s'éloigne avec eux.*)

IMOGENE.

Des Grands de la Cour, qui n'auroient pour palais

que cette étroite caverne, qui ſeroient réduits à ſe ſervir eux-mêmes, & qui renonçant à ces frivoles tributs de l'inconſtante multitude, poſſéderoient la vertu qu'inſpire une conſcience pure, ne ſeroient pas ſupérieurs à ce couple aimable. Pardonnez, grands Dieux! Mais je voudrois changer de ſexe, pour vivre ici avec eux, puiſque Poſthumus eſt perfide.

BELLARIUS.

Nous en uſerons ainſi: — Allons apprêter notre gibier. (*Il ſe rapproche avec eux d'Imogène.*) Beau jeune homme, entrons. Parler fatigue, lorſqu'on eſt à jeun: après le ſouper, nous te demanderons ton hiſtoire, ſi tu y conſens; & libre à toi de t'arrêter où il te plaira.

GUIDERIUS.

Je te prie, entre avec nous.

ARVIRAGUS.

Moins agréable eſt pour l'alouette le retour de l'aurore, que ne l'eſt pour nous ta rencontre.

IMOGENE.

Je vous rends graces.

ARVIRAGUS.

Je t'en conjure, approche & entre ſans crainte!

(*Tous trois entrent dans la caverne.*)

Fin du troiſième Acte. (*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Forêt dans le pays de Galles.

CLOTEN *paroît ſeul, il eſt revêtu des habits de* POSTHUMUS. *On voit ſon cheval attaché à un arbre.*

CLOTEN.

Me voici tout près des lieux où ils doivent ſe rejoindre, ſi Piſanio m'en a donné la carte fidèle. (*Il ſe regarde*) Que ſes habits me vont à merveille! Pourquoi ne m'accommoderois-je pas auſſi-bien de ſa Maîtreſſe? J'en demande pardon au ſexe: mais le goût de la femme eſt, dit-on, changeant, & le plus fidèle amour a ſes repos où l'on peut le ſurprendre. Il faut que ſous ce déguiſement j'en faſſe l'épreuve.—J'oſe me l'avouer tout haut à moi-même, (car il n'y a pas de vanité à ſe louer devant ſon miroir, ſeul dans ſa chambre;) mon corps eſt auſſi-bien deſſiné que celui de ce Poſthumus: je ſuis auſſi jeune, bien plus robuſte; je ne lui cède

point en fortune ; j'ai l'avantage ſur lui par les circonſtances ; je le ſurpaſſe en naiſſance ; je le vaux bien dans les occaſions générales, & je me montre mieux que lui dans les combats particuliers ; & cependant cette petite entêtée l'aime au mépris de moi !

A quoi tient la vie de l'homme ! Poſthumus, ta tête, qui maintenant s'élève fièrement ſur tes épaules, dans une heure en ſera abattue ; ta Maîtreſſe ſoumiſe à ma force, & tes habits (1) qu'elle oſe préférer à moi, déchirés en pièces ſous ſes yeux ; & après ces trois exploits, je la traîne à ſon père : il pourra d'abord m'en vouloir un peu d'avoir traité ſi rudement ſa fille ; mais ma mère régente ſon humeur fantaſque, elle ſaura bien tourner le tout à mon éloge. — Mon cheval eſt bien attaché. — Allons, mon épée, ſors pour un deſſein ſanguinaire. Fortune, amène-les ſous ma main : — oui, je reconnois ici la deſcription que Piſanio m'a faite du lieu de leur rendez-vous, & ce miſérable n'oſeroit me tromper. (*Il s'enfonce dans le bois*)

(1) Imogène avoit dit, qu'elle faiſoit plus de cas des habits de Poſthumus que de la perſonne de Cloten.

SCÈNE II.

La Scène ſe paſſe à l'entrée de la Caverne, dont on découvre en partie l'intérieur.

BELLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS & IMOGENE *paroiſſent ſur la porte.*

BELLARIUS, *à Imogène.*

Tu n'es pas bien diſpoſé, demeure ici dans la caverne; après notre chaſſe nous viendrons te retrouver.

ARVIRAGUS.

Reſte ici, mon frère: ne ſommes-nous pas frères?

IMOGENE.

L'homme & l'homme devroient l'être: cependant nous voyons que l'argile & l'argile diffèrent en dignité, quoique leur pouſſière ſoit la même. — Je ne me ſens pas bien.

GUIDERIUS.

Allez, vous deux, à la chaſſe: moi, je veux reſter avec lui.

IMOGENE.

Mon mal n'eſt pas extrême; quoique je ne me ſente pas bien; mais je ne ſuis pas de ces Courtiſans

efféminés, qui ſe croient morts avant même d'être malades : je vous prie, laiſſez-moi : allez à vos exercices journaliers : interrompre l'habitude de ſa vie, c'eſt en troubler toute l'économie. Votre préſence ne me guériroit pas. La ſociété n'a plus de douceurs pour l'homme infortuné qui n'eſt plus fait pour elle. Mon mal n'eſt pas au comble, puiſque je peux encore en raiſonner. Je vous prie, laiſſez-moi ſeul ici ; je n'enlèverai rien de ce lieu que moi-même : & vous ne riſquez pas de perdre beaucoup, en m'y laiſſant mourir.

GUIDERIUS, *à Imogène.*

Je t'aime ; je te l'ai dit : & je t'aime d'un amour égal à celui dont j'aime mon père.

BELLARIUS.

Comment ? Que dis-tu ?

ARVIRAGUS.

Si cet aveu de mon frère eſt un crime, j'en prends ſur moi la moitié. — Je ne ſais pourquoi j'aime ce jeune homme ; mais je vous ai oui dire, que la raiſon n'entroit pour rien dans les raiſons de l'amour. Oui, un cercueil à la porte, & qu'on me demande, qui de Fidèle ou de vous mourra, je m'écrierai, *mon père, plutôt que ce jeune homme !*

BELLARIUS, *à part.*

O noble Elan ! ô dignité naturelle, née d'un ſentiment confus de ſa grandeur ! Je ne ſuis point leur père ; mais ils le croient, & qui peut donc être cet inconnu, que par une eſpèce de prodige ils aiment plus que moi ? — Jeunes gens, il eſt neuf heures du matin.

ARVIRAGUS, *à Imogène.*

Mon frère, adieu.

IMOGENE.

Je fais des vœux pour votre chaſſe.

ARVIRAGUS.

Et moi pour ta ſanté (*à Bellarius*) : allons, Seigneur.

(*Ils s'éloignent & préparent leurs armes pour la chaſſe.*)

IMOGENE.

Ce ſont là de bienfaiſantes créatures ! Dieux, que de menſonges j'ai entendus ! Nos Courtiſans diſoient, que hors de la Cour tout étoit ſauvage. Expérience, comme tu démens leurs rapports ! (†) Je ſouffre tou-

(†) Le ſuperbe Océan nourrit des monſtres inutiles : mais l'humble & foible rivière apporte en tribut ſur nos tables des poiſſons exquis.

jours, dans le cœur. — Piſanio, je veux eſſayer de ton breuvage. (*Elle le boit.*)

GUIDERIUS, *à ſon frère, en ſe préparant pour la chaſſe.*

Je n'oſois pas le preſſer : il m'a dit, qu'il étoit bien né, mais qu'il étoit tombé dans l'infortune ; qu'il étoit perſécuté dans ſon honneur, mais honnête.

GUIDERIUS.

J'en ai reçu la même réponſe ; & il m'a dit que dans la ſuite je pourrois en apprendre davantage.

BELLARIUS.

Allons, aux champs, aux champs. (*à Imogène.*) Nous allons te quitter pour ce moment : rentre & repoſe-toi.

ARVIRAGUS.

Nous ne tarderons pas à revenir.

BELLARIUS.

De grace, retrouve ta ſanté ; car il faut que tu ſois l'Econome de notre ménage champêtre.

IMOGENE.

Sain ou malade, je vous reſte attaché. (*Imogène rentre dans la caverne.*)

BELLARIUS.

Et tu le ſeras toujours. — Ce jeune homme, quoi-

que dans le malheur, paroît iſſu de nobles ancêtres.

ARVIRAGUS.

Comme ſa voix eſt céleſte !

GUIDERIUS.

Et avec quelle propreté délicate il apprêtoit nos mets !

ARVIRAGUS.

De nos racines il formoit des caractères entrelaſſés : il aſſaiſonnoit nos mets d'une ſaveur, qui auroit réveillé le goût blaſé d'une Déeſſe.

GUIDERIUS.

(*) Avec quelle nobleſſe, avec quelle grâce le ſourire ſe mêle à ſes ſoupirs ! J'ai remarqué que la douleur & la patience ſe partagent & ſe diſputent ſon cœur.

ARVIRAGUS.

Patience, deviens la plus forte ; & que la douleur céde à tes heureux efforts !

BELLARIUS.

Le matin eſt déjà avancé : allons, partons. — Qui vient à nous ?

SCÈNE III.

CLOTEN *paroît traverſant la Forêt.*

CLOTEN, *à haute voix.*

Je ne puis découvrir ces fuyards: Piſanio eſt un traître qui m'a joué. — Je ſuccombe de laſſitude.

BELLARIUS.

Ces fuyards ? Eſt-ce de nous qu'il parle ? Je le reconnois à demi. Oui, c'eſt Cloten, c'eſt le fils de la Reine. Je crains quelque embûche : je ne l'ai jamais revu depuis tant d'années, & pourtant je ſuis certain que c'eſt lui : on nous aura proſcrits ; éloignons-nous.

GUIDERIUS.

Il eſt tout ſeul : vous & mon frère, allez à la découverte : cherchez ici autour ſi quelqu'un l'accompagne ; de grace, allez, & laiſſez-moi ſeul avec lui. (*Bellarius & Arviragus ſortent.*)

CLOTEN.

Arrêtez, qui êtes vous, vous qui fuyez? Sans doute quelques vils Montagnards: j'ai oui parler de brigands de cette eſpèce : (*à Guidérius*) qui es-tu, toi, eſclave ?

GUIDERIUS.

Je n'ai jamais fait d'acte plus ſervile, que celui de de répondre à un eſclave inſolent, ſans lui faire ſentir la force de mon bras.

CLOTEN.

Tu es un brigand, un infracteur des loix, un lâche.... Rends-toi, brigand.

GUIDERIUS.

A qui? à toi? Qui es-tu? N'ai-je pas un bras auſſi robuſte que le tien? Un cœur auſſi fier! Ta voix, je l'avoue, eſt plus arrogante: moi, je ne porte point mon poignard dans ma langue. Parle, qui es-tu donc, pour que je doive me rendre à toi?

CLOTEN.

Vil inſolent, ne me reconnois-tu pas à mes habits?

GUIDERIUS.

Non, ni tes habits ni toi, ni l'Ouvrier qui les a faits: il paroît que tu lui dois ton exiſtence, & que ſans lui & ces habits, tu ne ſerois rien.

CLOTEN.

Inſigne ſcélérat, je ne tiens point ces habits d'un Ouvrier.

GUIDERIUS.

Va donc remercier l'homme qui t'en a fait don. —Tu m'as l'air de quelqu'inſenſé : je rougirois de te combattre.

CLOTEN.

Inſolent brigand, apprends mon nom & tremble.

GUIDERIUS.

Quel eſt-il, ton nom ?

CLOTEN.

Cloten, malheureux !

GUIDERIUS.

Cloten, eh bien ; ton nom ne me fait point trembler : ſi tu étois un ſerpent, une vipère, quelqu'inſecte dangereux, je ſerois plus ému.

CLOTEN.

Pour te confondre de terreur & de honte, apprends que je ſuis le fils de la Reine.

GUIDERIUS.

J'en ſuis fâché : tu ne parois pas digne de ta naiſſance.

CLOTEN.

Tu n'es pas effrayé ?

GUIDERIUS.

Je ne crains que ceux que je reſpecte, les ſages: pour les inſenſés, je m'en ris, & ne les crains pas.

CLOTEN.

Meurs donc..... Quand je t'aurai tué de ma propre main, j'irai pourſuivre ces miſérables qui viennent de fuir devant moi; & je planterai vos têtes ſur les murs de la Cité de Lud. Rends-toi, vil Montagnard.

(*Ils s'éloignent en combattant.*)

SCENE IV.

BELLARIUS & ARVIRAGUS *reparoiſſent.*

BELLARIUS.

Nous ne trouvons perſonne qui le ſuive.

ARVIRAGUS.

Perſonne au monde: vous vous ſerez mépris, ſûrement.

BELLARIUS.

Je ne ſais: il y a bien des années que je ne l'ai vu; mais le tems n'a rien effacé des traits que ſon viſage

avoit jadis : (1) une voix qui ſort par flots, un tumulte de paroles, tout comme lui. Je ſuis certain que c'étoit Cloten.

ARVIRAGUS.

C'eſt ici la place où nous les avons laiſſés : je ſouhaite que mon frère vienne à bout de lui : vous dites, qu'il eſt ſi féroce.

BELLARIUS.

Je veux dire, qu'à peine devenu un homme fait, il n'éprouvoit pas la moindre peur au milieu des dangers les plus évidens : car ſouvent le défaut de jugement eſt le remède de la peur. Mais, voilà ton frère.

(*Guidérius paroît de loin tenant la tête de Cloten.*)

GUIDERIUS.

Ce Cloten étoit un imbécille : un crâne vuide & ſans cervelle. Et cependant, ſi j'en avois moins fait, cet imbécille m'eût emporté la tête, comme j'ai fait la ſienne.

BELLARIUS.

Qu'as-tu fait ?

(1) C'eſt une des obſervations de notre Poëte. Une manière de s'énoncer bruſquement & en déſordre, eſt un ſigne aſſez ordinaire d'un eſprit confus & ſans idées nettes. JOHNSON.

GUIDERIUS.

Je le fais à merveille, ce que j'ai fait. J'ai coupé la tête à un Cloten, qui ſe diſoit fils de la Reine, qui m'appelloit traître, montagnard, & qui juroit que de ſa main, il nous ſaiſiroit tous, feroit ſauter nos têtes de la place, où, graces aux Dieux, elles ſont encore, & les planteroit ſur les murs de la cité de Lud.

BELLARIUS.

Nous ſommes tous perdus!

GUIDERIUS.

Hé! mais, mon père, qu'avons-nous donc à perdre que ce qu'il juroit de nous ôter, la vie? La loi ne nous protège pas; pourquoi donc aurions-nous la foibleſſe de ſouffrir qu'un inſolent bloc de chair nous menace d'être à la fois juge & bourreau, & d'exécuter lui ſeul tout ce que nous pourrions craindre des loix? — Mais qu'avez-vous découvert dans les bois? Quelle ſuite...

BELLARIUS.

Pas une ame; mais par toutes ſortes de raiſons, il eſt impoſſible qu'il n'ait pas quelqu'eſcorte. Quoique ſon caractère ne fût que changement continuel, & toujours du mauvais au pire, la folie même la plus aveugle n'auroit pu l'amener ſeul dans cette forêt. Il ſe

pourroit, qu'on eût répandu à la Cour que les hommes qui habitoient ici dans une caverne, & vivoient de leur chaſſe dans cette forêt, étoient des proſcrits, qui pourroient un jour former un parti redoutable: lui, à ce récit, aura pu éclater, car c'eſt-là ſon caractère, & jurer, qu'il viendroit nous ſurprendre. Mais pourtant il n'eſt pas probable qu'il y ſoit venu ſeul, que lui ait oſé l'entreprendre, & qu'à la Cour on l'ait ſouffert: notre crainte eſt donc fondée, lorſque nous appréhendons que ſa mort ne nous ſoit plus fatale qu'il n'eût pu l'être lui-même.

ARVIRAGUS.

Que l'évènement arrive tel que le prévoient les Dieux: quel qu'il ſoit, mon frère a bien fait.

BELLARIUS.

Moi, je n'avois pas dans l'idée de chaſſer aujourd'hui: la maladie du jeune Fidèle m'a fait trouver le chemin bien long.

GUIDERIUS.

Avec ſa propre épée, qu'il brandiſſoit autour de ma gorge, je lui ai enlevé la tête: je vais la jetter dans cette ravine derrière notre rocher, & puis qu'elle roule à la mer, & qu'elle aille dire à ſes monſtres qu'elle

qu'elle appártient à Cloten, le fils de la Reine. C'eſt-là tout le ſouci que j'en veux prendre. (*Il ſort.*)

BELLARIUS.

J'appréhende bien que ſa mort ne ſoit vengée : ô Paladour, je voudrois que tu n'euſſes pas fait ce coup ; quoique la valeur t'aille à merveille.

ARVIRAGUS.

Moi, je voudrois l'avoir fait, dût la vengeance tomber ſur moi ſeul ! — Paladour, je t'aime en frère ; mais je ſuis jaloux de cet exploit : tu me l'as volé. Je voudrois que toute la vengeance dont force humaine eſt capable, fondît ſur nous, & nous mît à l'épreuve.

BELLARIUS.

Allons : c'eſt une choſe faite. — Nous ne chaſſerons plus d'aujourd'hui : ne cherchons point des dangers, qui ne nous promettent aucun avantage. (*à Arviragus.*) Je te prie, retourne à notre rocher ; Fidèle & toi, vous apprêterez notre chaſſe : moi, je vais reſter ici & attendre que Paladour ſoit revenu ; je te rejoins avec lui dans un moment.

ARVIRAGUS.

Pauvre Fidèle, que nous avons laiſſé malade ! je vais le revoir avec plaiſir ! Si pour rendre à ſon tein ſes

belles couleurs il ne falloit qu'immoler des Cloten, j'en joncherois la terre, & je m'en applaudirois comme d'un exploit charitable. (*Il ſort.*)

BELLARIUS.

O divine & toute-puiſſante Nature, comme ton empreinte éclate ſur ces deux fils de Roi! Leur caractère a la douceur des zéphirs, lorſqu'ils murmurent ſous la violette, ſans même agiter ſa tête flexible; mais quand leur ſang Royal s'allume, ils deviennent auſſi fougueux que le plus impétueux des vents, qui ſaiſit par la cime le pin de la montagne, & le courbe abaiſſé juſqu'au fond du vallon. C'eſt un prodige, qu'un inſtinct ſecret les forme ainſi à la Royauté dont ils n'ont point d'idée; à l'honneur, dont ils n'ont point eu de leçons; à la politeſſe, dont ils n'ont point vu d'exemple; à la valeur, qui croît en eux comme une plante ſauvage, & qui a déjà produit une auſſi riche moiſſon, que ſi l'art l'avoit cultivée. Cependant je vois toujours quelque évènement funeſte dans la rencontre de Cloten en cette forêt, & dans les ſuites que nous amènera ſa mort.

GUIDERIUS *reparoît.*

Où eſt mon frère? Je viens de plonger dans le torrent cette lourde tête de Cloten & de l'envoyer en

ambaſſade à ſa mère : elle lui ſervira de gage en attendant le retour de ſon corps. (*On entend un inſtrument & les mêmes ſons avec leſquels ils avoient enſeveli Euriphile.*)

Qu'entends-je ! mon inſtrument ! Ecoutons, Paladour ! ce ſont les mêmes ſons... Mais à quelle occaſion Cadwal ? Ecoutons.

GUIDERIUS.

Mon frère eſt-il à notre caverne ?

BELLARIUS.

Il vient de s'y rendre.

GUIDERIUS.

Quelle eſt ſon idée ? Depuis la mort de ma tendre mère, cet inſtrument a gardé le ſilence.... Pour ces ſons graves & ſolemnels, il faudroit un évènement ſérieux.... (*) Quel eſt donc le ſujet ? Cadwal perd-t-il la raiſon ?

SCÈNE V.

ARVIRAGUS *entre, ſoutenant* IMOGENE *morte dans ſes bras.*

BELLARIUS.

Vois, le voilà qui vient ! & dans ſes bras il porte le triſte objet de ces accens, qui tout-à-l'heure excitoient notre ſurpriſe & nos reproches.

ARVIRAGUS.

Elle eſt morte la Colombe, tant chérie de nous ! Je voudrois, paſſant d'un ſaut de ſeize ans à ſoixante, avoir changé ma ſouple jeuneſſe contre le bâton du foible vieillard, & n'avoir pas vu cet objet !

GUIDERIUS.

O le plus beau, le plus tendre des lys ! tu n'as pas penché ſur les bras de mon frère, la moitié des grâces que tu avois, lorſque tu reſpirois debout & vivant.

BELLARIUS.

O mélancolie ! qui jamais pourra ſonder ton abîme ! (*) Fidèle, les Dieux ſavent quel homme tu aurois pu devenir : mais moi je ſais, qu'en toi la mélancolie tue le jeune homme le plus accompli. — En quel état l'as-tu trouvé ?

ARVIRAGUS.

Tel en tout, que vous le voyez; ce ſourire ſur les lèvres, comme s'il eût ſenti, non le trait profond de la mort, mais la piqûre légère d'un papillon, qui de ſon aîle eût chatouillé ſon ſommeil; ſa joue droite repoſoit ſur un couſſin.

GUIDERIUS.

En quel endroit?

ARVIRAGUS.

Sur le rocher de la caverne, ſes bras ainſi entrelaſſés. J'ai cru qu'il dormoit, & j'ai quitté mon épaiſſe & bruyante chauſſure, qui retentiſſoit trop ſous mes pas.

GUIDERIUS.

En effet, ſa mort n'eſt qu'un ſommeil, & ſa tombe ne ſera qu'un lit de paix. (*Il prend la main de Fidèle.*) Les Fées attendries viendront la viſiter ſouvent, & jamais les reptiles impurs n'oſeront l'approcher.

ARVIRAGUS *avec attendriſſement.*

Oui, des plus belles fleurs, tant que l'Eté durera, tant que je vivrai dans ces lieux, Fidèle, je viendrai parer ton triſte tombeau. Jamais tu ne manqueras des primeroſes du Printems, elles ont la douce pâleur de ton viſage; ni de la jacinthe, azurée comme tes veines;

ni de la feuille de l'églantine, dont le parfum étoit moins doux que ton haleine: (1) & à mon défaut (†) l'oiſeau ſenſible dont la pitié fait affront à ces riches Héritiers qui livrent à la terre leurs pères nuds & ſans monument, viendroit t'apporter ces fleurs; & dans la ſaiſon où la terre n'a plus de fleurs, ſon bec charitable, d'un épais duvet de mouſſe, te formeroit ta robe d'hiver.

GUIDERIUS.

Ceſſe, mon frère, ceſſe, je te prie: ne prends plus plaiſir à prodiguer ce langage efféminé dans un ſujet auſſi ſérieux. Enſeveliſſons Fidèle, & ne différons plus l'acquit d'une dette ſi légitime. — Conduiſons-le à ſon tombeau.

ARVIRAGUS.

Dis-moi, où le placerons-nous?

GUIDERIUS.

A côté de notre bonne mère Euriphile.

ARVIRAGUS.

Oui, Paladour: & nous, quoique la jeuneſſe vienne d'imprimer à nos voix briſées un accent plus mâle, nous chanterons, en le conduiſant à la terre, comme

(†) Le Rouge-Gorge.

nous chantâmes, en y conduiſant notre mère : répétons le même air, les mêmes paroles, & ne changeons que le nom d'Euriphile, en celui de Fidèle.

GUIDERIUS.

Cadwal, je ne puis chanter : je pleurerai, en répétant ſeulement les paroles avec toi. Car des chants de douleur, qui ne ſont pas d'accord, ſont auſſi choquans, que le ſeroient dans nos Temples les chants impoſteurs de Prêtres hypocrites.

ARVIRAGUS.

Hé bien, nous ne ferons que les réciter.

BELLARIUS.

Les grandes douleurs, je le vois, guériſſent les petites. Voilà Cloten entièrement oublié. Mes enfans, il étoit le fils d'une Reine, & s'il eſt venu en ennemi dans ces lieux, ſouvenez-vous qu'il en a été bien puni. Quoique le foible & le puiſſant pourriſſent enſemble, & ne rendent que la même pouſſière, cependant le reſpect dû à la ſubordination, cet Ange tutélaire du monde, établit une diſtance entre les Grands & le Peuple. Notre ennemi étoit un Prince. Comme ennemi, vous lui avez ôté la vie ; mais vous devez l'enſevelir, comme il convient à ſon rang.

GUIDERIUS, *à Bellarius.*

Je vous prie, allez chercher ſon corps. Le cadavre

de Therſite vaut celui d'Ajax, dès que tous deux ont ceſſé de vivre.

ARVIRAGUS, *à Bellarius.*

Si vous voulez vous charger de ce fardeau, pendant ce tems-là nous réciterons notre Hymne funèbre. Mon frère, commence. (*Bellarius ſort.*)

Ils portent Imogène entre les arbres ſur le lit élevé de gazon, qui ſert de tombe à Euriphile. Ce lit eſt couvert de branchages d'arbriſſeaux.

GUIDERIUS.

Cadwal, il faut que nous placions ſa tête vers l'Orient : c'eſt l'ordre de mon père.

ARVIRAGUS.

Il eſt vrai.

GUIDERIUS.

Allons, aide-moi à placer ſon corps.

ARVIRAGUS.

A préſent, commence.

CHANT FUNÈBRE.

GUIDERIUS.

Ne crains plus les ardeurs du Soleil,
Ni les outrages de l'hiver en furie :
Tu as fini ta tâche dans la vie ;
Tu as reçu ton congé & regagné ton aſyle.

Ainſi que l'Enfant des montagnes, que noircit la ſuie de nos foyers,
Le Prince doré, & la jeune Beauté viennent ſe rendre à la pouſſière.

ARVIRAGUS.

Ne crains plus le courroux des Grands;
Tu as paſſé la portée du trait des Tyrans.
Ni la faim, (2) ni le ſoin de te vêtir ne te donneront plus de ſoucis.
Pour toi l'humble roſeau devient égal au chêne altier.
Et le Sceptre, & la Science & les Arts,
Tout doit prendre la même route, & rentrer comme toi dans la pouſſière.

GUIDERIUS.

Ne crains plus l'éblouiſſant éclair.

ARVIRAGUS.

Ni le trait de la foudre redoutée.

GUIDERIUS.

Ni la calomnie & la cenſure téméraire.

ARVIRAGUS.

La joie & les larmes ſont finies pour toi.

Tous deux enſemble.

Tous les jeunes Amants; oui, tous les Amants
Subiront la même deſtinée, & rentreront, comme toi, dans la pouſſière.

GUIDERIUS.

Que nul Enchanteur ne trouble ta cendre,

ARVIRAGUS.

Que nul maléfice ne pénètre dans ton aſyle.

GUIDERIUS.

Que les Fantômes irrités reſpectent ton ſommeil.

ARVIRAGUS.

Que rien de funeſte n'approche de toi.

Tous les deux.

Goûte la paix d'un repos profond,
Et que ta tombe ſoit renommée.

SCÈNE VI.

BELLARIUS *revient à pas lents chargé du corps de* CLOTEN.

GUIDERIUS.

Nous avons fini les obſéques de Fidèle : approchez, & dépoſez ce corps auprès.

BELLARIUS.

Voici quelques fleurs : vers minuit nous en apporterons davantage ; les herbes que baigne la froide roſée de la nuit, conviennent mieux pour les tombeaux. — Jettez ces fleurs ſur leurs viſages. — Vous étiez jeunes & frais comme elles, & déjà vous êtes

fanés ! (*à Guidérius & Arviragus.*) Venez, retirons-nous à l'écart ; allons nous proſterner à genoux, & prier le Ciel. — La terre qui les donna, les a repris. Leurs plaiſirs ſont paſſés, & auſſi leurs peines.

(*Bellarius, Guidérius & Arviragus ſortent.*)

Tout-à-coup le corps d'Imogène treſſaille, elle fait quelques légers mouvemens ; & par dégrés elle ſe ranime & reprend un peu ſes ſens.

IMOGENE *ſe réveillant comme d'un ſonge.*

Oui, mon ami, je vais au Havre de Milford : quel eſt le chemin ? — Je vous remercie. — Là bas, dites-vous, à côté de ce buiſſon : — je vous prie, y a-t il loin encore ? — Quoi ! encore ſix milles ! — J'ai marché toute la nuit. — Allons, je vais me repoſer ici & dormir. (*Elle s'agite.*) Mais, aſsûrons-nous ſi perſonne ici à mes côtés.... (*Elle ſe ſoulève, les yeux à demi ouverts, & voit le corps de Cloten.*) Puiſſances du Ciel ! un cadavre couvert de fleurs ! — Mais, j'eſpère, que je rêve encore. Oui, dans mon ſommeil, je m'imaginois être la gardienne d'une caverne, & chargée du ménage de trois honnêtes humains. Mais il n'en eſt rien : ce n'étoit qu'une ombre, une vaine image formée des vapeurs du cerveau. Nos yeux quelquefois ſont, comme notre jugement, bien aveugles ! — En vérité, je friſſonne

toujours de peur : ah ! s'il reſte encore dans le Ciel un grain de pitié, (†) redoutables Dieux, une petite part pour moi ! — Le ſonge m'environne encore : même à préſent que je me réveille, ſon illuſion ſe perpétue hors de moi. — Mais je n'imagine point, je ſens. Un homme ſans tête ! les habits de Poſthumus ? Ah ! je le reconnois, voilà ſes jambes : c'eſt ſa main : ſon pied léger, ſes jarrets nerveux, ſes muſcles d'Hercule. Mais où eſt ſont riant viſage ? — un meurtre à la face du Ciel ! — Quoi ! c'en eſt donc fait ! — Piſanio, que toutes les malédictions dont Hécube chargea les Grecs, & les miennes avec elles, fondent ſur ta tête ! C'eſt toi, oui, c'eſt toi, qui, avec cet infernal Cloten, as égorgé ici mon époux ! — Maudit Piſanio, avec ſes lettres ſuppoſées... il a tranché la cime de cet arbre majeſtueux ! O Poſthumus ! Hélas, où retrouverai-je ta tête ? où eſt-elle ? Le ſcélérat pouvoit auſſi bien te percer le cœur, ſans te mutiler ainſi : je te verrois encore. Mais, comment as-tu pu ? — Ah ! c'eſt lui & Cloten. Leur ſcélérateſſe & leur cupidité ont, dans ce forfait, conſommé mon malheur... Oh le crime eſt viſible, viſible ! Ce breuvage qu'il me donna, en me le vantant comme un élixir ſalutaire, n'ai-je pas éprouvé

(†) Une goutte de pitié, ſeulement gros comme l'œil du plus petit oiſeau.

qu'il eſt meurtrier pour les ſens ? Ce trait confirme mes ſoupçons : oui, c'eſt un forfait de Piſanio & de Cloten. Oh ! laiſſe, laiſſe-moi rougir dans ton ſang (*elle roule ſon viſage ſur ſon corps ſanglant*) mon pâle viſage, afin que nous paroiſſions défigurés & méconnoiſſables à ceux que le haſard pourroit conduire en ces lieux. O mon époux ! mon cher époux ! (*Elle retombe évanouie à côté du corps.*)

SCÈNE VII.

LUCIUS *s'avance, entouré d'un gros d'Officiers Romains,* UN AUGURE *l'accompagne.*

UN OFFICIER *ſurvenant.*

OUI, les Légions cantonnées dans les Gaules ont ſur tes ordres paſſé la mer ; elles t'attendent ici au Havre de Milford ; elles & tes vaiſſeaux ſont tout prêts à agir.

LUCIUS.

Et que mande-t-on de Rome ?

L'OFFICIER.

Que le Sénat a enrôlé la Nobleſſe d'Italie & des

frontières, volontaires courageux qui promettent le plus généreux ſervice : ils viennent ſous la conduite de Jachimo.

LUCIUS.

Quand les attendez-vous ?

L'OFFICIER.

Au premier vent favorable.

LUCIUS.

Cette ardeur nous promet de belles eſpérances : ordonnez la revue des forces que nous avons ici, & chargez les Officiers d'y veiller. — Eh bien, Augure, quels préſages vous ont offert vos ſonges ſur le ſuccès de cette guerre ?

L'AUGURE.

La nuit dernière, les Dieux eux-mêmes m'ont envoyé une viſion : j'avois jeûné & prié, pour implorer leurs lumières. J'ai vu l'oiſeau de Jupiter, l'aigle Romaine, volant de l'orageux Midi vers cette partie de l'Occident, s'élever & ſe perdre à mes yeux dans les rayons du Soleil : ce ſonge, ſi mes fautes n'aveuglent pas ma preſcience, annonce le ſuccès de l'armée Romaine.

LUCIUS.

Ayez ſouvent de pareils ſonges, & qu'ils ne ſoient

jamais trompeurs. — Arrêtez : ah ! quel eſt ce tronc informe ? Ces ruines annoncent que l'Edifice étoit grand & noble. Quoi, un Page auſſi, ou mort, ou aſſoupi ſur ce corps ! Mais il eſt ſans vie : car la Nature a horreur de partager la couche d'un mort & de dormir entre ſes bras. Voyons le viſage de ce jeune homme.

L'OFFICIER *qui s'approche & le conſidère.*

Il eſt vivant, Seigneur.

LUCIUS.

Il va donc nous éclairer ſur l'hiſtoire de ce cadavre. — Jeune homme, inſtruis-nous de ton ſort : il me ſemble qu'il eſt de nature à exciter notre curioſité. Quel eſt ce corps, dont tu fais ton oreiller ſanglant ? Quelle main a ſi hideuſement défiguré ce bel & noble ouvrage de la Nature ? Quel intérêt as-tu dans ce triſte déſaſtre ? Dis, comment eſt-il arrivé, à qui appartient ce corps ? Toi-même, qui es-tu ?

IMOGENE.

Je ne ſuis rien — ou du moins mieux vaudroit pour moi ne plus rien être . . . Celui-ci étoit mon Maître, un digne & vaillant Breton, maſſacré ici par les Montagnards. Hélas ! il n'en eſt plus pour

moi de pareils Maîtres. Je puis errer de l'Orient au Couchant, implorer du ſervice, eſſayer de pluſieurs Maîtres, en rencontrer de bons, les ſervir fidèlement, & n'en retrouver jamais un pareil à lui.

LUCIUS.

Hélas! bon jeune homme, tes plaintes m'émeuvent autant, que la vue même de ton Maître baigné dans ſon ſang. Dis-moi ſon nom, mon ami.

IMOGENE.

Richard du Camp. (*à part.*) Si je fais un menſonge, il ne nuit à perſonne; j'eſpère que les Dieux qui m'entendent, me le pardonneront: (*à Lucius.* Vous demandez, Seigneur...

LUCIUS.

Ton nom?

IMOGENE.

Fidèle.

LUCIUS.

Tu l'es en effet, & ton nom s'accorde avec ta conduite. Veux-tu courir le riſque de t'attacher à moi: je ne te dis pas que tu retrouves en tout ton premier Maître, mais ſois sûr de n'être pas moins chéri. Des lettres de l'Empereur, que m'enverroit un Conſul,

ne

ne te recommanderoient pas mieux auprès de moi que ton propre mérite : viens avec moi.

IMOGENE.

Je veux bien vous ſuivre, Seigneur. Mais auparavant, ſi les Dieux le permettent, je veux dérober mon Maître à l'inſulte des oiſeaux, & le cacher dans la terre auſſi avant que pourront creuſer ces foibles inſtrumens. (*Montrant ſes doigts.*) Laiſſez-moi couvrir ſon tombeau des herbes & des feuilles de ce bois ſauvage, & prononcer ſur lui prières ſur prières, telles que je pourrai les dire... & je les répéterai deux fois : laiſſez-moi gémir encore, pleurer encore auprès de lui, & après que j'aurai pris ainſi congé de mon cher Maître, je vous ſuivrai, ſi vous daignez vous charger de mon ſort.

LUCIUS.

Oui, bon jeune homme ; & je ſerai plus ton père, que ton Maître. — Mes amis, cet enfant nous a enſeigné les devoirs de l'homme. Cherchons ici le gazon le plus verd & le plus riant, & creuſons un tombeau avec nos piques : allons, ſoulevez ce corps dans vos bras. Jeune homme, c'eſt toi qui le recommandes à nos ſoins, il ſera inhumé avec tous les honneurs des Guerriers : conſole-toi, eſſuie tes pleurs. Il eſt des

chûtes qui élèvent, des diſgraces qui conduiſent au bonheur. (*Ils ſortent, Imogène les ſuit triſtement.*)

SCÈNE VIII. (†)

Le Palais de Cymbeline.

CYMBELINE *paroît avec une ſuite de Seigneurs; le ſecond Courtiſan de* CLOTEN, *&* PISANIO.

CYMBELINE, *à un ſuivant.*

RETOURNEZ, & revenez m'informer de l'état de la Reine. Une fièvre allumée par l'abſence de ſon fils; un délire, qui met ſa vie en danger! Ciel, de quelles plaies profondes tu m'affliges à la fois! Imogène, ma plus grande conſolation, diſparue: la Reine ſur un lit de déſeſpoir; & dans quel tems? Lorſque des guerres redoutables menacent mon trône! Son fils, qui me ſeroit à préſent ſi néceſſaire, diſparu

(†) Cette Scène eſt omiſe dans l'Edition de Hammer. Elle n'eſt pas fort néceſſaire au progrès de la Fable: cependant elle ſert à préparer l'Acte ſuivant. JOHNSON.

auſſi. Tant de coups m'accablent, & me laiſſent ſans eſpoir... Mais toi, miſérable, (*à Piſanio*) qui dois être inſtruit de l'évaſion de ma fille, & qui feins de n'en rien ſavoir, nous t'arracherons ton ſecret par les plus cruelles tortures.

PISANIO.

Seigneur, ma vie eſt à vous; je la ſoumets à vos ordres: mais, pour ma Maîtreſſe, je ne ſais rien du ſéjour qu'elle habite, ni du motif de ſa fuite, ni du tems où elle ſe propoſe de revenir. Je conjure votre Majeſté, de me tenir pour ſon loyal ſujet.

LE COURTISAN.

Bon Souverain, le jour même qu'elle diſparut, cet homme étoit ici: j'oſe répondre qu'il eſt vrai, & qu'il s'acquittera fidèlement de tous les devoirs de l'obéiſſance. Pour Cloten, on met toute ſorte d'activité dans ſa recherche, & ſans doute on parviendra à le découvrir.

CYMBELINE.

Dans ce moment, plein d'embarras & de troubles, je veux bien te laiſſer en paix pour un tems; mais mes ſoupçons ſur toi reſtent indécis.

LE COURTISAN.

Que Votre Majeſté me permette de l'informer que

les Légions romaines, toutes raſſemblées des Gaules, ſont abordées ſur vos côtes avec un renfort de Romains envoyés par le Sénat.

CYMBELINE.

Que j'aurois beſoin maintenant des conſeils de mon fils & de la Reine! Je ſuccombe ſous le poids de tant d'affaires.

LE COURTISAN.

Seigneur, les forces que vous avez ſur pied ſont en état de faire tête à toutes celles dont je vous parle : s'il vient de nouveaux ennemis, vous avez auſſi de nouveaux ſoldats tout prêts : il ne reſte plus qu'à donner l'impulſion à toutes ces forces, qui brûlent du déſir de marcher & d'agir.

CYMBELINE.

Je vous rends Graces... Rentrons, & préſentons-nous de bonne grace au ſort qui vient nous chercher. Je ne crains point les coups de l'Italie; mais je déplore mes malheurs domeſtiques. — Retirons-nous.

(*Ils ſortent*).

(*Piſanio reſte ſeul*).

PISANIO.

Point de lettre de mon maître, depuis que je lui ai mandé qu'Imogène avoit été immolée; ce ſilence

eſt étrange : aucunes nouvelles de ma maîtreſſe, qui m'avoit promis de m'en donner ſouvent : je ne ſais pas davantage ce qu'eſt devenu Cloten : une perplexité générale m'environne. Cependant le Ciel agit. Ma perfidie eſt vertu : la guerre préſente fera voir aux yeux du Roi même que j'aime mon pays, ou bien j'y périrai. Laiſſons au tems à éclaircir tous les autres doutes. Quelquefois la fortune conduit au port un vaiſſeau privé de ſon pilote. (*Il ſort*).

SCÈNE IX.

On voit la Caverne & la Forêt.

BELLARIUS, GUIDERIUS & ARVIRAGUS *paroiſſent.*

GUIDERIUS.

Le bruit des armées retentit au tour de nous.

BELLARIUS.

Eloignons-nous.

ARVIRAGUS.

Quel plaiſir, Seigneur, trouvons-nous dans la vie, pour la dérober avec tant de précautions aux événemens & aux haſards ?

GUIDERIUS.

Oui ; & d'ailleurs quel eſt notre eſpoir en nous cachant ? Si nous prenons ce parti, les Romains doivent, ou nous tuer comme Bretons, ou nous adopter d'abord comme d'ingrats & lâches déſerteurs tout le tems que nous leur ſerons utiles, & nous égorger après.

BELLARIUS.

Mes enfans, nous monterons vers le ſommet des montagnes, & là, nous ſerons en ſûreté. Le parti du Roi nous eſt interdit. La mort trop récente de Cloten, la nouveauté de nos viſages inconnus, qui n'auront point paru dans la revue des troupes, éveilleront le ſoupçon ; on nous interrogera ſur le lieu où nous avons vécu ; on nous arrachera l'aveu de ce que nous avons fait, & le dénouement, pour nous, ſera la mort dans les tortures.

GUIDERIUS.

Ce ſont là des craintes, Seigneur, qui dans les circonſtances ne ſont pas dignes de vous, & qui ne nous ſatisfont pas.

ARVIRAGUS.

Eſt-il vraiſemblable, que les Bretons, étourdis par le henniſſement des chevaux romains, voyant de ſi près leur ordre de bataille, les yeux & les oreilles

occupés de ſoins auſſi importans, aillent perdre le tems à nous examiner, à s'enquérir d'où nous venons?

BELLARIUS.

Oh ! je ſuis trop connu de pluſieurs ſoldats de l'armée. Tant d'années écoulées, depuis que je n'avois vu Cloten, ſi jeune alors, n'ont pas, vous l'avez vu, effacé ſes traits de ma mémoire. — Et d'ailleurs le Roi n'a pas mérité mon ſervice ni votre amour. Mon exil vous a privés de l'éducation, vous a condamnés à cette vie dure, ſans nul eſpoir de jouir des douceurs promiſes par votre berceau, eſclaves dévoués au hâle brulant des étés, & à l'âpre froidure des hivers.

GUIDERIUS.

Plutôt ceſſer de vivre que d'exiſter ainſi : de grace, Seigneur, allons joindre l'armée : mon frère & moi, nous ne ſommes pas connus. Et vous, qui maintenant êtes ſi loin de la penſée des hommes, & ſi changé par l'âge, il eſt impoſſible qu'on vous ſoupçonne.

ARVIRAGUS.

Par ce ſoleil qui luit, je vais au camp ! Quelle honte pour moi, de n'avoir jamais vu d'homme mourir ! A peine ai-je vu d'autre ſang couler que celui des biches timides, ou des laſcifs chevreuils, dans nos chaſſes ; jamais je n'ai monté de cheval, qu'un ſeul, qui n'avoit

point de fer ſous ſes pieds, & qui ne connut de cavalier que moi, ſans aiguillon pour preſſer ſes flancs. Je rougis de lever les yeux ſur ce ſoleil auguſte, & de jouir du bienfait de ſes rayons, en reſtant ſi long-tems un malheureux obſcur & ignoré.

GUIDERIUS.

Par le Ciel, j'irai auſſi, moi : Seigneur, ſi vous voulez me bénir & me permettre de vous quitter, je me charge des événemens : ſi vous n'y conſentez pas, alors que l'épée des Romains faſſe tomber ſur ma tête le ſort dû à ma déſobéiſſance.

ARVIRAGUS.

J'accepte & je répéte ce vœu.

BELLARIUS.

Puiſque vous faites ſi peu de cas de vos jours, moi, je n'ai point de raiſon de réſerver pour d'autres ſoucis une vie déjà en décadence. Jeunes gens, je vous accompagne. Si votre deſtinée eſt de mourir dans les guerres de votre patrie; mes enfans, mon lit y eſt auſſi; & j'y veux trouver enfin le repos. Conduiſez-moi, marchons. Le tems me paroît long. (*à part*) Leur ſang indigné brûle de ſe répandre, & de montrer, qu'ils ſont nés Princes. (*Ils ſortent*).

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène repréſente une grande Plaine, qui ſépare le camp des Romains du camp des Bretons.

POSTHUMUS *ſe préſente, un mouchoir ſanglant à la main.* (1)

POSTHUMUS.

Oui, voile ſanglant, je te conſerverai; car c'eſt moi qui ai ſouhaité t'avoir teint de cette couleur. Vous, époux, ſi vous ſuiviez tous mon exemple, combien égorgeroient, pour une faute paſſagère, des épouſes bien plus vertueuſes que vous? Oh, Piſanio! un bon ſerviteur n'exécute pas tous les ordres de ſon maître : il ne doit obéir qu'à ceux qui ſont juſtes. — Dieux! ſi vous m'aviez puni de mes fautes, je n'aurois pas vêcu pour commander ce crime. Vous euſſiez alors conſervé la noble Imogène à ſon repentir, & vous m'auriez frappé, moi, malheureux, bien plus

digne qu'elle de votre vengeance. Mais, hélas! il eſt des créatures que vous enlevez du monde pour de legères foibleſſes; c'eſt par amour & pour leur ſauver de nouvelles chûtes; tandis que vous permettez que d'autres vivent, entaſſant crime ſur crime, toujours de plus en plus noirs. Ils proſpèrent par leurs forfaits, & parviennent par l'impunité à la fortune & au pouvoir. Mais Imogène eſt retournée dans votre ſein. Accompliſſez vos décrets, & accordez-moi le bonheur de m'y ſoumettre. — Je ſuis entraîné dans ce camp au milieu de la Nobleſſe Italienne, pour envahir les Etats de ma Princeſſe. Bretagne, c'eſt bien aſſez que j'aie égorgé ta Souveraine! Raſsûre-toi; je ne te ferai plus d'autres plaies. Ecoutez donc avec patience, Dieux bienfaiſans, mon nouveau deſſein. Je veux me dépouiller de ces habits Italiens, & me vêtir comme un villageois Breton: c'eſt ainſi que je vais combattre contre le parti que j'ai ſuivi dans ces lieux. Ainſi je veux mourir pour toi, chère Imogène, pour toi, dont le ſouvenir, chaque fois que je reſpire, me rend la vie une mort: ſous ce déguiſement inconnu, objet de pitié plutôt que de haine, j'affronterai les dangers en face. Je veux montrer aux hommes plus de valeur que ce vil manteau n'en promet. Dieux! raſſemblez en moi toute la force des Léonatus mes ancêtres.

Lucius & Jachimo d'un côté s'avancent à la tête de l'armée Romaine : les Bretons ſe préſentent de l'autre pour leur diſputer le paſſage. Poſthumus paroît le dernier à la ſuite des Bretons, vêtu comme un pauvre Soldat : ſon heaume déchiré eſt rabattu ſur ſon viſage. Les deux armées défilent & s'éloignent. — Une eſcarmouche s'engage. — Jachimo & Poſthumus reparoiſſent : celui-ci eſt vainqueur. Il déſarme Jachimo, le regarde, lui arrache ſon gantelet & le laiſſe.

JACHIMO.

Le poids du crime, qui pèſe ſur ma conſcience, m'ôte la vigueur & le courage. J'ai calomnié la ſouveraine de cette île; il ſemble que l'air que j'y reſpire la venge en m'ôtant les forces : autrement ce vil ſerf, le rebut de la nature, m'auroit-il vaincu dans mon propre métier. Les honneurs & les titres de Chevalier, quand on les traîne comme je fais les miens, ne ſont plus que des titres d'infamie. Bretagne, ſi tes Nobles l'emportent autant ſur cet ignoble villageois, que lui l'emporte ſur nos Chefs, voici quelle eſt entr'eux & nous la différence : à peine ſommes-nous des hommes & tes enfans ſont des Dieux. (*Il s'éloigne*).

La bataille continue, les Bretons fuient, Cymbeline eſt pris ; alors Bellarius, Guiderius, Arviragus accourent à ſon ſecours, & rétabliſſent le combat.

BELLARIUS, *à haute voix.*

Halte, halte ! Nous avons l'avantage du terrein... Le défilé eſt gardé : qui nous force à fuir, qu'une lâche peur ?

GUIDERIUS, ARVIRAGUS, *enſemble.*

Halte, halte, & combattons.

(*Poſthumus reparoît & ſeconde les Bretons : ils délivrent Cymbeline & l'emmènent*).

(*Lucius ſe préſente tout troublé : Imogène & Jachimo le ſuivent.*)

LUCIUS *à Imogène.*

Fuis, jeune homme, quitte le champ de bataille, & ſauve-toi. Le déſordre eſt ſi grand, qu'il ſemble que la guerre ait un bandeau ſur les yeux : les amis tuent les amis.

JACHIMO.

C'eſt un renfort de troupes fraîches.

LUCIUS.

Cette journée a étrangement changé de face : ou hâtons-nous de leur amener du ſecours, ou cèdons.

(*Ils ſe perdent dans la foule*).

SCÈNE II.

On voit un autre côté du champ de bataille. POSTHUMUS *rêveur, s'eloigne à l'écart:* *le premier* COURTISAN *de* CLOTEN *l'aborde.*

LE COURTISAN.

VENEZ-VOUS du poſte où l'on a tenu ferme?

POSTHUMUS.

Oui, j'en viens: mais, vous, à ce qu'il me ſemble, vous arrivez du lieu où l'on fuyoit.

LE COURTISAN.

Il eſt vrai.

POSTHUMUS.

On ne peut vous en blâmer; car tout étoit perdu, ſi le Ciel n'eût combattu pour nous. Le Roi lui-même abandonné de ſes deux aîles, l'armée rompue, & ne montrant plus de toutes parts que le dos des Bretons, tous fuyant par un étroit défilé: l'ennemi, fier de ſa victoire, mêlant l'inſulte au carnage, n'avoit pas aſſez d'armes & de bras pour la moiſſon ſanglante qui s'offroit à lui: il frappoit les uns à mort, bleſſoit au

hazard les autres ; le reſte tomboit terraſſé par la peur, en ſorte que ce paſſage étroit fut bientôt comblé de morts, tous percés par le dos ; ou de lâches qui cherchoient encore à prolonger inutilement leur honte avec la vie.

LE COURTISAN.

Où étoit ce défilé ?

POSTHUMUS.

Tout près du champ de bataille ; creux & profond, des bords eſcarpés couverts de gazon ; avantages dont a profité un vieux ſoldat, un brave ſoldat, j'en réponds, & qui, en rendant pareil ſervice à ſon pays, a bien mérité les longues années dont ſa barbe eſt blanchie. Suivi de deux jeunes gens, nuds & plus faits en apparence pour des danſes ruſtiques, que pour pareil carnage, avec des viſages & un tein qu'on eût dit conſervés ſous le maſque, bien plus frais que ceux que la pudeur ou la crainte du hâle tient voilés : il enjambe le défilé & garde le paſſage, en criant aux fuyards : » Les cerfs meurent en fuyant, & non pas les hommes en combattant : tombez dans la nuit des enfers, lâches qui reculez . . . . Arrêtez, ou nous ſerons pour vous des Romains, qui vous donnerons le trépas des

vils animaux : vous le méritez, en voulant comme eux lâchement l'éviter : vous êtes ſauvés ſi vous voulez ſeulement vous retourner & nous regarder en face. Arrêtez, arrêtez ». Ces trois braves, auſſi fermes que trois mille ; ils les valoient en action (car trois combattans de front valent une armée, dans un défilé qui empêche les autres d'agir) avec ce ſeul mot : *Arrêtez, arrêtez ;* ſecondés par l'avantage du lieu, plus encore par le charme puiſſant de leur noble courage, qui en effet étoit capable de changer les fuſeaux en lances, ils ont coloré du feu de la valeur tous ces pâles viſages. Les Bretons ranimés, l'un par la honte, l'autre par le courage, & ceux que l'exemple ſeul avoit changés en lâches, (oh ! l'exemple eſt à la guerre le crime irrémiſſible dans les premiers qui le donnent) tous commencent à meſurer des yeux l'eſpace que la peur leur a fait parcourir, & à rugir comme des lions ſous les piques des chaſſeurs. De ce moment le vainqueur ceſſe de pourſuivre, & s'arrête : bientôt il recule ; bientôt après il eſt en déroute, & ſoudain un vaſte déſordre. Alors les Romains fuient comme des colombes diſperſées, par le même chemin où ils fondoient d'abord comme des aigles ſur leur proie. Ils refont en eſclaves les pas qu'ils avoient faits en vainqueurs. En ce moment nos lâches même nous ſervent, comme

ſervent au voyageur les rebuts de ſes proviſions à la fin d'un long & pénible voyage ; ils hâtent la victoire. Trouvant jour à percer des cœurs que leur fuite laiſſoit ſans défenſe, Ciel ! comme ils bleſſent encore des hommes déjà morts, ou achèvent les mourans ! Quelques-uns même tuent leurs amis entraînés dans le premier flot des fugitifs : de dix hommes qu'auparavant un ſeul Romain faiſoit fuir, chacun maintenant immole vingt Romains ; & ces poltrons, qu'on auroit vu le moment d'auparavant mourir ſans réſiſtance, ſont devenus tout-à-coup les Achilles du champ de bataille.

LE COURTISAN.

Il s'eſt fait là une étrange révolution. Un étroit défilé ! Un vieillard & deux jeunes gens !

POSTHUMUS.

Allons, ne marquez pas tant d'étonnement .... mais vous êtes fait pour vous étonner des belles actions, bien plus que pour en faire une. (*)

LE COURTISAN.

Vous prenez de l'humeur : je vous quitte.

(*Il diſparoît*).

POSTHUMUS.

Et voilà un Grand ! ô illuſtre baſſeſſe ! d'être ſur le champ

champ de bataille & de me demander, à moi, des nouvelles du combat ! Combien de ces Grands auroient aujourd'hui donné leurs titres pour ſauver leurs imbécilles têtes ! Combien ont confié leur ſalut à leurs jambes, & qui pourtant ont péri ! Et moi, dans mes maux, comme environné d'un charme (†) qui me rend invulnérable, je n'ai pu trouver la mort où je l'entendois gémir, ni rencontrer ſon bras au milieu même des coups qu'elle frappoit. Il eſt bien étrange que ce monſtre horrible ſe cache dans les coupes de la joie, dans les lits de duvet, dans les douces paroles, & qu'il y trouve plus d'agens de ſa fureur, que parmi nous, qui tenons ſes poignards à la guerre ! Hé bien, je ſaurai la trouver : maintenant, je ne ſuis plus Breton, je redeviens Romain, & me range du parti que j'avois ſuivi d'abord : (*Il quitte ſon manteau de villageois Breton*). Je ne veux plus combattre : je me livre au premier lâche qui oſera toucher mon épaule. — Le carnage qu'ont fait ici les Romains a été grand : la vengeance des Bretons doit l'être auſſi. Pour moi, ma vie eſt ma rançon ; je ſuis venu l'offrir à l'un &

(†) Alluſion aux charmes qui rendoient invulnérables dans les combats. *Germani corporum proceritate & magia cognitione ſibi placent*, dit ERASME.

l'autre parti. Je ne peux plus ni la garder ni la traîner plus loin ; je veux la finir par quelque moyen que ce ſoit, & mourir pour Imogène. (*Il s'avance vers deux Officiers Bretons qui paroiſſent avec des ſoldats.*)

PREMIER OFFICIER.

Le grand Jupiter ſoit loué ! Lucius eſt pris. On a cru que ce vieillard & ſes deux enfans étoient des Génies envoyés du Ciel.

SECOND OFFICIER.

Et ce quatrième encore, qui ſous un manteau délabré a ſi bien fait face à l'ennemi.

PREMIER OFFICIER.

C'eſt ce qu'on dit : & l'on ne peut découvrir aucun d'eux. — Arrêtez ; qui s'avance là ?

POSTHUMUS.

Un Romain.... qu'on ne verroit point languiſſant ici, ſi d'autres Romains l'avoient ſecondé.

SECOND OFFICIER.

Saiſiſſez-le ; un odieux Romain ! Il n'en retournera pas un ſeul à Rome, pour lui annoncer à quels corbeaux ſes enfans ont ici ſervi de pâture. — Il vante ſon ſervice, comme s'il étoit un guerrier de marque : qu'on le mène devant le Roi.

(*Cymbeline s'avance entouré de Bellarius, Guiderius, Arviragus, Piſanio. Des ſoldats conduiſent des priſonniers Romains. Les deux Officiers préſentent Poſthumus à Cymbeline, qui d'un ſigne, donne ordre de le remettre à des Geoliers, & ſort ainſi que tous les autres.*

SCÈNE III.

On voit l'intérieur d'une priſon.

POSTHUMUS *paroît entre deux* GEOLIERS *qui le conduiſent.*

LE PREMIER GEOLIER, *après lui avoir attaché des fers.* (*)

MAINTENANT tu ne riſques pas d'être enlevé : la péſanteur de tes fers te met en ſûreté. Ainſi va, & remplis ta deſtinée. (*Ils ſortent en fermant les portes avec bruit*).

POSTHUMUS *aſſis ſur la pierre de ſon cachot.*

Captivité, je t'embraſſe avec joie ! Tu m'ouvriras, je l'eſpère, une route à la liberté.... Dans cette priſon même, je ſuis plus heureux que le mortel qui,

tourmenté par les douleurs, préfère de gémir dans les ſouffrances, au bien d'en être guéri par la mort : c'eſt elle qui tient la clef de mes fers.... O, ma conſcience ! tu portes des fers plus péſans que ceux qui enchaînent mes jambes & mes bras. Vous, Dieux pleins de bonté, accordez-moi le repentir : que je puiſſe ſoulever les entraves dont mon ame eſt oppreſſée, & alors je ſuis libre à jamais. — Mais me ſuffit-il de me repentir ?... Oui : par lui les enfans appaiſent leurs pères, & les Dieux ont bien plus de clémence que les hommes. Pour me repentir, je ne puis être mieux qu'ici ſous ces fers volontaires que j'ai cherchés moi-même. — Pour acquitter ma dette, je me dépouille de ma liberté : c'eſt mon plus grand bien : Dieux ! n'exigez pas de moi (*levant les yeux au Ciel*) au-delà de ce que je poſsède. Je ſais que vous êtes plus pitoyables que les hommes, & les hommes ſouvent ne prennent à leurs débiteurs obérés qu'un tiers de leur bien, & les laiſſent proſpérer de nouveau avec la part dont ils leur font remiſe : ce n'eſt pas là mon déſir. Pour la vie de ma chère Imogène, prenez la mienne. Elle n'eſt pas d'un ſi haut prix, mais c'eſt toujours une vie ; elle eſt plus à vous qu'à moi : elle vient de vous, & vous l'avez formée à votre image. Ainſi, Puiſſances céleſtes, ſi vous

acceptez mes offres, prenez ma vie; annullez ma dette & briſez ces fers qui me glacent! O Imogène, je veux te parler dans le ſilence du ſommeil. (*Il baiſſe la tête ſur la pierre, & tombe bientôt dans un ſommeil d'épuiſement*). (*)

SCÈNE IV.

La Tente de Cymbeline.

CYMBELINE, BELLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS, PISANIO, *Seigneurs Bretons, tous armés de toutes pièces.*

CYMBELINE.

Restez à mes côtés, vous, que les Dieux ont fait les Sauveurs de mon trône. Mon cœur eſt affligé, que ce ſoldat obſcur, qui a ſi noblement combattu, ne ſe trouve point. Sous les lambeaux de la misère, il faiſoit affront aux armures dorées; on le voyoit toujours hors des rangs, & ſa poitrine nue avancée au-delà des boucliers impénétrables: il ſera heureux celui, qui pourra le découvrir, ſi ſon bonheur dépend de nos bienfaits.

BELLARIUS.

Jamais je n'ai vu ſi noble audace dans un ſoldat ſi pauvre, tant d'illuſtres exploits accomplis par un inconnu, dont on n'auroit attendu, à le voir, que le regard ſuppliant de la mendicité.

CYMBELINE.

Et l'on n'a de lui aucunes nouvelles ?

PISANIO.

On l'a cherché parmi les morts & parmi les vivans, ſans trouver de lui aucune trace.

CYMBELINE.

A mon grand chagrin, je reſte donc l'héritier de ſa récompenſe. (*A Bellarius*). Je veux l'ajoûter à la vôtre, vous l'ame, le cœur, la tête de la Bretagne : vous, par qui, je l'avoue publiquement, elle vit & reſpire. Voici maintenant le moment de vous demander qui vous êtes ; déclarez-le ?

BELLARIUS.

Seigneur, nous ſommes nés dans la Cambrie, d'une famille noble. Nous vanter d'autre choſe, ce ſeroit n'être ni vrai ni modeſte : à moins que je n'ajoûte encore, que nous ſommes gens d'honneur.

CYMBELINE *les fait Chevaliers.*

Fléchiſſez le genou. (*Ils s'agenouillent*). Levez-vous, Chevaliers, vous accompagnerez notre perſonne dans les combats, & je vous revêtirai des dignités qui conviennent à votre rang. (*Cornelius & les Dames de la Reine entrent ſur la ſcène.*)

CYMBELINE *en les regardant.*

La triſteſſe eſt peinte ſur leurs viſages.—Pourquoi ſaluez-vous notre victoire d'un air ſi triſte ? A vous voir, on vous prendroit pour des Romains, & non pour être de notre Cour victorieuſe.

CORNELIUS.

Salut, Grand Roi ! je ſuis forcé d'empoiſonner votre bonheur : il faut vous apprendre que la Reine eſt morte.

CYMBELINE. (*)

Comment a-t-elle fini ?

CORNELIUS.

Dans les horreurs : elle eſt morte dans la rage. Cruelle aux autres pendant ſa vie, elle a fini, comme elle le devoit, par être cruelle à elle-même. Les aveux qu'elle a faits, je vous les rapporterai, ſi vous voulez les entendre : Voilà ſes femmes, elles peuvent

me démentir, ſi je m'écarte de la vérité : les joues baignées de larmes, elles ont aſſiſté à ſes derniers ſoupirs.

CYMBELINE.

Je vous prie, parlez.

CORNELIUS.

D'abord, elle a déclaré qu'elle ne vous aima jamais, qu'elle n'avoit voulu obtenir de vous que votre grandeur, qu'elle n'a épouſé en vous que la royauté & le trône, mais qu'elle abhorroit votre perſonne.

CYMBELINE.

Ce ſecret ne fut connu que d'elle; & ſi elle ne l'avoit pas révélé au moment de mourir, je n'en pourrois croire l'aveu dans ſa bouche même. Pourſuivez.

CORNELIUS.

Votre fille, qu'elle trompoit par les fauſſes démonſtrations d'une amitié ſincère, elle a déclaré que c'étoit un ſerpent à ſes yeux, & qu'elle auroit tranché ſes jours par le poiſon, ſi ſa fuite n'avoit prévenu ſes deſſeins.

CYMBELINE.

O, furie! ô ſcélérateſſe étudiée! Qui peut lire dans

le cœur d'une femme ? A-t-elle fait encore d'autres aveux ?

CORNELIUS.

Oui, Seigneur, & de plus affreux. Elle a avoué qu'elle vous réſervoit un poiſon mortel, qui, dès que vous l'auriez pris, auroit miné votre vie d'inſtant en inſtant, & vous auroit conſumé lentement & par degrés. Pendant ce tems de vos langueurs, elle ſe propoſoit, par ſes aſſiduités auprès de vous, par ſes pleurs, par ſes careſſes, de vous ſubjuguer, & dans un moment favorable, après qu'elle vous auroit diſpoſé par ſes ruſes, de vous faire adopter ſon fils pour l'héritier de la Couronne: « mais voyant, a-t-elle dit, mon projet détruit par l'étrange abſence de mon fils, je ſecoue toute honte, & dans mon déſeſpoir, je révéle, en dépit du Ciel & des hommes, tous mes projets: je n'emporte qu'un regret au tombeau; c'eſt que les maux que j'ai conçus dans mon ſein, ne ſe ſoient pas effectués ». Dans cet accès de déſeſpoir, elle a expiré.

CYMBELINE *aux femmes de la Reïne.*

Vous, avez-vous entendu tous ces aveux ?

DES FEMMES.

Oui, Seigneur: nous l'aſsûrons à Votre Majeſté.

CYMBELINE.

Mes yeux ne furent pas coupables, car elle étoit belle : ni mes oreilles, qu'elle flattoit ſans ceſſe de ſes doux propos : ni mon cœur, qui la croyoit ce qu'elle ſembloit être. C'eût été un vice dans mon caractère, de m'être défié d'elle. Et toi, cependant, ô ma fille, tu peux bien dire que ma confiance fut en moi une démence, & tu en reſſens cruellement les effets ! Veuille le Ciel tout réparer !

SCÈNE V.

LUCIUS, JACHIMO, *priſonniers, paroiſſent avec des fers ;* POSTHUMUS *ſuit derrière, la tête enfoncée dans ſon manteau.* IMOGENE *vient avec les Romains, ſon chaperon rabattu ſur le front.*

CYMBELINE.

Tu ne viens plus aujourd'hui, Lucius, nous demander de tribut : il vient d'être pour jamais aboli par les Bretons, à qui il en a coûté, il eſt vrai, le ſang de pluſieurs braves. Les familles des morts m'ont

adreſſé une requête : c'eſt que les Mânes de ces dignes guerriers ſoient appaiſés par le ſacrifice de votre vie ; vous êtes leurs captifs, & nous avons ſouſcrit à leur demande : ainſi, ſongez à votre ſort.

LUCIUS.

Réfléchis, Seigneur, à la fortune de la guerre. C'eſt par haſard que l'avantage de cette journée t'eſt reſté : ſi la victoire eût été pour nous, nous n'euſſions pas, après que l'ardeur du ſang eſt réfroidie, menacé du glaive nos priſonniers. Mais, puiſque les Dieux le veulent ainſi, qu'il n'y ait pour nous d'autre rançon que notre vie, que leur volonté s'accompliſſe. Il ſuffit à un Romain de ſavoir mourir en Romain. Auguſte vit : il verra ce qu'il doit faire. C'eſt tout ce que j'avois à dire pour ce qui me regarde. Il ne me reſte plus qu'une prière à te faire ; la voici : c'eſt que la rançon de ce jeune homme (*montrant Imogène*), qui étoit à mon ſervice, (il eſt né Breton), ſoit acceptée : jamais il n'y eut de ſerviteur ſi prévenant, ſi ſoumis, ſi ſoigneux, ſi agile, ſi fidèle, ſi ſenſible aux intérêts de ſon maître : il a pour lui toute la tendreſſe d'une nourrice pour ſon jeune nourriſſon. Que ſes bonnes qualités ſervent d'appui à ma demande, & tu ne pourras la refuſer. Il n'a fait aucun mal aux Bretons,

quoiqu'il fût au ſervice d'un Romain : épargne ſon ſang, Seigneur, & verſe tout le reſte. (*Imogène en ce moment baiſſe encore davantage ſon chaperon*).

CYMBELINE.

Sûrement je l'ai vu : ſes traits me ſont familiers. Jeune homme, ta phyſionomie ſeule t'a acquis mes bonnes graces, & je te prends à mon ſervice : je ne ſais quelle raiſon, quel penchant, me portent à te dire : « vis, jeune homme : oui vis, & n'en remercie pas ton maître » : demande à Cymbeline telle faveur que tu voudras, qui puiſſe dépendre de lui & qui intéreſſe ton ſort, & tu l'obtiendras ; oui, duſſes-tu demander la vie du plus illuſtre de ces priſonniers.

IMOGENE *déguiſant ſa voix.*

Je remercie humblement Votre Majeſté.

LUCIUS.

Bon jeune homme, je ne te prie point de demander la vie pour moi, & cependant je ſuis bien sûr que tu vas le faire.

IMOGENE *appercevant Jachimo.*

Hélas ! d'autres ſoins m'occupent : j'apperçois ici un objet dont la vue eſt auſſi cruelle pour moi, que

la mort : pour votre vie, bon maître, ſongez vous-même aux moyens de la ſauver.

LUCIUS *ſurpris.*

Il me dédaigne ; il m'abandonne & me rebute ! Courte eſt la joie de ceux qui la fondent ſur l'attachement des jeunes gens ! . . Mais d'où vient cette perplexité où je le vois ?

CYMBELINE.

Que deſires-tu, jeune homme ? Je te chéris de plus en plus : réfléchis & cherche la faveur qui te flattera davantage. — Connois-tu cet homme ſur qui s'attachent tes regards ? Veux-tu qu'il vive ? Eſt-il ton parent, ton ami ?

IMOGENE *regardant attentivement Jachimo & Poſthumus.*

C'eſt un Romain : il n'eſt pas plus mon parent que je ne le ſuis de Votre Majeſté : encore moi, qui ſuis né votre vaſſal, je tiens de plus près à votre Auguſte Perſonne.

CYMBELINE.

Pourquoi donc le fixes-tu ſans ceſſe ?

IMOGENE.

Je vous le dirai, Seigneur, en particulier, ſi vous daignez m'entendre.

CYMBELINE.

Oui, de tout mon cœur : & je te promets toute mon attention. Quel eſt ton nom ?

IMOGENE.

Fidèle, Seigneur.

CYMBELINE.

Tu es mon enfant, mon page : je veux être ton maître. Viens avec moi, & parle librement.

(*Cymbeline & Imogène s'éloignent & ſe promènent enſemble*).

BELLARIUS.

N'eſt-ce pas là notre jeune homme ? Il ſeroit donc revenu du trépas à la vie !

ARVIRAGUS.

Deux grains de ſable ne ſe reſſemblent pas davantage. Oui, c'eſt cet aimable enfant aux joues de roſe, que nous vîmes mourir, & qui s'appelloit Fidèle : qu'en penſez-vous ?

GUIDERIUS.

Celui que nous avons vu mourir, eſt le même que nous voyons ici plein de vie.

BELLARIUS.

Doucement : attendez, conſidérons encore. Il ne nous remarque pas : deux créatures peuvent ſe reſſembler : ſi c'étoit lui, je ſuis sûr qu'il nous auroit parlé.

GUIDERIUS.

Mais nous l'avons vu mort.

BELLARIUS.

Silence : obſervons ce qui va ſuivre.

PISANIO, *à part, conſidérant Imogène.*

C'eſt-là ma maîtreſſe. Ah! puiſqu'elle vit, que le tems roule & m'amène, à ſon gré, ou les biens ou les maux. (*Cymbeline & Imogène ſe rapprochent.*)

CYMBELINE.

Viens : place-toi à ma droite. Fais ta demande à haute voix. — Et vous, ſortez du rang & avancez. (*à Jachimo*). Répondez à ce jeune homme & parlez ſans détour : ou, j'en jure par l'honneur de notre Couronne, les plus cruelles tortures arracheront la vérité du ſein du menſonge. — Interroge-le.

IMOGENE.

La grace que je demande, eſt que ce Cavalier puiſſe m'apprendre de qui il tient cet anneau.

POSTHUMUS *étonné.*

Que lui importe ?

CYMBELINE.

Hé bien ; ce diamant qui eſt à votre doigt, répondez, comment vous eſt-il parvenu ?

JACHIMO.

Tu veux donc me faire ſouffrir la torture, pour m'arracher un ſecret qui, revélé, va te mettre ſur la roue.

CYMBELINE.

Comment ? Moi ?

JACHIMO.

Je ſuis bien aiſe qu'on me contraigne de déclarer un ſecret qui tourmentoit mon ame. Hé bien, c'eſt par une perfidie que je me ſuis procuré cet anneau. C'eſt celui de Poſthumus, que tu as banni ; & ce qui va te faire éprouver peut-être les mêmes remords qui me déchirent, jamais plus noble mortel ne reſpira ſous la voûte des cieux. Seigneurs Bretons, êtes vous curieux d'en apprendre davantage ?

CYMBELINE.

Oui ; tout ce qui a rapport à ce fait.

JACHIMO.

JACHIMO.

Ta fille, ce chef-d'œuvre accompli, dont le ſouvenir accable mon ame traîtreſſe... & me fait verſer des larmes de ſang... Laiſſe-moi reſpirer, je me ſens défaillir.

CYMBELINE.

Ma fille ? Que vas-tu m'en apprendre ? Ranime tes forces : ah ! j'aime mieux que tu vives tant qu'il plaira à la nature, que de te voir mourir avant que je ſois inſtruit du reſte. Fais un effort : allons, parle.

JACHIMO.

Certain jour ; malédiction ſur cette heure ſiniſtre ! c'étoit à Rome ; malédiction ſur la demeure où nous étions réunis ! dans une fête, à table ; oh ! que nos mets euſſent été empoiſonnés, du moins ceux que je portai à mes lèvres ! le vertueux Poſthumus... Que dirai-je ? Il méritoit bien par ſa vertu de ne pas ſe rencontrer avec des méchans ſous le même toît : l'homme le plus vertueux, le plus rare ! Aſſis avec nous & l'air triſte, il prêtoit l'oreille aux éloges que nous faiſions de nos maîtreſſes d'Italie ; nous vantions leur beauté de manière à ne plus laiſſer de louanges pour la ſienne ; lui, à qui il appartenoit bien mieux qu'à nous de parler de beauté. Nous dépouillions, pour-

orner nos Belles, les ſtatues de Vénus, de Minerve à la taille fière : nous réuniſſions toutes les formes élégantes que la (*) hâtive Nature ne fait qu'ébaucher & que l'Art ſeul finit, nous ajoûtions toutes les qualités ſenſibles qui nous inſpirent l'amour pour une femme, & cet attrait des grâces, cet éclat de beauté qui étonnent & charment les yeux.

CYMBELINE.

Je ſuis ſur les braſiers : viens au fait.

JACHIMO.

Je n'y viendrai que trop tôt, & tu me preſſes de hâter tes tourmens. — Ce Poſthumus, en noble & généreux amant maître du cœur d'une fille de Roi, prît la parole, & ſans déprécier les Belles que nous avions vantées, de l'air doux & calme de la vertu, il commença le portrait de ſa maîtreſſe. Et ce portrait fait de ſa bouche, avec l'ame dont il l'anima, faiſoit honte aux panégyriques de nos femmelettes ; nous n'étions auprès de lui que des ignorans novices dans l'art de parler & de louer.

CYMBELINE.

Eh bien, au but.

JACHIMO.

La chaſteté de ta fille... (Ici commence le fait qui t'intéreſſe) il la vanta, comme ſi Diane même n'eût que des ſonges laſcifs, & que ta fille ſeule eût un ſommeil toujours chaſte & pur. A ce propos, moi miſérable, je fis l'incrédule à ſes louanges, & je gageai avec lui pluſieurs pièces d'or contre cette bague qui brilloit alors à ſon doigt, que je réuſſirois à obtenir une place dans ſon lit nuptial, & que cette bague me paieroit l'adultère de ſon épouſe avec moi. Lui, en digne Chevalier, qui avoit dans l'honneur de ſa Belle toute la confiance qu'elle méritoit en effet, dépoſe ſa bague : il l'eût riſquée de même, eût-elle été un diamant détaché des roues d'Apollon ; il la pouvoit riſquer en ſûreté, eût-elle valu tout le prix de ſon char radieux. Auſſi-tôt je vole en Bretagne pour exécuter mon deſſein. Vous pouvez, Seigneur, vous ſouvenir de m'avoir vu à votre Cour ; c'eſt-là que je reçus de votre chaſte fille une leçon qui m'apprît quelle vaſte différence il y a entre le véritable amant & le vil ſuborneur. Mon eſpérance ainſi éteinte & non pas mon déſir, mon cerveau Italien machina, ſous l'épaiſſe atmoſphère de votre île, un ſtratagême des plus lâches, mais excellent pour mon profit. Pour abréger, mon plan réuſſit. Je retournai en Italie avec

aſſez de preuves perfides, pour jetter dans le déſeſpoir le noble Poſthumus ; j'attaquai ſa confiance dans la vertu de ſon épouſe, par tel & tel indice que j'appuyai de détails circonſtanciés ſur les tentures de l'appartement, les portraits qui y étoient rangés ; & puis ce braceler que je lui montrai... Oh ! par quelle ruſe perfide je ſus m'en emparer ! Et je lui citai même des ſignes cachés ſur la perſonne d'Imogène ; en ſorte qu'il lui fut impoſſible de ne pas croire que la ceinture de ſa chaſteté avoit été entièrement déchirée, & que j'avois recueilli les fruits de mon infâme victoire : alors dans ſa fureur... Il me ſemble que je le vois encore...

POSTHUMUS *ſe découvrant & avançant avec fureur.*

Oui, tu le vois, en effet, Démon d'Italie ! — Et moi, inſenſé trop crédule, inſigne meurtrier, lâche brigand : ah ! je mérite tous les noms de tous les ſcélérats paſſés, préſens & futurs. — Oh ! donnez-moi un lacet, un poignard, ou du poiſon ; n'y a-t-il point ici de juſtice pour me condamner à l'inſtant ? Et toi, Souverain, appelle les Bourreaux les plus exercés. Tu vois en moi un monſtre qui fait pardonner aux objets de la terre les plus déteſtés ; je ſuis de tous le plus déteſtable ; je ſuis le Poſthumus qui a égorgé ta fille : je mens en lâche : j'ai apoſté un ſcélérat moins lâche que

moi pour le faire. Ah ! elle étoit le temple de la vertu : oui, elle étoit la vertu même. Couvrez moi d'opprobre, accablez moi de pierres, enſeveliſſez moi ſous la fange : que le nom des ſcélérats ſoit déſormais Poſthumus Léonatus ; j'ai ſurpaſſé, j'ai effacé tous leurs forfaits : oh ! Imogène, Imogène, Imogène !

IMOGENE *s'élançant vers lui.*

Calmez-vous, Seigneur : écoutez, écoutez.

POSTHUMUS *furieux & ſans la reconnoître.*

Te fais-tu un jeu de mon état, Page inſolent ? (*Il la frappe : elle tombe ſur la terre en pouſſant un profond ſoupir.*

PISANIO.

Oh, Seigneurs, ſecourez ma Maîtreſſe & la vôtre. Oh ! Poſthumus, ô mon Maître, vous n'aviez point ôté la vie à Imogène juſqu'à ce moment — ſecourez, ſecourez mon auguſte Princeſſe.

CYMBELINE *dans l'étonnement.*

Le monde ſe renverſe-t-il autour de moi ?

POSTHUMUS.

Eh pourquoi ſuis-je aſſailli de ces mouvemens de frénéſie ?

PISANIO.

Reprenez vos ſens, ma chère Maîtreſſe.

CYMBELINE.

Si c'eſt-là la vérité, les Dieux veulent que je meure de joie.

PISANIO.

Eh bien, ma Maîtreſſe.

IMOGENE.

Ah! ôte toi de ma vue. C'eſt toi qui me donnas du poiſon: loin de moi, homme dangereux: ne reſpire plus dans l'air que reſpirent les Princes.

CYMBELINE.

La voix d'Imogène!

PISANIO.

Princeſſe, que les Dieux lancent ſur moi leurs carreaux enflammés, ſi je n'ai pas cru que la liqueur que je vous ai donnée étoit un élixir ſalutaire. Je la tenois de la Reine.

CYMBELINE.

Nouvel étonnement!

IMOGENE.

Elle m'a empoiſonnée.

CORNELIUS, *à Piſanio.*

O Dieux ! j'avois omis un autre aveu de la Reine, qui va prouver ton honnêteté. « Si Piſanio, a-t-elle dit, a donné à ſa Maîtreſſe le breuvage que je lui ai remis ſous le nom d'un cordial, elle eſt ſervie comme je voudrois ſervir le reptile malfaiſant de nos maiſons ».

CYMBELINE.

Qu'entends-je, Cornélius ?

CORNELIUS.

La Reine, Seigneur, m'importunoit ſouvent, pour lui compoſer des poiſons; prétextant toujours le plaiſir d'étendre ſes connoiſſances aux dépens de ces vils animaux qu'on immole ſans regret : moi, appréhendant que ſes deſſeins ne fuſſent plus funeſtes, je compoſai pour elle certaine liqueur, qui étant priſe, ſuſpendoit pour l'inſtant les facultés de la vie; mais quelque tems après, toutes les puiſſances de la Nature reprenoient leurs fonctions. (*à Imogène.*) En avez-vous pris, de cette liqueur ?

IMOGENE.

Il le faut bien, puiſqu'on m'a cru morte.

BELLARIUS, *à Arviragus & Guidérius.*

Mes enfans, voilà la cauſe de notre mépriſe.

GUIDERIUS.

Et sûrement c'eſt Fidèle.

IMOGENE, *à Poſthumus.*

Pourquoi avez-vous repouſſé de votre ſein votre légitime épouſe? Imaginez en ce moment que vous êtes ſur la cime d'un rocher... (*Se jettant dans ſes bras.*) Et précipitez-moi encore.

POSTHUMUS.

Reſte, ô ma chère amę! reſte ſuſpendue à mon col, comme un fruit charmant, juſqu'à ce que l'arbre tombe & meure.

CYMBELINE.

Hé quoi, mon ſang, ma fille, fais-tu de ton père un ſtupide Spectateur au milieu de cette Scène attendriſſante: n'as-tu donc rien à me dire?

IMOGENE *ſe jettant à ſes pieds.*

Votre bénédiction, Seigneur!

BELLARIUS, *à Arviragus & Guidérius.*

Je ne vous blâme plus d'avoir aimé ce jeune enfant: vous aviez ſujet de l'aimer.

CYMBELINE.

Que les larmes dont je t'arroſe, ſoient une eau ſacrée ſur ta tête! Imogène, ta mère eſt morte.

IMOGENE.

J'en ſuis affligée, Seigneur.

CYMBELINE.

Oh! c'étoit une femme perverſe : & c'eſt bien malgré elle que nous nous retrouvons ici enſemble par une rencontre ſi étrange : mais ſon fils a diſparu, nous ne ſavons comment, ni en quel lieu ....

PISANIO.

Seigneur, maintenant que la crainte eſt loin de moi, je dirai la vérité. Le Prince Cloten, après l'évaſion de ma maîtreſſe, vint à moi, l'épée nue & l'écume à la bouche, & jura que ſi je ne lui déclarois pas la route qu'elle avoit priſe, j'étois à ma dernière heure. Par haſard j'avois une lettre de mon maître, où, ſous de faux prétextes, il engageoit Imogène à venir le trouver ſur les montagnes voiſines de Milford : il la lit ; auſſi-tôt dans un accès de frénéſie, & vêtu des habits de mon maître, qu'il m'avoit forcé de lui céder, il part & marche vers ce lieu, méditant un deſſein criminel & avec ſerment d'attenter à

l'honneur de ma maîtreſſe : ce qu'il eſt devenu depuis, je l'ignore abſolument.

GUIDERIUS.

C'eſt à moi d'achever ſon hiſtoire : je l'ai tué dans cette forêt.

CYMBELINE.

Ah ! m'en préſervent les Dieux ! Je ne voudrois pas que ta valeur & tes exploits ne reçuſſent de ma bouche, pour ſalaire, qu'un arrêt de mort : je t'en conjure, vaillant jeune homme, démens ce que tu viens de dire.

GUIDERIUS.

Je l'ai dit, & je l'ai fait.

CYMBELINE.

Il étoit Prince.

GUIDERIUS.

Mais inſolent : les outrages qu'il m'a faits étoient indignes d'un Prince. Il m'a provoqué & dans des termes qui me feroient affronter Mars même, s'il offenſoit mon oreille de menaces auſſi injurieuſes. Je lui ai tranché la tête, & je me félicite qu'il ne ſoit pas ici, à ma place, à vous raconter de moi ce que je vous apprends de lui.

CYMBELINE.

Ton ſort m'afflige : ta bouche t'a condamné ; il te faudra ſubir nos loix : tu es mort.

IMOGENE.

J'avois cru que ce tronc informe étoit le corps de mon époux.

CYMBELINE.

Enchaînez ce coupable, & qu'on l'ôte de ma vue.

BELLARIUS.

Seigneur, arrêtez. Ce jeune homme vaut mieux que celui qu'il a tué : il eſt auſſi bien né que vous, & il vous a rendu plus de ſervices, que jamais vous n'en auriez reçu d'un troupeau de Cloten. (*au garde*) Laiſſez ſes bras en liberté, ils ne ſont pas faits pour porter des fers.

CYMBELINE.

Vieux ſoldat, pourquoi veux-tu anéantir tes ſervices, dont tu n'as pas encore été payé, en t'expoſant à mon courroux ? Qu'as-tu dit ? d'une naiſſance auſſi illuſtre que la nôtre ?

ARVIRAGUS.

En cela, Seigneur, il a été trop loin.

CYMBELINE, *à Guiderius.*

Et toi, tu ne mourras pas moins.

BELLARIUS.

Nous mourrons tous les trois : mais je vous prouverai que deux de nous peuvent ſe vanter de l'origine illuſtre que j'ai attribuée à celui-ci. Mes enfans, il faut que je développe ici un myſtère dangereux pour moi, mais qu'il ſera peut-être avantageux pour vous que je révèle.

ARVIRAGUS.

Votre danger eſt le nôtre.

GUIDERIUS.

Et notre bonheur eſt le ſien.

BELLARIUS, *à Cymbeline.*

Grand Roi, prête-moi ton attention : tu avois un ſujet nommé Bellarius.

CYMBELINE.

Qu'en veux-tu dire ? C'étoit un traître : il fut banni.

BELLARIUS *mettant la main ſur ſa tête.*

Hé bien, c'eſt lui que tu vois ici, parvenu à ce grand âge : oui cet homme fut banni : mais je ne ſache pas qu'il fût un traître.

CYMBELINE *aux Gardes.*

Saiſiſſez-le & l'emmenez de ces lieux : l'Univers entier ne le ſauveroit pas.

BELLARIUS.

Modère cet emportement : commence d'abord par me payer pour avoir nourri tes enfans, & dès que j'aurai reçu ma récompenſe, alors confiſque tous mes biens.

CYMBELINE.

Nourri mes enfans?

BELLARIUS.

Je me livre trop à mon humeur fière & violente ! Me voici à tes genoux : avant que je me relève, je veux illuſtrer mes enfans : après, n'épargne point, ſi tu veux, leur vieux père. Puiſſant Roi, les deux jeunes Héros, qui me nomment leur père & ſe croient mes fils, ne m'appartiennent point : ils ſont iſſus de toi, ils ſont formés de ton ſang.

CYMBELINE.

Comment ? De mon ſang?

BELLARIUS.

Oui : comme tu l'es du ſang de ton père. Moi,

aujourd'hui le vieux Morgan, je ſuis ce Bellarius que tu bannis jadis. Ta volonté fut tout mon crime; mes ſouffrances, tout le mal que j'ai fait. Ces deux aimables Princes, car ils ſont Princes, je les ai élevés depuis vingt ans : ils poſsèdent tous les talents que j'ai pu leur donner, & tu ſais quelle éducation j'avois reçue, moi. Euriphile, leur nourrice, te déroba ces enfans quelques momens après mon banniſſement : c'eſt moi qui l'excitai à ce vol, & pour prix, je l'épouſai. J'avois reçu d'avance dans cet exil la punition d'une faute, je la commis après : maltraité pour ma fidélité, je ſongeai à la trahiſon pour me venger. Plus leur perte devoit t'être chère & ſenſible, plus je goûtai le projet de te les ravir. Mais voilà tes fils, je te les rends, (*il pleure*) & je vais perdre les deux plus tendres amis que j'euſſe au monde : que les bénédictions de ce ciel, qui nous couvre, pleuvent comme la roſée ſur leurs têtes illuſtres & vertueuſes!

CYMBELINE.

Tes larmes confirment tes paroles. Le ſervice que vous m'avez rendus tous trois eſt plus incroyable que ce récit. J'ai perdu mes enfans... — S'ils ſont là, ſous mes yeux, il m'eſt impoſſible de déſirer deux enfans plus accomplis.

BELLARIUS.

Daigne m'écouter encore : celui que je nommois Paladour, eſt, Seigneur, ton véritable Guidérius : l'autre, mon cher Cadwal, c'eſt Arviragus, ton plus jeune fils : je le reçus dans un riche manteau tiſſu des mains de la Reine ſa mère, & que je puis, pour t'en convaincre, te repréſenter au beſoin.

CYMBELINE.

Guidérius avoit ſur le col une étoile de couleur de ſang ; c'étoit un ſigne remarquable.

BELLARIUS.

C'eſt celui-ci : il porte toujours cette empreinte de naiſſance : la prévoyante nature, en lui faiſant ce don, voulut ſans doute qu'il ſervît aujourd'hui à le faire reconnoître.

CYMBELINE.

Oh ! j'éprouve tous les ſentimens d'une mère à qui il eſt né trois enfans. Non, jamais mère n'eut plus de joie après les douleurs de l'enfantement. Soyez heureux, mes enfans : après avoir été ſi étrangement déplacés de votre ſphère, venez y rentrer pour régner. — Oh, Imogène ! tu viens de perdre un royaume.

IMOGENE.

Seigneur, j'y gagne deux mondes. O mes tendres frères ! nous nous étions donc rencontrés ! — Oh, convenez que c'eſt moi qui ai parlé avec le plus de vérité. Vous m'appelliez votre frère, lorſque je n'étois que votre ſœur : moi, je vous nommai mes frères, & vous l'êtes en effet.

CYMBELINE.

Eſt-ce que vous vous êtes rencontrés ?

ARVIRAGUS.

Oui, Seigneur.

GUIDERIUS.

Et à notre première entrevue nous nous ſommes aimés, & toujours, juſqu'au moment que nous crûmes qu'elle étoit morte.

CORNELIUS.

Ce fut l'effet du breuvage de la Reine.

CYMBELINE.

O ! merveilleux inſtinct ! Quand entendrai-je tous ces détails ? Ce récit trop rapide a tronqué mille circonſtances, qui, racontées par ordre & ſans confuſion, doivent

doivent être bien précieuſes. — Où étiez-vous ? Comment viviez-vous, ma fille ? Par quel haſard vous êtes vous attachée au ſervice de ce priſonnier Romain ? Comment vous êtes-vous ſéparée de vos frères ? Comment les avez-vous retrouvés d'abord ? Pourquoi avez-vous fui de ma Cour, & en quel lieu ? — Et vous, quels motifs vous ont conduit tous trois au combat ? & cent autres queſtions à vous faire, dont l'idée ne me vient pas encore, & toute cette ſuite d'incidens l'un après l'autre, nés d'un enchaînement de haſards.... Mais ce n'eſt pas ici l'heure ni le lieu de ces longs entretiens. — Voyez Poſthumus abandonné ſur le ſein d'Imogène ; & elle, dont l'œil, comme l'éclair, nous parcourt tous, ſon époux, ſes frères, moi, ce Romain ſon maître, & careſſe chacun de nous d'un regard plein de joie, auquel chacun de nous répond par un regard où ſont peint ſes ſentimens ! Pas un de nous qui n'éprouve aujourd'hui dans ſon ſort un changement étrange ! Quittons cette tente, & allons remplir les Temples de la fumée de nos ſacrifices. (*à Bellarius.*) Toi, tu es mon frère, & tu en ſeras toujours un pour moi.

IMOGENE, *à Bellarius.*

Vous êtes auſſi mon père : c'eſt à vos ſecours que je dois le bonheur de voir ce jour de félicités.

CYMBELINE.

Tous heureux, excepté ces priſonniers chargés de fers : qu'ils partagent auſſi notre joie ; je veux qu'ils ſe reſſentent de notre bonheur.

IMOGENE, *à Lucius.*

Mon bon Maître, je veux vous ſervir encore.

LUCIUS.

Vivez heureuſe !

CYMBELINE.

Et ce Soldat diſparu, qui a ſi vaillamment combattu, qu'il figureroit bien ici ! Sa préſence feroit éclater la reconnoiſſance de ſon Roi.

POSTHUMUS.

Seigneur, je ſuis le Soldat qui accompagnoit ces trois braves, ſous les habits de la pauvreté : cet accoûtrement favoriſoit le projet que je ſuivois alors. Ne ſuis-je pas ce Soldat, Jachimo, parle : je t'avois terraſſé, & je pouvois t'ôter la vie.

JACHIMO *ſe proſternant.*

Je le ſuis encore, terraſſé ; mais c'eſt le poids de ma conſcience qui force en ce moment mon genou à fléchir, comme l'y forçoit alors votre bras. Prenez-la, je vous en conjure, cette vie que je vous dois tant de fois ; mais auparavant reprenez votre bague, & ce

bracelet de la Princeſſe la plus fidèle, qui ait jamais engagé ſa foi.

POSTHUMUS

Ne te proſterne point à mes pieds : le pouvoir que je veux ſur toi, c'eſt d'épargner ta vie ; le reſſentiment que je conſerve contre toi, c'eſt le plaiſir de te pardonner. Vis, & agis mieux avec les autres hommes.

CYMBELINE.

Noble arrêt ! notre gendre nous donnera l'exemple de la généroſité. Pardon, eſt ici le mot que j'adreſſe à tous.

ARVIRAGUS, *à Poſthumus.*

Vous nous avez ſecourus, comme ſi vous vous fuſſiez en effet cru notre frère : nous ſommes ravis, que vous le ſoyez devenu.

POSTHUMUS.

Princes, je ſuis dévoué à vos ordres. (*) Noble Envoyé de Rome, mandez ici votre Augure.

CYMBELINE.

Je veux que la paix commence. Lucius, quoique vainqueurs, nous rendons notre hommage à Céſar & à l'Empire Romain, promettant de payer notre tribut accoutumé : ce fut notre coupable Reine qui nous en diſſuada ; mais la juſtice du Ciel n'a que trop appeſanti ſur elle & ſur les ſiens, ſon bras vengeur.

L'AUGURE.

Les Chantres des Dieux célèbrent cette paix dans l'Olympe. Elle vient de s'accomplir en tout la viſion prophétique que j'ai annoncée à Lucius avant le choc de cette bataille, dont le champ fume encore. L'Aigle Romaine que j'ai vu prendre ſon vol dans les Cieux de l'Orient au Couchant, diminuer par dégrés à ma vue, & ſe perdre enfin tout-à-fait dans les rayons du Soleil, annonçoit que notre Empereur Céſar renouvelleroit ſon alliance avec l'illuſtre Cymbeline, qui remplit ici l'Occident de l'éclat de ſa gloire.

CYMBELINE.

Rendons aux Dieux des actions de grace. Que les flots ondoyans de notre encens s'élèvent de nos Autels fortunés & montent juſqu'au Ciel! Annonçons cette paix à tous nos ſujets.—Mettons-nous en marche. Que l'Enſeigne Romaine & l'Enſeigne Bretonne flottent unies enſemble dans les airs. Traverſons ainſi la Cité de Lud & allons au Temple du Grand Jupiter ratifier notre paix. Scellons-la par des fêtes. Allons, marchons. Jamais guerre ne finit ainſi par une ſi prompte paix, avant même que les Guerriers aient lavé leurs mains encore enſanglantées!

FIN.

IL FAUT paſſer condamnation ſur la fable & la conduite de cette Pièce: Shakeſpeare en a tiſſu le Roman invraiſemblable avec une eſpèce d'inſouciance & d'abandon, dont il fait lui-même l'aveu par la bouche d'un des Interlocuteurs de la première Scène. Un des Seigneurs Bretons qui ouvrent la Pièce, déclare à l'autre ſa répugnance à croire que les fils d'un Roi ſoient enlevés au berceau, & qu'on les cherche depuis vingt ans, ſans rien apprendre de leur ſort: l'autre répond « ſans doute cela n'eſt pas vraiſemblable; mais ce n'en eſt pas moins un fait ». Vous entendez Shakeſpeare dire au Lecteur, au Spectateur; « je ſens comme vous le romaneſque de ma fable; mais laiſſez-moi bâtir ſur cette baſe imaginaire, & je ferai ſortir de cette invraiſemblance des Scènes intéreſſantes, des caractères deſſinés avec vérité, & je vous ferai oublier vos juſtes critiques par les ſentimens agréables dont je ſaurai affecter votre imagination & émouvoir vos cœurs. En effet, on ſuit avec intérêt tous les incidens, toutes les aventures qui ſe ſuccédent dans ce Drame. On s'arrête avec volupté ſur pluſieurs Scènes charmantes; & Cloten même nous attache. Sa ſtupidité jette de tems à autre quelques éclairs de bon ſens; mais il manque de jugement: il n'eſt pas ſans courage, mais c'eſt un courage brutal & ſauvage, qui le rend plus ridicule qu'eſtimable. On reconnoît en lui l'abus du pouvoir dans un caractère emporté & ſans éducation; il ſert à faire ſortir davantage les vertus & le mérite de Poſthumus. Mais c'eſt Imogène qui eſt la Reine du tableau: & c'eſt ſur ce caractère principal qu'il faut arrêter ſon attention.

Toutes les fois qu'on donne à Londres Cymbeline, on ne ſe laſſe point d'applaudir le rôle d'Imogène. Il y a dans ce caractère

une douceur aimable & une délicateſſe de ſentiment, qui le rendent ſingulièrement intéreſſant. L'amour eſt la paſſion dominante; mais l'amour conjugal, l'amour le plus légitime & le plus tendre, le plus fidèle & le plus pur.

On ne connoît bien la force, le caractère d'une paſſion dominante, & l'influence des cauſes étrangères qui peuvent en modérer l'activité, que quand la crainte, l'eſpérance, la douleur & d'autres affections ſemblables, excitées par les circonſtances, viennent à manifeſter, à déployer toute ſa violence. Si l'amour domine, les paſſions ſubalternes qui l'accompagnent ſont miſes en action par la douleur de la ſéparation, par la crainte de l'inconſtance & par la triſte perſuaſion de n'être plus aimé. La ſéparation nous livre au chagrin & aux regrets; la crainte de l'inconſtance excite la jalouſie ou une tendre inquiétude; & la certitude de n'être plus aimé plonge dans le déſeſpoir. Ces trois ſituations ſont l'objet des (†) réflexions qui ſuivent.

IMOGENE inſtruite par Piſanio des circonſtances particulières du départ de ſon époux, s'exprime ainſi:

« Ah! moi, j'aurois voulu briſer les fibres de mes yeux dans leurs efforts pour le voir plus long-tems, juſqu'à ce qu'il fût devenu dans l'éloignement plus petit que la pointe de mon aiguille: oui, mes regards l'auroient ſuivi, juſqu'à ce que de la groſſeur d'un inſecte imperceptible il ſe fût tout-à fait évanoui dans l'air, & alors, j'aurois détourné les yeux & pleuré ».

Pouvoit-on mieux peindre les déchirements d'un cœur qu'on arrache à l'objet de ſon amour, & les efforts douloureux d'une paſſion pour retenir le bien qui lui échappe?

(†) Ces Remarques ſont de William Richardſon.

Dans l'abſence nos penſées ſuivent les perſonnes que nous aimons. Une partie du plaiſir que nous avons à les voir, s'attache à leur ſouvenir. Ainſi l'idée de Poſthumus charme Imogène : ſes déſirs & les vœux ſecrets de ſon cœur la rappellent ſans ceſſe à ſa penſée.

Imogène, perſuadée que Poſthumus s'occupe à certaines heures de ſon amour & à en remplir les tendres devoirs, ſe livre à cette idée, & embraſſe avec tranſport toutes les images chéries qui l'accompagnent :

« Je ne lui ai point fait mes adieux ! j'avois tant de choſes tendres à lui dire. Avant que j'aie pu lui dire, comme je ſongerois à lui à certaines heures ; quelles penſées ! quels ſouvenirs j'aurois ! tantôt l'un, tantôt l'autre : avant que j'aie pu lui faire jurer, qu'aucune femme d'Italie ne lui feroit jamais trahir mon amour & ſon honneur, lui recommander de ſonger, au point du jour, à midi, à minuit, à s'unir à moi dans nos prières : car alors je ſuis dans les Cieux pour lui ! »

On y voit cette ſenſibilité de caractère ſi douce & ſi rare, qui eſt exemte de fiel, & ne ſe permet jamais d'invectives. Imogène ſe plaint de la ſévérité de Cymbeline, mais ſans l'accuſer. Ce n'eſt pas le reſſentiment, c'eſt la douleur qui parle. Dans ſes réflexions ſur l'injuſtice de la Reine, elle voit en elle la cauſe de ſes malheurs, jamais un objet de haine. Outragée, affligée à l'excès, elle s'occupe de ſes peines & oublie les outrages :

« Avant que j'aie pu lui donner le dernier baiſer du départ, que j'aurois placé entre deux mots charmans ; mon père ſurvient, & comme le ſouffle tyrannique du Nord tue les fleurs dans le bouton, ſa préſence glace ſur nos lèvres toutes les tendreſſes qui étoient près d'en éclore ».

« Un Père cruel ! une perfide Marâtre, un ſtupide ſoupirant qui s'obſtine à pourſuivre une femme déjà engagée & qui a ſon Epoux banni ! O quel Epoux ! oh ! c'eſt lui qui couronne & comble tous mes chagrins : c'eſt lui qui renouvelle à chaque inſtant toutes mes douleurs. (†) Plus un cœur eſt noble & ambitieux dans ſes déſirs, plus il eſt miſérable ».

Conſidérons maintenant la ſituation d'Imogène alarmée par de cruels doutes ſur la fidélité de Poſthumus.

Rien de plus inexplicable dans notre nature que les contradictions apparentes d'une paſſion. Nous ne pouvons croire capable d'ingratitude une perſonne qui a notre amour ou notre eſtime, & pourtant nous écoutons le plus léger ſoupçon : le moindre ſigne de changement nous effraie. Quiconque nous avertit de nous défier des proteſtations d'un ami ou du ſoûris d'une Maîtreſſe, n'obtient de nous que le mépris ou l'indignation ; & nous recherchons avec une ſcrupuleuſe & maligne attention le ſens d'un mot qui échappe ; nous mettons plus d'importance & de ſagacité pour approfondir un ſigne de tête, qu'il n'en faudroit pour gouverner un Empire : une légère inattention, un regard diſtrait nous jettent dans le déſeſpoir. Voilà ce qui ouvre le cœur d'Imogène à une foule d'inquiétudes & de craintes, quoiqu'elle ſoit attachée à Poſthumus par le plus tendre & le plus pur amour.

JACHIMO qui veut la tromper, & qui ſait que l'indifférence & l'infidélité ſont les ſeuls crimes qu'une Amante ne pardonna jamais, cache ſes projets en affectant un tranſport ſubit d'admiration à la vue de ſa beauté.

« Eh quoi ? Les hommes ſont-ils inſenſés ? La Nature leur aura

(†) C'eſt la leçon d'une autre Edition.

donné des yeux pour voir cette voûte immenſe : riche dôme qui couronne la terre & les mers ; des yeux qui peuvent diſtinguer ces globes enflammés ſur nos têtes, & cette foule de pierres brillantes ſemées ſur nos rivages ! Et avec des organes ſi précieux, ils ne pourront pas faire la différence de la laideur & de la beauté !

IMOGENE.

D'où naît votre étonnement ?

JACHIMO.

Ce ne peut être la faute des yeux : il eſt des animaux bien moins intelligens que l'homme, qui, placés entre ces deux créatures, exprimeroient à celle-ci leurs déſirs, & repouſſeroient l'autre par les grimaces du dédain. Ce n'eſt pas la faute du jugement : l'idiot en fait de beauté, ſait voir & bien choiſir.

IMOGENE.

Quelle eſt donc, digne Étranger, la cauſe de cette extaſe où je vous vois ? Cet état n'eſt pas naturel. Seriez-vous indiſpoſé ? »

Toute paſſion, toute émotion violente a ſa cauſe réelle ou imaginaire. La colère naît toujours de la crainte de l'offenſe, & l'eſtime n'exiſte que par l'opinion de l'excellence de ſon objet. Convaincus phyſiquement, pour ainſi dire, de cette loi invariable dans la marche des paſſions, nous ne voyons jamais une perſonne vivement émue, ſans penſer qu'elle en a ou croit en avoir ſujet. La vue d'un homme très-affligé nous perſuade, qu'il a eſſuyé un grand malheur, ou du moins qu'il ſe l'imagine. L'Italien ruſé ne feint tant de ſurpriſe & d'étonnement, que pour mettre en jeu ce penchant de la nature ; & Imogène, ſéduite par de trompeuſes apparences, eſt portée à le croire. Une curioſité inquiète preſſe les queſtions qu'elle fait ſur Poſthumus. Elle reçoit une

réponſe préparée pour augmenter ſes craintes, & ſon cœur laiſſe voir la peine qu'il éprouve.

« La ſanté de mon époux ſe conſerve-t-elle bien? De grace apprenez-le-moi.

JACHIMO.

Très-bien, Madame.

IMOGENE.

Eſt-il diſpoſé à la gaieté? J'eſpère, qu'il l'eſt.

JACHIMO.

Exceſſivement gai. Rome n'a point d'étranger auſſi jovial, auſſi folâtre: on l'appelle le joyeux Breton.

IMOGENE.

Lorſqu'il étoit ici, il étoit enclin à la mélancolie, & ſouvent ſans en ſavoir la cauſe. »

Bientôt le perfide prête à Poſthumus des ſentimens contraires à la foi du mariage & peu favorables au beau ſexe: nouveau moyen qu'il emploie pour aigrir les ſoupçons d'Imogène.

« Et puis voilà notre joyeux Breton qui rit aux éclats, & qui s'écrie en ſe tenant les flancs: le moyen de ne pas rire, lorſqu'on ſonge, que l'homme qui ſait par l'Hiſtoire, par tous les récits, par ſa propre expérience, ce qu'eſt la femme, & ce qu'il lui eſt impoſſible de ne pas être, va languir & captiver ſes libres heures dans un eſclavage volontaire.

IMOGENE.

Eſt-ce que mon époux tiendroit ce langage?

JACHIMO.

Oui, Madame, & il a les yeux plein de larmes à force de rire:

c'eſt une fête que de ſe trouver là, & de le voir ſe moquer du François; mais le Ciel le ſait; il eſt des hommes qui ont bien des reproches à ſe faire!

IMOGENE.

Ce n'eſt pas lui, j'eſpère. »

Ce mot *j'eſpère* eſt ici la juſte expreſſion d'une extrême anxiété. La certitude d'un bien avenir produit une attente pleine de confiance: l'évènement eſt douteux, quand on *eſpère*.

Jachimo emploie toute ſorte de ruſes. L'état d'Imogène ſemble exciter ſa pitié; la pitié ſuppoſe le malheur: l'imagination de la Princeſſe de plus en plus agitée s'alarme tout-à-fait. Elle ne voit que l'infidélité de Poſthumus qui puiſſe la rendre un objet de pitié. La conduite myſtérieuſe de Jachimo devient ſon plus grand ſupplice. Elle ne connoît pas la nature & l'étendue de ſes malheurs. Cette incertitude lui laiſſe tout à craindre. La réſiſtance que le fourbe lui oppoſe, ſa répugnance feinte à accuſer ſon époux, font croire qu'il lui eſt attaché, & donnent du poids à ſes imputations. Dans ſes tourmens, la Princeſſe hors d'elle-même ne peut plus délibérer de ſang froid. A proportion que ſes anxiétés croiſſent, elle devient crédule & ſe tient moins ſur ſes gardes. La délicateſſe de ſon amour pour Poſthumus, qui lui appartient à titre d'époux, conſerve pourtant ſa force, & elle diſſimule ſon trouble par des queſtions indirectes.

JACHIMO.

« D'un côté je ſuis forcé à l'admiration, & de l'autre à la pitié.

IMOGENE.

Et quel objet, Seigneur, excite votre pitié?

JACHIMO.

Deux Créatures, que je plains du fond du cœur.

IMOGENE.

En ſuis-je une, Seigneur? Vos regards s'arrêtent ſur moi: quel grand revers appercevez-vous en moi, qui mérite votre pitié?

JACHIMO.

Hélas! ce que j'y vois? — Comment peut-on fermer les yeux à ce bel aſtre, pour chercher la volupté dans les ténèbres d'un cachot, dans le ſein de la laideur?

IMOGENE.

De grace, Seigneur, énoncez plus clairement vos réponſes à mes queſtions. Pourquoi ſuis-je l'objet de votre pitié? »

Les mouvemens ſubits & paſſionnés de Jachimo, l'attachement qu'il montre pour Poſthumus, l'intérêt qu'il prend, en apparence, aux peines d'Imogène, ſon obſtination à ne pas lui découvrir la nature de ſes malheurs, ajoutent aux perpléxités de l'eſprit les angoiſſes d'un cœur trop ſenſible, & cette criſe violente la précipite dans les piéges de l'homme faux, qui ceſſe de lui être ſuſpect. Il en devient plus hardi. Sa douleur étudiée, ſon indignation feinte colorent une accuſation plus directe. Se plaindre de ſa deſtinée, faire à Poſthumus des reproches amers, ſembloient la ſuite naturelle de tant d'injures reçues. Ainſi parle ordinairement une paſſion violente & malheureuſe. Mais le genie de Shakeſpeare invente des caractères plus nobles, & il a donné à celui d'Imogène des traits ſublimes qui lui ſont particuliers. Le charme & la pureté de ſes ſentimens, une tendre & délicate confiance dans le cœur qu'elle poſſéde, font taire

ici la douleur & le reſſentiment. Elle ſait que le ſoupçon eſt un ſigne de foibleſſe, & jalouſe de l'honneur de ſon époux, elle répond avec une paiſible réſignation :

« Mon époux, je le crois, a oublié la Bretagne ».

Lorſqu'elle n'éprouvoit que de la crainte, elle montroit de l'eſpérance : à préſent qu'elle eſt convaincue de ſon malheur, elle ne montre encore que de la crainte.

Il y a un état de l'ame qui eſt le dernier degré de la douleur, lorſque le mal eſt préſent & inévitable. La raiſon s'obſcurcit alors & notre ame, abattue par la terreur des calamités qui l'aſſiégent, s'éclipſe pour ainſi dire tremblante & conſternée, comme ſi la Nature alloit s'anéantir. On voudroit preſqu'être anéanti ſoi-même, pour échapper à des maux dont l'idée eſt inſupportable. On ne peut détourner le danger qui menace ; on cherche du moins, ſans ſavoir pourquoi, à ignorer ſon approche. *Ne me dites plus rien*, s'écrie la Princeſſe convaincue de ſes infortunes & accablée de ſes douleurs.

Jachimo voit enfin le moment de ſon triomphe, & ne doute pas qu'Imogène ſi cruellement outragée ne ſe livre à un reſſentiment bien naturel. Il lui inſpire donc des idées de vengeance. Le fourbe ne connoiſſoit pas l'inviolable pureté de l'amour dans une belle ame. Imogène ſurpriſe & offenſée de ſes offres infâmes, doute auſſi-tôt de ſon témoignage. Elle croit encore à la fidélité de ſon époux : ſon cœur où renaiſſent de ſi chères eſpérances, les embraſſe avidement & repouſſe avec dédain les efforts d'un vil délateur ; ſa colère ſoudaine éclate avec violence contre lui.

IMOGENE.

« Qu'entends-je ? — Hola, Piſanio.

JACHIMO.

Souffrez que je ſcelle ſur vos lèvres mon dévouement à vos ordres.

IMOGENE.

Loin de moi! — Je condamne ma foibleſſe, de t'avoir écouté ſi long-tems. »

Ce paſſage ſubit de la conſternation & du découragement à un mouvement plein de vigueur excité par le plus tendre eſpoir & par le plus juſte courroux, eſt trop naturel pour qu'on n'en ſente pas la beauté. L'inquiétude d'Imogène adoucie par l'amour & modérée par une tendre confiance dans ſon mari, eſt un modèle de la touchante ſenſibilité d'un bon cœur. Toutes les émotions qu'elle éprouve ſont cauſées non par la jalouſie, mais par cette inquiétude qui caractériſe une douleur mêlée d'attendriſſement, au lieu que la jalouſie eſt cruelle, violente & vindicative. L'amour inquiet eſt un ſentiment qu'on plaint & qu'on chérit. La jalouſie eſt une paſſion qui excite la pitié, mais une pitié mêlée d'averſion & d'effroi.

Poſthumus trompé par les calomnies de Jachimo, éprouve les horreurs de la jalouſie, & dans la fougue de ſon reſſentiment, il ordonne à Piſanio d'immoler ſon épouſe. Le ſage confident, perſuadé de l'innocence d'une ſi chère victime, déſobéit à ſon maître, n'écoute que la pitié, & révèle ce barbare projet. L'imputation d'un crime eſt le coup le plus terrible pour une ame noble & vertueuſe. Quand on n'eſt pas capable d'une action ou d'une intention criminelle; quand on éprouve pour le crime un excès d'horreur inconnue aux ames communes, & qu'on ſe voit chargé des accuſations des méchants, on ſe croit l'objet d'une forte averſion; le remord qui ne devroit

déchirer que la conſcience des ſcélérats, tourmente pendant quelque tems ces ames douées d'une ſenſibilité vive & que tout affecte. La perſécution des méchans, le déshonneur & l'opprobre les affligent plus que des cœurs moins délicats & moins purs, qui par cette raiſon mépriſent plus aiſément le jugement des hommes. L'innocence peut rougir comme le crime, & ſes aimables traits ſont ſouvent profanés par un déſordre involontaire. Pour échapper à des malheurs qu'elle n'a point mérités, Imogène rentre en elle-même & y cherche de la conſolation. Sa vertu ſurpriſe & indignée des reproches qui la flétriſſent, en triomphe au fond de ſa conſcience, & ſe repoſe ſur elle-même.

« Infidèle à ſa couche ! Qu'eſt-ce qu'être infidèle ? Eſt-ce d'y veiller les nuits en ſongeant ſans ceſſe à lui ? d'y pleurer au ſon de toutes les heures ? & ſi le ſommeil ſaiſit la nature épuiſée, de le rompre auſſi-tôt par un rêve effrayant dont lui ſeul eſt l'objet ? Eſt-ce là être infidèle à ſa couche ? »

Mais le reſſentiment ſuit ſi naturellement un outrage odieux, que les ames les plus douces en ſont ſuſceptibles. Il eſt vrai qu'il ne les bouleverſe point par de longues & violentes ſecouſſes. C'eſt un orage d'un moment. Le ſouvenir d'un ancien attachement ramène auſſi-tôt la ſérénité. Si tout le blâme peut retomber ſur un vil ſéducteur, c'eſt ſur ce lâche auteur de nos maux que s'épuiſera notre courroux.

« Moi, infidèle ! Ta conſcience, Jachimo, eſt témoin.... — C'eſt lui que tu accuſas d'infidélité, & dès-lors tu parus à mes yeux un odieux ſcélérat : aujourd'hui tes traits me ſemblent moins hideux. Quelque ſyrène d'Italie, qui doit au fard toute ſa beauté, aura ſurpris ſon cœur. »

Le reſſentiment d'Imogène éclate, diſparoît & s'éteint comme l'éclair dans une vaſte ſolitude. Il ne lui reſte que ſa douleur.

« Et moi, malheureuſe, je ne ſuis plus à ſes yeux qu'une femme ſurannée, un meuble paſſé de mode, & dont il faut ſe défaire. »

Elevée dans l'opulence, ſans avoir l'habitude du malheur, ſans avoir juſques-là connu les chagrins, elle s'égare dans des déſerts où elle ne rencontre que des rochers arides, où elle eſt expoſée à toute ſorte de dangers, à la faim, à la mort; elle ne s'en plaint pas. Son déſeſpoir eſt d'être abandonnée, trahie, perſécutée par l'homme dont la conſtance pouvoit ſeule la ſoutenir, à qui ſeul elle avoit confié ſon repos. Inſenſible à tout le reſte, elle trouve ici *le comble de la misère*. Toute l'horreur de la cruauté & de l'ingratitude ſont pour le Spectateur. Imogène, qui en eſt l'objet, ſouffre en ſilence. Au lieu de ſe répandre en invectives, elle ſe contente de déplorer ſa triſte ſituation.

Le crime d'une perſonne avec laquelle nous ne ſommes pas liés, & dans laquelle on ne reconnoît pas une vertu éminente, nous fait ſentir de l'indignation contre l'individu, ſans rien conclure contre l'eſpèce.

Mais quand nous trouvons le vice dans les cœurs où nous nous attendions à trouver la perfection, chagrins & humiliés de ce qu'une vertu qui nous paroiſſoit ſi ſolide & ſi vraie n'eſt qu'une ſpécieuſe & perfide apparence, nous nous défions de tout mérite & nous regardons tous les hommes ſur l'intégrité deſquels nous n'avons pas d'auſſi sûrs témoignages, avec une indifférence & une réſerve qui nous tiennent ſur nos gardes & nous éloignent d'eux.

« Jadis, après la trahiſon d'Enée, tous les amans fidèles de

ſon

ſon tems, furent crus perfides comme lui : jadis les pleurs du fourbe Sinon décrièrent bien des larmes ſincères, & privèrent de pitié les vrais malheureux. Et toi auſſi, Poſthumus, ton exemple fera calomnier tous les hommes vertueux; plus d'un amant généreux & tendre ſera traité de parjure & de traître, d'après ton crime. »

Imogène, sûre de ſon innocence, convaincue de la perfidie de Poſthumus, abîmée dans ſa douleur, devient indifférente à la vie, & s'offre à la mort, victime volontaire de la barbarie de ſon époux.

« Viens, Piſanio, ſois fidèle à ton maître : exécute ſes ordres, & quand tu le reverras, atteſte lui mon obéiſſance. Vois, c'eſt moi qui tire ton épée moi-même; prends-la de ma main; ouvre ce cœur, aſyle innocent de mon amour. — Piſanio, je t'en conjure, hâte-toi, la victime implore le coup. Où eſt ton poignard ? Tu es trop lent à obéir à ton maître, lorſque ſon ordre eſt auſſi mon déſir. »

Terminons ces remarques en expliquant plus en détail, comment une paſſion dominante offenſée a pu conduire Imogène au déſeſpoir & la rendre indifférente à la vie; ou plutôt quelle eſt l'origine du déſeſpoir & par quelle déplorable révolution ceux qui par leur conſtitution phyſique & par leur fortune ont tous les moyens de jouir des plaiſirs de la vie, s'en dégoûtent & quittent bruſquement la fête ſans en attendre la fin.

On a remarqué qu'il eſt toujours dans l'ame une paſſion qui domine, non-ſeulement ſur les autres paſſions, mais ſouvent ſur la raiſon même qu'elle combat ſans ceſſe. A meſure qu'une paſſion s'affermit, les autres, devenues plus foibles, languiſſent.

Elles agiſſent rarement, leurs jouiſſances ne donnent qu'un plaiſir momentané: on les néglige, elles ſe découragent & ſe détruiſent. Alors ſi la paſſion dominante long-tems encouragée, vivement animée par les ſonges brillans de l'eſpérance, ſoutenue par des habitudes fondées ſur le caractère & ſur l'organiſation même, vient à trouver un obſtacle invincible, après qu'elle a ſuſpendu & anéanti l'activité des principes & des affections qui lui étoient contraires, quelle amertume dans ſon déſeſpoir! Quelle déſolation! Les effets de la douleur n'étant point arrêtés ni balancés par d'autres paſſions, ſe font cruellement ſentir à une ame livrée à elle-même.

Mais qui eſt plus ſujet à ces afflictions étranges, que ceux que la Nature a doués d'une extrême ſenſibilité? Vivement frappés de chaque impreſſion qu'ils reçoivent, ils ſont tout ſentiment, & leur ame eſt ouverte aux plus cruelles angoiſſes. Gardons-nous donc de concentrer notre bonheur dans la ſatisfaction d'une paſſion unique. La Nature toujours ſage & prudente nous a donné des facultés propres à différens plaiſirs, & a multiplié les ſources de notre félicité. « N'écoutez ni une paſſion tyrannique ni une » Philoſophie trop auſtère. Buvez dans toutes les coupes de » l'honnête volupté avec modération & avec reconnoiſſance. »

NOTES DE CYMBELINE.

ACTE PREMIER. Scène VII, page 36.

(1) Ce Monologue du Docteur paroît assez inutile. Le personnage n'a ni projet en tête, ni passion dans le cœur, ni remords dans l'ame, rien qui le force à parler si long-tems pour s'instruire de ce qu'il sait. Johnson.

page 38.

(2) Le mot Anglois est *Leigers*. *Leiger* est celui qui réside dans une Cour étrangère pour y négocier les intérêts de son Maître. Ce mot peut venir de *Liegan*, mot Saxon, qui signifioit, *être hors de son pays*. On rapporte d'un Ambassadeur, qu'étant à Venise il écrivit avec la pointe d'un diamant sur une glace cette définition d'un Ambassadeur. *Honorable Espion, envoyé pour résider dans un autre Etat & veiller aux intérêts de sa République.*

Scène VIII, page 39.

(3) Dans l'Edition de Johnson on lit *desire* au lieu de *degree* : *plus un desir est illustre, plus il est malheureux*. Les hommes sont malheureux en proportion de leur sensibilité. Plus une ame a de sentimens délicats, d'honneur & de vertu, plus elle donne prise aux chagrins & au malheur. Imogène avec une ame plus commune se fût contentée du grossier Cloten, & n'eût pas aspiré à un époux d'un mérite rare & sublime; & par-là elle auroit évité les persécutions dont elle étoit la victime : c'est cette délicatesse de sens & de goût qu'elle appelle *a Glorious desire*. Warburton.

ACTE III. Scène première, page 86.

(1) La première fois que les Romains pénétrèrent dans l'Angleterre, ils crurent avoir découvert un nouveau monde. L'Archevêque de Cantorbery étoit anciennement appellé *Alterius orbis Papa*. Grey.

[*Ibid.*] (2) Tout le monde connoît ce mot de Céſar. Il l'employa dans la lettre où il rendoit compte à ſon ami Amintius de ſa victoire ſur Pharnaces. Grey.

page 87.

(3) Céſar fut battu deux fois par Caſſibelan. Comme il vouloit remonter la Tamiſe juſqu'à Trinovantum, il donna contre les pieux enfoncés dans la rivière par l'ordre de Caſſibelan. Il courut le plus grand danger. Il perdit pluſieurs vaiſſeaux, & des milliers d'hommes qui furent noyés.

[*Ibid.*] (4) *Lud*, anciennement *Trinovantum*. Londres d'abord porta le nom de *Caerlud*, & par corruption, *Caerlondon*; & enfin *London* tout court. Elle fut rebâtie par *Lud*, frère aîné de Caſſibelan. Hiſt. de Monmouth.

Scène ii, page 92.

(*) Papier noir comme l'encre qui t'a ſouillé: feuille inſenſible, peux-tu être complice de cette action criminelle, & offrir aux yeux la pure blancheur de l'innocence?

page 93.

(5) *Milford*, un des ports les plus ſpacieux & les plus sûrs de l'Europe; célèbre par l'entrée de Henri VII, dont l'arrivée donna le premier préſage de tems plus heureux à l'Angleterre épuiſée par les guerres civiles. Camden.

SCÈNE IV, page 104.

(6) *Some Jay of Italy*, Quelque Geai d'Italie. Le mot Italien *Putta*, ſignifie également *un Geai* & une *Fille de joie*. L'Omonymie eſt peut-être fondée, dit Warburton, ſur la gaieté du plumage de cet oiſeau.

[*Ibid.*] (7) Lorſque Poſthumus a cru ſa femme infidèle, il s'eſt emporté contre le ſexe entier, qu'il a calomnié.—Imogène ſur des preuves plus fortes de l'infidélité de ſon mari, n'accuſe point le ſexe, & n'étend point ſa faute au-delà du coupable. Le Poëte peint d'après nature. L'homme plus vain de ſa raiſon, la croit déshonorée, lorſqu'il eſt trompé, & aime mieux flatter ſa vanité de l'idée que c'eſt une diſgrace inévitable, attendu le penchant général des femmes à l'infidélité. La femme au contraire ne croit point ſon amour-propre intéreſſé dans cet accident, & ne va point chercher des conſolations auſſi extravagantes; elle ſoulage ſa douleur & ſon reſſentiment, en rejettant ſon malheur ſur les artifices de quelque coquette ruſée & ſans pudeur. WARBURTON.

SCÈNE V, page 115.

(8) Dans ce tems-là les Bretons combattoient dans des chariots armés en guerre. Aux deux bouts de l'eſſieu étoient attachés des harpons & des faux qui emportoient des rangs entiers de Soldats & les hachoient miſérablement. GREY.

(*) SCÈNE VIII, page 130,

Une place de Rome.

Deux Sénateurs Romains paroiſſent avec les Tribuns.

PREMIER SÉNATEUR.

VOICI la teneur de l'Edit Impérial. « Qu'attendu que la Milice

ordinaire agit maintenant contre les Pannoniens & les Dalmatiens, & que les Légions qui ſont dans les Gaules, ſont trop affoiblies pour entreprendre nos guerres contre les Bretons révoltés, nous enrôlions les volontaires & les citoyens pour cette expédition. » Il crée Lucius Proconſul, & vous, Tribuns, il vous autoriſe à faire ſur le champ ces levées. Vive à jamais Céſar.

LES TRIBUNS.

Lucius eſt-il Général de l'armée?

SECOND SÉNATEUR.

Oui.

LES TRIBUNS.

Eſt-il maintenant dans les Gaules?

PREMIER SÉNATEUR.

Oui, à la tête des Légions dont je parlois, & que vos recrues doivent renforcer. Les termes de votre commiſſion vous fixeront le nombre de Soldats & le jour de la marche.

LES TRIBUNS.

Nous ferons notre devoir.

ACTE IV. Scène II, page 137.

(*) Comme ſi le ſoupir naiſſoit du regret de n'être pas ſon ſourire, & que le ſourire ſe moquât du ſoupir qui fuit d'un ſi céleſte aſyle, pour aller ſe mêler aux vents qu'inſultent les Matelots.

Scène IV, page 147.

(*) Une joie ſans motif, des lamentations vaines, ſont des folies de ſinge & des plaintes d'enfant.

Scène v, page 148.

(*) *Comment trouver le fond & le rivage où ta lourde Caraque peut le plus aiſément aborder ? Caraque*, navire de charge, péſant & lent. Warburton.

page 150.

(1) *Robin Red-Breaſt*, Rouge-gorge. On prétend que cet oiſeau, lorſqu'il trouve le cadavre d'un homme, lui couvre au moins le viſage & quelquefois le corps entier de mouſſe. Grey.

page 153.

(2) On trouve le même adieu funèbre dans Lucien. Τίνιος ἄθλιον ἔκειτι πτῆσις · ἔκειτι δίψησις.

ACTE V. Scène première, page 169.

(1) Ce Monologue eſt dans la Nature. C'eſt une ame agitée de trouble & de remords, qui ſe ſoulage & énonce ſans réflexion tous ſes ſentimens l'un après l'autre, à meſure qu'ils ſe ſuccédent. Ils ſortent, pour ainſi dire, tout chauds de ſon cœur. Poſthumus condamne d'abord l'excès de ſon emportement. Enſuite pour ſe ſoulager lui-même du poids de ſon crime, il en rejette une partie ſur Piſanio. Il eſſaie après de calmer ſon ame un moment par l'idée qu'il n'a été que l'aveugle inſtrument dont les Dieux ſe ſont ſervi pour opérer le bonheur d'Imogène ; il ſe promet, après un ſi grand forfait, de ne plus faire de mal ſur la terre, & de ne pas combattre le pays qu'il a ſi cruellement outragé. Mais ne pouvant plus ſupporter la vie, il veut la perdre en défendant la cauſe de la juſtice, & mourir dans l'obſcurité d'un homme qui ne doit plus prétendre qu'à être oublié ſur la terre. Johnson.

Scène ii, page 176.

POSTHUMUS.

(*) Voulez-vous faire des vers là-deſſus, & en faire une

plaiſanterie. Tenez, en voici. Deux enfans, un vieillard près de ſa ſeconde enfance, un défilé, ont été le ſalut des Bretons, & le fléau des Romains.

LE COURTISAN.

Ne prenez pas d'humeur.

POSTHUMUS.

Hé pourquoi en prendrois-je ? Je ſerai toujours l'ami d'un homme qui n'oſe pas tenir tête à ſon ennemi : car s'il ſuit conſtamment ſon caractère, je ſais qu'il ne tardera pas à déſerter auſſi mon amitié. Vous m'avez mis en humeur de rimer.

SCÈNE III, page 181.

(*) *Une Muſique céleſte ſe fait entendre. Une viſion apparoît en ſonge à Poſthumus. Sicilius Léonatus, père de Poſthumus, s'élève ſous la forme d'un vieillard, vêtu en guerrier. Il tient par la main une ancienne Matrône. C'eſt ſon épouſe, mère de Poſthumus. Après des ſons plus doux & plus tendres paroiſſent les deux Léonatus, frères de Poſthumus, le ſein découvert & offrant les bleſſures dont ils périrent à la guerre : ils font un cercle autour de Poſthumus endormi.*

SICILIUS.

CESSE, Maître du tonnerre ; ceſſe de faire éclater ton courroux ſur les frêles mortels.

Querelle le Dieu Mars, ou réprimande Junon, qui compte tes adultères & s'en venge.

(*) Ici eſt une viſion, un *maſque* (*Maſcarade*), & une prophétie, qui interrompent le cours de la Fable ſans aucune néceſſité : il y a tout lieu de croire que c'eſt une addition étrangère, & qui n'eſt point de Shakeſpeare. POPE.

Mon malheureux fils n'a-t-il pas toujours fait le bien ? Hélas ! je n'ai jamais vu ſes traits.

Je quittai la vie, lorſqu'il repoſoit encore dans le ſein maternel, attendant le terme marqué par la nature.

Jupiter, ſi tu es, comme le diſent les hommes, le père des orphelins, tu aurois bien dû être le ſien, & le défendre contre les fléaux qui affligent la terre.

LA MERE.

Lucine ne m'a point prêté ſon ſecours : elle m'a enlevé de la vie au milieu des douleurs de l'enfantement ; & mon cher Poſthumus, arraché de mes entrailles, a pouſſé les premiers cris de la vie au milieu de ſes ennemis. O tendre objet de pitié !

SICILIUS.

La puiſſante Nature l'a ſi bien formé ſur le beau modèle de ſes ancêtres, qu'il a, digne héritier du fameux Sicilius, mérité les louanges de l'Univers.

UN FRERE.

Lorſque les années l'eurent mûri, & qu'il fut devenu homme, quel autre, dans la Bretagne, eût pû ſoutenir le parallèle avec lui, & quel autre eût pu ſe montrer ſon rival aux yeux d'Imogène, qui ſavoit ſi bien aprécier le mérite ?

LA MERE.

Victime de ſon mariage imparfait, il a été banni, précipité du ſiège illuſtre des Léonatus, & arraché des bras de ſa chère épouſe, de ſa ſenſible Imogène.

SICILIUS.

Pourquoi as-tu ſouffert, qu'un Jachimo, un vil Italien in-

ſeſſât ſa tête & ſon cœur du poiſon de la jalouſie, & que mon fils devînt ſans néceſſité le jouet des mépris de ce ſcélérat.

SECOND FRERE.

Ce ſont les injuſtes Deſtins, qui nous ont fait quitter nos paiſibles demeures, à nos parens & à nous leurs fils qui, en combattant pour notre patrie, avons péri en braves pour ſoutenir avec honneur les droits de Ténantius, en fidèles Vaſſaux.

PREMIER FRERE.

Poſthumus a montré la même bravoure pour ſoutenir la gloire de Cymbeline. Jupiter, ſouverain des Dieux, pourquoi donc as-tu voulu que les récompenſes qui étoient dues à ſes ſervices ſe changeaſſent en peines & en douleurs?

SICILIUS.

Ouvre les portes de cryſtal des Cieux, jette un regard ſur nous : ceſſe d'exercer ton injuſte pouvoir ſur une race de héros.

LA MERE.

Jupiter, puiſque notre fils eſt vertueux, mets un terme à ſes infortunes.

SICILIUS.

Du haut de ton palais de marbre, abaiſſe tes regards ſur la terre, viens à notre ſecours ; ou nos ombres chétives appelleront, à grands cris, le conſeil des autres Dieux contre ta divinité.

SECOND FRERE.

Secoure-nous, Jupiter, ou nous appellerons de tes décrets, & nous nous ſouſtrairons à ta juſtice.

Tout-à-coup le plafond s'ouvre : au milieu du tonnerre & des éclairs, Jupiter deſcend aſſis ſur ſon Aigle, & tenant ſon foudre. Les Ombres tombent à genoux.

JUPITER.

Foibles Eſprits des régions ſouterraines, ceſſez d'offenſer nos oreilles de vos plaintes : reſtez en ſilence. Quoi, vains fantômes, vous oſez accuſer le Dieu du tonnerre, dont la foudre, vous le ſavez, lancée des cieux, ſoumet la terre révoltée. Frêles ombres de l'Eliſée, quittez ces lieux, & retournez goûter le repos ſur les fleurs de vos plaines toujours vertes : ne vous affligez point des maux qui arrivent aux mortels : ce ſoin vous eſt étranger : c'eſt nous, vous le ſavez, nous ſeuls qu'il regarde. J'afflige l'homme que je chéris le plus, je diffère mes bienfaits pour les rendre plus précieux à ſes yeux. Soyez tranquilles, notre puiſſance relèvera votre fils abattu.

Notre étoile bienfaiſante a préſidé à ſa naiſſance, & c'eſt au pied de nos autels qu'il a juré la foi à ſon épouſe : levez-vous, & diſparoiſſez. Il ſera l'époux & le poſſeſſeur de l'illuſtre Imogène, & ſes infortunes exalteront ſon bonheur.

(*Il fait un ſigne de tête, & laiſſe tomber un livre couvert en or.*)

Placez ſur ſon ſein ce livre où ſont renfermés nos décrets & ſes deſtins.

Evanouiſſez-vous. Ceſſez vos plaintes & les clameurs de votre impatience, ſi vous ne voulez irriter mon courroux. — Aigle, remonte dans mon palais de criſtal.

(*Jupiter remonte dans les Cieux.*)

SICILIUS.

Il eſt deſcendu avec ſon tonnerre : ſon haleine exhaloit une odeur ſulphureuſe. L'aigle céleſte s'abaiſſoit, comme voulant

ſe poſer ſur nous. L'aſcenſion du Dieu rempliſſoit l'air d'un parfum plus doux que celui de nos plaines fleuries. Son royal oiſeau agitoit ſon aîle immortelle & fermoit mollement ſon bec, en ſigne que ſon Dieu étoit ſatisfait.

TOUS *enſemble.*

Nous te rendons graces, ô Jupiter.

SICILIUS.

Les portes de ſon palais céleſte ſe ferment : il eſt entré ſous ſes voûtes radieuſes : retirons-nous, & pour être heureux, exécutons avec ſoin ſes ordres reſpectables. (*Poſthumus s'éveille.*)

(*La viſion s'évanouit.*)

POSTHUMUS.

Sommeil, tu m'as rendu un père : tu m'as créé une mère & deux frères. Mais, ô vains preſtiges, ils ne ſont déjà plus! Ils ſont évanouis auſſi-tôt que formés ; & voilà l'état où je me réveille. — Pauvres infortunés, qui s'appuient ſur la faveur des Grands! Ils rêvent comme j'ai fait : ils s'éveillent & ne trouvent rien. — Mais, hélas! je m'égare : il en eſt qui ſans rêver à la fortune, & ſans la mériter, ſe voient pourtant accabler de ſes faveurs : c'eſt ce qui m'arrive, à moi ; je me vois favoriſé de ce ſonge doré, & ne ſais pas pourquoi me vient ce bonheur. Quels Génies hantent ces lieux ? — Un livre, & d'un prix rare ? (*Il s'en ſaiſit.*)

Ah! ne ſois pas, comme dans notre monde de nouvelle création, une écorce plus riche que ce qu'elle couvre. Ne reſſemble pas à nos Courtiſans. Et que tes bons ſervices répondent à tes promeſſes. (*Il l'ouvre & lit.*)

» Quand la Poſtérité d'un Lion, à elle-même inconnue, ſera trouvée ſans qu'on la cherche, & reçue dans les bras d'une créature tendre & légère comme l'air: lorſque les rameaux d'un cédre auguſte, coupés & morts pendant pluſieurs années, renaîtront pour ſe réunir à leur tronc antique, & reprendront une vie nouvelle, alors Poſthumus trouvera la fin de ſa misère, & la Bretagne heureuſe fleurira dans la paix & l'abondance ».

C'eſt encore un rêve, ou de ces paroles vaines, que prononce la langue de la folie, ſans que le cerveau y ait part: c'eſt l'un ou l'autre, ou ce n'eſt rien. Des mots vuides de ſens, & que la raiſon ne peut deviner — que ce cahos reſte ce qu'il eſt: ma vie lui reſſemble, & j'en veux conſerver le mouvement, ne fût-ce que pour cette reſſemblance. (*Le Geolier entre.*)

LE GEOLIER.

Allons, Priſonnier, êtes-vous prêt à la mort.

POSTHUMUS.

On a trop attendu : prêt, il y a long-tems.

LE GEOLIER.

Un gibet eſt le mot, mon cher : ſi vous êtes prêt pour cela, vous êtes au point qu'il faut.

POSTHUMUS.

Si je puis ainſi repaître agréablement la vue des Spectateurs; la victime aura payé ſon écot.

LE GEOLIER.

C'eſt là un compte qui vous coûte cher, l'ami; mais, il y a une

conſolation, c'eſt que vous n'aurez plus de dettes à payer, plus d'écots de tavernes, qui, s'ils ſervent d'abord à vous mettre en joie, vous attriſtent ſouvent au départ : vous y entrez affamé, vous en ſortez ivre & chancelant : vous êtes fâché d'avoir trop payé, & vous l'êtes encore d'avoir trop reçu : la bourſe & le cerveau tous deux vuides, le cerveau trop peſant à force d'être léger, & la bourſe trop légère parce qu'on l'a ſoulagée de ſon poids. Oh ! vous allez être délivré de toutes ces contradictions. La charité d'une obole de chanvre vous acquitte mille dettes en un tour de main. Vous n'aurez plus d'autre compte : c'eſt une décharge & du paſſé & de l'avenir. Votre tête ſervira de plume, de regiſtre & de comptoir, & votre quittance eſt au bout.

POSTHUMUS.

Je ſuis plus joyeux de mourir, que tu ne l'es de vivre.

LE GEOLIER.

En effet, celui qui dort, ne ſent pas le mal de dents ; mais un homme qui doit dormir de votre ſommeil, & l'officier qui doit lui aider à le mettre au lit, il changeroit volontiers, j'imagine, de place avec ſon guide. Car, voyez, mon cher, vous ne ſavez pas le chemin que vous allez prendre.

POSTHUMUS.

Je le ſais, oui, je le ſais, l'ami.

LE GEOLIER.

Votre mort a donc des yeux : je n'en ai jamais vu dans ſon portrait. Ou quelqu'un vous a promis de ſe charger de vous

conduire, ou vous vous vantez de connoître une route, que j'en ſuis sûr, vous ignorez; ou bien, vous vous jetterez à l'aventure, à tous périls & riſques: & ce que vous aurez mis de tems à arriver au terme de votre voyage, je penſe bien que vous ne reviendrez pas me le dire.

POSTHUMUS.

Je te dis, Geolier, que pour ſe guider dans la route que je vais faire, perſonne ne manque d'yeux, que ceux qui les ferment & refuſent de s'en ſervir.

LE GEOLIER.

Quel conte! qu'un homme ait l'uſage de ſes yeux pour voir un chemin qui les aveugle; car je ſuis sûr que l'échaffaud mène droit à l'aveuglement. (*Un Meſſager vient.*)

LE MESSAGER *au Geolier.*

Ote ces fers: conduis ton priſonnier devant le Roi.

POSTHUMUS.

Tu m'apportes d'heureuſes nouvelles: tu m'appelles à la liberté. Il n'eſt plus de fers pour les morts.

LE GEOLIER.

Je veux donc un gibet, auſſi, moi.

POSTHUMUS.

Tu ſeras plus libre que ne l'eſt un Geolier: il n'eſt point de fers pour les morts. (*Poſthumus & le Meſſager ſortent.*)

LE GEOLIER.

A moins de trouver un homme qui veuille épouſer une potence & engendrer de petits gibets, je n'ai jamais vu avoir plus de penchant pour elle. Cependant, ſur mon honneur, j'en ai vu de plus ſcélérats qui tenoient fort à la vie. Après tout c'eſt un Romain: mais il y en a bien auſſi quelques-uns d'eux qui meurent malgré eux; j'en ferois bien de même, ſi j'étois Romain. Je voudrois que nous n'euſſions tous qu'une même ame, & une bonne ame. O! ce ſeroit la déſolation des Geoliers & des gibets: je parle là contre mon intérêt préſent: mais mon ſouhait y trouveroit auſſi ſon avantage.

SCÈNE IV, page 183.

(*) Qui moins qu'un Médecin devoit annoncer cette nouvelle; mais je fais réflexion, que ſi votre art prolonge quelquefois la vie, la mort viendra ſaiſir auſſi le Médecin.

(2) *Brief Nature: brevis Natura*: c.à.d. qui ébauche à la hâte ſon ouvrage, & ne lui donne pas le fini de l'Art. Nous trouvons dans les Anciens quantité de paſſages, où pour louer les Beautés célèbres, on les compare aux Statues. Ne vous imaginez pas, dit Maxime de Tyr, pouvoir trouver jamais une Beauté naturelle qui le diſpute aux Statues. » Ovide faiſant la deſcription du Cyllare, le plus beau des Centaures, dit qu'il avoit une ſi grande vivacité dans la phyſionomie, que le col, les épaules, la poitrine & les mains étoient ſi beaux, qu'on pouvoit aſſurer qu'en tout ce qu'il avoit de l'homme, c'étoit la même beauté que l'on remarque dans les Statues les plus parfaites. Philoſtrate parlant de la beauté de Neoptolème & de la reſſemblance qu'il avoit avec Achille ſon père, dit qu'en beauté ſon père avoit autant d'avantage ſur lui, que les Statues en ont ſur les beaux hommes. Les

Auteurs

Auteurs modernes ſont du même ſentiment ſur la beauté de l'Antique.

page 211.

(*) NOBLE Envoyé de Rome, faites venir ici votre Augure. Dans mon ſommeil j'ai cru voir le grand Jupiter porté ſur le dos de ſon Aigle, avec d'autres Fantômes brillans ſous la forme & les traits de mes parens. A mon réveil j'ai trouvé cet écrit dans mon ſein. Le contenu en eſt ſi impénétrable, que je ne puis de ces mots former aucun ſens. Faiſons l'épreuve de ſa ſcience dans l'art d'interpréter les ſonges.

LUCIUS *appellant.*

Philarmonus.

L'AUGURE.

Me voici, Seigneur.

LUCIUS.

Liſez, interprétez cet écrit.

L'AUGURE *lit tout haut.*

« Léonatus, tu es la poſtérité du Lion ; c'eſt le ſens des mots qui compoſent ton nom *Léonatus.* Cette créature tendre comme l'air (*à Cymbeline*) c'eſt ta vertueuſe fille : *Mollis aër* dont on a fait *Mulier*; & cette femme, je l'explique par cette épouſe ſi conſtante ; toi, Poſthumus, en ce moment même, tu juſtifies la lettre de l'Oracle : inconnu à toi-même, & trouvé ſans être cherché, tu te vois preſſé dans ſes bras délicats & légers comme l'air.

CYMBELINE.

Son explication n'eſt pas ſans vraiſemblance.

L'AUGURE.

Ce cèdre altier, c'eſt toi, Cymbeline, & tes rameaux coupés

ſont l'emblême de tes deux fils, qui dérobés par Bellarius, & crus morts pendant pluſieurs années, revivent aujourd'hui, & ſont réunis à leur tige couronnée, dont les rejettons promettent à la Bretagne la paix & l'abondance.

ROMEO ET JULIETTE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE DE VERONE.
PARIS, *jeune Comte, couſin du Prince.*
MONTAIGU. } *Deux Nobles déjà vieux, & de deux Familles*
CAPULET. } *ennemies d'une haine héréditaire.*
ROMEO, *fils de Montaigu.*
MERCUTIO, *couſin du Prince & ami de Romeo.*
BENVOLIO, *parent de Romeo.*
TYBALT, *parent de Capulet.*
DOM LAURENCE, *Religieux.*
LE FRERE JEAN.
BALTAZAR, *Domeſtique de Romeo.*
SAMSON & GREGORIO, *Domeſtiques de Capulet.*
ABRAHAM, *Domeſtique de Montaigu.*
UN PAGE *de Paris.*
UN APOTICAIRE.
PETRO, *Domeſtique de la Nourrice de Juliette.*
LADY MONTAIGU.
LADY CAPULET.
JULIETTE, *fille de Capulet, amante de Romeo.*
NOURRICE *de Juliette.*
CITOYENS DE VERONE, MUSICIENS, MASQUES, *&c.*

La Scène au commencement du cinquième Acte ſe paſſe à Mantoue : dans tout le reſte de la Pièce elle eſt à Vérone & aux environs.

Le Sujet eſt tiré des Hiſtoires de Bandel, Religieux Dominicain de Lombardie, qui vivoit dans le ſeizième Siècle : il fut Evêque d'Agen pendant quelques mois. C'eſt dans cette Ville qu'il publia les Nouvelles Galantes qui le rendirent célèbre.

L'inimitié des deux Familles des Capulet & des Montaigu, les Amours de Romeo & de Juliette, & leur fin tragique, ſont des faits hiſtoriques. On voit encore, à ce qu'on aſſûre, la Maiſon des Capulet dans Vérone.

ROMEO ET JULIETTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une rue de Vérone.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAMSON & GREGORIO, *tous deux au ſervice des* CAPULET, *paroiſſent armés de leurs épées & de leurs boucliers.*

SAMSON. (*)

GREGORIO, ſur ma parole, je ne l'endurerai pas; une fois en colère, nous dégaînerons. Je ſuis prompt de la main, quand je ſuis échauffé.

GREGORIO.

Oui, mais tu n'es pas prompt à t'échauffer.

SAMSON.

La vue d'un Montaigu me met au champ.

GREGORIO.

Se mettre au champ, c'eſt fuir ; & pour être brave, il faut attendre l'ennemi de pied ferme : mais toi, quand on t'échauffe, tu prends le large.

SAMSON.

Tout viſage de cette odieuſe famille me verra toujours l'attendre de pied ferme : je prendrai toujours le haut du pavé ſur les gens de la maiſon de Montaigu, hommes ou femmes.

GREGORIO.

Et voilà la preuve que tu es un poltron : car le plus foible cherche toujours à s'appuyer de la muraille.

SAMSON.

Oui, hommes ou femmes, peu m'importe. (*)

GREGORIO.

Mais la querelle n'eſt qu'entre nos Maîtres, & entre ceux, qui, comme nous, ſont à leur ſervice.

SAMSON.

Cela m'eſt égal ; je veux me conduire en tyran. Quand je me ſerai battu avec les hommes, je ſerai cruel avec les femmes.

GREGORIO.

Allons, mon brave, dégaîne : voilà quelqu'un de la maiſon de Montaigu.

(*Abraham & Baltaſar, domeſtiques des Montaigu, paroiſſent venant dans la même rue de Vérone.*)

SAMSON.

Voilà mon épée tirée : Querelle, je vais t'animer.

GREGORIO.

Bon ! tu vas tourner le dos & fuir.

SAMSON.

Mettons la loi de notre côté ; laiſſons-les attaquer les premiers.

GREGORIO.

Pour moi, en paſſant à côté d'eux, je les regarderai de travers. Ils le prendront mal, s'ils veulent.

SAMSON.

Dis plutôt, s'ils l'oſent. Moi, (†) je mordrai mon pouce en les fixant ; & s'ils le paſſent ſous ſilence, ce ſera un affront pour eux. (*Abraham & Baltaſar, qui avancent toujours, ſe trouvent aſſez près pour entendre le propos précédent.*)

(†) C'étoit un geſte inſultant.

ABRAHAM, *d'un ton querelleur.*

L'ami, mords-tu ton pouce pour nous narguer ?

SAMSON.

Moi, je mords mon pouce.

ABRAHAM.

Eſt-ce pour nous inſulter, dis ?

SAMSON, *bas à Gregorio.*

Aurons-nous la loi de notre côté, ſi je réponds, *oui* ?

GREGORIO.

Non pas.

SAMSON, *à Abraham.*

Non, ce n'eſt pas préciſément pour vous inſulter que je mords mon pouce ; mais... je mords mon pouce, moi.

GREGORIO, *à Abraham.*

Cherchez-vous querelle ?

ABRAHAM.

Querelle ? Non.

SAMSON.

Si vous cherchez querelle, je ſuis bon pour vous : je ſers un auſſi bon maître que vous.

ABRAHAM.

Pas un meilleur !

SAMSON.

Soit . . .

GREGORIO, *bas à Samſon.*

Dis, meilleur. . . . J'apperçois un des parens de mon Maître. (*Benvolio arrive*).

SAMSON, *à Abraham.*

Oui, un meilleur Maître.

ABRAHAM.

Tu mens.

SAMSON.

L'épée à la main, ſi vous avez du cœur. (*à Gregorio.*) Souviens-toi de ta botte ſecrète.

(*Ils ſe battent*).

BENVOLIO, *accourant l'épée nue pour les ſéparer.*

Voulez-vous vous ſéparer, Inſenſés ? Remettez vos épées : vous ne ſavez ce que vous faites.

TYBALT *arrivant, à Benvolio.*

Quoi, l'épée à la main, parmi ces hommes ſans honneur ? Tourne-toi, Benvolio, & vois ta mort.

BENVOLIO.

Je ne veux que mettre la paix ici. Remets ton épée, ou ſers-t'en pour m'aider à ſéparer ces hommes.

TYBALT *furieux.*

Quoi, l'épée nue ! Et tu parles de paix ? Je hais ce mot, comme je hais l'enfer, tous les Montaigu & toi : défends-toi, lâche. (*Ils ſe battent.*)

(*Surviennent trois ou quatre citoyens de Vérone, armés*).

L'OFFICIER *qui les conduit.*

Vos hallebardes, vos maſſues, vos pertuiſanes : Frappons, donnons ſur eux, tombons ſur les Capulet, tombons ſur les Montaigu.

(*Arrivent le vieux Capulet en robe, & ſa femme.*)

CAPULET.

Quel eſt ce bruit ? Donnez-moi ma (1) longue épée. Hola !

LADY CAPULET.

Vous, une épée ? Des béquilles plutôt, pour ſoutenir vos pas chancelans.

CAPULET.

Mon épée, vous dis-je : j'apperçois le vieux Mon-

taigu. Il agite la ſienne, & la fait ſifler dans l'air, pour me braver.

(*Montaigu paroît venant d'un autre côté, avec ſa femme qui veut le retenir.*)

MONTAIGU.

C'eſt-toi, lâche Capulet? — Ne me retenez pas, laiſſez-moi en liberté.

LADY MONTAIGU.

Vous ne ferez pas un ſeul pas pour vous expoſer aux coups de votre ennemi.

(*Le Prince arrive avec ſa ſuite.*)

LE PRINCE.

Sujets rébelles, ennemis de la paix, profanateurs de ces armes, que vous ſouillez du ſang de vos concitoyens. Quoi! ils n'obéiront pas à ma voix? Hola! Vous, hommes changés en bêtes féroces, qui ne vous laſſez pas d'éteindre votre rage funeſte dans les flots d'un ſang iſſu de vos veines, ſous peine des ſupplices, jettez ces armes de vos mains ſanglantes, ces armes n'ont pas été forgées pour cet uſage: écoutez la ſentence de votre Prince irrité.

Déjà trois diſcordes civiles, nées d'une vaine parole, ont, par vous, vieux Capulet, par vous,

Montaigu, troublé la tranquillité de notre Ville, & trois fois, pour ſéparer vos haines invétérées, nos vieillards de Vérone ont dépouillé les graves ornemens qui conviennent à leur âge, & ont armé leurs mains décrépites d'épées auſſi vieilles qu'elles, & rongées par la rouille d'une longue paix. Si jamais vous troublez encore le repos de nos rues, vos têtes paieront pour la paix violée. Qu'en ce moment tous ſe retirent. Vous, Capulet, ſuivez-moi, & vous, Montaigu, vous vous rendrez ce ſoir à notre Cour de Juſtice; vous apprendrez là mes intentions ſur cette rixe. Encore une fois, ſous peine de mort, que tous ſe retirent.

(*Tous ſortent. Capulet ſuit le Prince.*)

SCÈNE II.

MONTAIGU, LADY MONTAIGU & BENVOLIO.

LADY MONTAIGU.

Qui donc a rallumé de nouveau cette ancienne querelle? Répondez, mon neveu, y étiez vous, lorſqu'elle a commencé?

BENVOLIO.

Les domeſtiques de votre ennemi & les vôtres étoient déjà ici, & ſe battoient vivement avant que je ſois arrivé; j'ai tiré l'épée pour les ſéparer. Dans l'inſtant ſurvient le violent Tybalt, l'épée nue, qu'il agitoit autour de ſa tête, me provoquant par ſes défis: tandis que nous nous portions des coups réciproques, les deux partis groſſiſſoient par la foule des ſurvenans, & l'on combattoit des deux parts, lorſqu'enfin a paru le Prince, qui les a ſéparés.

LADY MONTAIGU.

Où eſt Romeo? L'avez-vous vu aujourd'hui? Je ſuis bien aiſe qu'il ne ſe ſoit pas trouvé à cette émeute.

BENVOLIO.

Ce matin, Madame, une heure avant que le Soleil montrât ſa face adorée aux portes d'or de l'Orient, l'inquiétude de mon ame m'a chaſſé de ma demeure. Je ſuis venu errer dans le bocage de Sycomores, qui bordent, au Couchant, les remparts de la Ville. Dans cette promenade matinale, j'ai apperçu votre fils. Auſſi-tôt j'ai tourné mes pas vers lui; mais lui, il m'évitoit, & je l'ai vu ſe gliſſant dans l'épaiſſeur du bois. Moi, jugeant des affections de ſon cœur par celles du mien, & ſachant que les hommes ne ſont jamais plus occupés que lorſqu'ils cherchent le plus la ſolitude, j'ai ſuivi mon penchant, en ceſſant de ſuivre ſes traces, & j'ai évité avec plaiſir un homme qui ſembloit en avoir à m'éviter de même.

MONTAIGU.

On l'a vu plus d'une fois dévancer l'aurore dans cette promenade, mêlant ſes larmes à la roſée du matin, & pouſſant dans les airs de profonds ſoupirs: mais, toujours, dès que le Soleil, qui réjouit tous les êtres, commençoit à ouvrir les rideaux du lit de l'aurore, auſſi-tôt, fuyant ſes rayons, mon triſte fils, rentre furtivement à la maiſon; & là, s'empriſonne ſeul dans ſon appartement, ferme les

fenêtres au jour naiſſant, & repouſſant de toutes parts la lumière, il ſe forme autour de lui une ſeconde nuit. Cette humeur deviendra noire & funeſte, ſi un bon conſeil n'en tarit la ſource.

BENVOLIO.

Mon noble oncle, en connoiſſez-vous la cauſe ?

MONTAIGU.

Je ne la connois point, ni n'ai pu encore l'apprendre de lui.

BENVOLIO.

Avez vous employé quelques moyens pour le faire parler ?

MONTAIGU.

Je l'ai importuné des inſtances de ma tendreſſe, je l'ai fait ſolliciter par nombre de mes amis. Mais il eſt le ſeul confident de ſes ſentimens : j'ignore s'il s'en fait à lui-même l'aveu ſincère. Il eſt ſi ſecret, ſi renfermé, qu'il échappe à toutes les recherches. Son cœur, impénétrable à la vue, reſſemble au bouton de roſe que ronge un ver caché, avant que ſes jeunes feuilles s'ouvrant aux douces haleines de l'air, épanouiſſent toute ſa beauté aux rayons du Soleil. (2)

S'il nous étoit poſſible de pénétrer la cauſe de ſa mélancolie, nous porterions remède à ſon mal auſſitôt qu'il nous ſeroit connu.

(*Romeo paroît dans l'éloignement.*)

BENVOLIO.

Ha! je l'apperçois : voudriez-vous vous éloigner? Je veux ſonder la cauſe de ſa triſteſſe; ou j'aurai ſon ſecret, ou j'eſſuierai bien des refus.

MONTAIGU.

Demeure ici après nous : je déſire bien que tu puiſſes réuſſir à tirer de ſa bouche l'aveu de la vérité. — Venez, madame, retirons-nous.

(*Romeo paſſe & gagne un bois qui borde Vérone : Benvolio court à lui, & le joint.*)

BENVOLIO.

Cher Couſin, je te donne le ſalut du matin.

ROMEO.

Quoi? Le jour eſt-il ſi peu avancé?

BENVOLIO.

Neuf heures viennent de ſonner.

ROMEO.

Ah! Malheureux que je ſuis! Que les heures triſtes paroiſſent

paroiſſent longues ! Etoit-ce mon père que j'ai vu s'éloigner ſi vîte de ce lieu ?

BENVOLIO.

C'étoit lui. — Quel eſt donc le chagrin qui allonge ainſi les heures de Romeo ?

ROMEO.

Le chagrin de ne pas poſſéder l'objet dont la poſſeſſion feroit couler rapidement mes heures.

BENVOLIO.

Etes-vous amoureux ? (*)

ROMEO.

D'un amour ſans eſpoir.

BENVOLIO.

Hélas ! Faut-il que l'Amour, qui s'annonce d'abord ſous des traits ſi doux, ſe montre à l'épreuve un tyran ſi dur & ſi cruel !

ROMEO *diſtrait.*

Où dînerons-nous aujourd'hui ? — Quel eſt donc le tumulte dont a retenti cette place ? . . . Mais, non, ne t'amuſe pas à me le raconter : j'ai tout entendu. — Il y a ici bien des combats à livrer avec la haine :

mais il y en a bien plus encore à ſoutenir avec l'amour ! (*En ſe frappant le ſein.*) O amour, que la haine empoiſonne ! O haine où ſe mêle la tendreſſe ! — Amour ! étrange ſentiment, qui de rien crée tout ! Chimère féconde en tourmens ! Paſſion vaine & ſérieuſe ! Chaos informe d'illuſions brillantes & fortunées ! Affection indéfiniſſable, qui ſoulage & opprime l'ame, l'illumine & l'obſcurcit ; brûle & glace, tue & ranime le cœur ! Voilà l'amour que je ſens : cher Benvolio, n'es-tu pas tenté de rire de pitié ?

BENVOLIO.

Non, couſin ; je le ſerois plutôt de pleurer.

ROMEO.

Bon cœur, pourquoi ?

BENVOLIO.

De voir le chagrin dont ton cœur ſenſible eſt oppreſſé.

ROMEO.

Mon ame eſt aſſez accablée de mes propres chagrins ; ce tendre intérêt que tu me montres, en augmente encore le poids, & ta douleur aggrave la mienne. — (*) Amour ! ô, ſentiment plein de raiſon & de

folie ! Poiſon amer qui tue ; doux baume qui répare & conſerve. (†) — Couſin, adieu. (*Il veut ſortir*).

BENVOLIO.

Attends-moi, je veux t'accompagner : ſi tu me quittes ainſi, tu m'offenſes.

ROMEO.

Non, ce n'eſt point ton couſin qui te parle : je ne me reconnois plus moi-même : ce n'eſt point Romeo que tu vois devant toi : Romeo n'eſt point ici : il exiſte quelque part ailleurs.

BENVOLIO.

Apprends-moi donc quelle eſt celle que tu aimes ?

ROMEO.

Oh ! J'aime un ange, ſous les traits d'une mor-

(†) Nous retranchons ici une ſuite d'antithèſes & de concetti. Shakeſpeare peint dans cette Pièce des Italiens : & l'on ſait quel étoit dans ce tems-là en Italie le ton & le langage des Amans. Leurs Poëtes ſont remplis de ces concetti, qu'ils mêloient aux ſentimens les plus tendres & les plus paſſionnés. Dans cette Pièce l'expreſſion de l'Amour ſe reſſent quelquefois de ce ſtyle figuré & de ces antithèſes. Shakeſpeare donne à ſes caractères le langage & les mœurs du tems ; & ce qui n'eſt plus pour nous vérité de ſentiment & d'expreſſion, l'étoit davantage pour d'autres Peuples & d'autres Siècles.

telle ; mais une mortelle invulnérable aux traits de l'Amour. Son cœur eſt inacceſſible aux tendres propos : ſes yeux modeſtes évitent la rencontre dangereuſe des regards. Ce n'eſt pas elle qui ouvrira ſon ſein à l'or, qui corrompt les vertus les plus céleſtes. — Oh ! quand elle mourra, la beauté périra avec elle.

BENVOLIO.

A-t-elle donc juré de reſter vierge ?

ROMEO.

Elle a abjuré l'amour (*) : & ſon vœu cruel donne la mort à un infortuné qui ne vit que pour elle.

BENVOLIO.

Laiſſe-toi gouverner par mes conſeils : oublie-la dans tes penſées.

ROMEO.

Enſeigne-moi donc à ceſſer de penſer.

BENVOLIO.

En donnant une pleine liberté à tes yeux ; en les promenant ſur d'autres Belles.

ROMEO.

Ces maſques heureux qui couvrent le front des Belles, quoique noirs & difformes, notre imagina-

tion les pénétre, & voit la beauté qu'ils cachent aux yeux. Montre-moi une femme qui ſurpaſſe toutes les Belles : ſa vue de même ne ſervira qu'à me rappeller celle dont la beauté efface la ſienne. Va, tu ne peux jamais m'apprendre à l'oublier. L'aveugle privé tout-à-coup de la lumière, oublie-t-il jamais le tréſor qu'il a perdu ?

BENVOLIO.

Je te prouverai la bonté de mon conſeil ; ou ne fais aucun cas de mes paroles. (*Ils ſortent*).

SCÈNE III.

CAPULET, PARIS, UN DOMESTIQUE.

CAPULET.

Et Montaigu auſſi eſt enchaîné comme moi par la même défenſe : nous ſommes tous deux menacés de la même peine ; & il ne ſera pas difficile, je penſe, à deux vieillards de notre âge, d'entretenir la paix enſemble.

PARIS.

Vous êtes deux hommes d'honneur, tous deux également eſtimables ; & c'eſt une choſe déplorable

que vous ayez ſi long-tems vécu dans l'inimitié. Mais, parlez, Seigneur, que répondez-vous à ma demande?

CAPULET.

Ce que je vous ai dit ſouvent. Ma fille eſt encore étrangère dans le monde : elle n'a pas vu quatorze printems : laiſſons deux printems de plus épanouir nos fleurs, avant de la croire en âge d'être épouſe.

PARIS.

De plus jeunes filles qu'elle ſont devenues des mères heureuſes.

CAPULET.

Mais elles ſe flétriſſent trop tôt, ces mères prématurées. — La terre a englouti toutes mes eſpérances, & ne m'a laiſſé que Juliette : elle eſt l'héritière fortunée de mes biens. Honnête Paris, faites-lui votre cour ; gagnez ſon cœur, ma volonté dépend de ſon conſentement : ſi elle le donne, le mien ſuivra ſon choix, & ma réponſe confirmera la ſienne. — Ce ſoir, je donne cette fête ſi ancienne dans ma famille, j'y ai invité pluſieurs convives, mes amis : venez en augmenter le nombre. Vous ſerez un ami de plus & le très-bien venu. Vous verrez mon modeſte logis tout éclatant de Beautés qui éclipſeront les étoiles du firmament. Le plaiſir qu'éprouvent les robuſtes laboureurs au tems où Avril, vêtu de ſa robe nouvelle,

preſſe de ſes pas les pas lents du languiſſant hiver; vous le ſentirez à ma fête, au milieu des jeunes boutons de roſe dont elle ſera parée. Examinez-les toutes, écoutez-les toutes, & fixez votre goût ſur la plus accomplie. Dans la foule de ces jeunes Beautés vous verrez auſſi ma fille: ſi elle n'a pas tout leur mérite, du moins elle fera nombre avec les autres.

Allons, venez, ſuivez-moi. (*A un domeſtique*). (*) Toi, parcours les rues de Vérone; ſonge à trouver les perſonnes dont les noms ſont inſcrits ſur cette liſte, & dis-leur que la maiſon & le maître ſont préparés pour les bien recevoir. (*Capulet & Paris ſortent.*)

SCENE IV.

BENVOLIO & ROMEO.

BENVOLIO.

ALLONS, mon ami: un feu étouffe un autre feu: une douleur eſt adoucie par le ſentiment d'une autre douleur: guéris un déſeſpoir par un autre déſeſpoir: laiſſe entrer par tes yeux dans ton cœur le doux poiſon d'un amour nouveau, & tu détruiras le venin de ta première paſſion.

ROMEO.

Ton remède eſt merveilleux. (*)

BENVOLIO.

Nous avons ce ſoir une brillante aſſemblée.

ROMEO.

Où donc ?

BENVOLIO.

Chez les Capulet : c'eſt l'ancienne fête de leur famille : ta Roſaline, que tu aimes tant, y ſera avec toutes les Belles les plus renommées de Vérone : viens avec moi, & d'un œil ſans prévention, parcouts ces Beautés, compare-les avec ta Belle, & tu ſeras forcé de convenir qu'elle eſt auprès d'elles ce qu'eſt le corbeau près de la colombe.

ROMEO.

Jamais mes yeux, fidèles à la vérité, ne ſe prêteront à cette illuſion ſacrilège. (*) Une femme plus belle que mon Amante ! Le ſoleil qui voit tout, n'a jamais vu ſon égale, depuis qu'il éclaire le monde.

BENVOLIO.

Bon ! Tu l'as trouvée belle, parce que tu l'as vue ſans objet de comparaiſon : ſon image eſt peinte dans tes yeux ſeule & ſans rivale. Mais viens la comparer aux Beautés qui brilleront à cette fête, & tu appercevras en elle une foule d'imperfections.

ROMEO.

Je veux bien te ſuivre à cette fête : non pour y chercher cette Beauté que tu ſuppoſes, mais pour y jouir de la préſence de l'objet qui m'eſt cher. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE V.

La Maiſon de Capulet.

LADY CAPULET & LA NOURRICE *de* JULIETTE.

LADY CAPULET.

NOURRICE, où eſt ma fille? Appellez-la : qu'elle vienne me parler.

LA NOURRICE.

Sur mon honneur, je lui ai dit de venir. (*Elevant la voix.*) Hé bien mon agneau! Ma mignonne! Mon bijou... où eſt donc cette petite fille? Juliette?

JULIETTE *vient.*

Qui m'appelle?

LA NOURRICE.

Votre mère.

JULIETTE.

Me voici, Madame, que déſirez-vous de moi ?

LADY.

Nourrice, laiſſez-nous un moment, nous avons à parler en ſecret.... — Non, revenez, nourrice, je me ſuis raviſée : vous ſerez témoin de notre entretien. — Vous ſavez que ma fille eſt d'un joli âge.

LA NOURRICE.

D'honneur, je puis vous dire ſon âge à une heure près.

LADY.

Elle n'a pas quatorze ans.

LA NOURRICE.

Je gagerois quatorze de mes dents (& à mon grand chagrin, il faut dire qu'il ne m'en reſte plus que quatre) qu'elle n'a pas encore quatorze ans. Combien avons-nous d'ici au premier d'Août ?

LADY.

Quinze jours ou plus.

LA NOURRICE.

Plus ou moins ; à quelques jours de l'année que vienne le ſoir du premier d'Août, elle aura quatorze

ans. Suzanne & elle, Dieu béniſſe les ames chrétiennes ! étoient du même âge. Suzanne eſt avec Dieu, c'étoit une trop bonne fille pour moi. Mais, comme je diſois, le ſoir du premier Août, Juliette aura ſes quatorze ans ; elle les aura, sûr : je me le rappelle à merveille. Il y a à préſent onze ans depuis le tremblement de terre, & elle étoit déjà ſévrée. Jamais je ne l'oublierai : de tous les jours de l'année, c'eſt ce jour-là, je m'en ſouviens bien : car alors j'avois frotté d'abſinthe le bout de mon ſein ; j'étois aſſiſe au Soleil contre le mur du colombier ; Signor Capulet & vous, vous étiez à Mantoue. — Oh ! j'ai bonne mémoire : & comme je vous diſois, dès qu'elle eut goûté de l'abſinthe dont j'avois frotté le bout de mon ſein, & qu'elle l'eût trouvée amère, la petite follette prît de l'humeur & ſe brouilla avec le teton ; dans le moment voilà le colombier qui tremble, & moi auſſi. Oh ! il ne fut pas beſoin, je vous jure, de me dire de m'enfuir : Et de cette époque là il y a onze ans aujourd'hui. Car alors elle pouvoit déjà ſe tenir ſur ſes pieds & aller ſeule : oui, elle pouvoit, en vérité, courir & roder tout autour en ſe balançant ſur ſes petites jambes : & en effet, ce fut la veille même de ce jour-là qu'elle tomba, & elle ſe briſa le front ; & alors mon mari, Dieu ſoit avec

ſon ame, c'étoit un joyeux corps! Il releva l'enfant. *Ah! oui, dit-il, tu te laiſſes tomber ſur la face; quand tu auras plus d'eſprit..... N'eſt-ce pas, Juliette?* Et par Norre-Dame, la petite folichonne ceſſa auſſi-tôt ſes cris, & dit, *oui.* Voyez, comme un mot dit par jeu & en riant, devient aujourd'hui une vériré. Oh, j'en réponds, je vivrois mille ans, que je ne l'oublierois jamais : *n'eſt-ce pas, Juliette?* dît mon mari : & la petite morveuſe auſſi-tôt s'appaiſa & dît, *oui.*

LADY.

En voilà aſſez : je vous prie, ceſſez vos propos.

LA NOURRICE.

Et pourtant je vous jure, elle avoit ſur le front une boſſe auſſi groſſe qu'un œuf d'oiſeau ; un coup dangereux, & elle pouſſoit des cris aigus.

JULIETTE.

Arrêtez-vous, Nourrice, je vous en prie.

LA NOURRICE.

Allons, j'ai fini. Que Dieu vous marque du ſceau de ſes graces. Vous étiez la plus jolie enfant que j'aie jamais nourrie : ſi je peux vivre aſſez pour vous voir mariée, je mourrai contente.

LADY.

Et le mariage eſt juſtement le ſujet dont je ſuis venu cauſer avec elle. — Dites-moi, Juliette, ma fille, quelles ſont vos diſpoſitions pour le mariage ?

JULIETTE.

C'eſt un honneur auquel je n'ai jamais penſé.

LA NOURRICE.

Un honneur ! Si je n'avois pas été votre Nourrice, je dirois que vous auriez ſucé la ſageſſe avec le lait.

LADY.

Hé bien ! commencez d'aujourd'hui à y ſonger, au mariage : de plus jeunes filles que vous, qui ſont ici dans Vérone, des Dames très-conſidérées, ſont déjà mères ; & moi, je m'en ſouviens bien, j'étois déjà votre mère à l'âge où vous voilà fille encore. Pour trancher le mot, le brave Paris vous recherche pour épouſe.

LA NOURRICE.

C'eſt un Cavalier, ma fille, oh c'eſt un Cavalier tel que le monde entier.. — Oh, c'eſt un homme fait au tour.

LADY.

C'eſt la plus belle fleur du Printems de Vérone.

LA NOURRICE.

Oh, oui, la fleur : oui, la fine fleur.

LADY.

Qu'en dites-vous ? Vous ſentez-vous du goût pour ce Cavalier ? Ce ſoir vous le verrez à notre fête. Conſidérez bien tous les traits de ſon viſage, & vous verrez que le pinceau du plaiſir & de la beauté les a formés. Répondez-moi en un mot ; ſentez-vous que vous puiſſiez l'aimer ?

JULIETTE.

Je le conſidérerai pour l'aimer, ſi la vue fait naître l'amour ; mais je ne laiſſerai prendre à mon inclination que l'eſſor permis par votre conſentement.

UN DOMESTIQUE.

Madame, tous les convives ſont raſſemblés ; le ſouper eſt ſervi ; on n'attend que vous, on demande ma jeune Maîtreſſe ; dans l'office, on maudit la Nourrice ; votre abſence excite l'impatience & le trouble : je vous conjure, ne tardez pas à me ſuivre.

LADY.

Nous te ſuivons. Allons, Juliette : le Comte nous attend.

LA NOURRICE.

Allez, ma fille, allez; ajoûtez d'heureuſes nuits à de beaux jours. (*Elles ſortent.*)

SCÈNE VI.

Une rue devant la Maiſon de Capulet.

ROMEO, MERCUTIO, BENVOLIO *paroiſſent avec cinq ou ſix autres Maſques, ſuivis de flambeaux & de tambours.*

ROMEO.

Hé bien, eſt-ce là ce que nous dirons pour notre excuſe; ou ſi nous entrerons ſans faire aucune apologie?

BENVOLIO. (3)

Le tems de ces longues harangues eſt paſſé. Nous n'aurons point de Cupidon, un bandeau ſur les yeux, portant un arc à la Tartare fait de bois peint, pour épouvanter les Dames; ni de prologue à bégayer d'après le Souffleur. Qu'ils nous meſurent des yeux, s'ils veulent: nous les meſurerons de même, & nous voilà partis.

ROMEO.

Donnez-moi une torche : triſte comme je ſuis, je porterai le flambeau.

MERCUTIO.

Vraiment, Romeo, il faudra bien que tu danſes comme les autres.

ROMEO.

Non pas moi, ſur ma parole. Vous autres, vous avez le cœur libre & le pied léger : moi, j'ai une ame de plomb qui m'appéſantit ſur la terre & me rend immobile.

MERCUTIO.

Tu es Amant ; emprunte les aîles de l'Amour.

ROMEO.

L'Amour m'a trop cruellement bleſſé de ſon dard, pour que je puiſſe voler avec ſes aîles.

MERCUTIO.

Si l'Amour te maltraite, maltraite l'Amour, rends-lui bleſſure pour bleſſure, & tu le dompteras. — Donnez-moi ce maſque... pour cacher un autre maſque. (*Il met ſon maſque.*) Que m'importe à préſent quel œil curieux parcoure mes difformités ? Voici un front poſtiche qui rougira pour moi.

BENVOLIO.

BENVOLIO. (*)

Allons, nous brûlons ici nos flambeaux en vain : frappons & entrons.

ROMÉO.

Moi, je ne ſuis pas d'humeur d'entrer à ce Bal.

MERCUTIO.

Peut-on t'en demander la raiſon ?

ROMÉO.

J'ai fait un ſonge cette nuit.

MERCUTIO.

Oh je vois que la Fée des ſonges (†) t'a viſité cette nuit. C'eſt elle qui fait accoucher l'imagination. Sous une forme auſſi mince que l'agathe qui brille au doigt d'un Sénateur, tirée par deux atomes, elle effleure & chatouille la joue des mortels aux heures de leur profond ſommeil. Son char eſt une coquille de noix creuſée par (†) l'induſtrieux écureuil, ou par le vet-coquin, qui depuis un tems immémorial

(†) La Reine Mab. Cette deſcription des Songes qui nous paroîtra fort étrange, eſt célèbre en Angleterre.

(†) Alluſion à de vieux Contes de Fées bien connus du tems de Shakeſpeare.

fabrique les chars des Fées. Les rayons de ſes longues roues ſont faits des pattes du faucheur (†) des jardins : une aîle de ſauterelle forme l'impériale de ſa voiture. Les rênes ſont tiſſues de la plus fine toile d'araignée ; les harnois, des rayons humides d'un clair de lune. Sur le ſiége un moucheron nocturne vêtu de gris conduit le char. A l'os d'un grillon pend ſon fouet, dont la mèche eſt une pellicule imperceptible. Dans cet équipage mignon, la Fée des ſonges galoppe les nuits au travers du cerveau des Amans, & ils rêvent d'amour : elle ſe promène ſur les genoux des hommes de Cour, & ils rêvent de révérences ; ſur les doigts des Avocats, & ils rêvent d'épices ; ſur les lèvres des Dames, & elles rêvent de baiſers. Tantôt elle monte ſur le nez d'un Procureur, & auſſi-tôt il ſubodore un procès ; tantôt avec la queue d'un pourceau de dîme, elle chatouille le nez d'un gros Prébendaire endormi, & il voit un ſecond bénéfice à ſolliciter. Tantôt elle grimpe ſur la nuque d'un Soldat, & dans l'inſtant il rêve d'ennemis qu'il pourfend, de brèches, d'embuſcades, de coutelas d'Eſpagne, de profondes raſades qu'il boit à la ronde : le tambour réſonne à ſon oreille, il s'éveille en ſurſaut, & dans

(†) Araignée des champs, à longues pattes.

ſa frayeur il marmotte en jurant une ou deux prières, puis ſe rendort. C'eſt la même Fée, qui dans la nuit treſſe les crinières des chevaux, (†) applatit & mêle leurs boucles enſorcelées, préſage de malheur. C'eſt elle encore qui viſite les jeunes filles dans leur couche virginale, & qui dans la négligence & l'abandon du ſommeil leur inſpire de tendres (†) ſonges: c'eſt elle qui.....

ROMEO *qui ne l'écoutoit qu'à demi, & rêvant à ſa paſſion, l'interrompt.*

Ceſſe, ceſſe, Mercutio, de prodiguer tes vaines paroles.

MERCUTIO.

Tu as raiſon, car je parle de ſonges: fruits d'un cerveau oiſif & frivole, créés du néant, enfantés par l'imagination vaine, qui eſt d'une ſubſtance auſſi légère que l'air, & plus inconſtante que le vent, qui careſſant le ſein glacé du Nord, ſoudain s'irrite, s'en éloigne bruſquement, & tourne ſa face vers le Midi qui verſe la roſée.

(†) C'étoit une ſuperſtition du tems, qui paroît née de l'horrible maladie de la Pologne, appellée *Plica Polonica.*

(†) Les Anglois admirent ce Morceau, comme une deſcription ingénieuſe & poétique des extravagances de l'imagination dans les rêves.

BENVOLIO.

A merveille : mais le ſouper eſt fini, & nous arriverons trop tard.

ROMEO.

Je crains, moi, que nous n'arrivions trop tôt. J'ai dans mon ame un preſſentiment, que quelque évènement qui eſt encore ſuſpendu à mon étoile, attend pour fondre ſur ma tête, l'époque fatale de cette fête nocturne, & viendra terminer le cours de l'odieuſe vie qui eſt renfermée dans mon ſein, par l'attentat d'une mort prématurée : mais que celui qui conduit ma deſtinée, me dirige : allons, mes amis, conduiſez-moi.

BENVOLIO.

Battez, tambours.

(*Ils marchent autour du Théâtre, puis ſortent.*)

SCÈNE VII. (*)

Le Théâtre repréſente une Salle de la Maiſon de CAPULET, *illuminée & préparée pour le Bal : des Orcheſtres ſont placés aux deux bouts : les Capulet, les Convives & des Maſques des deux Sexes rempliſſent la Salle.*

CAPULET.

SALUT, Cavaliers : & vous, jeunes Dames, dont les pieds ne ſont pas affligés de cors, je vous tiens aujourd'hui : il n'y a pas à s'en dédire, il faudra s'évertuer. Laquelle de vous oſera refuſer de danſer ? Celle qui fera la dédaigneuſe, je dirai qu'elle a des cors aux pieds. Brillante jeuneſſe, nobles Cavaliers, ſoyez tous les bienvenus. J'ai vu le tems où je portois un maſque auſſi, & où je pouvois conter fleurette à l'oreille des Dames. Ce tems eſt paſſé ; il eſt paſſé, paſſé. — Allons, Muſiciens, commencez. Ouvrez le bal, ouvrez le bal : qu'on faſſe de la place : allons, jeunes Demoiſelles, commencez la danſe.

(*Les inſtrumens jouent & l'on danſe.*)

Plus de flambeaux, holà, Valets. Qu'on ôte les

tables, éteignez le feu : la ſalle devient trop chaude. Ah ! voilà un divertiſſement imprévu qui vient fort à propos. Mon cher parent (*à un Capulet qui reſtoit debout*) aſſéyez-vous, aſſéyez-vous, bon couſin Capulet : car vous & moi nous avons paſſé nos jours de danſe. Combien y a-t-il depuis cette dernière Maſcarade que nous fîmes enſemble ?

SECOND CAPULET.

Par Notre-Dame, il y a trente ans.

CAPULET.

Bon, mon ami : il n'y a pas tant, il n'y a pas tant. C'étoit à la nôce de Lucentio : la Pentecôte peut venir quand elle voudra : mais ce jour là il y aura quelque vingt-cinq ans : nous y allâmes en maſque.

SECOND CAPULET.

Il y a davantage, davantage : ſon fils eſt plus âgé que cela : ſon fils a trente ans.

PREMIER CAPULET.

Vous me direz cela, à moi ? Il n'y a pas deux ans que ſon fils étoit encore en tutelle. (*à un domeſtique.*) Dis-moi quelle eſt cette Belle ?

ROMEO *masqué & déguisé en Pélerin, à Benvolio,*

(Lui montrant Juliette sans se déclarer davantage.)

Remarques-tu cette jeune Beauté, là-bas, dont la belle main décore la main de ce Cavalier?

BENVOLIO.

Je ne la connois pas.

ROMEO.

Oh! sa beauté efface l'éclat de tous ces lustres. Elle brille sur le front de la nuit, comme un diamant à l'oreille basannée d'un Africain. Quelle blancheur éblouissante! Elle éclipse toutes ses compagnes. Oh! elle est trop accomplie pour un mortel: non la terre n'étoit pas digne de posséder ce trésor. Quand la danse aura cessé, j'observerai la place où elle ira se reposer, & en touchant sa main délicate, je ferai mon bonheur. Quoi, mon cœur a-t-il aimé jusqu'à ce moment? Non, je ne connoissois pas la beauté: voilà la première que j'aie vue.

TYBALT *considérant Romeo.*

A sa voix, cet homme doit être un Montaigu. Page, donne-moi mon épée. Comment, ce misérable osera venir ici, caché sous un masque grotesque,

pour insulter avec mépris à notre fête? Par la famille & l'honneur de mon parent, je ne crois pas faire un crime, en l'étendant mort ici même.

CAPULET *qui voit le mouvement de Tybalt.*

Qu'y a-t-il, mon neveu? Pourquoi ces armes & cet emportement?

TYBALT.

Mon oncle, cet homme est un Montaigu: c'est notre ennemi; un lâche qui est venu ici nous braver & se moquer de notre fête.

CAPULET.

Est-ce le jeune Romeo, est-ce lui?

TYBALT.

C'est lui-même, c'est cet odieux Romeo.

CAPULET.

Modérez-vous, honnête neveu; laissez-le en paix, il a l'air d'un noble Cavalier; & pour dire la vérité, tout Vérone parle de lui & le vante comme un jeune homme vertueux, & d'une grande espérance. Je ne voudrois pas, pour tous les trésors de cette ville, qu'il reçût ici, dans ma maison, la moindre insulte. Cal-

mez-vous donc ; ne faites pas attention à lui : c'eſt ma volonté : & ſi vous avez quelque reſpect pour moi, prenez un viſage gracieux & quittez cet air menaçant qui ſied ſi mal dans une fête.

TYBALT.

Cet air ſied bien dans une fête où s'introduit un hôte auſſi odieux : je ne l'y ſouffrirai pas.

CAPULET.

Il y ſera ſouffert : je vous dis qu'il le ſera : quoi donc, jeune homme ? Suis-je le maître ici, ou vous ? Retirez-vous. Vous ne le ſouffrirez pas ? Dieu me pardonne : vous voudrez faire une émeute parmi mes Convives ? Vous ferez ici l'entendu ; vous ferez le Maître ? . . .

TYBALT.

Mon oncle, c'eſt une honte . . .

CAPULET.

Retirez-vous, retirez-vous, jeune étourdi. — Oui, ce que je dis eſt ſérieux . . . Ce tour pourroit bien vous faire du tort . . . Je ſais ce que je dis. Il faudra que vous veniez ici me contrarier ? En vérité ; vous prenez bien votre temps. Fort bien, mon ami. — Vous

êtes un fat, ſortez, tenez-vous tranquille, ou... — Plus de lumières; plus de lumières. — Cela eſt honteux. Je vous forcerai bien à être tranquille. — Allons, de la gaieté, mes amis.

TYBALT.

Cette patience forcée & la bouillante colère dont je ſuis plein, dans l'effort de leurs mouvemens contraires, me donnent le friſſon de la fièvre. Hé bien, je me retirerai; mais la douceur apparente que m'impoſe maintenant cette contrainte, ſe tournera en fiel amer.

(*Il s'éloigne.*)

(*Romeo danſe avec Juliette, & l'emmène enſuite au bord du théâtre & ſe démaſque. Il lui prend la main.*)

ROMEO.

Si ma main profane oſe toucher la main d'une Immortelle, & que ce ſoit un crime, voici ma douce pénitence : mes lèvres vont l'expier par un tendre baiſer.

JULIETTE.

Beau Pélerin, vous vous faites injure : c'eſt en baiſant la main que les Pélerins ſaluent; ils touchent la main des Saints qu'ils vont viſiter.

ROMEO.

Mais les Pélerins ont auſſi des lèvres.

JULIETTE.

Oui, mais elles ſont conſacrées à prier.

ROMEO.

Oh bien ! Chère Immortelle ! ſouffrez que mes lèvres dépoſent ici leur prière.

(*Il lui baiſe encore la main.*)

(*) LA NOURRICE.

Madame, votre mère veut vous dire un mot.

ROMEO, *à la Nourrice.*

Quelle eſt ſa mère ?

LA NOURRICE.

Beau Cavalier, ſa mère eſt la maîtreſſe de ce logis, & c'eſt une bonne Dame, ſage & vertueuſe. J'ai nourri ſa fille, avec qui vous cauſiez ; je peux vous garantir que celui qui l'épouſera pourra ſe vanter d'une bonne fortune.

BENVOLIO.

Allons, Romeo, partons, le bal tire à ſa fin.

ROMEO.

Oh ! je crains bien qu'avec lui ne finiſſent auſſi ma paix & mon repos.

CAPULET.

Arrêtez, Cavaliers, ne ſongez pas encore à nous quitter. Nous avons ici quelques rafraîchiſſemens... —Vous le voulez donc abſolument ? Allons, je vous rends graces à tous ; honnêtes Cavaliers, bonne nuit. —Apportez plus de flambeaux. — Allons, allons donc chercher nos lits : ah ! par ma foi, aux lumières, je vois qu'il ſe fait tard. Je vais auſſi aller me repoſer.

(*Ils ſortent.*)

JULIETTE.

Approchez, Nourrice, dites-moi, quel eſt ce Cavalier, là bas ?

LA NOURRICE.

C'eſt le fils de l'héritier du vieux Tyberio.

JULIETTE.

Quel eſt celui qui vient de ſortir dans le moment ?

LA NOURRICE.

C'eſt, je crois, le jeune Petruccio.

JULIETTE.

Et celui qui le ſuit, & qui d'abord ne vouloit pas danſer ?

LA NOURRICE.

Je ne le connois pas.

JULIETTE.

Allez, demandez ſon nom. — S'il eſt marié, je crains bien que mon tombeau ne ſoit mon lit nuptial.

LA NOURRICE *revenant.*

Son nom eſt Romeo : c'eſt un Montaigu, le fils unique de votre plus grand ennemi.

JULIETTE.

Mon amour eſt donc né au ſein de la haine... Ah! je l'ai vu trop tôt, celui que je ne connoiſſois pas, & je l'ai connu trop tard ! C'eſt pour moi une étrange deſtinée d'amour, qu'il me faille aimer un ennemi déteſté.

LA NOURRICE.

Que diſiez-vous là ? Que diſiez-vous ?

JULIETTE.

Je répétois un vers que je viens d'apprendre du Cavalier avec lequel j'ai danſé.

(*Une voix, dans l'intérieur, appelle Juliette.*)

LA NOURRICE.

Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure : (*A Juliette.*)
Venez, ſortons, tous les Etrangers ſont partis.

Fin du premier Acte. (*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Vérone qui conduit à la Maiſon des CAPULET; *un Jardin fermé par un mur la termine. Il eſt nuit.* ROMEO *traverſe la Scène & vole vers le Jardin.*

ROMEO *près du Jardin des Capulet.*

PUIS-JE me traîner plus loin, lorſque mon cœur eſt ici? Reviens ſur tes pas, maſſe ſtupide, & t'arrête au centre où eſt ton repos.. (*Il eſcalade le mur & diſparoît.*)

(*Arrivent Benvolio & Mercutio qui courent après lui.*)

BENVOLIO *appellant.*

Romeo, couſin Romeo!

MERCUTIO.

Il n'eſt pas ſi fou, & ſur ma vie, il ſe ſera retiré chez lui, & ſe ſera couché.

BENVOLIO.

Non ; il aura couru par cette rue, & ſans doute franchi le mur de ce verger. Appelle-le encore, bon Mercutio.

MERCUTIO.

Oui, & même je veux l'évoquer par des noms magiques. (*à haute voix.*) Hé bien, Romeo ! la paſſion, la folie, romaneſque Amant ! apparois-nous ſous la forme d'un ſoupir. Réponds-nous, dis-nous ſeulement un Vers, & je ſuis ſatisfait ; — ſeulement un, *hélas ! malheureux.* Rime *amour* avec *vautour ;* adreſſe une douce parole à ma commère Vénus, un petit ſobriquet à ſon aveugle enfant l'héritier de Cithère. (*)

Il ne m'entend point, il ne bouge point, il ne remue point, il fait le mort ; & il faut que je le conjure par des moyens plus puiſſans (*élevant la voix.*) Romeo, je te ſomme par les yeux brillans de ta Maîtreſſe, par ſon beau front, par l'incarnat de ſes lèvres, par ſon pied délicat, par ſa jambe ſi fine, par ſes appas cachés, de nous apparoître ſous ta forme naturelle.

BENVOLIO.

S'il t'entend, tes plaiſanteries l'offenſeront.

MERCUTIO.

MERCUTIO.

Ce que je dis ne peut l'offenſer ; (*) ce qui pourroit le fâcher, ce ſeroit un rival heureux qui lui raviroit ſon bouton de roſe. Mais, moi, mon invocation eſt honnête & gracieuſe : c'eſt au nom de ſa Maîtreſſe que je le conjure de ſe montrer à nous.

BENVOLIO.

Viéns, il ſe ſera enfoncé ſous ces arbres, pour n'y trouver d'autre compagnie que la nuit & ſon ombre mélancolique : ſon amour eſt aveugle & s'accomode à merveille des ténèbres.

MERCUTIO.

Si ſon amour eſt aveugle, il ne pourra frapper au but. — Sans doute, il va s'aſſeoir ſous quelque arbre, & là, s'épuiſer en vœux inſenſés. (*) Romeo, je te ſouhaite la bonne nuit : moi, je vais gagner mon lit. Ce lit des champs eſt trop froid pour moi, je n'y dormirois pas : hé bien, Benvolio, partons-nous ?

BENVOLIO.

Allons : auſſi-bien c'eſt en vain que l'on cherche un homme qui ne veut pas qu'on le trouve.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE II.

Le Jardin de la Maiſon de CAPULET *environné de murs eſcarpés, qu'avoiſinent quelques arbres qui peuvent aider à les franchir.*

Un eſpace de Ciel & la Lune paroiſſent dans le fond.

ROMEO *dans le verger.*

Il ſe rit de l'amour, celui que ſes traits n'ont jamais bleſſé. — Mais, arrêtons. Quelle eſt cette lumière que je vois là-bas briller à cette fenêtre ? C'eſt le jour naiſſant, c'eſt le Soleil, c'eſt Juliette !

(*Juliette paroît à la fenêtre.*)

Lève-toi, bel Aſtre, plus brillant que celui qui m'éclaire. Oui, Diane pâlit de jalouſie, en ſe voyant moins belle que toi, qui n'es qu'une jeune mortelle attachée à ſon culte. Renonce à ſon culte auſtère, & dépouille ta robe de Veſtale: ſa couleur eſt odieuſe & triſte & ne convient qu'aux inſenſées. Oui, c'eſt elle; je reconnois ma Souveraine: oui, c'eſt ma bien aimée. Oh ! qu'elle pût ſavoir que c'eſt elle qui eſt l'objet de mon amour. (*Il s'avance vers la fenêtre.*) — Il me ſemble la voir parler; & cependant je n'entends nul ſon de

ſa voix. Qu'importe : ſes yeux ont un langage . . . Je veux leur répondre. — Ah ! je ſuis trop téméraire : ce n'eſt pas à moi qu'elle parle. (*) Que ſes yeux ſont étincelans ! Oui, ſi la voûte du ciel étoit enrichie de ces deux étoiles, les oiſeaux, trompés par l'éclat de leurs feux, chanteroient dans la nuit, en croyant ſaluer l'aurore. — Je la vois : elle repoſe ſa joue ſur ſa belle main. Oh ! que ne ſuis-je le gand qui revêt cette main ! Je toucherois ſa joue de roſe.

JULIETTE, *ſoupirant & ſe croyant ſeule.*

Hélas ! Malheureuſe !

ROMEO.

Elle vient de parler ; ô bel Ange, parle encore. De cette hauteur, tu me ſembles auſſi radieuſe qu'un Meſſager céleſte le paroît aux yeux éblouis des mortels, qui proſternés, & les regards attachés ſur lui, le ſuivent monté ſur les nuages majeſtueux, & voguant lentement ſur les ondes de l'air.

JULIETTE.

O Romeo ! Romeo ! — Pourquoi es-tu Romeo ? — Renonce à ton père, & abjure ton nom : ou, ſi tu l'aimes mieux, jure ſeulement d'être mon amant, & je ceſſe d'être une Capulet.

ROMEO, *à part.*

L'écouterai-je parler encore, ou répondrai-je à ces mots ?

JULIETTE *continue.*

Il n'y a de toi que ton nom qui ſoit mon ennemi. En ceſſant d'être un Montaigu, tu n'en ſerois pas moins toi-même. Eh ! Que m'importe ce nom *Montaigu* ? Ce que nous appellons roſe, ſous tout autre nom n'en ſeroit pas moins roſe, n'exhaleroit pas un parfum moins doux. Ainſi, Romeo, en perdant ce nom, n'en conſerveroit pas moins toutes les perfections qui me le font aimer. Romeo, quitte ce nom qui ne fait pas partie de toi-même, & pour ce ſacrifice, reçois-moi toute entière en échange.

ROMEO, *à Juliette, en élevant la voix.*

Je te prends au mot : donne moi le nom de ton Amant & j'abjure le mien. De ce moment je ceſſe pour jamais de m'appeller Romeo.

JULIETTE *ſurpriſe & confuſe.*

Qui es-tu, toi, qui, caché dans la nuit, viens ſurprendre mes ſecrets ?

ROMEO.

Je ne ſais par quel nom te répondre, & te faire

connoître qui je ſuis : mon nom, cher Ange, m'eſt odieux, puiſqu'il eſt haï de toi.

JULIETTE.

Mon oreille n'a pas encore entendu cent paroles prononcées par cette voix, & cependant j'en reconnois les ſons : n'es-tu pas Romeo, un Montaigu ?

ROMEO.

Je ne ſuis ni l'un ni l'autre, bel Ange, ſi tous les deux te ſont odieux.

JULIETTE.

Dis-moi, comment tu es entré dans ce jardin : ſes murs ſont élevés & preſque inacceſſibles. Quels ſont tes deſſeins, étant ce que tu es ? Ce lieu ſera celui de ta mort, ſi quelqu'un de mes parens vient à t'y ſurprendre.

ROMEO.

C'eſt avec les aîles de l'amour que j'ai franchi la hauteur de ces murs : il n'eſt point de remparts capables d'arrêter l'amour ; & tout ce que l'amour peut tenter, l'amour l'oſe : tes parens ne ſont point un obſtacle pour moi.

JULIETTE.

S'ils te ſurprennent ici, ils te tueront à mes yeux.

ROMEO.

Hélas ! il y a bien plus de danger pour moi dans tes yeux, que dans vingt de leurs épées. Daigne adoucir ton regard, & je ſuis invulnérable à leur haine.

JULIETTE.

Je ne voudrois pas pour le monde entier, qu'ils te viſſent en ce lieu.

ROMEO.

Je ſuis couvert du manteau de la nuit ; il me dérobe à leurs regards ; & pourvu que tu m'aimes, peu m'importe qu'ils me ſurprennent. Je ſerai bien plus heureux de finir ici ma vie ſous les coups de leur haine, que de la prolonger ſans ton amour.

JULIETTE.

Encore une fois, qui t'a ſervi de guide pour t'introduire dans ce jardin ?

ROMEO.

L'Amour. Il m'a prêté ſon génie, & je lui ai prêté mes yeux. — Je n'ai point appris l'art du Pilote ; mais fuſſes-tu au-delà de ce vaſte rivage, environnée de la plus vaſte mer, je m'expoſerois ſur les flots pour conquérir un ſi rare tréſor.

JULIETTE.

Sans ce voile des ténèbres qui couvre mon viſage, tu verrois le rouge de la pudeur enflammer mes joues au ſouvenir du ſecret que tu m'as entendu confier à la nuit. Je voudrois bien avoir été moins franche. Oui, je voudrois, je voudrois pouvoir nier l'aveu qui m'eſt échappé. — Mais loin de moi ces vains détours. M'aimes-tu ? Je ſais que tu vas répondre, *oui :* & je recevrai ton aveu avec joie... Mais ne fais point de ſermens ; ils ne t'empêcheroient pas de devenir perfide : les parjures des Amans paſſent pour des jeux de l'Amour. Cher Romeo ! ſi tu m'aimes, déclare-le avec bonne foi. — Peut-être trouves-tu que je me ſuis trop facilement rendue : hé bien, il m'eſt facile de prendre un front plus ſévère, & de te répondre, *non ;* ſi ces formes te plaiſent davantage : mais autrement, je ne rétracterois pas mon aveu pour tout l'Univers. — En vérité, beau Montaigu, je ſuis trop tendre, & tu pourrois craindre que ma conduite ne devînt légère. Mais fie-toi à moi, noble jeune homme ; tu me trouveras plus fidelle que celles qui mettent plus d'art à paroître indifférentes. Oui, j'aurois dû être plus réſervée : il faut que je l'avoue : mais l'aveu que tu as entendu par ſurpriſe, avant que je fuſſe ſur mes gardes, n'en eſt pas moins l'expreſſion échappée

à mon ſincère amour : ainſi pardonne-moi, c'eſt la nuit qui m'a trahie, qui t'a dévoilé mes ſentimens : ne juge donc pas ſur ma trop facile défaite que mon amour deviendra léger.

ROMEO.

Juliette, je prends à témoin cet aſtre ſacré dont la lumière argente les cimes de ces arbres fruitiers.

JULIETTE.

Ah ! ne jure point par cet aſtre inconſtant qui change tous les mois : je craindrois que ton amour ne devînt inconſtant comme lui.

ROMEO.

Et par quel ſerment . . .

JULIETTE.

Ne fais point de ſerment : ou ſi tu veux en faire, jure par ton aimable perſonne, par toi, qui es le Dieu que j'idolâtre, & je te croirai.

ROMEO.

Si jamais l'amour de mon cœur ſincère . . .

JULIETTE.

Arrête : ne jure point encore. Ta préſence me

comble de joie, & cependant je ne ſens point de joie à former ce contrat cette nuit : il eſt trop téméraire, trop inconſidéré, trop ſoudain : rapide comme l'éclair, il s'évanouiroit peut-être comme lui. Mon doux Romeo, retire-toi : ce germe d'amour peut avec le tems éclore & mûrir pour notre première entrevue. Adieu, adieu. Que ton cœur goûte un ſommeil auſſi doux, un auſſi doux repos que celui qui eſt dans le mien.

ROMEO.

Oh ! me renverras-tu ſi peu ſatisfait ?

JULIETTE.

Et quelle ſatisfaction veux-tu de plus ?

ROMEO.

L'échange de ton fidèle amour contre le mien.

JULIETTE.

Je t'ai donné mon cœur avant même que tu l'aies demandé ; & je voudrois avoir encore à te le donner une ſeconde fois.

ROMEO.

Eſt-ce que tu voudrois me le retirer ? & pourquoi le voudrois-tu, ma bien aimée ?

JULIETTE.

Seulement pour te prouver ma ſincérité, pour te le redonner encore ; mais je ne déſire là qu'un bonheur dont je jouis déjà. Ma bienveillance pour toi eſt auſſi vaſte que la mer ; mon amour eſt auſſi inépuiſable : plus je t'en donne, & plus il m'en reſte : tous les deux ſont infinis. J'entends du bruit dans la maiſon : cher amant, adieu !

(*La Nourrice appelle Juliette en dedans de la maiſon.*)

Tout-à-l'heure, bonne Nourrice. — Aimable Montaigu, ſois fidèle. Demeure un moment encore, & je vais revenir.

ROMEO.

O heureuſe, heureuſe nuit ! Je tremble que tout ceci ne ſoit qu'un ſonge : il eſt trop plein de douceur pour être réel. (*Juliette reparoît à la fenêtre.*)

JULIETTE.

Trois mots encore, cher Romeo, & puis adieu, adieu. Si les vues de ton amour ſont honorables, ſi le mariage eſt ton but, réponds-moi demain matin par l'exprès que j'aurai ſoin de t'envoyer ; fais-moi ſavoir en quel lieu, en quel tems tu veux accomplir la cérémonie ſainte, & j'irai mettre à tes pieds tous

mes tréſors, & je te ſuivrai, ô mon Amant, par tout l'Univers. (*Une voix dans l'intérieur.*)

(*Madame,*)

JULIETTE.

J'y vais tout-à-l'heure. — Mais ſi tes deſſeins ne ſont pas honnêtes, je te conjure... (*La même voix.*)

(*Madame,*)

Dans l'inſtant j'y vais. — de ceſſer tes pourſuites & de me laiſſer à ma douleur : demain matin, j'enverrai.

ROMEO.

Que ma vie & mon bonheur...

JULIETTE.

Mille fois adieu. (*Elle diſparoît.*)

ROMEO.

O mille fois malheureux d'être privé de ta préſence ! L'Amour vole vers l'Amour avec l'ardeur dont le jeune Ecolier fuit ſes livres : l'Amour en ſe ſéparant de l'Amour éprouve la triſteſſe du jeune Ecolier, que rentraîne à l'étude ſon Maître odieux.

JULIETTE *revient encore à la fenêtre.*

St. St. Romeo ! Romeo ! (*Elle l'appelle d'une voix étouffée.*) L'eſclavage a la voix éteinte & timide : (*)

il ne peut ſe faire entendre au loin. Je voudrois faire retentir les échos du nom de mon cher Romeo, juſqu'à perdre l'haleine & la voix.

ROMEO.

C'eſt ma bien aimée qui m'appelle par mon nom! Oh! que les accens d'une Amante ſont doux & clairs dans le ſilence de la nuit! De quelle muſique délicieuſe ils rempliſſent l'oreille!

JULIETTE.

Romeo!

ROMEO.

Ma bien aimée!

JULIETTE.

A quelle heure du matin enverrai-je vers toi?

ROMEO.

Sur les neuf heures.

JULIETTE.

Je n'y manquerai pas: d'ici à ce moment il y a vingt années..... J'ai oublié pourquoi je t'ai rappellé.

ROMEO.

Laiſſe-moi demeurer ici juſqu'à ce que tu t'en reſſouviennes.

JULIETTE.

Je l'oublierois toujours tant que je te verrois près de moi, & ne ſongerois qu'au plaiſir que me fait ta préſence.

ROMEO.

Et moi je veux reſter avec toi pour te le faire toujours oublier, & je veux oublier ici tout l'Univers.

JULIETTE.

Le jour eſt prêt à percer. Je voudrois que tu fuſſes parti, mais pas plus loin de moi que l'oiſeau priſonnier d'un folâtre enfant: il le laiſſe traînant ſa chaîne voltiger à quelques pas de ſa main, & ſoudain il ſecoue la treſſe de ſoie & le force à revenir vers lui; tant ſon amour eſt ennemi de la liberté de l'oiſeau qu'il aime!

ROMEO.

Je voudrois être l'oiſeau captif dans tes liens.

JULIETTE.

Et moi auſſi je le voudrois, mon doux ami! mais je t'étoufferois à force de careſſes. — Adieu, adieu. O dans cet adieu il eſt tant de douceurs, que je dirois & redirois *adieu*, juſqu'à ce que le matin vînt nous ſurprendre. (*Elle s'en va.*)

ROMEO.

Que le ſommeil deſcende ſur tes yeux, & la paix dans ton cœur! Je voudrois être le ſommeil & la paix, pour repoſer comme eux ſur tes yeux & ſur ton cœur! — Je veux dès ce moment aller trouver mon reſpectable Religieux, implorer ſon aſſiſtance, ſes conſeils, & lui apprendre mon heureuſe fortune.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

La Scène repréſente un Monaſtère entouré de Jardins.

DOM LAURENCE *paroît avec une corbeille pleine de fleurs & de plantes différentes.*

DOM LAURENCE.

Le matin aux yeux gris ſourit ſur le front ténébreux de la nuit; des traits de lumière commencent à blanchir les nuages de l'Orient: la nuit traînant ſon manteau ſemé d'ombres & de rayons, fuit les pas du jour, & comme un homme dans l'ivreſſe, elle chancèle &

ſe retire devant les roues enflammées du Soleil. Avant que cet Aſtre montre ſon œil étincelant qui réjouit la Nature, avant que ſes feux aient ſéché l'humide roſée, il faut que je rempliſſe cette corbeille de ſimples de toute eſpèce, de plantes envenimées & de fleurs d'un ſuc précieux.—La terre eſt la mère & le tombeau de la nature. Nous voyons éclore de ſon ſein une foule de productions diverſes, enfans nombreux de ſa fécondité. O quelle puiſſance réſide dans les plantes, les herbes & les pierres ! Quelle variété dans leurs propriétés ! Dans tout ce qui vit & croît ſur la terre, il n'eſt rien de ſi vil qui n'offre quelque bien ; il n'eſt rien de ſi bon, de ſi parfait, qui, détourné de ſon utile uſage, ne dégénère de ſa nature primitive, & ne ſe convertiſſe en mal. Quelquefois la vertu même ſe change en vice, lorſqu'elle eſt mal appliquée, & quelquefois le vice s'annoblit par des actes de vertu. Dans le jeune calice de cette petite fleur le poiſon fait ſon ſéjour, & la médecine y trouve ſa puiſſance : ſi on la flaire, elle réjouit les ſens ; ſi on la goûte, elle tue les ſens & le cœur. Ainſi, dans le ſein de l'homme campent deux ennemis toujours en guerre ; la grâce & la volonté rébelle ; dès que la partie perverſe domine & l'emporte, la mort dévore également le ſein de l'homme ou de la plante.

ROMEO *aborde le Religieux.*

Je vous ſalue, mon vénérable Père.

LE RELIGIEUX.

Loué ſoit le Tout-puiſſant! Quelle voix me ſalue avec tant de douceur? — Mon fils, cette viſite ſi matinale ſuppoſe une ame troublée. Quel ſoin vous a chaſſé ſi tôt de votre lit ? L'inquiétude établit ſon poſte dans les yeux du Vieillard, & où veille l'inquiétude, jamais ne vient le ſommeil : mais dans la couche où s'étend & repoſe la jeuneſſe, que n'ont point flétrie les ans, & dont le cerveau eſt libre & pur, c'eſt-là que le ſommeil doré règne & ſe plaît. Ainſi cet excès de diligence m'annonce que vous êtes réveillé par quelque trouble ; ou ſi je me trompe, il faut donc que notre cher Romeo ne ſe ſoit pas couché cette nuit.

ROMEO.

Cette dernière conjecture eſt la vraie. Mais mon repos n'en a été que plus doux.

LE RELIGIEUX.

Que Dieu vous pardonne votre foibleſſe ! Etiez-vous avec Roſaline ?

ROMEO.

ROMEO.

Avec Roſaline? Non, mon vénérable Père: J'ai oublié ce nom, & c'eſt un nom fatal!

LE RELIGIEUX.

Vous dites la vérité, mon fils: mais où donc avez-vous été?

ROMEO.

Je n'attendrai pas, pour vous le dire, une ſeconde queſtion. J'ai été au banquet de mon ennemi, & ſoudain un objet inconnu m'a bleſſé & a reçu la même bleſſure: notre remède à tous les deux réſide dans le ſecours de votre miniſtère. Je n'ai point de haine dans le cœur, homme ſaint, vous le voyez; ma prière implore également le ſalut de mon ennemi & le mien.

LE RELIGIEUX.

Expliquez-vous, mon fils; ouvrez-moi votre cœur. (†)

ROMEO.

Apprenez donc en deux mots, que la tendreſſe de mon cœur eſt fixée ſur la fille du riche Capulet, ſur la belle Juliette, & que ſon amour s'eſt arrêté ſur moi,

(†) Un aveu équivoque fait une Confeſſion nulle.

comme le mien s'eſt arrêté ſur elle ; l'union intime de nos cœurs eſt déjà formée, & il ne reſte plus qu'à nous unir par le ſaint mariage. En quel lieu & comment nous nous ſommes rencontrés ; comment nous nous ſommes déclaré nos ſentimens ; comment nous avons fait l'échange de notre amour & de notre foi ; je vous le raconterai en détail : en ce moment la prière que je vous fais, c'eſt de conſentir à nous marier aujourd'hui.

LE RELIGIEUX.

Par S. François, quel étrange changement ! Roſaline, que vous aimiez ſi tendrement, eſt-elle donc ſi-tôt abandonnée ? Oui, l'amour des jeunes gens n'eſt pas dans le cœur, il n'eſt que dans les yeux. O Dieu ! que de peines, que de pleurs perdues en vain pour un amour dont vous ne jouirez pas ! Que ſont devenus les ſoupirs dont vous importuniez ma vieilleſſe ? Vos gémiſſemens retentiſſent encore à mon oreille ; les traces de vos larmes ne ſont pas encore effacées ; je les vois encore ſur vos joues. Je vous ai vu ne reſpirer que pour Roſaline, ne languir qu'après elle, & vous voilà déjà changé ! Convenez donc avec moi, que les femmes ſont excuſables de ſuccomber, puiſque les hommes ſont ſujets à tant de foibleſſe & d'inconſtance.

ROMEO.

Vous m'avez ſouvent reproché mon amour pour Roſaline.

LE RELIGIEUX.

L'extravagance de votre paſſion, mon fils, & non pas votre amour.

ROMEO.

Et vous me recommandiez de l'étouffer ?

LE RELIGIEUX.

Mais non pas pour en reproduire un autre!

ROMEO.

De grace, ne me faites point de reproches: celle que j'aime me rend faveur pour faveur, amour pour amour. L'autre n'en uſoit pas ainſi.

LE RELIGIEUX.

Oh ! c'eſt qu'elle ſavoit trop que votre amour n'étoit qu'un vain langage, où le cœur n'avoit aucune part.—Viens, jeune homme: ſuis mes pas. Un motif m'engage à te prêter mon miniſtère. Peut-être cette alliance ſera-t-elle aſſez heureuſe, pour réconcilier vos familles, & changer en amitié leur haine invétérée.

ROMEO.

Oh, je vous en conjure, partons. Je preſſe les inſtans.

LE RELIGIEUX.

Hâtons-nous avec une ſage lenteur: trop d'ardeur précipite.

SCÈNE IV.

Une rue de Vérone.

BENVOLIO, MERCUTIO.

MERCUTIO.

Où diable ce Romeo peut-il être? N'eſt-il pas rentré chez lui cette nuit?

BENVOLIO.

Il n'a pas couché dans la maiſon paternelle: j'ai parlé à un de ſes gens.

MERCUTIO.

Sans doute, cette Roſaline, cette fille au teint pâle, au cœur inſenſible, le tourmente au point que, j'en ſuis sûr, il en perdra la raiſon.

BENVOLIO.

Tybalt, le couſin du vieux Capulet, a envoyé une lettre à la maiſon de ſon père.

MERCUTIO.

C'eſt un cartel, ſur ma vie.

BENVOLIO.

Romeo ſaura bien répondre.

MERCUTIO.

Oui : quiconque ſait écrire, peut répondre une lettre.

BENVOLIO.

Et il répondra à l'Auteur de la lettre, défi pour défi.

MERCUTIO.

Hélas, le pauvre Romeo ! il eſt déjà mort : l'œil noir d'une beauté au teint blanc l'a aſſaſſiné, & ſon cœur a été tranſpercé du premier trait de l'amour ; & tu veux qu'il ſoit homme à faire tête à Tybalt ?

BENVOLIO.

Quel homme eſt-ce donc que ce Tybalt ?

MERCUTIO.

Oh c'eſt un brave, un Héros en fait d'eſcrime ; il

ſe bat comme tu chantes une Ariette : il garde les tems, la meſure, les diſtances ; il appuye ſa (†) mignonette, une, deux, & la troiſième eſt au corps ; il vous ajuſte au mieux votre boutonnière de ſoie. Un duelliſte, un duelliſte ! Oh c'eſt une des premières lames, toujours prêt à ſe battre, ou pour lui ou en ſecond : *ah la botte immortelle !. le revers*, (2) *le ha.*

BENVOLIO.

Que veux-tu dire ?

MERCUTIO.

Que le Diable confonde leurs ſottes manières, leurs graſſeyemens, leur affectation & les nouveaux tons de ces faquins : *une excellente lame ! un gaillard d'une belle taille ! une fort bonne créature !* O mes Aïeux, n'eſt-ce pas une choſe déplorable que nous ſoyons affligés de ces inſectes, de ces Marchands de nouvelles modes, avec *leur* (†) *pardonnez-moi :* ils ſont ſi attachés aux modernes façons, qu'ils ne

(†) Petite épée.

(†) Il tourne en ridicule le jargon à la mode parmi les jeunes ferrailleurs de ſon tems qui avoient emprunté quelques mots de François. La formule, *pardonnez-moi*, étoit la ſeule réponſe ſoufferte par le biſarre point d'honneur, qui n'enduroit aucun autre mot de contradiction.

voudroient pas s'aſſeoir ſur un banc antique, ou bien vous les entendez crier: oh! les os! les os!

(*Romeo arrive.*)

BENVOLIO.

Voici Romeo, voici Romeo.

MERCUTIO.

Il a perdu ſon embonpoint: il eſt ſec comme un hareng. — Oh! l'ami, l'ami, comme tu es maigri! Te voilà maintenant livré tout entier aux vers tendres qui couloient à flots de la veine de Pétrarque. Mais auprès de ta Dame, la Laure de Pétrarque n'étoit qu'une ſervante; quoiqu'elle eût un meilleur Poëte pour la chanter dans ſes rimes: Didon n'étoit qu'une dondon; Cléopatre qu'une vieille Egyptienne; Hélène & Héro n'étoient que des griſettes; Thysbé un petit œil gris ou quelque choſe comme cela. Mais revenons à nos moutons. Seigneur Romeo, *bon jour*; voilà un ſalut à la Françoiſe. Vous nous avez donné le change hier au ſoir.

ROMEO.

Salut à tous les deux: que voulez-vous dire?

MERCUTIO.

Oui, vous nous avez mis en défaut: vous nous avez échappé. Ne concevez-vous pas?....

ROMEO.

Pardon, cher Mercutio : j'étois bien occupé, & dans ma poſition on peut abréger les complimens. (†)

MERCUTIO.

Hé bien, ne vaut-il pas mieux paſſer le tems à faire ces mauvaiſes pointes, que de ſoupirer & gémir d'amour ? Allons, Romeo, te voilà ſociable ; je te reconnois à préſent, tu es redevenu ce que tu étois : avec cet amour extravagant qui te poſſédoit, tu reſſemblois à un grand imbécille, qui court çà & là en ſe berçant pour trouver où placer ſa marotte.

ROMEO.

Briſons là, Mercutio, trève d'eſprit.

MERCUTIO.

Tu veux que je m'arrête au beau milieu du conte ?

ROMEO.

Oui, ton conte deviendroit trop long.

MERCUTIO.

Oh, tu te trompes, je l'aurois fait court, j'étois

(†) Mercutio & Romeo font ici dans quelques lignes de mauvais jeux de mots, qu'il eſt impoſſible & très-inutile de rendre en François.

arrivé tout de ſuite au dénouement. (*La Nourrice entre avec Pétro ſon Domeſtique.*)

ROMEO, *avec ironie.*

Voici une bonne fortune.

MERCUTIO.

Oui, un couple grivois.

LA NOURRICE, *à ſon Domeſtique.*

Pétro.

PETRO.

Tout-à-l'heure.

LA NOURRICE *affectant les airs d'une grande Dame.*

Pétro, mon éventail.

MERCUTIO.

Bien fait à toi, Pétro, de lui cacher le viſage : ſon éventail eſt le plus beau des deux.

LA NOURRICE.

Dieu vous donne le bon jour, Cavaliers.

MERCUTIO.

Dieu vous le rende, belle Dame.

LA NOURRICE.

Eſt-ce de bon cœur ?

MERCUTIO.

Oh ! de très-bon cœur : & voyez à ma mine ; je ſuis votre homme, ſi vous êtes en humeur.

LA NOURRICE.

Fi, fi ; quel inſolent !

ROMEO.

Oh, c'eſt un homme abandonné de Dieu.

LA NOURRICE.

Bien dit — Cavaliers, me direz-vous où je pourrois trouver le jeune Romeo ?

ROMEO.

Moi, je puis vous le dire ; mais je vous préviens que le jeune Romeo ſera plus vieux quand vous l'aurez trouvé, qu'à préſent que vous le cherchez. C'eſt moi qui ſuis Romeo.

LA NOURRICE.

Fort bien dit : ſi vous êtes Romeo, Seigneur, je voudrois vous entretenir un inſtant en particulier.

BENVOLIO.

Sans doute elle veut lui propoſer quelque ſouper.

MERCUTIO.

Hé, oui : ne voyez-vous pas ce que c'eſt que cette femme-là ? Romeo, veux-tu revenir chez ton père : nous y dînerons.

ROMEO.

Je vais vous ſuivre.

MERCUTIO *avec un ſourire mépriſant.*

Adieu, vénérable Dame, adieu, adieu, adieu.

(*Mercutio & Benvolio ſortent.*)

LA NOURRICE.

Dites moi donc, je vous prie, quel étoit cet impertinent ſi plein de malice.

ROMEO.

C'eſt un homme, Nourrice, qui aime à s'écouter parler, & qui en dit plus en une minute qu'il n'en exécutera en un mois.

LA NOURRICE.

S'il s'aviſe de rien dire contre moi, je le foulerai ſous mes pieds, fût-il encore plus robuſte qu'il ne l'eſt, lui & vingt eſpèces comme lui ; & ſi je n'étois pas aſſez forte, je trouverois qui le feroit. Cet inſolent ! Je ne ſuis pas de ſes complaiſantes, nous n'avons

rien eu de commun enſemble. (*à Pétro.*) Et toi, tu reſtes-là immobile, & tu ſouffres qu'on me maltraite auſſi leſtement!

PETRO.

Je n'ai vu perſonne vous maltraiter; ſi je l'avois vu, j'aurois bientôt mis flamberge au vent, je vous en réponds; je ne me fais pas plus tirer l'oreille qu'un autre, quand je vois l'occaſion d'une bonne querelle, & que j'ai la loi de mon côté.

LA NOURRICE.

En vérité, comme ſi j'étois devant Dieu, je ſuis ſi agitée, que je me ſens le friſſon dans tous les membres: cet inſolent! — (*à Romeo.*) Seigneur, un mot. Comme je vous l'ai dit, ma Maîtreſſe m'a envoyé vous chercher; mais ce qu'elle m'avoit chargé de vous dire, je le garderai pour moi. Dites-moi avant tout, ſi votre intention eſt de lui faire faire une folie; ce ſeroit un tour bien malhonnête, car c'eſt une jeune Demoiſelle. C'eſt pourquoi, ſi vous en agiſſiez indignement avec elle, ce ſeroit en vérité un procédé bien malhonnête envers une jeune Demoiſelle, une fort vilaine façon d'agir.

ROMEO.

Recommandez-moi à votre Maîtreſſe: je vous proteſte....

LA NOURRICE.

Ah! la belle ame! oui, en vérité, je lui dirai tout cela. Romeo, Romeo, elle fera une joyeuſe épouſe.

ROMEO.

Et que lui direz-vous, Nourrice? Vous ne m'écoutez pas.

LA NOURRICE.

Je lui dirai, Seigneur, que *vous proteſtez*; & comme je l'entends, c'eſt parler en homme bien élevé.

ROMEO.

Dites-lui de chercher quelque moyen de venir au Monaſtère cet après-dîner; & qu'elle ſera mariée par le Père Laurence dans ſa cellule. Voilà pour vos peines.

LA NOURRICE.

Non en vérité, Seigneur, je n'accepterai pas une obole.

ROMEO.

Allez, allez; moi, je vous dis que vous l'acceptetez.

LA NOURRICE.

Cet après-midi, Seigneur? Hé bien, elle s'y trouvera.

ROMEO.

Et vous, Nourrice, attendez-nous derrière le mur

de l'Abbaye : avant une heure mon Page vous y rejoindra ; & il vous portera une échelle de corde, qui dans le ſilence de la nuit me fera monter au comble de mon bonheur. Adieu, ſoyez fidèle, & je reconnoîtrai vos ſoins.

LA NOURRICE.

Que le Dieu du Ciel vous comble de ſes bénédictions ! Un mot, Seigneur.

ROMEO.

Que me voulez-vous, chère Nourrice ?

LA NOURRICE.

Votre Domeſtique eſt-il diſcret ? N'avez-vous pas ouï dire que deux perſonnes peuvent garder un ſecret, quand il n'y en a qu'une qui le ſait ?

ROMEO.

Je vous garantis mon Page fidèle & franc comme l'acier.

LA NOURRICE.

Bien, Seigneur. Ma Maîtreſſe eſt la plus douce créature : oh Seigneur, Seigneur ! lorſqu'elle ne faiſoit que commencer à béguayer... Oh, il y a dans la ville un noble Cavalier, un certain Paris, qui voudroit bien en tâter : mais elle, la bonne ame, aimeroit autant voir un ſerpent, oui, un ſerpent, que de

le voir. Je me fâche quelquefois contre elle, & je lui dis que Paris eſt le plus galant homme; mais je puis vous l'aſsûrer, quand je lui dis cela, elle devient auſſi blanche qu'un linge.

ROMEO.

Saluez votre Maîtreſſe de ma part. (*Il ſort.*)

LA NOURRICE.

Oui, mille & mille fois. — Pétro.

PETRO.

Me voilà.

LA NOURRICE.

Prends mon éventail, & marche devant moi.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE V.

La Maiſon de CAPULET.

JULIETTE.

NEUF heures ſonnoient quand j'ai envoyé ma Nourrice; elle devoit être de retour au bout d'une heure, elle me l'avoit promis. Peut-être qu'elle n'a

pu le trouver. — Non, ce n'eſt pas-là la raiſon. Elle eſt infirme d'une jambe. Les Meſſages de l'Amour devroient être portés par les penſées qui, dit-on, traverſent l'eſpace dix mille fois plus vîte, que les rayons du Soleil ne chaſſent les ombres des collines. Sans doute c'eſt pour cela que l'on a donné des aîles à l'Amour, & que l'on attèle à ſon char des colombes aux aîles légères. — Déjà le Soleil eſt monté au plus haut point de ſa carrière, & depuis neuf juſqu'à douze, il s'eſt écoulé trois longues heures & elle n'eſt pas encore de retour. Ah ! ſi elle avoit les affections & la bouillante ardeur de la jeuneſſe, ſa courſe devanceroit le vol de la flèche : un mot de ma part la lanceroit près de mon tendre Amant, & un mot de mon Amant me la renverroit dans un clin d'œil. Mais ces vieilles gens ſont toujours les mourans ; toujours chagrins, toujours pâles, ils ſont d'une lenteur, d'une inertie ! Ce ſont des maſſes de plomb !

(*La Nourrice arrive ſuivie de Pétro.*)

O joie ! la voilà qui revient : ô ma chère Nourrice ! quelles nouvelles ? L'avez-vous trouvé ? Congédiez votre Domeſtique.

LA NOURRICE.

Va, Pétro, reſte à la porte.

JULIETTE.

JULIETTE.

Hé bien, ma bonne & chère Nourrice? — O Dieu, pourquoi cet air triſte? Si les nouvelles que vous m'apportez ſont fâcheuſes, tâchez de me les annoncer d'un air ſerein: ſi vous en avez de bonnes, cet air chagrin en corrompra la douceur.

LA NOURRICE.

Je ſuis excédée: laiſſez-moi me repoſer un moment. Ah! tous mes os ſont endoloris: quelle courſe j'ai faite!

JULIETTE.

Je voudrois que vous euſſiez ma jeuneſſe, & moi, les nouvelles que vous ſavez. Je vous prie, parlez: bonne Nourrice, parlez.

LA NOURRICE.

Et quel empreſſement! Ne pouvez-vous attendre un inſtant? Ne voyez-vous pas que je ſuis hors d'haleine?

JULIETTE.

Et pourquoi épuiſer ce qu'il vous en reſte en vaines paroles? Vous perdez en excuſes bien plus de mots qu'il n'en faut pour me dire ce que vous avez à me dire. Vos nouvelles ſont-elles bonnes ou mauvaiſes? Répondez ſeulement, *oui* ou *non*, & après, j'attendrai patiemment les détails; de grace, contentez-moi; ſont-elles bonnes ou mauvaiſes?

LA NOURRICE *d'un ton ironique.*

Oh vous avez fait votre choix en idiote! Vous n'entendez rien à choiſir un Amant! Non, non, Romeo n'eſt pas l'homme qu'il vous faut!—Je ne connois point de phyſionomie plus belle; des jambes, on n'en voit point d'auſſi bien faites; une main, un pied, une taille, qui n'ont point leurs pareils. Oh, non, il n'eſt pas la fleur de la politeſſe; n'eſt-ce pas? Mais, j'en réponds, il a la douceur d'un agneau. Fort bien, jeune fille, continuez, ſervez bien Dieu. —Dites-moi, avez-vous dîné à la maiſon?

JULIETTE, *avec impatience.*

Non, non: mais tout ce que vous me dites-là, je le ſavois auparavant. Que dit-il de notre mariage? Que vous en a-t-il dit?

LA NOURRICE.

Ah! Dieu, que la tête me fait mal! La pauvre tête que j'ai! Elle me bat comme ſi elle alloit ſe fendre en mille pièces: & puis le dos: oh le dos, le dos! malédiction! comment avez vous le cœur de m'envoyer ainſi chercher ma mort dans de pareilles courſes?

JULIETTE.

En vérité, je ſuis bien fâchée de vous voir tant

ſouffrir ; ma bonne, ma chère Nourrice, répondez ; que dit mon Amant ?

LA NOURRICE.

Votre Amant m'a parlé comme un brave Cavalier, poli, obligeant; gracieux, & j'en réponds, plein de vertu. — Où eſt votre mère ?

JULIETTE.

Où eſt ma mère ? Hé bien, ma mère eſt au logis : où voulez-vous qu'elle ſoit ? Que vos réponſes ſont bizarres ! *Votre Amant a parlé en brave Cavalier ; où eſt votre mère...*

LA NOURRICE.

Etes-vous ſi pétulante ? Fort bien, continuez ; eſt-ce-là le baume que vous mettez ſur mes douleurs ? Déſormais vous ferez vos meſſages vous-même.

JULIETTE.

J'apperçois dans vos mains une échelle.... Hé bien, que dit Romeo ?

LA NOURRICE.

Avez-vous obtenu la permiſſion d'aller à confeſſe aujourd'hui ?

JULIETTE.

Oui.

LA NOURRICE.

Hé bien, allez à la cellule du Père Laurence : vous y êtes attendue d'un époux qui va vous rendre femme. A préſent le ſang pétille & vous monte aux joues; chaque mot va les enflammer bien davantage. Allez à l'Egliſe : moi, j'ai affaire d'un autre côté : il me faut aller préparer l'échelle par où votre Amant puiſſe bientôt monter au nid de ſa Colombe, lors que la nuit ſera venue. C'eſt moi qui ſuis l'inſtrument de peine & de fatigue pour vos plaiſirs ; mais bientôt, ce ſoir, vous aurez votre part du fardeau. Allez, je vais dîner ; rendez-vous à la cellule.

JULIETTE *avec tranſport.*

Je vais au comble du bonheur. — Obligeante Nourrice, adieu. (*Elles ſortent.*)

SCÈNE VI.

On voit un Monaſtère.

DOM LAURENCE & ROMEO *entrent.*

DOM LAURENCE.

Veuille le Ciel bénir d'un ſourire ce contrat ſacré, & nous préſerver tous du repentir dans les heures qui vont ſuivre !

ROMEO.

Ciel, exauce ce vœu! Mais viennent tous les chagrins enſemble; ils ne balanceront jamais la joie que me donne un inſtant de ſa préſence. Uniſſez ſeulement nos mains en prononçant les paroles ſolemnelles, & qu'enſuite la mort qui dévore l'Amour déploie toute ſa cruauté, peu m'importe; il me ſuffit que je puiſſe nommer Juliette mon épouſe.

DOM LAURENCE.

Ces violens tranſports finiſſent par de violentes douleurs, & ils expirent au milieu de leur ivreſſe: ils ſont comme la poudre & le feu, qui dès qu'ils ſe rencontrent, s'enflamment & ſe conſument. Le plus doux miel, à force de douceur, devient inſipide & raſſaſie juſqu'au dégoût. Apprenez donc à aimer avec modération, ſi vous voulez aimer long-tems.

(*Juliette arrive.*)

Voilà votre Amante. O un pied ſi léger n'uſeroit jamais le marbre éternel de ces pavés. Oui, je crois qu'une Amante ſe ſoutiendroit ſur les aîles du papillon, qui ſe joue l'Eté dans les flots de l'air: tant l'amour la rend légère!

JULIETTE.

Paix & ſalut à mon reſpectable Directeur.

TYBALT.

Allons, la paix avec toi : J'apperçois mon homme.

MERCUTIO.

Ton *homme ?* Lui ? Je veux être mort ſi celui-là porte ta livrée : va, tu peux marcher le premier au rendez-vous, & il te ſuivra : en ce ſens tu peux l'appeller *ton homme.*

TYBALT, *à Romeo.*

L'amitié que je te porte ne trouve pas de meilleur compliment à te faire que celui-ci : tu es un lâche.

ROMEO.

Tybalt, j'ai des raiſons de t'aimer, & je dois excuſer la fureur qui te fait m'adreſſer un pareil ſalut. Je ne ſuis point un lâche : adieu ; je vois que tu ne me connois pas.

TYBALT.

Jeune homme, ce ſubterfuge ne me donnera pas ſatisfaction des outrages que tu m'as faits : ainſi reviens ſur tes pas & mets-toi en défenſe.

ROMEO.

Je proteſte que je ne t'ai jamais offenſé, & que je t'aime plus que tu ne peux dire, en attendant que tu puiſſes connoître le motif qui me fait te chérir.

Ainſi, brave Capulet, dont le nom m'eſt auſſi cher que le mien, calme-toi.

MERCUTIO.

Oh déshonorante, ô vile & froide ſoumiſſion ! Tybalt, veux-tu venir faire un tour avec moi ?

TYBALT.

Que veux-tu de moi ?

MERCUTIO.

Rien de plus qu'une de tes vies, (†) ſi tu en as neuf, pour en parler, & après, ſelon que tu te conduiras, je verrai à épuiſer les huit autres. Veux-tu bien tirer ton épée de ſon étui : dépêche-toi, ſi tu ne veux pas ſentir la mienne ſifler à tes oreilles, avant que tu aies le fer en main.

TYBALT *tirant l'épée.*

Je ſuis bon pour te répondre.

ROMEO.

Honnête Mercutio, remets ton épée.

MERCUTIO.

Allons, voyons ; ta botte. (*Ils ſe battent.*)

(†) Alluſion à la vie des Chats, qu'on dit qui ont neuf vies.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Vérone.

BENVOLIO & MERCUTIO *paroiſſent avec leur ſuite.*

BENVOLIO.

De grace, cher Mercutio, retirons-nous. Le jour eſt brûlant, les Capulet ſont ſortis de leur maiſon; ſi nous venons à nous rencontrer, jamais nous n'éviterons une querelle: (†) dans ces ardeurs de l'Eté le ſang eſt bouillant & inflammable.

MERCUTIO.

Tu reſſembles à ces hommes, qui, en entrant dans une taverne, prennent leur épée & la poſent ſur la table, en diſant: « Dieu me faſſe la grace de n'avoir

(†) On a remarqué qu'en Italie les aſſaſſinats ſe commettent ordinairement dans les chaleurs de l'Eté.

pas aujourd'hui beſoin de toi. » Et bientôt, au ſecond verre de vin qu'ils avalent, les voilà aux priſes avec le premier venu, ſans motif & ſans néceſſité.

BENVOLIO.

Moi, je ſuis un de ces Tapageurs?

MERCUTIO.

Allons, allons, tu as la tête chaude plus que perſonne d'Italie; un rien te donne de l'humeur, & dans ta mauvaiſe humeur un rien te rend querelleur.

BENVOLIO.

Et à quoi revient ce propos?

MERCUTIO.

Oui, ſi tu rencontrois un autre homme de ton caractère, il y auroit bientôt deux hommes de moins: car vous vous tueriez l'un l'autre. Toi! tu te prendrois de querelle avec un homme pour un poil de plus ou moins que toi à la barbe; ou parce qu'il caſſeroit des noiſettes, & que tu as les yeux couleur de noiſette. Non, il ne t'en faut pas davantage pour engager une diſpute; ta tête eſt pleine comme l'œuf de rixes & de querelles; & cependant elle devroit être épuiſée, après toutes celles qui en ſont écloſes.

N'as-tu pas cherché diſpute à un homme ſur ce qu'il touſſoit dans la rue, parce que cela éveilloit ton chien qui dormoit au Soleil : à un Artiſan, parce qu'il portoit ſon habit neuf avant les Fêtes de Pâques ; à un autre encore, parce qu'un vieux ruban nouoit ſes ſouliers neufs ? Et tu veux me faire la leçon ſur l'humeur turbulente ?

BENVOLIO.

Si j'étois auſſi querelleur que toi, le premier venu pourroit acheter ma vie entière le prix d'une heure au plus.

MERCUTIO.

A ſi grand marché ? Tu extravagues.

(*Tybalt, Pétruchio & autres Capulet paroiſſent.*)

BENVOLIO.

Sur ma vie, voici les Capulet qui viennent à nous.

MERCUTIO.

Je ne m'en embarraſſe guères.

TYBALT, *à ſa Compagnie.*

Suivez-moi de près : je veux leur parler.—Cavaliers ! un mot avec un de vous.

MERCUTIO.

Un mot avec un de nous ? Accompagnez ce mot de quelque choſe : que le coup ſuive la parole.

ROMEO.

Prends ton épée, Benvolio. Déſarmons-les. — Braves gens — c'eſt une honte : prévenez ce malheur — Tybalt, Mercutio! Le Prince a expreſſément défendu toute querelle dans les rues de Vérone: Tybalt, arrête : cher Mercutio!.... (*Tybalt bleſſe Mercutio & s'en va.*)

MERCUTIO.

Je ſuis bleſſé! Malédiction ſur ces deux maiſons! me voilà expédié.—Eſt-ce qu'il eſt parti? N'a-t-il aucune botte?

BENVOLIO.

Quoi, tu es bleſſé?

MERCUTIO.

Oui, oui, une égratignure, une égratignure! ah! j'en ai bien aſſez. Où eſt mon Page? Qu'on aille me chercher un Chirurgien.

ROMEO.

Prends courage, ami : ta bleſſure ne peut être bien dangereuſe.

MERCUTIO.

Non, elle n'eſt pas auſſi profonde qu'un puits, ni auſſi large que le portail d'une Egliſe; mais elle eſt

paſſable, elle fera ſon effet : viens demain matin demander de mes nouvelles, & tu me trouveras un homme fort ſérieux. Je ſuis poivré, j'en réponds, & je puis dire adieu à ce monde. Malédiction ſur vos deux maiſons ! Comment un bravache, un faquin, un lâche qui ne combat que par régles d'arithmétique, bleſſer ainſi un homme à mort ! — Pourquoi diable êtes-vous venu vous jetter entre nous deux ? J'ai reçu le coup par-deſſous ton bras.

ROMEO.

Je faiſois pour le mieux.

MERCUTIO.

Aide-moi, Benvolio, à me conduire dans quelque maiſon voiſine ; ou je vais m'évanouir. Malédiction ſur vos deux maiſons ! Elles m'ont dépêché pour l'autre monde. Oh, j'ai la botte & bien à fond : malédiction ſur vos deux maiſons !

(*Mercutio & Benvolio ſortent.*)

SCÈNE II.

ROMEO.

C'EST pour moi que ce brave homme, le proche parent du Prince, mon intime ami, a gagné cette bleſſure mortelle : ma réputation eſt entachée par l'affront que m'a fait Tybalt; Tybalt, qui, il y a une heure, eſt devenu mon parent. O chère Juliette! ta beauté a fait de moi un homme efféminé; elle a amolli la trempe vigoureuſe de mon courage.

BENVOLIO *revenant.*

O Romeo, Romeo! le brave Mercutio eſt mort: cette ame ſi hautaine a trop tôt dédaigné la terre & s'eſt élancée dans les Cieux.

ROMEO.

La noire deſtinée de ce jour s'étendra ſur l'avenir; ce jour commence une chaîne de malheurs que d'autres jours verront finir. (*Tybalt reparoît.*)

BENVOLIO.

Voici le furieux Tybalt qui revient encore ſur nous.

ROMEO.

Il vit, il triomphe; & Mercutio eſt tué! Retourne

dans les Cieux, douce modération ; & toi, vengeance à l'œil ardent, ſois mon guide ! — A préſent, Tybalt, reprends pour toi le nom de lâche que tu m'as donné il n'y a qu'une heure. L'ombre de Mercutio n'eſt pas encore montée bien haut au-deſſus de nos têtes ; elle attend que tu l'accompagnes : ou toi, ou moi, ou tous les deux le ſuivront.

TYBALT.

Jeune étourdi, qui étois ici-bas de ſon parti, c'eſt toi qui vas le rejoindre.

ROMEO *tirant l'épée.*

Ce fer en va décider. (*Ils ſe battent, Tybalt tombe.*) (*Romeo reſte immobile à le contempler d'un air ſombre & morne.*)

BENVOLIO.

Fuis, Romeo, quitte ce lieu : les Citoyens ſont en alarme, & Tybalt eſt tué. — Ne reſte point là dans cette extaſe. Le Prince va te condamner à mort, ſi tu es pris. Pars : fuis : ſauve-toi.

ROMEO.

Oh ! je ſuis le jouet du malheur !

BENVOLIO.

Pourquoi es-tu encore ici ? (*Romeo ſort.*)

SCÈNE

SCÈNE III.

Les Citoyens de Vérone accourent.

UN D'EUX.

PAR quelle rue s'eſt-il enfui celui qui a tué Mercutio? Tybalt, cet aſſaſſin, par où s'eſt-il ſauvé?

BENVOLIO.

Le voilà giſſant, ce Tybalt.

LE CITOYEN.

Allons, ſuivez-moi: je vous ſomme au nom du Prince d'obéir. (*Arrivent le Prince, Montaigu, Capulet, leurs femmes & autres ſuivants.*

LE PRINCE.

Où ſont les vils auteurs de cette querelle?

BENVOLIO.

Noble Prince, je ſuis en état de vous raconter toute la malheureuſe ſuite de cette fatale rixe. Voilà celui que le jeune Romeo a tué, & qui avoit tué votre parent, le brave Mercutio.

LADY CAPULET.

Tybalt! mon couſin! le fils de mon frère! O Prince!

ô mon époux, mon cher couſin! Oh! le ſang de mon cher Tybalt eſt tout répandu! Prince, ſi vous êtes juſte, pour venger ce ſang qui eſt le nôtre, verſez celui des Montaigu. O cher couſin, cher Tybalt!

LE PRINCE.

Benvolio, qui a été l'aggreſſeur?

BENVOLIO.

Tybalt, qui eſt là tué de la main de Romeo. Romeo lui a parlé avec douceur; il l'a prié de conſidérer combien la querelle étoit légère; il lui a fait enviſager les ſuites de votre courroux. Toutes ces repréſentations faites dans les termes les plus honnêtes, du regard le plus tranquille, & même dans l'humble attitude d'un ſuppliant; rien n'a pu mettre un frein à la haine ingouvernable de Tybalt: ſourd aux paroles de paix, il pointe ſon épée contre le ſein du brave Mercutio, qui, tout auſſi bouillant que lui, engage fer contre fer dans un duel à mort, & avec un dédain fier & martial d'une main repouſſe la mort, & de l'autre la dirige ſur le cœur de Tybalt, qui par ſon adreſſe fait l'écarter. Romeo leur crie: « arrêtez, amis; amis, ſéparez-vous; » d'un bras agile & plus prompt que ſa parole, il baiſſe vers la terre leurs pointes meurtrières, & s'élance entre eux deux:

mais un coup malheureux de Tybalt ſe fait jour par-deſſous le bras de Romeo, & va bleſſer le flanc de l'intrépide Mercutio. Alors Tybalt ſe ſauve : mais quelques momens après il revient vers Romeo, qui ne faiſoit que de commencer à méditer la vengeance : & tous deux fondent l'un ſur l'autre comme l'éclair : car avant que j'euſſe eu le tems de tirer mon épée pour les ſéparer, Tybalt étoit tué. Romeo, l'ayant vu tomber, a pris la fuite : voilà la vérité, ou Benvolio conſent à mourir.

LADY CAPULET.

Il eſt parent des Montaigu : l'affection, qu'il leur doit, le rend impoſteur : il ne dit pas la vérité. Ils étoient près de vingt qui combattoient dans cette fatale rixe, & les vingt enſemble n'ont pu tuer qu'un ſeul homme. J'implore votre juſtice, Prince ; vous nous la devez. Romeo a tué Tybalt : Romeo ne doit plus vivre.

LE PRINCE.

Romeo a tué Tybalt ; mais Tybalt a tué Mercutio : qui de vous paiera le prix d'un ſang ſi cher ?

LADY MONTAIGU.

Ce n'eſt pas Romeo, Prince. Il étoit l'ami de

Mercutio : toute ſa faute, en ôtant la vie à Tybalt, eſt d'avoir fait ce qu'eût fait la loi.

LE PRINCE.

Oui : & pour cette faute, nous l'exilons ſur l'heure de cette ville. Je ſuis intéreſſé moi-même dans les ſuites de vos haines ; mon ſang coule ici pour vos querelles féroces, mais je ſaurai vous impoſer une ſi forte amende, que je vous ferai repentir tous de la perte que vous me faites éprouver. Je ſerai ſourd à vos excuſes, à vos diſcours ; ni larmes, ni prières ne pourront racheter vos offenſes : ainſi épargnez-vous ces ſupplications. Que Romeo diſparoiſſe promptement de cette enceinte, ou l'heure qui l'y verra ſurprendre, ſera la dernière de ſa vie. (*A ſa ſuite*) emportez ce corps, & attendez nos ordres. La clémence qui pardonne à l'homicide, aſſaſſine.

(*Ils ſortent tous ; on emporte le corps de Tybalt.*)

SCÈNE IV.

Un Appartement dans la Maiſon de Capulet.

JULIETTE *ſeule.*

HATEZ-VOUS, Courſiers aux pieds enflammés; précipitez vos pas vers le palais du Soleil: que n'êtes-vous aujourd'hui conduits par un ſecond Phaéton, qui vous emporte rapidement vers le Couchant, & ramène ſoudain la ſombre nuit ſur l'Univers. (*) O Nuit qui couronnes les vœux de l'Amour; étends ton épais rideau, & ferme les yeux des Argus errants: que Romeo puiſſe voler dans mes bras, ſans être vu, ſans que nul mortel puiſſe le redire. Etends ton voile ſur mes joues, que la pudeur enflamme à l'idée inconnue d'un époux; juſqu'à ce que mon timide amour, prenant plus d'audace, ne voie plus dans ces myſtères qu'un chaſte devoir. — O Nuit, preſſe tes pas; & toi, viens avec elle, ô Romeo; toi, qui brilles comme le jour au ſein des ténèbres. Oui, viens, Nuit ſombre & favorable; viens, Nuit propice à l'Amour; donne moi mon Romeo. Oh! j'ai acheté le bonheur de l'Amour, mais je n'en ai pas encore joui: je me ſuis donnée à un époux; mais je ſuis Vierge encore.

Ce jour eſt auſſi long, auſſi plein d'ennui pour moi, que la nuit qui précéde une fête paroît longue à la jeune enfant qui doit ſe parer le lendemain d'une robe nouvelle. Oh! j'apperçois ma Nourrice.

(*La Nourrice paroît tenant une échelle de cordes à ſa main.*)

Elle m'apporte des nouvelles, & toute voix qui prononce le nom de Romeo, a pour moi un ſon céleſte : hé bien, ma Nourrice, quelles nouvelles? Qu'avez-vous-là? Eſt-ce l'échelle que Romeo vous a chargé de vous procurer?

LA NOURRICE *éplorée.*

Oui, oui, l'échelle.

JULIETTE.

Ah! Ciel! quelles nouvelles? Pourquoi tordez-vous ainſi vos mains?

LA NOURRICE.

Hélas! il eſt mort! il eſt mort! il eſt mort! Nous ſommes perdues, Juliette, nous ſommes perdues. O malheureux jour! Il n'eſt plus! il eſt tué! il eſt mort!

JULIETTE.

Le Ciel pourroit-il être aſſez cruel?.....

LA NOURRICE.

Ce n'eſt pas le Ciel ! non ; c'eſt Romeo. O Romeo ! ô Romeo ! Qui jamais auroit penſé que Romeo.....

JULIETTE.

Quelle furie êtes vous, pour vous plaire à me tourmenter ainſi ? Vous me faites éprouver le ſupplice des damnés. Romeo s'eſt-il tué lui-même ? Dites ſeulement *oui ;* & ce mot ſeul va me donner la mort.

LA NOURRICE.

J'ai vu la bleſſure, je l'ai vue de mes yeux ; là, ſur ſa large poitrine. O ſpectacle de pitié ! Son corps tout ſanglant, pâle, pâle, comme les cendres, tout baigné dans ſon ſang, dans un ſang tout noir. A cette vue je me ſuis évanouie.

JULIETTE.

O briſe-toi, mon cœur ! Fermez-vous, mes yeux : plus de lumière ni de jours. Malheureuſe Juliette, rends ta vile pouſſière à la terre ; arrête ici le mouvement & la vie, & qu'un triſte cercueil t'enferme avec Romeo !

LA NOURRICE.

O Tybalt, Tybalt ! le meilleur ami que j'euſſe ! O aimable Tybalt, honnête Cavalier, faut-il que j'aie vécu pour te voir mort !

JULIETTE.

Quel eſt donc ce déſaſtreux jour, où les malheurs pleuvent des deux côtés oppoſés ! Romeo tué ! & Tybalt mort ! A la fois mon cher couſin, & mon époux plus cher encore ! Que la trompette ſonne donc le jugement univerſel : car que m'importent les vivans, ſi ces deux hommes ne ſont plus ?

LA NOURRICE.

Tybalt eſt mort, & Romeo eſt banni : Romeo, qui l'a tué, il eſt banni.

JULIETTE.

O Dieu ! La main de Romeo a-t-elle verſé le ſang de Tybalt ?

LA NOURRICE.

Oui, c'eſt ſa main, ſa main ! O jour de malheur : oui c'eſt ſa main qui l'a verſé !

JULIETTE.

O cœur de ſerpent ſous le viſage d'un Ange ! La douceur d'une colombe avec la férocité d'un vautour ! O quelle ame infernale dans un ſi beau corps ! Oh ! ſe peut-il que l'impoſture & le crime habitent un ſi ſuperbe Temple !

LA NOURRICE.

Il n'y a plus ni foi, ni honneur dans les hommes; tous ſont parjures, tous ſont traîtres à leurs ſermens: tous ſont méchans & hypocrites. Ah! je n'en puis plus: quelque eau ſpiritueuſe.... Tous ces chagrins, tous ces maux, toutes ces peines me vieilliſſent & me tuent! Que l'opprobre couvre Romeo!

JULIETTE.

Que ta langue ſoit maudite pour un pareil ſouhait! Il n'eſt pas né pour l'opprobre! Jamais l'opprobre n'oſera toucher le front de Romeo: c'eſt le trône de l'honneur. Oh! quelle étoit ma fureur, pour le maltraiter comme j'ai fait!

LA NOURRICE.

Quoi, vous direz du bien d'un homme qui a tué votre couſin?

JULIETTE.

Eh! dirai-je du mal d'un homme qui eſt mon époux? Ah! époux infortuné, quelle langue bénira ton nom, lorſque moi, moi depuis trois heures à peine ton épouſe, je l'ai ſi cruellement outragé! Mais malheureux, pour quoi auſſi as-tu tué mon couſin! Ah! ce couſin a voulu tuer mon époux. — Rentrez, larmes

inſenſées, rentrez dans votre ſource : votre tribut appartient au malheur ; & vous l'offrez par mépriſe à l'évènement qui doit faire ma joie : mon époux vit, lui que Tybalt auroit voulu tuer, & Tybalt eſt mort, lui qui auroit voulu tuer mon époux. Il n'y a rien là que de conſolant pour moi : pourquoi donc pleurai-je ? Ah ! c'eſt un mot que j'ai entendu ; mot plus fatal que la mort de Tybalt ; c'eſt ce mot qui m'a aſſaſſiné. Je voudrois, je voudrois l'oublier ; mais hélas ! il pèſe douloureuſement ſur ma mémoire, comme un amas de crimes ſur l'ame du coupable. Tybalt eſt morr, & Romeo eſt banni ! Ce mot *banni ;* oui ce mot ſeul auroit effacé de mon cœur le ſentiment de la perte de mille Tybalt. C'étoit bien aſſez de malheur que la mort de Tybalt : il eût dû finir là ; ou ſi les maux ſe plaiſent à ſe ſuivre de compagnie, & que ce ſoit une néceſſité qu'ils arrivent par troupes, pourquoi après qu'elle m'a annoncé que Tybalt étoit mort, la ſuite n'a-t-elle pas été, « ton père ou ta mère, ou tous les deux auſſi » ? Oui, tous deux ! Ces pertes auroient excité en moi une douleur ordinaire ; mais ce mot qu'elle a ajouté, *Romeo eſt banni*.... Par ce ſeul mot, père, mère, Tybalt, Romeo, Juliette, tous ſont aſſaſſinés, tous morts ! Romeo banni ! il n'y a ni fin, ni terme, ni meſure dans les maux que renferme

ce mot funeſte.—Mon père, ma mère, où ſont-ils, Nourrice?

LA NOURRICE.

Ils pleurent & gémiſſent ſur le corps de Tybalt: voulez-vous aller les trouver? Je vais vous y conduire.

JULIETTE.

Ils pleurent donc Tybalt! Ah! quand leurs larmes ſeront taries, les miennes couleront encore pour le banniſſement de Romeo. Remportez cette échelle; pauvres inſtrumens qui me promettiez le bonheur, vous voilà déçus ainſi que moi. Romeo eſt banni! ainſi, je meurs Vierge & veuve: allons, Nourrice, je veux me rendre à mon lit nuptial, ce ſera le tombeau.

LA NOURRICE.

Allez à votre chambre: je trouverai Romeo pour vous conſoler: je ſais où il eſt. Ecoutez-moi, votre Romeo ſera ici ce ſoir: je vais le trouver: il eſt caché dans la cellule du Père Laurence.

JULIETTE.

O trouvez-le. Donnez cet anneau à mon fidèle Chevalier, & recommandez-lui de venir recevoir mon dernier adieu.

SCÈNE V.

Une Chambre du Monaſtère.

DOM LAURENCE & ROMEO.

LE RELIGIEUX.

Sors de ta retraite, ô Romeo! Approche, homme timide; l'affliction te chérit de paſſion, & la calamité t'a épouſé.

ROMEO.

Mon Père, quelles nouvelles? Quel eſt l'arrêt du Prince? Quelle infortune que j'ignore encore, veut s'attacher à moi?

LE RELIGIEUX.

Ah! mon fils que j'aime, cette affreuſe compagne n'eſt que trop familière avec toi: Je t'apporte la nouvelle de l'arrêt du Prince.

ROMEO.

Hé bien, qu'a-t-il prononcé de plus doux que la mort?

LE RELIGIEUX.

Un arrêt moins rigoureux eſt ſorti de ſa bouche: ce n'eſt pas la mort; ce n'eſt que l'exil.

ROMEO.

Ah! l'exil! Aïe pitié de moi; dis, la mort: l'exil m'épouvante mille fois plus que la mort. Ah! ne parle point d'exil.

LE RELIGIEUX.

Tu es banni de Vérone. Appaiſe-toi: l'Univers eſt grand & vaſte.

ROMEO.

Hors des murs de Vérone, il n'eſt plus d'Univers pour moi; le reſte de la terre n'eſt plus qu'un ſéjour de peines, de tourmens; c'eſt l'enfer. Banni de ce lieu, je le fuis du monde; & être exilé du monde, c'eſt être mort. Oui, cet exil, c'eſt ma mort ſous un autre nom; lui donner le nom d'exil, c'eſt me trancher la tête avec une hache dorée, & ſourire au coup qui m'aſſaſſine.

LE RELIGIEUX.

O coupable & féroce ingratitude! Pour ta faute, notre loi demandoit ta mort: mais le Prince indulgent, prenant ta défenſe, fait taire la loi, & change le mot funeſte de mort en celui d'exil: c'eſt une rare clémence, & tu ne veux pas le voir.

ROMEO.

C'eſt un ſupplice & non une grace. Le Ciel eſt en

ces lieux où vit Juliette. Son chien, les animaux les plus vils de ſa maiſon habiteront avec elle, ils pourront la voir, & Romeo ne le peut plus. L'inſecte qui ſe nourrit de la corruption, eſt plus heureux & plus privilégié que Romeo : il pourra s'emparer de la belle main de ma Juliette, & ravir ſur ſes lèvres (*) ſi pures, ſi vermeilles, un parfum digne des Dieux ; & moi, il faut que je fuie loin d'elle ! Romeo ne pourra jouir de ce bonheur ! Il eſt banni. — N'as-tu pas quelque poiſon tout prêt, quelque poignard affilé, quelque genre de mort ſoudaine ? — Comment as-tu le cœur ; toi, homme Religieux & Saint ; toi, qui guides les ames ; toi, qui abſous les fautes ; toi, mon ami déclaré, de m'aſſaſſiner de ce mot, *banni ?*

LE RELIGIEUX.

Amant inſenſé, écoute-moi parler.

ROMEO.

Oh ! tu vas me parler encore de banniſſement.

LE RELIGIEUX.

Je veux t'enſeigner une armure qui t'aguerrira contre les horreurs de ce mot ; c'eſt la Philoſophie, ce doux baume de l'adverſité ; elle te conſolera dans ton exil.

ROMEO.

Loin de moi ta Philoſophie : ſi la Philoſophie n'a pas le pouvoir de former une Juliette, de tranſporter Vérone à Mantoue, ou de changer l'arrêt du Prince : elle ne m'eſt d'aucun ſecours, elle n'a nulle vertu : ne m'en parle plus.

LE RELIGIEUX.

O je vois bien que les inſenſés ſont ſourds à la raiſon.

ROMEO.

Et moi, que les ſages ſont aveugles.

LE RELIGIEUX.

Laiſſe-moi raiſonner avec toi ſur ton ſort.

ROMEO.

Tu ne peux parler de ce que tu ne ſens pas. Si tu étois auſſi jeune que moi, que Juliette fût ton Amante, que tu l'euſſes épouſée il n'y a qu'une heure, que Tybalt fût tué, que tu fuſſes Amant éperdu comme moi, & comme moi banni loin d'elle; alors tu pourrois parler... alors tu pourrois t'arracher les cheveux & te jetter ſur le pavé comme je fais, & y meſurer avec ton corps un tombeau qui devroit être déjà creuſé. (*Il ſe jette ſur le pavé qu'il inonde de ſes larmes.*)

LE RELIGIEUX.

Lève-toi : on frappe ; bon Romeo, cache-toi.
(*On entend frapper.*)

ROMEO.

Me cacher ? Non : hé qu'importe à un malheureux au déſeſpoir ? (*On frappe une ſeconde fois.*)

LE RELIGIEUX.

Ecoute, comme ils frappent. — Qui eſt là ? — Romeo, lève toi : tu ſeras pris. — Attendez un inſtant — Lève toi, fuis dans mon cabinet. — Dans un moment. — (*On frappe encore.*) Volonté de Dieu ! Quelle obſtination eſt la tienne ? — J'y vais, j'y vais. (*On frappe encore.*) Qui frappe donc ainſi ? De quelle part venez-vous ? Que demandez-vous ?

LA NOURRICE *en dehors.*

Laiſſez-moi entrer, & vous ſaurez l'objet de mon meſſage : je viens de la part de Juliette.

LE RELIGIEUX.

Ah ! ſoyez la bien venue.

LA NOURRICE *entre.*

O ſaint Homme, oh, dites-moi, Homme de Dieu, où eſt l'époux de ma Maîtreſſe ? Où eſt Romeo ?

LE RELIGIEUX.

LE RELIGIEUX.

Le voilà ſur le pavé, noyé dans ſes larmes.

LA NOURRICE.

Oh! il eſt dans le même état que ma Maîtreſſe; dans le même état! O funeſte ſympathie! ô objet de pitié! Voilà comme elle eſt étendue, le viſage tout gonflé, tout inondé de pleurs. (*à Romeo.*)

Levez-vous, levez-vous, levez-vous & montrez-vous homme. Au nom de Juliette, pour l'amour d'elle, levez-vous & reſtez debout: pourquoi vous abîmer dans un ſi profond....

ROMEO, *relevant la tête & ſe ranimant au nom de Juliette.*

Oh Nourrice!

LA NOURRICE.

Ah! Romeo, Romeo! — la mort eſt le terme de tout.

ROMEO *ſe relève.*

Parles-tu de Juliette? En quel état eſt-elle? Depuis que j'ai ſouillé de ſang l'Aurore de notre bonheur, ne me regarde-t-elle pas comme un aſſaſſin de profeſſion, & tout prêt à verſer le ſien? Où eſt-elle? Et quel eſt ſon état? Que dit mon épouſe à nos ſecrettes amours?

LA NOURRICE.

Ah! elle ne dit rien, Romeo: mais elle pleure, & puis elle pleure : tantôt elle tombe ſur ſon lit, tantôt elle ſe relève en ſurſaut & elle appelle Tybalt, & puis elle appelle Romeo ; & elle retombe auſſi-tôt ſur ſon lit.

ROMEO *redevient furieux.*

J'entends ; le nom de Romeo eſt pour elle un coup de foudre qui la tue, comme la main maudite de Romeo a tué ſon couſin. — Dis-moi, Religieux, dis-moi, à quelle vile partie de ce corps eſt attaché mon nom. Dis-le-moi, que je le détruiſe avec ſon odieux aſyle. (*Il tire ſon épée.*)

LE RELIGIEUX *là ſaiſiſſant.*

Arrête ta main déſeſpérée. Es-tu un homme ? Ta figure l'annonce ; mais tes pleurs ſont d'une femme, & tes geſtes féroces décèlent toute la fureur d'une bête privée de raiſon.

Tu m'as confondu d'étonnement. Par ma ſainte religion, j'avois cru ton ame mieux formée pour la raiſon. Tu as tué Tybalt, hé bien ! veux-tu te tuer toi-même & du même coup ton épouſe qui vit de ta vie, en commettant ſur ta perſonne l'horrible attentat de la haine ? Tu veux offenſer à la fois

la nature, & le ciel & la terre. Honte ! honte ! tu déshonores ta forme humaine, ton amour & ta raiſon. Riche poſſeſſeur de ces trois tréſors, qui appartiennent à ton exiſtence ; comme l'avare, tu ne fais d'aucun le véritable uſage qui leur convient. Ta perſonne, en perdant le courage qui caractériſe l'homme, n'offre plus qu'un ſimulacre de cire. Le tendre amour que tu as juré, devient le plus grand des parjures, ſi tu le détruis cet amour que tu as fait vœu de conſerver précieuſement. Ta raiſon, cet ornement de ta perſonne & de ton amour, n'eſt plus qu'un guide inſenſé qui les conduit tous deux à leur ruine : elle reſſemble à la poudre dans la cartouche d'un Soldat mal-adroit : le ſalpêtre prend feu par ſon ignorance, & il périt mutilé par l'inſtrument deſtiné à le défendre.—Allons, homme, reprends courage : ta Juliette eſt vivante, ta Juliette pour l'amour de qui tu étois mort il n'y a qu'un moment ; n'es-tu pas heureux en ce point ? Tybalt a voulu te donner la mort, & tu l'as donnée à Tybalt ; en ce point encore tu es heureux. La loi, qui te menaçoit de la mort, eſt devenue ton amie & n'a prononcé que l'exil ; en cela tu es encore heureux. Le bonheur verſe par flots ſes dons ſur ta tête ; la fortune te careſſe & te ſoûrit, & toi, comme une jeune écervelée, ſans honneur & ſans ame, tu foules ſous tes

pieds ta fortune & ton amour. Prends-y garde, prends-y garde : tes pareils meurent miſérables. — Allons, va rejoindre ton Amante, comme il a été convenu ; monte à ſon appartement : pars & va la conſoler. Mais ſouviens-toi de la quitter avant que la garde ait pris ſon poſte : car alors tu ne pourrois plus paſſer à Mantoue, où tu dois reſter juſqu'à ce que nous puiſſions trouver l'occaſion de rendre ton mariage public, de te réconcilier avec tes amis, d'obtenir ta grace du Prince, & de te faire rentrer dans cette ville avec plus de tranſports de joie, que tu n'auras pouſſé de gémiſſemens en la quittant. — Nourrice, va l'annoncer à Juliette ; recommande-moi à ta Maîtreſſe, & dis-lui d'engager toute ſa maiſon à ſe retirer, pour prendre un repos que leur chagrin doit leur faire déſirer. Romeo ſuit tes pas.

LA NOURRICE.

O mon vénérable Père, je reſterois ici toute la nuit à entendre vos ſages conſeils. Oh ! ce que c'eſt que la ſcience ! (*à Romeo.*) Mon cher Maître, je vais annoncer à ma Maîtreſſe que vous allez venir.

ROMEO.

Allez, & dites à ma douce amie de ſe préparer à me faire bien des reproches.

LA NOURRICE.

Voici, Seigneur, un anneau qu'elle m'a chargé de vous donner. Hâtez-vous, faites la plus grande diligence; car la nuit eſt déjà bien avancée.

ROMEO.

O comme ce don de Juliette ranime mon courage!

DOM LAURENCE.

Partez: nuit heureuſe! Toute votre deſtinée dépend de ceci: ou ſortez de la ville avant que la garde ſoit poſtée, ou au point du jour fuyez déguiſé. Fixez votre ſéjour à Mantoue: je trouverai un homme, qui, de tems en tems, ira vous inſtruire de tout ce qu'il arrivera d'heureux ici: donnez-moi votre main, il eſt tard: adieu, nuit heureuſe!

ROMEO.

Si une joie au-deſſus de toutes les joies ne m'appelloit pas loin de vous, ce ſeroit un grand chagrin pour moi de m'en ſéparer ſi bruſquement. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE VI.

La Maiſon des Capulet.

CAPULET, LADY CAPULET, PARIS.

CAPULET.

Il eſt arrivé de ſi grands déſaſtres, que nous n'avons pas eu un moment pour ſonger à déterminer notre fille. Jugez-en ? elle aimoit tendrement ſon couſin Tybalt, & moi je l'aimois bien auſſi..... Mais quoi ! nous ſommes nés pour mourir. — Il eſt très-tard, elle ne deſcendra pas ce ſoir; & je vous réponds, que ſans votre compagnie, il y a une heure que je ſerois au lit.

PARIS.

Ces jours de malheurs ne laiſſent pas de tems pour les ſoins de l'amour : je vous ſouhaite le repos. Madame, préſentez mon ſalut & mes vœux à votre fille.

LADY CAPULET.

Je le veux bien, & demain dès le matin je ſaurai ſa penſée : pour ce ſoir, elle eſt enveloppée dans ſa triſteſſe.

CAPULET.

Paris, je veux moi vous répondre hardiment de l'amour de ma fille. Je préſume qu'à tous égards elle ſe laiſſera gouverner par ſon père; je dis plus, je n'en doute pas. Ma femme, allez la trouver avant de vous mettre au lit: inſtruiſez-la de l'amour de mon fils Paris, & donnez-lui ordre, faites-y bien attention, pour Mercredi prochain. Mais, attendez: quel jour eſt-ce aujourd'hui?

PARIS.

Lundi, Seigneur.

CAPULET.

Lundi? Ah, ah! Mercredi eſt trop prochain: allons, que ce ſoit pour Jeudi; pour Jeudi (*à ſa femme*) dites-lui que Jeudi elle ſera mariée à ce noble Comte. Serez-vous prête? Etes-vous d'avis de tant preſſer le jour? Nous ne ferons pas grands préparatifs. Un ami ou deux: car, écoutez, le meurtre de Tybalt eſt ſi récent! C'eſt notre couſin; on nous accuſeroit d'indifférence pour ſa mémoire, ſi nous donnions une grande fête. Ainſi nous inviterons une demi-douzaine d'amis, & voilà tout. — Mais que dites-vous du jour de Jeudi?

PARIS.

Seigneur, je voudrois que Jeudi vînt demain.

CAPULET.

Fort bien : allons, retirez-vous. — Ainſi, pour Jeudi. (*à Lady Capulet.*) Vous, dès ce ſoir, voyez Juliette; diſpoſez-la pour ce jour de ſes nôces : adieu, Comte. — Holà, des lumières pour mon appartement (*aux Domeſtiques*) marchez devant moi. — Il eſt ſi tard, que bientôt l'on pourra dire qu'il eſt de bonne heure. (*à Paris.*) Je vous ſalue. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE VII.

La Chambre de Juliette, qui a vue ſur le Jardin.

ROMEO & JULIETTE *paroiſſent enſemble à la fenêtre, d'où l'on voit pendre une échelle de corde.*

JULIETTE.

VEUX-TU donc déjà me quitter ? Le jour eſt encore loin de paroître : c'étoit le roſſignol, & non l'alouette, dont la voix a frappé ton oreille inquiète.

Toute la nuit il chante là-bas ſur ce grenadier : crois-moi, mon Amant ; c'étoit le roſſignol.

ROMEO.

C'étoit l'alouette qui annonce l'aurore, & non pas le roſſignol : vois, ma bien Aimée, ces traits de lumière, jaloux de notre bonheur, qui percent ces nuages vers l'Orient : tous les flambeaux de la nuit ſont éteints ; & le riant Matin ſur la cime des monts nébuleux, un pied levé ſe balance, prêt à s'élancer. Il me faut ou partir & vivre, ou reſter & mourir.

JULIETTE.

Non, cette clarté n'eſt point le jour ; j'en ſuis sûre : c'eſt quelque météore qu'exhale le Soleil pour te ſervir de flambeau cette nuit, & t'éclairer dans ta route vers Mantoue. Demeure encore un moment : tu ne partiras point ſi-tôt.

ROMEO.

Hé bien qu'on me ſurprenne ici, qu'on me conduiſe à la mort ; je ſuis content, ſi tu le veux ainſi. Je dirai comme toi, que cette lueur grisâtre n'eſt pas celle du matin, mais le pâle reflet de la Lune, & que ce n'eſt pas l'alouette dont les accens s'élèvent & vont frapper la voûte des cieux. Ah ! crois-moi ; j'ai

bien plus de penchant à reſter, que de volonté de partir. Hé bien, que la mort vienne, la mort ſera la bien venue : Juliette le veut ainſi. Qu'en dis-tu, mon amour ? Allons, cauſons enſemble : non, ce n'eſt pas le jour.

JULIETTE.

Ah ! c'eſt le jour, c'eſt le jour : pars de ces lieux, éloigne-toi, fuis. Oui, c'eſt l'alouette qui pouſſe ces accens diſcords ; que ſa voix eſt aiguë & ſon chant déſagréable ! (*) Oh ! pars ſans délai : la lumière croît de plus en plus.

ROMEO.

Oui, la lumière croît.... & nos maux vont croître avec elle. (*La Nourrice paroît.*)
Madame,

JULIETTE.

Qu'y a-t-il, Nourrice ?

LA NOURRICE.

Votre mère ſe prépare à venir à votre chambre : le jour paroît : tenez-vous ſur vos gardes ; veillez bien autour de vous. (*Elle ſort.*)

JULIETTE.

Hé bien, fatale fenêtre, laiſſe donc entrer le jour, & ſortir mon Amant & ma vie.

ROMEO *prêt à redeſcendre par l'échelle.*

Adieu, adieu: encore un baiſer, & je vais deſcendre. (*Romeo deſcend.*)

JULIETTE.

Te voilà donc parti, mon cher Amant, mon Maître! Ah! mon époux, mon ami! il me faut de tes nouvelles à chaque minute des heures: chaque minute va durer un jour: oh! qu'à ce compte j'aurai vu couler d'années; avant de revoir mon cher Romeo.

ROMEO.

Adieu: je ne laiſſerai échapper aucune occaſion de te faire paſſer, ô ma bien Aimée, mon ſalut & mes vœux.

JULIETTE.

Ah! crois-tu que nous nous revoyons jamais?

ROMEO.

Je n'en doute point, & un tems viendra, où tous les maux que nous ſouffrons aujourd'hui feront le ſujet de nos doux entretiens.

JULIETTE.

O Dieu! j'ai une ame qui preſſent le malheur: il me ſemble que je te vois, maintenant que tu es

deſcendu, comme un mort couché au fond d'un tombeau : ou ma vue ſe trouble, ou tu me parois pâle.

ROMEO.

Et toi auſſi, mon Amante, tu parois de même à mes yeux. — Le chagrin deſſéche & boit notre ſang : adieu, adieu.

Juliette tend les bras à Romeo, qui achève de ſe précipiter au bas de la muraille, il y reſte immobile & ſans parler. Juliette ſe couvre le viſage & rentre. Au bout d'un moment Romeo ſe relève & s'éloigne à pas lents, les yeux toujours fixés ſur la fenêtre, & dans l'attitude d'un homme au déſeſpoir.

SCÈNE VIII.

JULIETTE *ſeule paroît évanouie dans un fauteuil ; peu-à-peu elle reprend ſes ſens & s'avance ſur le Théâtre.*

O fortune, fortune ! les hommes t'accuſent d'inconſtance : ſi tu es volage, qu'as-tu à démêler avec un Amant d'une fidélité ſi rare ? Ou plutôt, ô fortune ! garde ton inconſtance : alors j'eſpérerai que tu changeras ſon ſort, que tu ne le tiendras pas long-tems éloigné de moi, & que bientôt tu le renverras à ſon Amante.

LADY CAPULET *entre chez ſa fille.*

Hé bien, ma fille, êtes-vous levée ?

JULIETTE.

Qui m'appelle ? Eſt-ce ma reſpectable mère ? Couchée ſi tard, qui la rend ſi matinale ? Quel ſujet me procure ſa viſite à cette heure extraordinaire ?

LADY.

Hé bien, Juliette, votre ſanté ?

JULIETTE.

Madame, je ne ſuis pas bien.

LADY.

Toujours pleurant la mort de votre couſin ? Hé quoi, vos larmes le feront-elles revenir du tombeau ? Quand vous en inonderiez ſa cendre, vous ne lui rendriez pas la vie. Arrêtez donc vos larmes. Une douleur modérée prouve de la tendreſſe ; mais l'excès du chagrin annonce un défaut de raiſon.

JULIETTE.

Laiſſez-moi pleurer une perte auſſi ſenſible.

LADY.

Vous ſentirez toujours cette perte, mais vous ne reverrez jamais l'ami que vous pleurez.

JULIETTE.

Sentant auſſi vivement ſa perte, je ne puis m'empêcher de le pleurer toujours.

LADY.

Ma fille, je vois ce qui nourrit vos larmes : ce n'eſt pas tant la mort de votre infortuné couſin, que de ſavoir vivant le miſérable qui l'a tué.

JULIETTE.

De quel miſérable parlez-vous, Madame ?

LADY.

De ce miſérable Romeo.

JULIETTE, *à part.*

Lui ! un miſérable ! Que Dieu lui pardonne ; moi je lui pardonne de tout mon cœur : & cependant nul homme n'afflige mon cœur comme lui.

LADY.

Oui, vous ſouffrez de voir que le traître reſpire.

JULIETTE.

Oui, Madame, & qu'il reſpire ſi loin de ces mains : je voudrois être ſeule chargée de venger mon couſin.

LADY.

Nous en aurons vengeance, ma fille, ſoyez tranquille. Arrêtez donc vos larmes. Nous avons un ami à Mantoue, où eſt maintenant cet odieux banni. A ma prière, cet ami lui donnera quelque breuvage efficace qui l'enverra bientôt rejoindre Tybalt. Et alors j'eſpère que vous ſerez ſatisfaite.

JULIETTE.

Non, je ne ſerai jamais ſatisfaite, que je ne revoie Romeo.... mort. — Pourquoi mon pauvre cœur eſt-

il donc ſi cruellement affligé de la perte de mon couſin ? Madame, ſi vous pouviez ſeulement trouver un homme pour porter le poiſon ; moi, je me chargerois de le préparer, & il le feroit de façon, que Romeo, dès qu'il l'auroit pris, dormiroit bientôt en paix. —O comme mon cœur abhorre de l'entendre nommer — & de ne pouvoir aller le joindre.... & venger l'amitié que je portois à Tybalt ſur celui qui l'a tué !

LADY.

Trouvez les moyens, & moi je trouverai l'homme. —Mais je vais vous apprendre de joyeuſes nouvelles, ma fille.

JULIETTE.

Ah ! que la joie vient à propos dans un tems où nous en avons tant beſoin : de grace, Madame, quelles ſont ces nouvelles ?

LADY.

Oui, oui, ma fille, vous avez un père qui s'occupe de votre bonheur ; un père, qui, pour conſoler vos chagrins, vous prépare un jour de ſoudaine joie, que vous n'attendez pas, & auquel je ne ſongeois guères non plus.

JULIETTE.

Madame, à la bonne heure ; quel eſt ce jour ?

LADY.

LADY.

Un jour bien prochain, ma fille : oui, Jeudi matin ; un jeune & noble Cavalier, un beau Cavalier, le Comte Paris, dans l'Egliſe de Saint-Pierre fera de vous une épouſe heureuſe.

JULIETTE.

Par S. Pierre, & par l'Egliſe qui lui eſt conſacrée, Paris ne fera point de moi une épouſe heureuſe. Je ſuis étonnée de cette précipitation, & qu'il me faille épouſer, avant que l'homme qui doit être mon mari, vienne me faire ſa cour. Je vous prie, Madame, dites à mon père, que je ne veux pas me marier encore, & que quand j'épouſerai, j'épouſerai Romeo, que vous ſavez que je hais, plutôt que Paris. — Ce ſont là certes des nouvelles bien étranges pour vous!

LADY CAPULET *courroucée.*

Voilà votre père qui vient : faites-lui cette réponſe vous-même, & voyez comment il la recevra de votre part.

SCÈNE IX.

CAPULET *entre, & la* NOURRICE.

CAPULET.

Hé bien, ma fille : quoi, (*) toujours dans les pleurs? Ma femme, eſt-ce que vous ne lui avez pas annoncé notre réſolution ?

LADY CAPULET.

Oui, Seigneur; mais elle ne veut point d'époux; elle vous remercie (*avec dépit.*) Je voudrois que l'inſenſée fût mariée à ſon tombeau.

CAPULET *furieux.*

Et moi auſſi, je le voudrois: votre vœu eſt le mien. Comment, elle ne veut point de mari? Elle ne nous remercie pas ? Elle n'eſt pas fière & joyeuſe de ce que nous lui avons ménagé un ſi digne Cavalier pour époux ?

JULIETTE.

Non, je ne ſuis pas joyeuſe; mais je ſuis reconnoiſſante envers vous: non, je ne peux jamais être joyeuſe de la poſſeſſion d'un objet que je hais; mais je ſuis reconnoiſſante pour la haine même, qui dans l'intention eſt amour.

CAPULET.

Oh ! vraiment, vraiment ! Quelle fine logique ! Qu'eſt ceci ? (*Contrefaiſant ſon ton.*) *Je vous remercie, & je ne vous remercie pas, & je ne ſuis pas joyeuſe....* Hé bien, ma mignone, ne me faites point de remerciemens, ne ſoyez point joyeuſe ; tout comme il vous plaira : mais préparez vos jambes pour Jeudi prochain, & diſpoſez-vous à aller avec Paris à l'Egliſe de S. Pierre ; ou je vous y traînerai moi-même. Loin de moi, objet de dégoût & d'horreur : loin de moi, fille effrontée, tu m'es odieuſe !

LADY CAPULET.

Fi, fi ! quoi, êtes-vous donc inſenſée ?

JULIETTE.

Mon bon père, je vous en conjure à genoux ; écoutez-moi avec patience, ſeulement un mot.

CAPULET.

Aux enfers, jeune effrontée, fille rébelle ! Je te le répète : ou rends-toi à l'Egliſe Jeudi, ou ne me regarde jamais en face. Ne parle pas, ne réplique pas, pas un ſouffle : les doigts me brûlent d'impatience.... Hé bien, ma femme, nous nous ſommes crus heureux, que Dieu ne nous eût donné que cet unique enfant : maintenant je vois que c'en eſt encore

trop d'un, & que nous avons reçu en elle notre malédiction. Loin de moi, la malheureuſe !

LA NOURRICE.

Que le Dieu du Ciel la béniſſe ! Vous êtes blâmable, Seigneur, de la maltraiter ainſi.

LADY CAPULET.

Allons, la bonne, gardez vos leçons, contenez votre langue : Dame Prudence, allez faire la ſavante avec vos pareilles, allez.

CAPULET.

Taiſez-vous, taiſez-vous : vieille folle, qui marmottez entre vos dents : allez débiter vos proverbes ſur la taſſe de votre Commère ; nous n'avons que faire de vous ici.

LADY CAPULET.

Vous êtes trop vif.

CAPULET.

Cela me met en fureur : le jour, la nuit, à toute heure, en tout tems, au travail ou au jeu, ſeul ou en compagnie, toujours ſoucis en tête pour la voir mariée. Et aujourd'hui, après l'avoir pourvue d'un Gentilhomme de noble parentage, de belles manières, plein de jeuneſſe, rempli des plus brillantes qualités, accompli en tout, tel que la penſée même

peut ſouhaiter un mari ; & avoir une malheureuſe écervelée, une mignarde toujours plaintive, qui, dans le moment où la fortune s'offre à elle, vous répond, *je ne veux pas me marier. — Je ne peux aimer. — Je ſuis trop jeune. — Je vous en prie, pardonnez-moi.* — Oui, oui, ſi vous ne voulez pas vous marier, je vous pardonnerai : allez vivre où vous voudrez : vous n'habiterez toujours pas avec moi. Songez à cela ; ſongez-y bien : je n'ai pas coutume de plaiſanter. Jeudi approche : mettez la main ſur votre conſcience ; aviſez-vous. Si vous êtes ma fille, je vous donnerai à mon ami ; ſi tu ne l'es pas, va à l'aventure, meurs de misère & de faim dans les rues : car, ſur mon ame, jamais je ne te reconnoîtrai, jamais rien de ce qui m'appartient ne te fera du bien. Compte là-deſſus, & ſonge bien que je ne violerai pas mon ſerment.

(*Il ſort en colère.*)

JULIETTE.

N'eſt-il donc point au haut des Cieux de pitié, qui voie l'excès de mon chagrin ? O ma tendre mère, ne me rejettez pas loin de vous : différez ce mariage d'un mois, d'une ſemaine ; ou, ſi vous ne le voulez pas, faites donc dreſſer mon lit nuptial dans le triſte tombeau où gît Tybalt.

LADY CAPULET.

Ne me parlez pas, car je ne vous répondrai pas un mot. Faites à votre gré ; tout eſt fini entre vous & moi. (*Elle s'en va.*)

JULIETTE.

O Dieu ! — ô ma Nourrice, comment détourner ce malheur ? Mon époux eſt ſur la terre ; ma foi eſt dans le Ciel : comment reviendra-t-elle ſur la terre, juſqu'à ce que mon époux quitte ce monde, & me la renvoie libre du haut des Cieux ? — Conſolez-moi, conſeillez-moi. — Hélas ! hélas ! que le Ciel ſe plaiſe à exercer un jeu cruel ſur une créature auſſi foible que moi ! Que dis-tu, Nourrice ? N'as-tu pas un ſeul mot de joie, quelque conſolation ? Ma chère Nourrice !

LA NOURRICE.

En vérité, voici la ſeule. Romeo eſt banni ; je gagerois l'Univers contre une obole qu'il n'oſera jamais revenir vous réclamer ; ou, s'il le fait, il faudra que ce ſoit par quelque menée ſourde & cachée. Prenez donc que les choſes en ſoient à ce point, je penſe que le meilleur parti pour vous eſt d'épouſer le Comte. Oh ! c'eſt un aimable Cavalier ! Romeo n'eſt rien auprès. Un aigle, Madame, n'a pas un ſi bel œil, un œil ſi vif, ſi perçant que celui

de Paris. Sur ma conſcience, je crois que vous ſeriez heureuſe dans ce ſecond choix : car il eſt bien au-deſſus du premier ; & d'ailleurs votre premier époux eſt mort, ou il vaudroit mieux qu'il le fût, que de vivre banni de ces lieux, ſans que vous le poſſédiez jamais.

JULIETTE.

Parles-tu d'après ton cœur ?

LA NOURRICE.

Et d'après ma raiſon auſſi, ou maudiſſez les tous deux.

JULIETTE.

Ainſi ſoit-il !

LA NOURRICE.

Quoi ?

JULIETTE *diſſimulant ſon indignation.*

Oui, tu m'as merveilleuſement conſolée : rentre, & dis à ma mère, qu'ayant eu le malheur de déplaire à mon père, je ſuis allée à la cellule du Père Laurence pour accuſer ma faute & en implorer le pardon.

LA NOURRICE.

Je n'y manquerai sûrement pas : & ce parti eſt très-ſage. (*Elle ſort.*)

JULIETTE.

O femme prédeſtinée pour l'enfer ! O ſcélérate furie ! Quel eſt ſon plus grand crime, ou de me ſouhaiter ainſi parjure, ou de ravaler mon époux avec cette même langue qui l'avoit tant de fois exalté au-deſſus de tout objet de comparaiſon ? Va, méchante conſeillère, mon cœur & toi déſormais feront deux. Je vais trouver le Religieux, & ſavoir s'il a quelque expédient à m'offrir. — Si toutes les reſſources m'abandonnent ; moi, j'ai le pouvoir de mourir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Monaſtère.

DOM LAURENCE & PARIS, *qui eſt venu le trouver pour le mettre dans ſes intérêts, & le prier de diſpoſer au mariage* JULIETTE *ſa Pénitente.*

LE RELIGIEUX.

Quoi? Jeudi, Seigneur? Le terme eſt bien court.

PARIS.

Mon beau-père le veut ainſi, & certes ce n'eſt pas moi qui rallentirai ſon ardeur.

LE RELIGIEUX.

Mais vous ne connoiſſez pas, dites-vous, les diſpoſitions de ſa fille : cette conduite n'eſt pas ordinaire : je ne l'approuve point.

PARIS.

Juliette pleure ſans meſure, & ne ſe conſole point de la mort de Tybalt, & voilà pourquoi je l'ai ſi peu entretenue de mon amour: Vénus n'oſe ſourire dans une maiſon de larmes. Son père voit du danger à laiſſer le chagrin prendre ſur elle tant d'empire, & par prudence il hâte notre mariage, pour tarir la ſource de ſes pleurs. La ſociété d'un époux pourra bannir de ſon cœur un ſouvenir douloureux, que nourrit la ſolitude. Concevez-vous maintenant le motif de cette précipitation?

LE RELIGIEUX, *à part.*

Je voudrois ignorer le motif qui devroit la rallentir. — Voyez, Seigneur, voilà Juliette qui vient à ma cellule. (*Juliette entre.*)

PARIS.

Soyez la bien venue, ma bien aimée, ma Souveraine & mon épouſe.

JULIETTE.

Tout cela pourra être, Seigneur, quand je ſerai votre épouſe.

PARIS.

Cela pourra être! & cela doit être, mon amour, Jeudi prochain.

JULIETTE.

Ce qui doit être, ſera.

LE RELIGIEUX.

Rien de plus vrai que cette ſentence.

PARIS.

Venez-vous vous confeſſer à ce digne Religieux?

JULIETTE.

Si je vous répondois, ce ſeroit me confeſſer à vous.

PARIS.

Au moins ne lui déſavouez pas, que vous m'aimez.

JULIETTE.

Je vous avouerai, à vous, que je l'aime.

PARIS.

Et vous lui avouerez auſſi, j'en ſuis sûre, que vous m'aimez.

JULIETTE.

Si je dois lui faire cet aveu, il aura bien plus de prix fait en votre abſence, que devant vous.

PARIS.

Pauvre Juliette, comme ton viſage eſt flétri par les pleurs!

JULIETTE.

Les pleurs n'ont pas fait grand tort à ma beauté ; elle n'avoit rien de bien rare.

PARIS.

Tu lui fais par cette réponſe plus de tort & d'outrage que ne lui en ont fait tes pleurs.

JULIETTE.

J'ai dit la vérité.

PARIS.

Ta beauté eſt mon bien, & tu l'as calomniée.

JULIETTE.

Ce que je ſais, c'eſt qu'elle ne m'appartient pas à moi.—Mon vénérable Père, avez-vous le loiſir à préſent, ou reviendrai-je vous trouver ce ſoir ?

LE RELIGIEUX.

Cette heure eſt à ma diſpoſition, fille rêveuſe.—(*à Paris.*) Seigneur, nous devons reſter ſeuls enſemble.

PARIS.

Dieu me préſerve de troubler la dévotion. Juliette, Jeudi je vous réveillerai de grand matin ; juſqu'à ce jour, adieu ! & recevez ce chaſte baiſer !

(*Paris l'embraſſe & s'en va.*)

JULIETTE, *au Religieux.*

Allez, fermez bien la porte, & quand vous l'aurez fait, venez pleurer avec moi, qui ſuis ſans eſpoir, ſans reſſource, ſans ſecours.

LE RELIGIEUX.

O Juliette, je connois déjà vos chagrins. Ils me mettent hors de moi. J'apprends, que vous devez être mariée à ce Comte Jeudi prochain, & rien ne peut éloigner ce jour.

JULIETTE.

Homme de Dieu, ne me dites point que vous ſavez le malheur qui me ménace, que vous ne puiſſiez me dire auſſi comment je peux l'éviter. Si votre prudence n'a point de ſecours à m'offrir, alors approuvez ſeulement ma réſolution, & avec ce poignard je vais me ſecourir à l'heure même. Dieu a uni mon cœur à celui de Romeo; vous, nos mains, & avant que cette main, ſcellée par vous dans la main de Romeo, ſe prête à former un autre nœud, avant que mon cœur fidèle trahiſſant ſon premier choix, l'abandonne pour un autre, ce fer me détruira. (†) — Ainſi cherchez dans votre longue expérience un conſeil préſent; ou, voyez; ce couteau, ſanglant médiateur

(†) Et ma main & mon cœur.

entre mes perplexités & moi, en ſera l'arbitre; il va trancher le nœud, ſi les lumières de votre grand âge & de votre eſprit ne peuvent conduire cet évènement à une iſſue que l'honneur avoue. Parlez, ne ſoyez pas ſi lent à me répondre. Je languis de mourir, ſi votre réponſe n'a point de remède à m'offrir.

LE RELIGIEUX.

Arrêtez, ma fille, j'entrevois un rayon d'eſpérance; mais il faut une action auſſi déſeſpérée, que l'eſt le malheur que nous voulons prévenir. — Si, plutôt que d'épouſer le Comte Paris, vous avez la force de vouloir vous tuer vous-même; & vous ſauver par la mort de cette ignominie, il eſt vraiſemblable que vous aurez auſſi la force de tenter un expédient qui reſſemble à la mort. Si vous avez ce courage, je vous donnerai un moyen.

JULIETTE.

Oh! plutôt que d'épouſer Paris, dites-moi de me précipiter du haut de cette tour qui eſt devant nous; enchaînez-moi ſur le ſommet de quelque montagne, hantée par les ours ſauvages & les lions rugiſſans; ou enfermez-moi la nuit dans l'horreur d'un cimetière, où je ſois toute couverte des oſſemens retentiſſans des morts, de membres noircis, & de crânes décharnés

& jaunis ; ou commandez-moi d'entrer dans un tombeau nouvellement creuſé, & de m'y envelopper avec le mort du même linceul ; commandez-moi toutes les horreurs, dont juſqu'à préſent le nom ſeul m'a fait friſſonner, & j'obéirai ſans délai, ſans crainte, pour vivre l'épouſe intacte & fidèle de mon tendre Amant.

LE RELIGIEUX.

Hé bien, retournez à la maiſon paternelle, montrez un air joyeux, conſentez à épouſer Paris. Mercredi eſt demain : demain au ſoir, faites en ſorte qu'on vous laiſſe ſeule dans votre chambre ; écartez votre Nourrice ; qu'elle ne couche point auprès de vous. Prenez cette phiole, & lorſque vous ſerez au lit, avalez ce breuvage juſqu'à la dernière goutte. Soudain coulera dans toutes vos veines une froide & aſſoupiſſante humeur, qui glacera les eſprits de la vie : le pouls interrompant ſon mouvement naturel, ceſſera de battre. Nulle chaleur, nul ſouffle n'atteſtera que vous vivez. Les roſes de vos lèvres & de vos joues ſeront fanées & livides comme la cendre : vos paupières s'abaiſſeront, comme à l'inſtant où la mort ferme les yeux à la lumière : chaque partie de votre corps, privée du principe qui l'anime, paroîtra roide,

inflexible & froide, comme dans le trépas. (†) Vous reſterez quarante-deux heures ſous cette image d'une mort parfaite : ce tems paſſé, vous vous réveillerez, comme d'un ſommeil agréable. Le lendemain votre nouvel époux viendra dès le matin pour hâter votre lever, & il vous trouvera morte dans votre lit. Alors, ſuivant nos uſages, parée dans votre cercueil de vos plus beaux atours, & le viſage découvert, vous ſerez portée pour être enſevelie dans le tombeau de votre famille : vous ſerez placée ſous cette même voûte antique, où repoſent tous les deſcendans des Capulet. Dans l'intervalle, & avant que vous ſoyez réveillée, Romeo inſtruit de tout par mes lettres, viendra dans cette ville ; lui & moi nous épierons le moment de votre réveil, & cette nuit là même Romeo vous emmenera d'ici dans Mantoue : voilà l'expédient qui vous préſervera de l'ignominie dont vous êtes menacée, ſi nulle atteinte d'inconſtance ou de crainte féminine ne vient dans l'exécution abattre votre courage.

JULIETTE.

Donnez, oh, donnez-moi ! Ne me parlez pas de crainte. (*Elle prend la phiole.*)

(†) Dom Laurence, arrête long-tems Juliette ſur l'image de la mort, pour éprouver ſon courage.

LE RELIGIEUX

LE RELIGIEUX.

Allons, partez: que le courage & le bonheur vous accompagnent dans cette réſolution ! J'enverrai à Mantoue un Religieux porter rapidement notre meſſage à votre époux.

JULIETTE.

Amour, donne-moi le courage; c'eſt du courage que j'attends mon ſalut. Adieu, cher & reſpectable Religieux. (*Ils ſe quittent.*)

SCÈNE II.

La Maiſon de Capulet.

CAPULET, LADY CAPULET, LA NOURRICE, *& deux ou trois* DOMESTIQUES.

CAPULET, *à un Domeſtique.*

Allez, invitez tous les convives, dont le nom eſt porté ſur cette liſte (*à Lady.*) Nous ſerons bien mal préparés pour cette nôce. — Eſt-ce que ma fille eſt allé trouver le Père Laurence?

LA NOURRICE.

Oui, d'honneur.

CAPULET.

Fort bien : il pourra peut-être opérer dans ſon ame quelque heureux changement — C'eſt une jeune effrontée bien opiniâtre dans ſes volontés. (*Juliette arrive, affectant un air joyeux.*)

LA NOURRICE.

Tenez, voyez comme elle revient du Monaſtère avec un viſage riant.

CAPULET.

Hé bien, fille rébelle, où avez-vous été courir ?

JULIETTE.

Où j'ai appris à me repentir de ma coupable déſobéiſſance à mon père & à ſes ordres. Le Père Laurence m'a enjoint de tomber ici à vos genoux (*elle tombe à genoux*) & d'implorer votre pardon. Pardon, mon père, je vous en conjure : déſormais je me laiſſerai toujours gouverner par vos volontés.

CAPULET, *à la Nourrice.*

Dépêchez quelqu'un vers le Comte ; allez, & qu'on l'inſtruiſe de ce changement : je veux que ce nœud ſoit formé dès demain.

JULIETTE.

J'ai rencontré le jeune Comte à la cellule du Religieux, & je lui ai accordé tout ce que peut donner un chaſte amour, ſans paſſer les bornes de la pudeur.

CAPULET.

Allons, j'en ſuis réjoui: tout eſt à merveille: continuez: les choſes vont comme elles doivent aller. —Il faut que je voie le Comte: oui, je veux le voir. (*à un Domeſtique.*) Allez, & dites-lui de venir ici. En vérité, après Dieu, toute notre ville a de grandes obligations à ce reſpectable Religieux.

JULIETTE.

Nourrice, voulez-vous venir avec moi dans ma chambre? Vous m'aiderez à aſſortir la parure que vous croirez convenable au jour de demain.

LADY CAPULET, *à ſon mari.*

Non, non pas avant Jeudi — (*à la Nourrice.*) & nous avons le tems.

CAPULET *d'un ton décidé.*

Allez, Nourrice, allez avec elle; nous irons à l'Egliſe demain. (*Juliette & la Nourrice ſortent.*)

LADY CAPULET.

Nous ſérons bien courts dans nos proviſions : la nuit eſt déjà prête à tomber.

CAPULET.

N'ayez point d'inquiétude : je me donnerai du mouvement, & tout ira bien, je vous le garantis, ma femme. Allez rejoindre Juliette, aidez-la dans ſa toilette ; je ne me couche point cette nuit. Laiſſez-moi ſeul. Je me charge du rôle de la Ménagère pour cette fois. — Quoi ? Tout le monde eſt à prendre le frais. Allons, je veux en me promenant auſſi aller trouver le Comte Paris, & le diſpoſer à la cérémonie de demain. — Mon cœur eſt merveilleuſement léger, depuis que cette fille égarée eſt rentrée dans ſon devoir. (*Capulet & ſa femme ſortent.*)

SCÈNE III.

L'Appartement de Juliette : on voit un lit dans le fond.

JULIETTE *& ſa* NOURRICE.

OUI, cet ajuſtement conviendra le mieux : bonne Nourrice, je vous prie, laiſſez-moi ſeule cette nuit : j'ai beſoin de faire au Ciel bien des prières, pour en obtenir un regard propice ſur ma ſituation, qui, vous le ſavez, eſt pleine d'erreurs & de péché.

LADY CAPULET *entre.*

Hé bien, êtes-vous bien embarraſſée ! Avez-vous beſoin que je vous aide ?

JULIETTE.

Non, Madame : nous avons fait un choix des atours néceſſaires & le mieux aſſortis à la cérémonie que je dois remplir demain. Si c'eſt votre bon plaiſir, laiſſez-moi ſeule maintenant, & que ma Nourrice veille cette nuit avec vous : car, j'en ſuis sûre, tous vos gens ſont bien occupés, dans une fête qui ſe fait ſi précipitamment.

LADY CAPULET.

Bonne nuit : allez vous mettre au lit, & vous repoſer ; vous en avez beſoin. (*Elle embraſſe Juliette.*)

(*Lady Capulet & la Nourrice ſortent.*)

JULIETTE *les regardant aller.*

Adieu — Dieu ſait, quand nous nous reverrons. (*elle ferme la porte.*) Je ſens courir dans mes veines le froid de la peur ; il glace mes ſens & mon cœur ! Il faut que je les rappelle, pour me raſsûrer. (*D'une voix tremblante.*) Nourrice ! — Ah ! qu'a-t-elle beſoin ici ? Il faut que j'exécute ſeule mon effrayante Scène. (*Elle ſe ſaiſit de la phiole.*) Viens, phiole. — Si ce breuvage n'opéroit aucun effet ; ſerais-je donc malgré moi contrainte d'épouſer le Comte ? Non, non : ce fer m'en préſervera ; toi, repoſe ici (*dépoſant un poignard à côté d'elle.*) — Mais ſi c'étoit un poiſon, que le Religieux m'eût adroitement fourni, pour me faire mourir, dans la crainte de ſe voir déshonoré lui-même par ce ſecond mariage, lui qui m'a marié avec Romeo... Je crains que ce ne ſoit du poiſon. Et cependant je ſuis portée à croire que ce n'en eſt pas : car il a toujours été reconnu pour un ſaint Religieux. (*Elle s'aſſied, & après avoir rêvé long-tems.*) — Mais, quoi ? Si, après que je ſerai dépoſée dans

le tombeau, j'allois me réveiller avant le tems où Romeo doit venir me délivrer?... O idée pleine d'épouvante! Ne ſerois-je pas alors ſuffoquée ſous cette voûte, dont la ſombre entrée ne reçoit aucun air ſalutaire? N'y périrois-je pas étouffée avant que mon cher Romeo arrive? — Ou, ſi je ſuis vivante, n'eſt-il pas vraiſemblable, que l'horrible idée de la mort & de la nuit, jointe à la terreur du lieu, dans ces profondeurs ſouterraines, où depuis pluſieurs ſiècles ſont entaſſés les oſſemens de mes ancêtres, où gît Tybalt, tout ſanglant & encore tout frais dans ſon drap funéraire; où l'on dit que les ſpectres viennent s'aſſembler à certaines heures de la nuit?.... Hélas! hélas! n'eſt-il pas probable, que moi, trop tôt éveillée, dans ces lieux infectés, au milieu des gémiſſemens des ſpectres, qui, dit-on, entendus des mortels, leur font perdre la raiſon?.... (†) Ou ſi je m'éveille, ne ſerai-je pas dans le délire? Qui ſait, ſi troublée de toutes ces viſions épouvantables, je n'irai pas inſulter en inſenſée aux reſtes de mes ancêtres, arracher Tybalt ſanglant de ſon linceul, & dans mon aveugle démence, m'armant de quelque oſſement de mes pères, comme d'une maſſue, m'en

(†) Le déſordre de ſon diſcours peint le déſordre de ſon ame.

briſer la tête. (*Elle fixe un coin de ſa chambre.*) Oh ! que vois-je ! Il me ſemble voir l'ombre de mon couſin cherchant Romeo, qui l'a percé de ſon épée. — Arrête, Tybalt, arrête ! — Romeo, voici le breuvage. Romeo, je bois à toi. (*Après qu'elle a bu la phiole, elle chancèle & va tomber ſur le lit, où elle reſte immobile & ſans ſentiment ; les rideaux du lit ſont fermés.*)

SCÈNE IV.

Une Salle dans la maiſon de Capulet.

LADY CAPULET *&* *la* NOURRICE.

LADY CAPULET.

NOURRICE, prenez ces clés, & allez chercher plus d'aromates. (*)

CAPULET *entre empreſſé.*

Allons, qu'on s'éveille, qu'on ſe lève ; le coq a chanté pour la ſeconde fois : la cloche du beffroi a retenti : il eſt trois heures. — Bonne Angélique, veillez. N'épargnez rien.

LA NOURRICE.

Allez, bon vieillard, allez dormir : en vérité, vous ſerez malade demain, pour avoir paſſé la nuit.

CAPULET.

Non, pas du tout : bon, j'ai bien veillé d'autres nuits pour des ſujets bien moins intéreſſans, & je n'en ai jamais été incommodé. — Par ma foi, voilà le jour. Le Comte ne tardera pas à venir ici avec la Muſique : il me l'a promis. (*On entend des inſtrumens*) mais je l'entends qui s'approche. (*appellant*) Nourrice ! ma femme ! allons : hé bien, Nourrice ? Allons, dis-je.

LA NOURRICE *paroît.*

Allez éveiller Juliette, & donnez vos ſoins à ſa parure ; je vais moi cauſer avec Paris : allons, de la célérité : voilà l'époux déjà venu : Hâtez-vous, vous dis-je. (*Capulet & la Nourrice ſortent par différens côtés.*)

Tous les inſtrumens jouent par intervalles juſqu'à ce que la Scène change.

SCÈNE V.

La toile ſe lève & découvre la chambre de Juliette. On la voit étendue ſur ſon lit : les bougies qui brûlent dans les flambeaux ſont prêtes à s'éteindre, & jettent par intervalles de pâles lueurs.

LA NOURRICE *s'avance ſur le Théâtre.*

LA NOURRICE, *à demi voix.*

MA Maîtreſſe ! allons, chère Maîtreſſe. Juliette ! —Elle dort profondément, j'en ſuis ſûre.—Hé bien, mon Ange, quoi? Si pareſſeuſe? Allons, mon amour, levez-vous, vous dis-je. (*plus haut*) Madame ! ma douce ame : hé bien ! votre époux.... Quoi? Pas le mot.—Vous vous gorgez de ſommeil pour toute la ſemaine : car la nuit prochaine, j'en réponds, le Comte Paris a gagé ſon repos que vous ne ſommeillerez guères. —(*Elle approche de plus près avec quelque inquiétude.*) Dieu ait pitié de moi! Ainſi ſoit-il ! (*Elle la touche.*) Que ſon ſommeil eſt profond ! Il faut abſolument que je l'éveille. Madame ; Madame, Madame ! Hâtez-vous, ſi vous ne voulez que le Comte vous ſurprenne

au lit. Sa préſence allarmeroit votre réveil, j'en ſuis sûre. (*Elle ouvre les rideaux & voit Juliette toute habillée.*) Comment! toute habillée & déjà prête! (*elle lui ſoulève la tête*) & elle retombe encore! Il faut néceſſairement que je vous réveille: Madame, Madame, Juliette! — Hélas! hélas! (*Elle lui découvre le viſage.*) Du ſecours! du ſecours! Ma Maîtreſſe eſt morte. O malheureux jour, faut-il que je ſois jamais née! Quelque eau ſalutaire! Oh! Seigneur, oh! Madame.

(*Lady Capulet accourt à ſes cris.*)

LADY CAPULET.

Quels ſont donc ces cris?

LA NOURRICE.

O journée lamentable!

LADY CAPULET.

Qu'eſt-il arrivé?

LA NOURRICE *montrant le lit.*

Voyez — ô funeſte jour!

LADY CAPULET.

O malheureuſe, malheureuſe que je ſuis! Mon enfant, mon unique vie! Reviens à la vie, r'ouvre tes yeux, ou je veux mourir avec toi. — Du ſecours, du ſecours: appellez du ſecours.

CAPULET *entre empreſſé.*

Cela eſt honteux, amenez donc Juliette: ſon époux eſt arrivé.

LA NOURRICE.

Elle eſt morte, elle eſt morte! O jour maudit!

CAPULET *interdit.*

Oh! laiſſez-moi la voir.... (*Il ſe penche ſur le corps.*) Hélas! elle eſt déjà froide: ſon ſang eſt glacé, & ſes muſcles roides: il y a déjà long-tems que la vie a abandonné ces lèvres. (*) O époque maudite: infortuné vieillard! (*Il ſe relève avec fureur.*)

LA NOURRICE.

O déplorable jour!

LADY CAPULET.

O tems de déſaſtres!

CAPULET.

La mort, qui me l'enlève & me plonge dans le deuil, enchaîne ma langue, & éteint ma voix.

(*Arrivent le Père Laurence & Paris, avec les Muſiciens.*)

DOM LAURENCE.

Hé bien, l'épouſe eſt-elle prête à venir au Temple?

CAPULET.

Elle eſt prête à y aller; mais pour n'en revenir jamais.

PARIS.

O mon fils, dans la nuit même qui précéde tes nôces, la mort a envahi la couche de ton épouſe. Vois, elle eſt là étendue : cette jeune fleur, c'eſt le trépas qui te l'a ravie. Au lieu de toi, c'eſt le trépas qui eſt mon gendre. (*Capulet ſe jette à genoux au bord du lit.*)

CAPULET.

N'ai-je donc ſi long-tems ſoupiré après cette Aurore, que pour la voir offrir à mes yeux pareil ſpectacle ?

LADY CAPULET.

O jour de malédiction ! malheureux jour que j'abhorre ! O heure la plus déplorable que le tems ait jamais vue dans ſa courſe éternelle ! N'avoir qu'une ſeule, une pauvre & chère enfant, un enfant qui m'aimoit, une fille unique, pour ma joie & ma conſolation ; & la cruelle mort la ravit à mes vœux !

(*Elle ſe couvre le viſage de ſon voile.*)

LA NOURRICE.

O malheur ! ô jour de calamité ! jour lamentable ! jour de douleur ! le plus affreux, que jamais, jamais j'aie encore vu ! O exécrable jour !

PARIS.

O déteſtable mort ! comme tu m'as trompé, déſeſpéré, aſſaſſiné ! O divorce éternel ! ô cruelle, cruelle,

mort, tu m'as détruit tout entier. O ma bien aimée, ma vie! hélas! tu n'es plus ma vie: mais tu es encore ma bien aimée, dans le ſein même de la mort.

CAPULET.

O heure de déſolation! pourquoi viens-tu anéantir la cérémonie fortunée de ce jour? O mon enfant! mon enfant: mon ame & ma vie! Te voilà morte! morte! Hélas! je n'ai plus de fille, & avec elle toute ma joie eſt enſevelie dans le même tombeau!

LE RELIGIEUX *verſant des larmes feintes.*

Modérez-vous! ô honteuſe foibleſſe! Le remède du déſeſpoir n'eſt pas dans ces emportemens déſeſpérés.—Le Ciel & vous, aviez une part dans cet enfant: maintenant le Ciel la poſſéde toute entière; & c'eſt un bonheur pour elle. Vous ne pouviez ſauver du trépas la part qui vous appartenoit d'elle; mais le Ciel conſerve la ſienne dans une jeuneſſe immortelle. Le comble de vos vœux étoit ſon avancement; c'étoit votre paradis, de la voir établie dans une fortune brillante: & maintenant vous vous déſolez, en la voyant élevée au-deſſus des nues, à la hauteur du Ciel même? Oh! malgré votre amour pour votre fille, vous ne ſavez pas l'aimer. Vous voilà tout hors de vous, parce que vous la voyez heureuſe. L'épouſe

heureuſe n'eſt pas celle qui vit long-tems ſous le joug du mariage; mais celle qui meurt jeune épouſe. Séchez vos larmes: couvrez de fleurs ce beau corps, & ſuivant nos coutumes, faites-la porter au Temple, parée de ſes plus brillans atours. Dans ces pertes, ſi la tendre & foible nature commande nos larmes, la raiſon plus éclairée ſoûrit aux larmes que verſe la nature.

CAPULET *ſe levant & les yeux triſtement attachés ſur le lit.*

Tous les apprêts que nous avions ordonnés pour la pompe nuptiale, ſe changent en pompe funèbre: nos inſtrumens ont fait place au ſon lugubre des cloches; la fête des nôces eſt devenue un triſte feſtin d'obſéques: à nos Hymnes d'allégreſſe ſuccédent des chants lamentables: & ces fleurs, qui devoient orner ſa tête, vont couvrir ſon cercueil: tout eſt renverſé, & de ſa première deſtination paſſe au plus triſte uſage.

LE RELIGIEUX.

Retirez-vous, Seigneur, & vous auſſi, Madame, ſuivez votre époux. Paris, ſortez avec eux. Que chacun ſe prépare à accompagner ce beau corps à ſon tombeau. Le Ciel, pour quelque offenſe, jette ſur vous un regard de colère: ne l'irritez plus, en réſiſtant à ſa volonté ſuprême. (*Tous environnent le lit, & la toile ſe baiſſe.*)

SCÈNE VI.

Les MUSICIENS *demeurent :* *la* NOURRICE (*)

UN MUSICIEN.

MA foi, nous pouvons ſerrer nos flûtes, & nous en aller.

LA NOURRICE.

Honnêtes gens, ceſſez, ah! ceſſez. Vous voyez que c'eſt une aventure bien triſte. (*Elle ſort.*)

UN MUSICIEN.

Oui, en vérité : on en voit de plus heureuſes.

SECOND MUSICIEN.

Viens. Entrons dans cette ſalle : attendons le retour du convoi, & reſtons à dîner. (*Ils ſortent.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

On entend une groſſe cloche, qui ſonne un ſeul coup de diſtance en diſtance : au bout de quelque tems la toile ſe lève, & découvre le portail & l'intérieur d'une vaſte Egliſe, tendue de noir. Le convoi de Juliette commence. Des Trompettes en deuil & divers autres Inſtrumens, ouvrent la marche : ſuivent une file nombreuſe de Religieux & de Prêtres, avec des palmes & des cierges à la main : enſuite des enfans des deux ſexes, vêtus de blanc, portant des encenſoirs & des corbeilles de fleurs. Ils précédent le Catafalque ſur lequel Juliette eſt portée. Ce Catafalque eſt garni de panaches blancs & d'écuſſons. Juliette paroît au haut habillée de blanc, le viſage découvert, & environnée de tout l'appareil des morts : les Franciſcains de Vérone ſuivent le corps. Dom Laurence marche le dernier. Enfin, après tout ce cortége on voit Capulet, la Mère, la Nourrice, Paris, couverts de longues mantes de deuil, & exprimant par différens ſignes l'excès de

leur douleur. Tandis que toute cette pompe funèbre défile d'un air morne & triſte, des enfans chantent un hymne, mis en muſique par le fameux Handel, & qui a ſervi de modèle à Corelli, pour le Dies Iræ *de Rome.*

HYMNE FUNÈBRE.

LE CHŒUR.

ECLATEZ, éclatez, triſtes accens.
Soupirs, briſez les cœurs,
Soulagez leur douleur;
Que les ſoupirs & les gémiſſemens
Soient le ſeul écho de l'airain funèbre,
Dont les ſons lugubres répètent :
Juliette eſt morte ! Juliette n'eſt plus !

AIR.

Elle n'eſt plus, cette fleur, la plus belle du printems,
Dont les fraîches couleurs enchantoient notre vue !
Ces beaux yeux, qui brilloient de l'éclat du jour naiſſant,
Se ſont éteints dans l'éternelle nuit !

LE CHŒUR.

Eclatez, &c.

AIR.

Elle n'eſt plus, elle n'eſt plus ! Elle ne laiſſe après elle
Ni ſa beauté, ni ſa belle ame.
O mort ! comment as-tu pu détruire à la fois,
Et l'eſpoir de ſon Amant, & la joie de ſa famille ?

LE CHŒUR.

Eclatez, éclatez, triſtes accens, &c.

AIR.

Ange d'innocence, abaiſſe tes regards;
Vois notre douleur ſincère.
Oh! donne-nous la force de ſupporter nos maux,
De ſupporter ta perte.

LE CHŒUR.

Eclatez, &c.

Après les prières finies, on enlève le corps de Juliette de deſſus le Catafalque, & on le porte au milieu de ſa ſépulture.

SCÈNE II.

La Scène change & préſente la Ville de Mantoue.

ROMEO *ſeul.*

SI je puis me fier au ſommeil, & voir la vérité dans ſes illuſions flatteuſes, mes ſonges me préſagent de joyeuſes nouvelles (1) qui ſont ſur le point de m'arriver. L'ame qui règne dans mon ſein, repoſe légère ſur ſon trône, & durant tout ce jour, un ſentiment nouveau pour moi m'élève au-deſſus de la terre, & me remplit d'idées riantes & fortunées. J'ai rêvé que mon

épouſe eſt venue en ces lieux, & m'a trouvé ſans vie. — Etrange ſonge, qui laiſſe à un homme mort la faculté de penſer! — & que ſes baiſers ont ſoufflé la vie ſur mes lèvres; que je me ſuis ranimé & vu aſſis ſur le trône d'un Empereur. O Ciel! quelle eſt donc la douceur des jouiſſances réelles de l'Amour, puiſque ſes vaines images préſentées par un ſonge, verſent tant de joie dans le cœur! (*Baltazar entre.*)

Des nouvelles de Vérone! — Hé bien, Baltazar? Ne m'apportes-tu pas des lettres du Frère Laurence? Comment ſe porte ma Juliette? Mon père jouit-il d'une bonne ſanté? Comment ſe porte ma Juliette? Je te fais deux fois cette queſtion: car rien ne peut être mal, ſi ma Juliette eſt bien.

BALTAZAR.

Juliette eſt bien; ainſi rien ne peut être mal:.... ſon ame immortelle vit parmi les Anges, & ſon corps repoſe dans le tombeau des Capulet. Je l'ai vue couchée ſous la voûte où dort ſa famille, & je ſuis parti ſur le champ, pour venir vous l'apprendre. Oh! pardonnez, ſi je vous apporte ces funeſtes nouvelles; vous ne m'avez laiſſé à Vérone, que pour m'acquitter de ce devoir.

ROMEO.

En eſt-il ainſi? — A préſent, je te défie, fatale deſ-

tinée. — (*à Baltazar.*) Tu connois ma demeure. Va... apporte-moi de l'encre & du papier, & fais-moi préparer des chevaux: je pars de ces lieux cette nuit.

BALTAZAR.

Excuſez-moi, Seigneur: mais je n'oſe vous laiſſer ſeul: vos yeux ternes & farouches ſemblent annoncer quelque deſſein funeſte.

ROMEO.

Va, tu te trompes. Laiſſe-moi, & fais ce que je t'ordonne. — N'as-tu point de lettres du Religieux pour moi?

BALTAZAR.

Non, mon cher Maître.

ROMEO.

N'importe. Pars & ſonge à m'amener des chevaux: je te rejoins dans le moment. (*Baltazar ſort.*)

Oui, Juliette, je veux repoſer avec toi cette nuit: cherchons les moyens. — O idée de deſtruction! que tu es prompte à entrer dans les penſées de l'homme au déſeſpoir! (*Il rêve.*) Je me (†) ſouviens d'un Apoticaire, qui demeure ici aux environs; je l'ai

(†) Ce Morceau eſt célèbre chez les Anglois & Otway l'a imité.

remarqué dernièrement ; il étoit couvert de méchans lambeaux. Des yeux caves ſous d'épais ſourcils : il trioit des ſimples : un viſage have & maigre ! L'affreuſe misère l'avoit rongé juſqu'aux os ! Du plancher de ſa boutique mal fournie, pendoient une tortue de mer, un crocodile empaillé & d'autres peaux de poiſſons informes : autour de ſes tablettes de ſtériles rangées de tiroirs étiquetés & vuides : des vaſes d'une terre verte & groſſière, des veſſies & des herbes vieillies, de méchans paquets de ficelle, & quelques pains de roſes ſurannés, clair-ſemés çà & là, pour ſervir de montre. En voyant ſa profonde misère, je me diſois à moi-même : ſi un homme avoit beſoin de poiſon, quoique la vente en ſoit punie de mort à Mantoue, voilà un malheureux qui lui en vendroit. Oh ! cette penſée étoit donc un preſſentiment du beſoin que j'étois prêt d'en avoir ; & il faut que ce miſérable m'en vende.—Autant que je m'en ſouviens, c'eſt ici ſa demeure.—Comme c'eſt aujourd'hui une fête, la boutique du pauvre hère eſt fermée. Holà. Holà, Apoticaire !

L'APOTICAIRE *paroît avec un viſage hideux : il eſt couvert de haillons, & s'écrie d'une voix caſſée.*

Qui m'appelle de ce ton ?

ROMEO.

Homme, approche. Je vois que tu es pauvre : tiens, voilà quarante ducats : donne-moi une dragme de poiſon, mais d'un poiſon violent & prompt, qui ſe répande dans toutes les veines avec tant d'activité, que l'homme laſſé de vivre qui l'aura pris, tombe mort, & que la vie ſoit chaſſée du corps avec la violence, dont la poudre qui s'enflamme ſe précipite des flancs du bronze homicide.

L'APOTICAIRE.

J'ai de ces poiſons mortels ; mais la Loi de Mantoue punit de mort quiconque en débite.

ROMEO.

Quoi ! tu es dénué de tout, en proie à l'indigence, & tu as peur de mourir ? La famine dévore tes joues : le beſoin & la ſouffrance ſont peints dans tes yeux hagards ; la pauvreté & le mépris qui la ſuit ſont attachés à toi. Le monde ni ſes loix ne ſont point tes amis ; le monde n'a point fait de loi pour t'enrichir : brave donc ſes loix, ſors de ta misère & prends cet or.

L'APOTICAIRE.

C'eſt ma pauvreté & non pas ma volonté qui l'accepte. (*Il ſort.*)

ROMEO.

C'eſt ta pauvreté que je paie, & non ta volonté.

L'APOTICAIRE *reparoît.*

Mettez cette drogue dans telle liqueur que vous voudrez; buvez-la, & euſſiez-vous la force de vingt hommes enſemble, elle vous aura bientôt expédié.

ROMEO.

Tiens, voilà ton or; poiſon plus funeſte pour le cœur des mortels, & qui commet bien plus de meurtres dans ce monde abhorré, que ces chétives compoſitions que tu n'as pas la liberté de vendre. C'eſt moi qui te vends du poiſon; toi, tu ne m'en as pas vendu. —Adieu; achete de quoi te nourrir, & remets de la chair ſur ton ſquélette. (*Ils ſe ſèparent & ſortent.*) Viens, breuvage ami de mon cœur, tu n'es pas un poiſon pour moi: viens avec moi au tombeau de Juliette; c'eſt là que tu dois me ſervir!

SCÈNE III.

Le Monaſtère des Franciſcains de Vérone.

FRERE JEAN *paroît & frappe à la porte.*

VÉNÉRABLE Laurence, mon Frère! ouvrez.

DOM LAURENCE *vient à lui.*

Je crois entendre la voix du Frère Jean.—Soyez le bien venu de Mantoue: quelles nouvelles de Romeo? Ou s'il a écrit ſes ſentimens, donnez-moi ſa lettre.

FRERE JEAN.

Sur le point de partir, j'allais chercher un Frère de notre Ordre pour m'accompagner: il étoit à viſiter les malades de cette Ville; je le trouvai; mais les Gardes de la Ville, ſoupçonnant que nous étions tous deux dans une maiſon infectée de la contagion, ont fermé les portes & n'ont jamais voulu nous laiſſer ſortir. Ma courſe vers Mantoue a été arrêtée là.

DOM LAURENCE.

Qui donc a porté ma lettre à Romeo?

FRERE JEAN.

Je n'ai pu l'envoyer: je l'ai encore dans mes mains.

Je n'ai même pas pu trouver de Meſſager qui vous la rapportât : tant ils redoutoient la contagion !

DOM LAURENCE.

O funeſte contretems ! Par notre ſaint Fondateur, cette lettre n'étoit pas indifférente ! Elle portoit un meſſage de la plus grande importance, & ce retard peut entraîner les plus grands malheurs. — Frère Jean, pars, va me chercher un levier de fer, & me l'apporte promptement dans ma cellule.

FRERE JEAN.

Je vais le chercher. (*Il ſort.*)

DOM LAURENCE.

Il eſt tems que je me rende ſous la voûte ſépulcrale, & avant trois heures je dois éveiller la belle Juliette. — Elle va me charger de malédictions, en apprenant que Romeo n'a pas eu connoiſſance de ce qui vient d'arriver : mais je récrirai de nouveau à Mantoue, & je garderai Juliette dans ma cellule juſqu'à l'arrivée de Romeo. — Pauvre Juliette, enfermée toute vivante dans la tombe d'un mort !

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

Le Théâtre repréſente le bas côté d'une Egliſe ſouterraine & une partie du cimetière qui en dépend. Toute la face eſt occupée par des tombeaux, dont pluſieurs ſont ouverts, & laiſſent voir la gradation de la deſtruction. On apperçoit au milieu de la Scène un monument plus remarquable & plus élevé. Sur le frontiſpice duquel on lit ces mots Capulet. *Il eſt couvert de larmes, de croix & de tous les attributs de la mort. Une porte épaiſſe avec des barres de fer le ferme : les intervalles entre les tombeaux ſont couverts de têtes de morts & d'oſſemens confuſément épars. Cette lugubre décoration ne reçoit d'autre lumière que la lueur d'une ſeule lampe ; des chouettes & d'autres oiſeaux qui hantent les cimetières, pouſſent dans le lointain des cris plaintifs : quelques-uns traverſent le Théâtre en volant.*

PARIS *entre ſuivi d'un* PAGE, *qui porte un flambeau & une corbeille de fleurs.*

PARIS.

PAGE, donne-moi ton flambeau. (*Il le prend.*) Eloigne-toi & te tiens à l'écart. — Non, remporte-le : (*il le rend*) je ne veux pas être vu. Va te coucher là-bas ſous ces cyprès, & applique ton oreille à la terre : nul pied ne foulera le cimetière, que tu n'entendes ſes pas, tant ſa ſurface eſt affoiblie & mouvante à force d'y creuſer des tombeaux ! Si tu entends quelqu'un approcher, avertis-moi par un coup de ſiflet. — Donne-moi ces fleurs. Fais ce que je t'ordonne : va.

LE PAGE *s'en allant.*

Je ſuis effrayé de reſter ſeul ici dans ce cimetière : cependant je vais m'y aventurer. (*Il s'éloigne.*)

PARIS, *jettant des fleurs à la porte du monument.*

Tendre Roſe ! Je sème des fleurs ſur l'entrée de ton lit. Belle Juliette, qui partages le ſéjour des Anges, accepte ce dernier hommage de ma main. Vivante, je t'honorai ; morte, je viens rendre à ta tombe ces triſtes & derniers devoirs. (*Le Page ſifle.*)

Mon Page m'avertit que quelqu'un approche : quel

pied ſacrilége erre dans ces lieux pendant la nuit ? Vient-on troubler mes triſtes fonctions & le culte d'un fidèle amour ? (*Il apperçoit un flambeau.*) Comment, avec un flambeau ? O nuit ! cache-moi un moment dans tes voiles. (*Paris ſe retire & ſe cache derrière le caveau.*)

SCENE V.

ROMEO *paroît vêtu de noir, la tête nue & les cheveux épars. Il eſt armé d'un poignard & d'une épée.* BALTAZAR *le précéde avec un flambeau & un levier de fer.*

ROMEO.

DONNE-MOI cette bèche & ce lourd levier : toi, prends cette lettre, & demain dès le jour ſonge à la remettre à mon père. Donne-moi ton flambeau. Sur ta vie, je t'enjoins, quoique tu puiſſes entendre ou voir, de reſter au loin à l'écart, & de ne pas m'interrompre dans le cours de mes réſolutions. Si je deſcends dans cet aſyle de la mort, c'eſt pour contempler encore les traits de ma bien aimée ; je veux

auſſi ôter de ſon doigt inſenſible un anneau précieux, un anneau dont j'ai beſoin pour un uſage qui eſt cher à mon cœur. Ainſi, éloigne-toi de moi : va-t'en. — Si pouſſé par un ſoupçon curieux tu reviens épier ce que j'ai deſſein d'exécuter, par le Ciel, je te déchirerai en pièces, & je joncherai de tes lambeaux ce cimetière affamé. L'heure, le lieu, mes projets ſont ſauvages & fatouches ; ils ſont plus terribles, plus inéxorables, que les tigres ou la mer en furie.

BALTAZAR.

Je vais me retirer, Seigneur, & je ne vous troublerai point.

ROMEO, *lui donnant ſa bourſe.*

C'eſt en m'obéiſſant que tu me prouveras ton attachement. Emporte cette lumière. Vis & ſois heureux. Adieu, honnête ſerviteur.

BALTAZAR, *à part.*

C'eſt parce que je le ſuis, que je veux me cacher ici autour. Ses regards m'ont rempli d'effroi ; je redoute ſes deſſeins. (*Il ſort.*)

ROMEO *s'avançant avec fureur près du monument, le levier à la main.*

Toi, déteſtable gouffre, bouche de la mort, qui

as englouti ce que la terre poſſédoit de plus précieux; c'eſt ainſi que je force tes barrières pourries de s'ouvrir. Tu dois être aſſouvie, mais je veux te gorger encore d'une nouvelle proie. (*Il frappe à grands coups & fait tous ſes efforts pour enfoncer la porte. Elle réſiſte à ſes coups redoublés qui font retentir la voûte. Au bruit Paris approche & ſe préſente à lui.*)

PARIS *reconnoiſſant Romeo, qu'il croit venu pour inſulter aux cendres des Capulet ſes ennemis.*

C'eſt lui, c'eſt ce hautain Montaigu, ce banni, qui a tué mon couſin, meurtre dont le chagrin, à ce qu'on croit, a cauſé la mort de la belle Juliette. Sans doute, il vient ici dans quelque lâche deſſein, pour inſulter à ces cendres inanimées. Je veux le ſaiſir. —Suſpends tes efforts impies, vil Montaigu: peut-on pourſuivre la vengeance au-delà de la mort? Lâche proſcrit, je te ſaiſis & t'arrête; obéis & ſuis-moi: car il faut que tu meures.

ROMEO. (†)

Oui, il le faut, & c'eſt pour mourir que je ſuis ici. Jeune homme, ne tente point un homme

(†) M. Garrick jouoit cet endroit d'une manière inimitable.

déſeſpéré ; fuis de ce lieu & laiſſe moi. Vois tous ces morts, & que leur vue t'épouvante. Je t'en conjure, jeune homme, ne charge point ma tête d'un autre crime, en me forçant à la fureur. Oh ! va-t'en. Par le Ciel, je t'aime plus que moi-même : car je viens en ce lieu armé contre mes jours. Ne m'arrête plus, va-t'en, & dis que la pitié d'un furieux t'a commandé de fuir.

PARIS.

Je brave ta pitié, & je te ſaiſis au corps comme un coupable, qu'un deſſein criminel a conduit en ce lieu.

ROMEO.

Tu veux donc me provoquer ? Hé bien ! ſonge à te défendre, jeune homme. (*Ils ſe battent, Paris tombe près du tombeau.*)

LE PAGE.

O Ciel ! ils ſe battent : je cours avertir les Gardes de la Ville.

PARIS.

Oh ! je ſuis mort ! S'il te reſte quelque pitié, ouvre la tombe, & me couche à côté de Juliette.

ROMEO.

D'honneur, je le ferai. (*Il retourne le corps avec le pied.*) Laiſſe-moi parcourir tes traits (*à Paris.*)

Donne-moi

Donne-moi ta main, toi dont le nom étoit écrit avec le mien dans le Livre du malheur; je veux t'enſevelir dans un tombeau glorieux. Que dis-je, un tombeau! non, c'eſt un Paradis, jeune infortuné: car Juliette y repoſe.

Enfin, à force de coups il enfonce la porte, les deux battans s'ouvrent; on voit l'intérieur d'un caveau imité de ceux qui ſont dans quelques Egliſes. Outre pluſieurs corps de Capulet qui rempliſſent des cercueils, il y en a d'autres debout autour de la voûte. Les murailles ſont enduites de cette croûte de ſalpêtre d'un verd obſcur que forme l'humidité dans ces lieux ſouterrains. Juliette paroît ſur le devant couchée dans ſa bière, enſevelie dans un ſuaire, tenant un crucifix; ſon viſage eſt découvert & ſa bière ouverte ſuivant l'uſage d'Italie; une lampe ſépulcrale ſuſpendue à la voûte, ajoûte à la ténébreuſe horreur du lieu, & rend tous les objets livides.

ROMEO *ſemble être partagé entre le frémiſſement & le reſpect: il ſe jette à genoux devant la bière de Juliette.*

O Amante adorée, ô mon Épouſe! l'affreuſe mort qui a ſucé l'ámbroiſie de ton haleine, n'a point eu le pouvoir de détruire tes charmes: tu n'es pas encore

conquiſe ; le coloris de la roſe eſt ſur tes joues, & un vif incarnat anime encore tes lèvres. Dis, Juliette ! pourquoi es-tu ſi belle encore ? — Ici, je veux établir mon éternel repos, & ſecouer enfin le joug des étoiles ennemies, en me ſéparant de ce corps laſſé du monde & de la vie. — (*Au poiſon.*) Viens, ô toi, Guide ſiniſtre & fâcheux Pilote du déſeſpoir, briſe ſur les écueils ma barque fatiguée d'errer. — Poiſon, voici l'heure pour laquelle je t'avois réſervé. (*Il tire de ſa poche un vaſe fermé, dans lequel eſt le poiſon, & l'ouvre.*)

Voici pour boire à toi, ma bien aimée. (*Il boit le poiſon.*) O mes yeux, jouiſſez de votre dernier regard ; mes bras, preſſez-la pour la dernière fois contre mon cœur ; & vous, mes lèvres, imprimez ſur ſa bouche un chaſte baiſer. (*Il ſe penche pour l'embraſſer.*)

Arrêtons : elle reſpire, elle s'agite !

Dans ce moment Juliette ſe lève lentement, comme un ſpectre, du fond de ſa bière, & ſe met ſur ſon ſéant, les yeux fermés & toujours le crucifix entre les mains. Romeo, ſaiſi d'horreur, tombe à la renverſe, & ne revient à lui que long-tems après.

JULIETTE, *avec une voix lugubre.*

Où ſuis-je ? Défendez-moi.

ROMEO *avec tranſport.*

Elle vit! elle reſpire! elle parle, & nous pourrons être heureux encore! O deſtin propice! tu me paies dans ce ſeul moment tous les maux que j'ai ſoufferts. — Lève-toi, ma Juliette, quitte ce ſéjour de ténèbres & d'horreur; tombe dans les bras de ton cher Romeo, viens reſpirer la vie ſur ſes lèvres, & renais à la lumière & à ſon amour. (*Il lui prend la main.*)

JULIETTE, *regardant autour d'elle d'un air égaré.*

Béniſſez-moi, grand Dieu! Quel froid je ſens! Qui eſt là?

ROMEO.

Ton époux; c'eſt ton Romeo, Juliette, qui paſſe du déſeſpoir à une joie ineffable. Sors de ce tombeau, fuyons enſemble. (*Il l'enlève & l'ôte de ſa bière.*)

JULIETTE *réſiſtant.*

Pourquoi me fait-on violence? Je n'y conſentirai jamais.... Mes forces peuvent m'abandonner, mais ma volonté eſt immuable..... Je ne veux point épouſer Paris..... Romeo eſt mon époux.

ROMEO.

Ses ſens ſont encore égarés: Dieu du Ciel, rends-lui-en l'uſage! — Romeo eſt ton époux: je ſuis

Romeo ; & toutes les Puiſſances réunies de la terre & des hommes ne pourront jamais rompre nos nœuds ni t'arracher de mon cœur.

JULIETTE.

Je reconnois cette voix : ſa douceur m'enchante & raſsûre mon ame effrayée. — A préſent je me rappelle chaque circonſtance. Oh ! mon Amant ! oh ! mon Epoux ! (*Elle s'avance pour l'embraſſer. Dans le moment le poiſon agit ſur Romeo, qui lutte en vain contre lui.*) Pourquoi m'évites-tu Romeo ? Laiſſe-moi toucher ta main & reſpirer le parfum de tes lèvres. — Tu me glaces de terreur : parle. Oh ! fais-moi entendre une autre voix que la mienne ſous ces voûtes effrayantes, ou je vais retomber.... Mes genoux chancèlent, ſoutiens ta Juliette.

ROMEO *chancelant.*

Hélas ! je ne le puis : je n'ai plus de forces ; moi-même j'aurois beſoin de ton foible appui. Cruel poiſon !...

JULIETTE.

Du poiſon ! Que dit mon époux ? Ta voix tremblante, tes lèvres décolorées, tes yeux éteints, la mort ſur ton viſage....

ROMEO.

Il eſt trop vrai ; je lutte ſans eſpoir contre elle. Les tranſports que j'ai éprouvés lorſque j'ai entendu ta voix, que j'ai vu tes yeux s'ouvrir, ont ſuſpendu pour un moment ſa courſe impétueuſe, & toutes mes penſées étoient mon bonheur & toi ; mais, à préſent, le poiſon coule dans mes veines.

Les effets du poiſon ſont rendus par Romeo, avec la vérité de la nature : il ſe courbe, il ſe relève, & paroît preſſer avec ſes mains ſon ſein douloureux ; & de tems en tems il lui échappe des cris.

Je n'ai pas le tems de te raconter..... Mon deſtin m'a conduit dans ce lieu.... pour te dire le triſte & dernier adieu de mon amour, & mourir avec toi.

JULIETTE.

Mourir ? Ah ! Ciel ! Laurence m'a-t-il trompée ?

ROMEO.

Je ne comprends point ce diſcours. Je t'ai crue morte : déſeſpéré, j'ai bu ce poiſon. O fatale précipitation ! J'ai ouvert ta bière, j'ai preſſé tes lèvres, & je goûtois le bonheur de mourir dans tes bras.... Mais dans cet inſtant..... Oh !....

JULIETTE.

Et c'étoit pour te voir ainſi, que je me ſuis réveillée!

ROMEO.

Toutes mes facultés ſont anéanties. La mort & l'amour ſe diſputent le ſouffle qui me reſte..... Tous deux me tourmentent & me déchirent; mais la mort eſt la plus forte: il faut te quitter, Juliette. Barbare, impitoyable ſort!.... A la porte des Cieux.....

JULIETTE.

Tu es dans le délire: repoſe-toi ſur mon ſein.

ROMEO.

Les pères ont des entrailles de pierre: ni les prières ni les larmes ne peuvent les attendrir: la nature parle en vain, les enfans ſont dévoués au malheur.

JULIETTE *pleurant.*

Oh! mon cœur ſe briſe.

ROMEO *dans le délire.*

Elle eſt ma femme, nos cœurs ſont joints pour jamais l'un à l'autre. Capulet, épargne ta fille; Paris, arrête, ne tente point de les déſunir. Ah!.... tu les briſes, tu les déchires ſans les ſéparer. Oh! Juliette! Juliette! (*Il tombe ſur la terre, & après des convulſions il expire.*)

JULIETTE.

Attends un moment encore, attends ton épouſe, Romeo. Le Deſtin nous marie dans la mort, nous ne faiſons qu'un, & nul pouvoir ne pourra nous ſéparer.

(*Elle ſe jette ſur le corps de Romeo, l'embraſſe & demeure ſans mouvement. Dom Laurence entre, tenant une lanterne, une pioche & une épée.*)

DOM LAURENCE, *avançant & regardant autour de lui.*

O combien de fois dans la nuit mes pas chancelans ont heurté contre ces tombeaux!.... Que vois-je..... Quels traits de ſang ſouillent l'entrée & les marbres de ce monument!

JULIETTE.

Qui vient en ce lieu?

DOM LAURENCE.

Juſte Ciel! Juliette éveillée, & Romeo mort auprès d'elle!... Un autre cadavre!.... C'eſt Paris!.... O quelle heure déſaſtreuſe a été ſouillée de tant d'horreurs!

JULIETTE *embraſſant le corps de Romeo.*

Il eſt encore ici, je veux le ſerrer davantage contre mon ſein: ils ne l'arracheront pas de mes bras.

DOM LAURENCE.

Calmez-vous, Juliette; que la patience...

JULIETTE.

La patience! (*elle lève la tête.*) Quelle eſt cette voix? — Oh! te voilà donc, Moine abominable! La patience! Que parles-tu de patience à une infortunée comme moi?

DOM LAURENCE.

O trop fatale erreur! Hélas! levez-vous, belle Infortunée, & fuyez cet empire de la mort.

JULIETTE.

Ne m'approche pas. (*Elle ramaſſe le poignard de Romeo*) ou ce poignard va venger ſur toi la mort de mon époux.

DOM LAURENCE.

Je ne ſuis pas étonné que vos malheurs vous aient conduit au déſeſpoir.

(*On entend pluſieurs voix dans l'éloignement.*)

Quel bruit entends-je!... Chère Juliette! fuyons de ces lieux. Un pouvoir au-deſſus des forces de l'homme a traverſé nos deſſeins. Venez, hâtez-vous de fuir. Je ſaurai vous placer, ô trop malheureuſe épouſe, dans une retraite de ſaintes Religieuſes. Ne

perdez pas le tems à me répondre : — le bruit redouble : fuyons, fuyons, chère Juliette.

(*Il veut l'aider à ſe relever, & elle le repouſſe.*)

Oh ! la garde avance.... Je n'oſe reſter un moment de plus. (*Il ſort.*)

JULIETTE.

Sors, ſors de ce lieu ; moi, je n'en veux plus ſortir..... Quel objet frappe ma vue ? Une phiole ! ah ! c'eſt elle qui a tranché la pauvre vie de Romeo. (*Elle prend la phiole qu'elle trouve vuide.*) O ingrat ! de l'avoir toute épuiſée, ſans en laiſſer une ſeule goutte à ton épouſe, pour la ſecourir après toi. Je veux baiſer tes lèvres. (*Elle l'embraſſe.*) Peut-être y recueillerai-je encore quelques gouttes du poiſon ſecourable.

(*La Garde & le Page ſont entrés dans l'Egliſe, mais ſans qu'on les voie.*)

L'OFFICIER.

Conduis-nous, Page. Quel chemin faut-il ſuivre ?

JULIETTE.

Ecoutons..... Encore le ſon d'une voix ? Je vais hâter l'inſtant. O heureux poignard ! Toi (*au fourreau qu'elle jette*) va pourrir ici, & laiſſe-moi mourir.

Elle ſe frappe de pluſieurs coups, ſe courbe ſur le poignard pour le mieux enfoncer, le tourne dans

ſes bleſſures & les déchire avec fureur ; ſe précipitant enſuite ſur Romeo, elle meurt.

(*La Garde & le Page paroiſſent.*)

LE PAGE.

Mon Prince, voilà la place.

(*Le Prince entre ; Capulet arrive.*)

LE PRINCE.

Quel nouveau malheur a devancé le jour & vient troubler mon repos ſi matin ?

CAPULET.

Quel eſt le ſujet de ces cris effrayans ? Le peuple en foule dans les rues, crie, *Romeo*, d'autres, *Juliette :* d'autres, *Paris ;* & tous courent vers notre monument.

LE PRINCE, *à l'Officier.*

Qu'avez-vous dit ? Quelles terreurs ont frappé notre oreille épouvantée ?

L'OFFICIER.

Seigneur, à l'entrée de ce caveau Paris eſt mort, & Romeo auſſi, & Juliette, qu'on diſoit morte il y a deux jours, n'eſt pas froide encore : elle vient d'expirer.

(*Le Prince entrant dans le monument apperçoit le vieux Montaigu.*)

LE PRINCE.

Approche, Montaigu, tu t'es levé dès le jour pour voir ton fils, ton unique héritier, déjà couché ſur la pouſſière.

MONTAIGU.

Hélas! Prince, ma femme eſt morte cette nuit; la douleur de l'exil de Romeo l'a ſuffoquée. — Quel nouveau malheur conſpire encore contre mes vieux ans?

LE PRINCE.

Regarde ici, & vois.

MONTAIGU.

O cruel fils! Quelle barbarie, de devancer ton père au tombeau?

LE PRINCE.

Suſpends un moment tes reproches, juſqu'à ce que nous ayons pu éclaircir ces affreux myſtères, & en pénétrer l'origine & la cauſe. Juſqu'à ce moment, modère-toi, & que la patience contienne tes plaintes. (*Aux Gardes.*) Amenez devant moi les parties ſoupçonnées.

DOM LAURENCE *ſortant du milieu de ces tombeaux.*

C'eſt moi qui parois le plus coupable.

LE PRINCE.

Apprenez-nous donc en peu de mots ce que vous ſavez de ce déſaſtre ?

DOM LAURENCE.

Ecartons-nous de cette Scène de carnage ; je vous raconterai tout en d'autres lieux. S'il eſt arrivé quelque malheur par ma faute ; que ma vie, bientôt uſée par l'âge, ſoit ſacrifiée à toute la rigueur des Loix : je n'y peux perdre que quelques jours.

LE PRINCE.

Nous vous avons toujours connu pour un homme de bien.—Où ſont ces ennemis implacables, Capulet, Montaigu? Hé bien ! conſidérez à préſent, quel châtiment eſt tombé ſur vos haines !

CAPULET.

Donne-moi ta main, Montaigu ; mon frère, donne-moi ta main : ce ſera le douaire de ma fille : car je ne puis rien te demander de plus.

MONTAIGU.

Et moi, je puis t'accorder davantage : je veux faire élever la Statue de Juliette en or pur ; & tant que Vérone ſubſiſtera, nulle autre Statue n'y égalera celle de la tendre & fidèle Juliette.

CAPULET.

Et je ferai placer auſſi en or pur la Statue de Romeo près de ſon épouſe : chétifs ſacrifices pour expier nos inimitiés !

LE PRINCE.

L'Aurore de ce jour nous amène enfin la paix, mais une paix triſte & funeſte ! Que le Page de Romeo & celui de Paris nous ſuivent : nous voulons approfondir encore ces triſtes aventures.

(*A Capulet & à Montaigu qui verſent des larmes.*)

Et vous, Vieillards, ſages trop tard, vous avez bien ſujet de pleurer ces tragiques effets de vos haines mutuelles. Que de maux découlent de ces diſcordes domeſtiques ! Quelle qu'en puiſſe être la cauſe, l'effet inévitable & sûr ; c'eſt le malheur.

CE cinquième Acte qu'on vient de lire, offre les changemens de Garrick. C'eſt une idée heureuſe d'avoir fait réveiller Juliette avant que Romeo ſoit mort. Elle goûte un moment de bonheur en retrouvant ſon Amant près d'elle : mais ce moment de joie rend ſon déſeſpoir plus affreux, lorſqu'elle le voit empoiſonné & mourant à ſes yeux. Ce qui rend le dénouement plus tragique encore, & porte la pitié à ſon comble.

Shakeſpeare avoit trouvé, comme Garrick, cette cataſtrophe dans le Romancier Bandel, d'où il a tiré ce ſujet, & ne l'a point ſuivi. On doit rendre juſtice à la beauté de la Scène ajoutée par Garrick & conforme au dénouement de l'original Italien. Cependant, lorſqu'on joua dans la même ſaiſon les deux Pièces ſur les deux Théâtres de Drurylane & de Coventgarden, on vit bien des Connoiſſeurs préférer l'ancienne cataſtrophe de Shakeſpeare à la nouvelle, comme plus ſimple & plus naturelle. Après tout, il n'y a de moins que les regrets de Romeo quittant la vie & ſa Maîtreſſe : la déſolation de Juliette reſte toujours la même.

Les autres changemens que Garrick a faits dans cette Pièce, ſe réduiſent à la tranſpoſition de quelques Scènes du premier Acte, à quelques couplets ajoutés ou ſupprimés ; au retranchement de quelques mauvaiſes & courtes Scènes (†) (*qu'on trouvera dans les Notes*) que les Comédiens, qui ont défiguré Shakeſpeare, ont intercalées dans ſes Pièces, ou ſi l'on veut, que Shakeſpeare lui-

(†) Sous Charles II, le célèbre Otway, ſuivit Bandel dans ſon *Caïus Marius*, Pièce imitée du *Romeo* de Shakeſpeare. Il prit le réveil de Juliette, & tranſporta cette cataſtrophe dans ſon dernier Acte ; mais ſans ſuccès, faute d'avoir ſu le rendre pathétique.

même a jettées à la groſſièreté de la Populace de ſon ſiécle, & qui ne tiennent jamais au fil du drame.

Autres changemens de Garrick.

ACTE PREMIER.

La troiſième Scène, entre Capulet & Paris, eſt placée avant la ſeconde.

Les trois Scènes, où Benvolio & Mercutio ſe trouvent avec Romeo, ſont réunies en une ſeule, qui précéde celle de la Nourrice avec Capulet mère, & Juliette.

Addition à la ſeconde Scène au moment où Romeo paroît.

BENVOLIO, *à Montaigu.*

Puiſque vous le déſirez, Seigneur, Mercutio & moi, nous tenterons de lui arracher ſon ſecret: nous ſommes intimes avec lui; ſoit rapport d'âge, de fortune, de naiſſance, d'études & de goûts; l'amitié ſe plaît toujours à aſſortir des hommes qui ſe reſſemblent. (*Romeo s'avance vers un bois voiſin de Vérone.*)

MERCUTIO, *à Benvolio.*

Vois où il ſe retire. Ne te l'avois-je pas dit, Benvolio, que nous trouverions ce mélancolique amoureux enfoncé ſous quelque ombrage épais dans le ſilence d'une retraite profonde, les bras entrelaſſés, comme ces rameaux, en nœud de triſteſſe?

A la fin de la cinquième Scène, Romeo avant d'entrer dans la Salle du Bal, avec Benvolio & Mercutio, ajoûte:

Je veux voir encore une fois les beaux yeux de ma Juliette, y puiſer encore plus d'amour & de chagrin. J'épierai le moment favorable, & ſous le maſque qui me dérobe aux yeux, je lui

ferai connoître mes ſouffrances, en lui taiſant mon nom. Si la diſcorde & la haine ſéparent nos feux, que du moins l'amour & la paix uniſſent à jamais nos deux cœurs!

Garrick a ſupprimé auſſi quelques vers, où Benvolio, Mercutio & Dom Laurence, dans le troiſième Acte, font mention d'une Roſalie, qu'ils devinent pour être la Beauté qui fait languir Romeo, & que Romeo oublie tout-à-fait dès qu'il voit Juliette.

ACTE

ACTE V.

DE SHAKESPEARE.

Depuis le commencement du cinquième Acte juſqu'ici (†) *nulle différence.*

PARIS, *bleſſé & étendu par terre.*

Oh! je ſuis mort. S'il te reſte de la pitié, ouvre la tombe & me couche à côté de Juliette.

ROMEO.

D'honneur, je le ferai. (*Il retourne le corps avec le pied.*) Laiſſe-moi parcourir tes traits, couſin de Mercutio, noble Paris! — Que m'a dit Baltazar, lorſque mon ame agitée ne faiſoit nulle attention à lui pendant la route. Je crois qu'il m'a dit, que Paris auroit épouſé Juliette. Ne me l'a-t-il pas dit; ou l'aurois-je rêvé? Ou bien le délire de mon imagination, en l'entendant parler de Juliette, m'auroit-il inſpiré cette idée? — Oh! donne-moi ta main, toi dont le nom étoit écrit avec le mien dans le Livre du Malheur; je veux t'enſevelir dans un tombeau

(†) Voyez page 416.

glorieux? Que dis-je? Un tombeau? Non, c'eſt un paradis, jeune infortuné: car Juliette y repoſe; & l'éclat de ſa beauté remplit cette voûte de lumière & d'allégreſſe. (*Il touche Paris dans le monument.*) — Combien de fois des hommes, à l'article de la mort, ont eu un rayon de joie! C'eſt ce qu'on nomme l'éclair avant-coureur du trépas. Oh! je puis donner ce nom au ſentiment que j'éprouve. — O mon Amante, mon Epouſe! la mort qui a ſucé l'ambroiſie de ton haleine, n'a pas encore eu de pouvoir ſur ta beauté; elle éclate encore ſur tes lèvres vermeilles, ſur tes joues de roſe, & dans tous tes traits: la mort ne t'a pas conquiſe tout entière. — Tybalt, te voilà donc couché dans ton linceul ſanglant! Quelle faveur plus grande puis-je te faire, que de détruire de la même main qui a moiſſonné ta jeuneſſe, la jeuneſſe de l'homme qui fut un moment ton ennemi? Cher couſin, pardonne. — O chère Juliette! pourquoi es-tu ſi belle encore? Non, je ne ſors plus de ce ſombre palais. C'eſt ici que je veux fixer ma demeure avec les vers qui ſont maintenant ta compagnie; oui, c'eſt ici que je veux établir mon éternel repos, & ſecouer le joug des étoiles ennemies, en me ſéparant de ce corps laſſé du monde & de la vie. Mes yeux, jettez ſur elle votre dernier regard: mes bras, embraſſez-la

pour la dernière fois : & vous mes lèvres, par où la vie reſpire, ſcellez d'un baiſer légitime un pacte éternel avec l'inſatiable mort — (*au poiſon.*) Viens, Guide ſiniſtre & fâcheux, Pilote du déſeſpoir, précipite & briſe maintenant ſur les écueils ma barque fatiguée de la mer & de ſes erreurs. Voici pour boire à mon Amante ! (*Il boit le poiſon.*) O fidèle Apoticaire, tu ne m'as point trompé ! Ton breuvage eſt prompt dans ſes effets. — Avec ce baiſer, je meurs. (*Il expire en embraſſant Juliette.*)

DOM LAURENCE *entre avec une lanterne, un levier & une bèche.*

O S. François, ſois mon Guide ! O combien de fois dans la nuit mes pieds affoiblis par l'âge ont heurté contre ces tombeaux ! — Qui vient ici ?

BALTAZAR *accourt.*

Un ami, bien connu de vous.

DOM LAURENCE.

Le bonheur t'accompagne ! Dis-moi, mon ami, quel eſt ce flambeau là-bas, qui prête en vain ſa lumière à ces têtes privées de leurs yeux ? Autant que je puis en juger, il brûle dans le monument des Capulet.

BALTAZAR.

Oui, Père vénérable, c'eſt-là qu'il brûle. — Il éclaire mon Maître, qui fut chéri de vous.

DOM LAURENCE.

Qui, ton Maître?

BALTAZAR.

Romeo.

DOM LAURENCE.

Combien de tems y a-t-il qu'il eſt là?

BALTAZAR.

Une grande demi-heure.

DOM LAURENCE.

Entre avec moi ſous la voûte.

BALTAZAR.

Je n'oſe. Mon Maître ignore que je n'ai pas quitté ce lieu; & d'un regard terrible il m'a menacé de la mort, ſi je revenois épier ſes deſſeins.

DOM LAURENCE.

Hé bien, reſte donc ici. J'y entrerai ſeul. La crainte s'empare de moi: oh! je tremble qu'il ne ſoit arrivé quelque accident funeſte.

BALTAZAR.

Comme je dormois ſous ce cyprès que vous voyez, j'ai rêvé que mon Maître ſe battoit avec un autre homme, & que mon Maître l'a tué.

DOM LAURENCE *avançant.*

Romeo! hélas! hélas! A qui eſt le ſang qui arroſe les pierres de l'entrée du caveau? Que ſignifient ces épées ainſi ſans Maîtres, diſperſées dans cet aſyle de paix, & teintes d'un ſang livide? O Romeo! c'eſt toi que je vois pâle & ſans vie! — Un autre encore! Quoi, Paris auſſi! tous deux baignés dans leur ſang! Ah! quelle heure malheureuſe a été ſouillée de ce lamentable déſaſtre! — Juliette ſe ranime!

JULIETTE *ſe réveillant de ſa léthargie.*

Ô Père ſecourable, où eſt mon époux? Je me rappelle bien en quel lieu je devrois être en ce moment, & je me trouve ici! Où eſt mon cher Romeo?

DOM LAURENCE.

J'entends du bruit — Juliette, ſortez de cet antre contagieux de la mort, & d'un ſommeil contre nature. Une Puiſſance plus forte que la nôtre, & à laquelle nous ne pouvons réſiſter, a traverſé nos

deſſeins. Venez, ſortez de ce lieu. Votre époux qui vit dans votre cœur, eſt là giſſant & mort, & Paris auſſi. — Suivez-moi, je vais vous faire entrer dans une Communauté de Saintes Religieuſes. Ne vous arrêtez pas à me faire des queſtions : la Garde approche : venez, venez, chère Juliette, je n'oſe m'arrêter un moment de plus. (*Il ſort.*)

JULIETTE.

Va, laiſſe-moi en ce lieu ; je n'en veux plus ſortir. — Que vois-je ? Une coupe enfermée dans la main de mon fidèle Amant ! Le poiſon, je le vois, a tranché ſa jeune vie. (*Elle prend la coupe.*) O ingrat ! d'avoir tout épuiſé, ſans laiſſer quelques gouttes amies à ton épouſe, pour la ſecourir après toi ! Je veux baiſer tes lèvres : peut-être y recueillerai-je encore quelques reſtes du poiſon, aſſez du moins pour me donner la mort que je déſire. Ah ! tes lèvres ſont tièdes encore ! (*La Garde & le Page entrent dans le monument, mais ſans être vus.*)

L'OFFICIER DE GARDE.

Conduis-nous, jeune homme. Par quel chemin ?

JULIETTE.

Oui, j'entends du bruit ! Je vais hâter l'inſtant. (*Elle cherche autour d'elle & trouve un poignard.*)

O heureux poignard ! voici le fourreau ; toi, va pourrir ici, & laiſſe-moi mourir. (*Elle ſe frappe de pluſieurs coups.*)

LE PAGE, *à l'Officier.*

Voici l'endroit : là, où brûle ce flambeau.

L'OFFICIER.

La terre eſt enſanglantée : cherchez autour du cimetière : allez, quelques Gardes, & tout homme que vous rencontrerez, ſaiſiſſez-le. O ſpectacle de pitié ! Voilà le Comte mort ici ; & Juliette nageant dans ſon ſang, toute tiéde encore : elle eſt enſevelie depuis deux jours, & il n'y a qu'un moment qu'elle vient d'expirer ! Allez inſtruire le Prince. Courez chez les Capulet, avertiſſez les Montaigu. Vous autres, cherchez encore.... Voilà bien le lieu où ſe ſont paſſées ces affreuſes Scènes ; mais pour en pénétrer la cauſe, il faudra que nous ayons fait d'autres découvertes. (*Quelques Gardes entrent avec Baltazar.*)

SECONDE GARDE.

Voici le Page de Romeo, nous l'avons trouvé dans le cimetière.

L'OFFICIER.

Aſsûrez-vous de lui, juſqu'à l'arrivée du Prince.

(*Un autre Garde arrive avec le Père Laurence.*)

TROISIEME GARDE.

Voici un Religieux qui tremble, ſoupire & pleure. Nous avons ôté de ſes mains cette bèche & ce levier, & nous l'avons trouvé traverſant ce côté du cimetière.

L'OFFICIER.

De violens ſoupçons! Arrêtez auſſi ce Religieux.

SCÈNE V.

LE PRINCE *arrive avec ſa ſuite.*

QUEL malheur a devancé le jour, & vient interrompre ſi matin notre repos! (*Capulet & ſa femme s'avancent.*)

CAPULET.

Quel peut donc être l'objet de ces cris aigus?

LADY CAPULET.

Le peuple crie dans les rues, *Romeo.* D'autres, *Juliette :* d'autres, *Paris.* Et tous courent en pouſſant des clameurs vers notre monument.

LE PRINCE.

Quelles ſont donc ces terreurs, dont le bruit épouvante nos oreilles?

UN GARDE.

Mon Souverain, ici eſt le Comte Paris tué, & Romeo mort, & Juliette, qu'on diſoit morte il y a deux jours, n'eſt pas froide encore, elle vient d'être tuée.

LE PRINCE.

Continuez vos recherches, & tâchez de découvrir comment ce carnage affreux eſt arrivé.

LE GARDE.

Voici un Religieux, & le Page de Romeo, que nous avons trouvés avec des inſtrumens propres à ouvrir ces tombeaux.

CAPULET.

O Ciel! ô ma femme! voyez comme notre fille nage dans le ſang! Ce poignard s'eſt mépris: voyez, en voilà le fourreau vuide poſé ſur le dos d'un Montaigu. Et le fer s'eſt égaré dans le ſein de ma fille!

LADY CAPULET.

O malheureuſe! ce ſpectacle de mort eſt pour moi

le ſignal funèbre qui appelle ma vieilleſſe au tombeau. (*Montaigu paroît.*)

LE PRINCE.

Approche, Montaigu : tu t'es levé dès le jour, pour voir ton fils & ton héritier déjà couché ſur la pouſſière.

MONTAIGU.

Hélas, Prince, ma femme eſt morte cette nuit : la douleur de l'exil de mon fils l'a ſuffoquée. Quels malheurs nouveaux conſpirent encore contre ma vieilleſſe ?

LE PRINCE.

Regarde, & vois.

MONTAIGU.

O fils cruel ! quelle barbarie à toi, de devancer ton père au tombeau !

LE PRINCE.

Ferme pour un moment la bouche du reproche, juſqu'à ce que nous ayons pu éclaircir ces myſtères, & en découvrir la ſource, la cauſe & les progrès ; & alors je me range moi-même du parti de vos malheurs, & me charge de vous conduire à la mort. En attendant, contenez-vous, & que la patience impoſe

ſilence à vos plaintes. (*Aux Gardes.*) Qu'on amène devant moi les parties ſoupçonnées.

LE RELIGIEUX.

Je ſuis le plus ſoupçonné, & le moins capable de l'action. Le tems & le lieu dépoſent contre moi de cet affreux carnage; & je comparois ici pour m'accuſer & me juſtifier, me condamner & m'abſoudre.

LE PRINCE.

Hâtez-vous d'expliquer de ſuite tout ce que vous ſavez.

LE RELIGIEUX.

Je ſerai court; auſſi bien mon haleine ne ſuffiroit pas à la longueur de ce triſte récit. — Romeo, qui eſt là mort, étoit l'époux de Juliette, & Juliette, que vous voyez là giſſante, étoit l'épouſe fidèle de Romeo. C'eſt moi qui les avois unis, & le jour de leur mariage ſecret fut le dernier des jours de Tybalt, dont la mort prématurée a banni de cette Ville le nouvel époux de Juliette. C'étoit l'exil de Romeo, & non la mort de Tybalt, que Juliette pleuroit. Vous, Capulet, pour l'arracher à ſa douleur, vous l'avez promiſe au Comte Paris, que vous avez voulu la contraindre d'épouſer. Ce fut alors qu'elle vint

me trouver, & les yeux égarés, elle me preſſa de lui fournir le moyen de ſe préſerver de ce ſecond mariage, en menaçant de ſe tuer elle-même dans ma cellule & ſous mes yeux. Moi, uſant des ſecrets de mon art, je lui donnai un breuvage aſſoupiſſant qui a rempli l'effet que je me propoſois. Il a répandu ſur elle une image parfaite de la mort. Dans l'intervalle j'écris à Romeo de revenir dans ce lieu, pendant cette fatale nuit, pour m'aider à l'ôter de ce tombeau emprunté; c'étoit le terme où la force du breuvage devoit ceſſer. Mais par un malheureux contretems, le Religieux qui portoit ma lettre a été retardé, & ma lettre me revint hier au ſoir: moi, reſté ſeul, je ſuis venu à l'heure marquée où Juliette devoit ſe réveiller, dans l'intention de la faire ſortir de cette voûte ſépulcrale, & de la tenir cachée dans ma cellule, juſqu'à ce que j'euſſe une occaſion favorable d'envoyer inſtruire Romeo. Mais lorſque j'arrivai dans ce lieu, quelques minutes avant le moment du réveil de Juliette, je trouvai le noble Paris étendu ici ſur la terre, & le fidèle Romeo mort. Juliette s'éveille; je la preſſe de ſortir de cette voûte, & de ſupporter avec patience cette œuvre du Ciel: mais un bruit qui eſt ſurvenu, m'a effrayé & chaſſé de ces tombeaux: elle, en proie à ſon

déſeſpoir, n'a jamais voulu me ſuivre. Et, ſelon toute apparence, elle a elle-même attenté à ſes jours. C'eſt là tout ce que je ſais: ſa Nourrice eſt inſtruite de ſon mariage. Si dans ma conduite en tout ceci il eſt arrivé quelque malheur par ma faute; que ma vie, déjà uſée par l'âge, ſoit ſacrifiée à la rigueur des loix les plus ſévères: je ne peux perdre que quelques heures.

LE PRINCE.

Nous t'avons toujours connu pour un ſaint Religieux. Où eſt le Page de Romeo? Qu'a-t-il à nous apprendre ſur cet évènement?

BALTAZAR.

Je portois à mon Maître la nouvelle du trépas de Juliette. Auſſi-tôt il part de Mantoue & vient droit à ce lieu même, à ce monument. Là, il m'ordonne de remettre dès le jour cette lettre à ſon père, & me menace de la mort, en deſcendant dans cette voûte, ſi je ne le quittois pas & ne le laiſſois pas ſeul.

LE PRINCE.

Donne-moi la lettre; je veux la lire. Où eſt le Page du Comte, qui eſt venu chercher les Gardes? —(*au Page.*) Toi, qu'a fait ton Maître en ce lieu?

LE PAGE.

Il y eſt venu avec des fleurs, pour les jetter ſur le tombeau de Juliette, & il m'a ordonné de me tenir à l'écart; je lui ai obéi. Dans le moment ſurvient un homme avec un flambeau, il s'efforce d'ouvrir le monument: & bientôt après mon Maître a fondu ſur lui l'épée à la main; moi, j'ai couru avertir les Gardes.

LE PRINCE *après avoir lu la lettre.*

Cette lettre confirme le récit du Religieux, leurs amours, les nouvelles de la mort de Juliette; & Romeo mande ici, qu'il a acheté du poiſon d'un Apoticaire pauvre, & qu'il eſt venu à ce monument pour y mourir, & repoſer auprès de Juliette. — Où ſont ces deux ennemis, Capulet, Montaigu? Voyez quel châtiment eſt tombé ſur vos haines. Le Ciel a trouvé le moyen de détruire votre bonheur par l'amour; & moi, pour avoir fermé les yeux ſur vos querelles, j'ai perdu deux parens. Nous ſommes tous punis.

CAPULET.

O Montaigu, ô mon frère, donne-moi ta main; ce ſera le douaire de ma fille: je ne peux rien te demander de plus.

MONTAIGU.

Et moi je puis te donner davantage. Je ferai élever la Statue de Juliette en or pur ; & tant que Vérone ſubſiſtera, nulle Statue n'égalera celle de la tendre & fidèle Juliette.

CAPULET.

Je veux que près d'elle on élève auſſi en or pur la Statue de Romeo : chétifs ſacrifices pour expier nos inimitiés !

LE PRINCE.

L'Aurore de ce jour apporte avec elle une triſte & ſombre paix. Sortez de ce lieu, & allez vous entretenir de ces triſtes aventures. Quelques-unes ſeront pardonnées, quelques-unes auſſi ſeront punies. Jamais Hiſtoire ne fut plus tragique, que celle de Juliette & de ſon cher Romeo.

(*La Scène ſe ferme.*)

Cette Pièce eſt une de celles qu'on voit jouer avec le plus de plaiſir à Londres. Les Scènes ſont variées & pleines de mouvement, dit JOHNSON ; *les incidens nombreux & intéreſſans ; le dénouement extrêmement pathétique, & toute la conduite de la Pièce a le*

degré de vraiſemblance, du moins d'après les opinions populaires, qui ſuffit à la Tragédie. Les Anglois font grand cas du caractère original de Mercutio; plaiſant de ſang froid, qui ſoutient juſqu'à la mort ſon caractère bouffon. Celui de la Nourrice eſt peint d'après nature: c'eſt une femme du peuple, qui eſt à la fois bavarde & diſcrète, ſoumiſe & inſolente, fidèle & peu délicate.

NOTES

NOTES DE ROMEO ET JULIETTE.

ACTE PREMIER. Scène premièrе, page 246.

(*) Il y a quatre ou cinq pointes, ou équivoques de mots, ou plattes ou groſſières, ſemées dans cette Scène; dont une partie, *dit Pope*, a été ajoutée depuis la première Edition des Œuvres de *Shakeſpeare*, où cette Scène eſt beaucoup plus courte.

(1) La longue épée étoit celle dont on ſe ſervoit à la guerre, & qu'on tenoit quelquefois des deux mains. Johnson.

Scène II, page 255.

(2) *Johnſon* ſoupçonne qu'il y a ici quelques vers de perdus, qui amenoient cette comparaiſon, & exprimoient le danger où étoit Romeo de périr d'amour & de mélancolie, avant qu'il eût eu le tems de faire connoître au monde ſes vertus & ſes brillantes qualités.

(*) page 257.

BENVOLIO.

Etes-vous en amour?

ROMEO.

Hors d'amour.

BENVOLIO.

Comment, hors d'amour?

ROMEO.

Oui, hors de la faveur de celle où s'eſt attaché mon amour.

BENVOLIO.

Hélas! faut-il que cet amour, qui s'offre d'abord ſous des traits ſi doux, ſoit à l'épreuve un tyran ſi rude & ſi cruel?

ROMEO.

Oui, & que cet amour encore, dont les yeux ſont couverts d'un bandeau, ſache ſi bien, ſans les ſecours des yeux, trouver la route qui le conduit à ſes deſſeins!

page 258.

(*) L'amour eſt une vapeur formée de la fumée des ſoupirs; quand cette fumée ſe diſſipe, l'amour eſt un feu, qui brille dans les yeux des Amans: ſi on l'irrite, c'eſt une mer orageuſe, nourrie des larmes des Amans.

(*) BENVOLIO.

Dis-moi triſtement quelle eſt celle que tu aimes?

ROMEO.

Quoi, me faut-il gémir & te le dire?

BENVOLIO.

Gémir? Non: mais contente-toi de me dire triſtement, qui elle eſt.

ROMEO.

Dis donc à un mourant de faire ſon teſtament. Tu as tort de me preſſer ainſi, moi qui ſuis mourant: ſérieuſement, couſin, j'aime une femme.

BENVOLIO.

J'en devinois juſques-là, quand j'ai ſuppoſé que tu aimois.

ROMEO.

Bon tireur & qui frappe au but. — Elle eſt belle, celle que j'aime.

BENVOLIO.

Un beau but bien brillant, couſin, eſt le plutôt frappé.

ROMEO.

Et en ceci tu manques le but : car elle ne ſera point atteinte du trait de l'Amour : elle a le caractère de Diane, & une chaſteté armée à l'épreuve : l'art enfantin de l'Amour eſt trop foible contre elle. page 260.

(*) ROMEO.

Oui, & par cette économie elle cauſe une vaſte ruine ; la Beauté, par ſon avare réſerve, eſt privée de poſtérité. Elle eſt trop Belle, trop Sage, pour ſe faire un bonheur de me réduire au déſeſpoir.

SCÈNE III, page 263.

LE DOMESTIQUE *tenant la liſte.* (*)

Trouver les perſonnes dont les noms ſont écrits ici. C'eſt fort bien ; mais moi, qui ne ſais pas lire, je ne trouverai pas quels noms ſont écrits ici. Il eſt écrit que le Cotdonnier ſe mêlera de ſon aune ; le Tailleur de ſa forme ; le Pêcheur de ſon pinceau, & le Peintre de ſes filets : il faut que je m'adreſſe à quelque Savant : ah ! j'en rencontre ici fort à propos.

SCÈNE IV, page 264.

(*) ROMEO.

Ta feuille de plantain eſt excellente pour cela.

BENVOLIO.

Pourquoi, je te prie?

ROMEO.

Pour une jambe caſſée.

BENVOLIO.

Comment, Romeo, es-tu fou?

ROMEO.

Non pas fou; mais plus lié que ne l'eſt un fou: je ſuis enfermé dans une priſon, j'y ſuis détenu privé de ma nourriture, & maltraité & tourmenté ſans relâche. (*Au Domeſtique qui tient la liſte des Convives.*) Bon ſoir, l'ami.

LE DOMESTIQUE.

Dieu vous le rende.... De grace, Seigneur, ſavez-vous lire?

ROMEO.

Oui, je ſais lire ma deſtinée dans mon infortune.

LE DOMESTIQUE.

Sans doute, vous avez appris cela ſans livre: mais, je vous prie, ſavez-vous lire ce qui eſt là ſous vos yeux?

ROMEO.

Oui, ſi j'en connois les caractères & la langue.

LE DOMESTIQUE.

La réponſe eſt honnête.—Reſtez en joie: adieu.

ROMEO.

« Attends l'ami, je ſais lire. (*Il lui lit la liſte.*) Le Seigneur Martino, ſa femme & ſes filles; le Comte Anſelme & ſes aimables ſœurs. La veuve de Vitruccio. Le Seigneur Placentio & ſes charmantes nièces, Mercutio & ſon frère Valentin : mon oncle Capulet, avec ſa femme & ſes filles : ma belle nièce Roſaline, Livia, le Seigneur Valentio, & ſon couſin Tybalt & la vive Hélène. »

Une brillante aſſemblée ! où doivent-ils ſe rendre?

LE DOMESTIQUE.

Là haut.

ROMEO.

Où? Eſt-ce à ſouper?

LE DOMESTIQUE.

A notre logis.

ROMEO.

Quel logis?

LE DOMESTIQUE.

Celui de mon Maître.

ROMEO.

Tu as raiſon, c'eſt ce que j'aurois dû te demander d'abord.

LE DOMESTIQUE.

Je vais vous le dire, ſans que vous le demandiez : mon Maître eſt le riche & noble Capulet, & pourvu que vous ne ſoyez pas de la Maiſon des Montaigu, venez auſſi avaler une coupe de vin : reſtez en joie. (*Il ſort.*)

[*Ibid.*] (*) Et que les larmes deviennent des flammes, & que ces yeux qui ſont ſi ſouvent noyés ſans pouvoir jamais périr, que ces hérétiques tranſparens ſoient brûlés comme des impoſteurs.

SCÈNE VI, page 104.

(3) Shakeſpeare ne goûtoit point les Maſcarades; eſpèce de divertiſſement fort en uſage de ſon tems: il n'en écrivit aucune, & ſes Pièces décréditèrent ce mauvais genre. Il reprit faveur ſous le règne de Jacques, & inonda la Ville & la Cour d'un déluge de platitudes & de ſottiſes. (†)

SCÈNE VII, page 277.

(*) DES DOMESTIQUES *paroiſſent tenant des ſerviettes, & très-empreſſés à deſſervir.*

PREMIER DOMESTIQUE.

Où eſt donc Potpan, qui ne vient pas nous aider à deſſervir?

SECOND DOMESTIQUE.

Si jamais la propreté eſt renfermée dans les mains de deux hommes, & que ces deux hommes là n'aient pas leurs mains lavées; ce ſera une vilaine choſe.

PREMIER DOMESTIQUE.

Emportez ces banquettes: ôtez ce buffet de parade; veillez ſur la vaiſſelle d'argent. Ami, toi, ſauve-moi un morceau de ces

(†) Il y a ici un galimathias de pluſieurs Vers ajoutés depuis la première Edition. POPE.

maſſepains, & ſi tu as quelque amitié pour moi, dis au Porteur de laiſſer entrer Suſanne & Eléonor. — Antoine, Potpan.

SECOND DOMESTIQUE.

Allons, nous voilà.

PREMIER DOMESTIQUE.

On vous appelle, on vous demande, on vous cherche dans la grande chambre.

SECOND DOMESTIQUE.

Nous ne pouvons pas être à la fois là & ici : allons, gai, mes amis, un peu de vivacité : & que celui qui ſurvivra aux autres, hérite de tout.

page 283.

(*) Il y a encore ici quelques mauvaiſes pointes qui ont été ajoutées depuis la première Edition, ainſi que le Chœur ſuivant, qui n'a ni mérite en ſoi, ni utilité pour la conduite de la Pièce.

CHŒUR (*) page 286.

Maintenant le premier amour a vieilli & tire à ſa fin ; un plus jeune lui ſuccéde.

Cette Belle, l'objet de ſes premiers ſoupirs, comparée à la tendre Juliette, ceſſe d'être Belle.

Maintenant Romeo aime & eſt aimé ; un charme réciproque les enchaîne tous deux.

Mais il faut que Romeo faſſe ſa tendre plainte à ſon ennemi, & que Juliette cueille les douceurs de l'Amour ſur des épines dangereuſes.

Romeo, né d'une famille ennemie, ne peut en liberté offrir ſes vœux des Amans.

Et Juliette riche en Amour, eſt pauvre en moyens de voir à ſon gré ſon bien-aimé.

Mais la paſſion les ſecondera de ſa puiſſance, & le tems leur fournira les occaſions de ſe voir, & de ſuprêmes douceurs compenſeront leurs peines extrêmes.

On voit que ce Chœur fait alluſion à la première paſſion de Romeo pour Roſaline.

ACTE II. Scène premiere, page 288.

(*) Au jeune Adam, Cupidon, ce fameux Archer qui tiroit ſi juſte, lorſque le Roi Cophetua fut épris d'une jeune pucelle qui mendioit à ſa porte.

Alluſion à une ancienne *Balade*, bien connue du tems de Shakeſpeare, intitulée *la Vengeance de Cupidon*, & dont le ſujet eſt le Conte d'un Roi qui avoit dédaigné toutes les femmes, & qui à la fin ſe vit forcé par l'Amour d'épouſer la fille d'un Mendiant, qui devient une belle & vertueuſe Reine.

page 289.

(*) Ce qui pourroit le fâcher, ce ſeroit de ſuſciter dans le cercle magique de ſa Maîtreſſe quelque eſprit d'une nature étrange, & de l'y laiſſer, juſqu'à ce qu'elle l'eût conjuré & ſoumis.

[*Ibid.*] (*) Et ſouhaiter que ſa Maîtreſſe fût le fruit que les jeunes filles nomment des nefles, lorſqu'elles folâtrent enſemble.

Scène II, page 291.

(*) Deux des plus belles étoiles de tout le Firmament, appellées pour quelque meſſage, prient ſes yeux de venir briller dans leurs ſphères juſqu'à leur retour. Ah! ſi ſes yeux étoient à leur place, l'éclat de ſes joues éclipſeroit les étoiles, comme l'éclat du Soleil éteint nos flambeaux.

page 299.

(*) Que n'ai-je la voix forte d'un Chaſſeur pour rappeller à moi cet aimable oiſeau! Je voudrois ébranler la grotte où il repoſe, & rendre ſa voix plus enrouée que la mienne, à force de répéter le nom de mon Romeo.

SCÈNE IV, page 310.

(2) *Immortal paſſado; il punto reverſo: il Hay!* Les termes de l'école d'Eſcrime moderne ſont venus originairement d'Italie, le *hay*, ou *ha* eſt le cri de celui qui porte une botte à ſon Antagoniſte; comme s'il diſoit, *tu l'as.*

ACTE III. SCÈNE IV, page 341.

(*) Les Amans n'ont pas beſoin du jour pour célébrer avec leurs belles les amoureux myſtères; ou ſi l'Amour eſt aveugle, il doit être familiariſé avec les ténèbres. Viens, Nuit gracieuſe! viens parée de tes voiles noirs; Déeſſe toujours grave, toujours décente, viens m'enſeigner comment une jeune vierge ſe change en épouſe.— Et lorſque Romeo aura ceſſé de vivre; prends ſon corps & le coupe en petites étoiles, & elles rendront la face du Firmament ſi brillante, que le monde épris d'amour pour la nuit, ne rendra plus ſes hommages, à l'Aſtre folâtre du jour.

SCÈNE V, page 115.

Ses lèvres, qui, dans leur pure & chaſte modeſtie, ſont toujours vermeilles de pudeur, comme ſi elles ſe reprochoient leurs propres baiſers.

SCÈNE VII, page 362.

(*) On dit quelquefois: l'alouette fait une douce ſéparation.

Il n'en eſt pas de même de celle-ci : car c'eſt elle qui nous ſépare aujourd'hui : on dit auſſi, que l'alouette & le crapaud ont troqué d'yeux : oh ! je voudrois qu'ils euſſent auſſi troqué de voix aujourd'hui.

Alluſion au proverbe populaire ſur les yeux brillans du crapaud, & les yeux ternes & petits de l'alouette.

Scène ix, page 369.

CAPULET.

(*) Quand le Soleil ſe couche, l'air laiſſe tomber une légère roſée : mais au coucher de Tybalt, l'eau pleut par torrens. Hé bien, ma fille : quoi ! dans un corps auſſi mince tu renfermes à la fois, & le vaiſſeau, & la mer & les vents : car toujours tes yeux, comme une mer, ont un flux & reflux de larmes. Le vaiſſeau, c'eſt ton corps environné de ce déluge d'Onde ſalée : les vents, tes ſoupirs, qui, mêlés à tes pleurs, dans la furie de leur choc, ſubmergeront bientôt ton corps battu de la tempête, ſi un calme ſoudain ne ſurvient.

ACTE IV. Scène ii, page 385.

CAPULET, *aux Domeſtiques.*

Invitez tous les Convives dont le nom eſt écrit ſur cette liſte. — Toi, va me chercher vingt bons Cuiſiniers.

LE DOMESTIQUE.

Vous n'en aurez pas un mauvais, (†) Seigneur ; car je les eſſayerai bien, en voyant s'ils ſavent goûter aux ſauces.

(†) Celui-la gouverne bien mal le miel, qui n'en tâte & n'en lèche ſes doigts.

CAPULET.

Et comment les eſſayeras-tu ? Peux-tu les juger ſur cette épreuve ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Seigneur ; & c'eſt un mauvais Cuiſinier, que celui qui ne ſait pas goûter aux ſauces ; & quiconque ne ſaura point goûter aux ſauces, ne viendra point avec moi.

CAPULET.

Va t'en, pars. Nous ſerons bien mal en proviſions pour cette Fête.

Scène IV, page 392.

Trois ou quatre Domeſtiques paroiſſent avec des broches, des vaſes, des corbeilles.

CAPULET.

Hé bien, l'ami, de quoi s'agit-il ?

UN DOMESTIQUE.

Pluſieurs choſes que le Cuiſinier demande : mais je ne ſais ce que c'eſt.

CAPULET.

Allons, dépêche-toi, mon ami. Va prendre des vaſes plus ſecs. Appelle Pétro : il te montrera où ils ſont.

LE DOMESTIQUE.

J'ai de la tête aſſez, Seigneur, pour trouver ces vaſes tout ſeul, & je ne dérangerai pas Pierre pour ſi peu de choſe.

CAPULET.

Bien dit : voilà un drôle qui eſt jovial : ha, ha. Tu ſeras un lourdaud.

Scène v, page 396.

(*) La mort s'eſt étendue ſur ma fille, comme une gelée prématurée ſur la plus belle fleur de la plaine.

Scène vi, page 400.

PETRO *arrive.*

Muſiciens, oh! Meſſieurs les Muſiciens: jouez, *La joie du cœur, La joie du cœur.* Je vous en prie, ſi vous voulez me rendre la vie; jouez, *La joie du cœur.*

UN MUSICIEN.

Comment, *La joie du cœur?*

PETRO.

Oh! Meſſieurs les Muſiciens, jouez-le; car mon cœur joue: *mon cœur eſt plein de douleur.* O, jouez-moi quelque air bien gai, pour me reconforter.

LE MUSICIEN.

Pas une ſeule note: ce n'eſt pas là le moment.

PETRO.

Vous ne voulez donc pas?

LE MUSICIEN.

Non.

PETRO.

Hé bien, je vous le donnerai en *ſon.*

LE MUSICIEN.

Qu'eſt-ce que tu nous donneras?

PETRO.

Pas un *ſol*, par ma foi : mais de la muſique : je vous donnerai les violons.

LE MUSICIEN.

Alors je te donnerai le très-humble ſerviteur.

PETRO.

Et moi, je vous donnerai de l'épée du très-humble ſerviteur ſur la tête. Je ne vous apporterai pas des croches : je vous donnerai du *re*, du *fa* ; me notez-vous ?

LE MUSICIEN.

Si tu nous donnes du *re*, du *fa*, tu nous noteras.

SECOND MUSICIEN.

Je te prie, rengaîne ta dague ; & dégaîne ton eſprit.

PETRO.

Hé bien, à vous une botte de mon eſprit : je vous roſſerai avec un eſprit de fer : répondez-moi en braves gens.

Quand le chagrin ſaiſit & bleſſe le cœur, alors la muſique avec ſes ſons d'argent....

Pourquoi *ſes ſons d'argent ?* Que veut dire la muſique avec *ſes ſons d'argent ?* Qu'en dis-tu, Simon Catling ?

PREMIER MUSICIEN.

Hé mais, c'eſt parce que l'argent a un doux ſon.

PETRO.

Tu radotes : & toi, Hugues Rebeck, que dis-tu ?

SECOND MUSICIEN.

Je dis moi, qu'on dit, *ſon d'argent*, parce que les Muſiciens donnent du ſon pour avoir de l'argent.

PETRO.

Tu radotes auſſi, toi; & toi Samuel Soundboard.

TROISIEME MUSICIEN.

Ma foi, moi, je ne ſais qu'en dire.

PETRO.

Oh! je vous demande miſéricorde; vous ſerez le Chanteur, & moi je dirai les paroles pour vous. C'eſt de la muſique avec des *ſons d'argent*, parce que des miſérables comme vous ne gagnent point d'or pour leur muſique.

Alors la muſique avec ſes ſons d'argent ſoulage le cœur d'un prompt ſecours. (*Il ſort en chantant.*)

PREMIER MUSICIEN.

Quel fieffé coquin que ce drôle!

SECOND MUSICIEN.

Qu'il aille au gibet. (*à ſon Camarade.*) L'ami, viens, entrons ici, attendons les pleureurs, & reſtons à dîner. (*Ils ſortent.*)

ACTE V. Scène II, page 403.

Pourquoi Shakeſpeare donne-t-il à Roméo cette gaîté involontaire un moment avant l'extrême malheur qui va fondre ſur lui? Peut-être pour montrer la folie de s'en rapporter à ces mouvemens de joie, ou à ces preſſentimens douloureux, que

quelques perſonnes regardent comme des préſages certains des biens & des maux qui ſont près d'arriver. JOHNSON.

SCÈNE IV, page 113.

(*) Croirai-je que le fantôme de la mort eſt ſuſceptible d'amour, & que ce monſtre hideux & déteſté te détient ici dans les ténèbres, pour être ſon amante ? Dans la crainte que cela ne ſoit, je veux reſter ici avec toi.

FIN.

On ſera peut-être bien aiſe de voir comment Lopez de Vega *avoit traité le même ſujet, à peu près dans le même tems, & de comparer la marche des deux Poëtes.*

EXTRAIT

EXTRAIT
DES CASTELVINS
ET
DES MONTÉSES,
Pièce de LOPEZ DE VEGA.

PERSONNAGES.

MAXIMILIEN, *Duc de Vérone.*

FABRICIO, *Noble de Vérone, Chef de la faction des Montéſes.*

ROSELO, *fils de Fabricio, Amant de Julie.*

ANTONIO, *Noble de Vérone, Chef de la faction des Caſtelvins.*

JULIE, *fille d'Antonio, amoureuſe de Roſelo.*

THÉOBALDE, *Noble de Vérone, du parti des Caſtelvins.*

OCTAVIO, *fils de Théobalde, rival de Roſelo.*

DOROTHÉE, *ſœur d'Octavio.*

ANSELME, *ami de Roſelo, du parti des Montéſes.*

LE COMTE PARIS, *Seigneur Italien.*

FERDINAND, RUTILLIO, } *Gentilshommes de Férare.*

SILVIE, *Dame de Férare.*

CÉLIE, *Suivante de Julie.*

FEZENNIO, *Valet de Théobalde.*

BÉLALDO, *Laboureur.*

LAURETTO, *fils de Bélaldo.*

THAMAR, *ſœur de Lauretto.*

MARIN, *Valet de Roſelo (il lacayo gracioſo) caractère comique qui ſe trouve dans toutes les Pièces Eſpagnoles.*

LIDIO, *Valet de Fabricio.*

GARDES, MASQUES, MUSICIENS, *&c.*

La Scène eſt à Vérone.

EXTRAIT

DES CASTELVINS

ET

DES MONTÉSES,

Pièce de LOPEZ DE VEGA.

ACTE PREMIER.

QUOIQUE le premier Acte entier ſe paſſe dans la Cité de Vérone, il y a cependant pluſieurs changemens de décorations.

Le Théâtre durant la première Scène repréſente une rue, avec la façade d'un beau Palais, qui eſt la réſidence d'Antonio, Chef des Caſtelvins.

Anſelme & Roſelo, deux jeunes Gentilshommes du parti des Montéſes, s'entretiennent enſemble d'une Fête qu'on donne dans le Palais; il y a un Concert, un Bal maſqué: on entend le bruit des inſtrumens. Roſelo montre un violent déſir d'y entrer, mais ſon ami l'en diſſuade en lui repréſentant le danger où pourroit l'expoſer cette imprudence, & le crime inexcuſable que verroit ſon père dans cette démarche, d'après la haine héréditaire des deux Familles.

Roſelo répond qu'un moment d'union pourroit peut-être réconcilier heureuſement des haines de pluſieurs ſiécles, qui avoient manqué ſouvent d'entraîner la ruine de la Ville de Vérone; que la Famille des Montéſes a toujours été célèbre

par les braves qu'elle a produits, & celle des Caſtelvins par ſes femmes d'une rare beauté; voici l'expreſſion de Lopez : *des femmes d'une telle beauté, que la Nature en avoit volé le modèle aux Séraphins;* qu'il ſe ſent un penchant invincible qui le porte à croire que c'eſt ſa deſtinée de mettre fin à ces malheureuſes diſſentions.

Anſelme réſiſte quelque tems; mais à la fin il céde à regret au caprice de Roſelo. Ils ſe décident à ſe maſquer afin d'entrer avec plus de sûreté dans la maiſon de leur ennemi.

Marin, Valet de Roſelo, le bouffon de la Pièce, tremble du danger de ſon Maître & du ſien, & termine la Scène par l'expreſſion burleſque de ſa peur.

La Scène change & repréſente un beau jardin; on voit des Cavaliers & des Dames aſſiſes, quelques autres qui ſe promènent, &c. Une troupe de Muſiciens paroît au fond du Théâtre.

Tandis que les Maſques danſent, Octavio, fils de Théobalde fait ſa cour à Julie, fille d'Antonio. Les deux Vieillards s'avancent ſur le devant du Théâtre, & témoignent le plaiſir d'unir enſemble leurs deux enfans; mais leurs déſirs ſont traverſés. Octavio aime Julie, mais Julie ne l'aime point.

Roſelo, Anſelme & Marin ſe joignent, déguiſés, à la compagnie; l'extrême beauté de Julie frappe ſoudain Roſelo; il eſt tranſporté, & dans ſon trouble il laiſſe tomber ſon maſque; Antonio le reconnoît à l'inſtant: plein d'indignation, il en avertit Théobalde, qui a bien de la peine à lui perſuader de ne point violer les droits de l'hoſpitalité. Pendant leur entretien, Julie & Roſelo s'admirent l'un l'autre; la foule & le bruit de l'aſſemblée, qui augmentent par dégrés, favoriſent l'entretien de Julie avec Roſelo. Il lui déclare ſon amour, elle l'écoute ſans colère; Octavio

ſe trouve fort troublé de leur converſation, cela n'empêche pas Julie de gliſſer un anneau dans la main de Roſelo, & de lui donner rendez-vous pour la nuit ſuivante dans le jardin.

L'aſſemblée ſe ſépare, & chacun ſe retire, excepté Julie & Célie ſa confidente, à qui elle découvre ce qui vient de ſe paſſer.

Les trois ou quatre Scènes ſuivantes ſe paſſent alternativement dans la rue & dans la maiſon de Fabricio, père de Roſelo, & ne tiennent point au ſujet de la Pièce.

A la nuit tombante la Scène revient dans le jardin d'Antonio, où Julie paroît avec Roſelo qui a eſcaladé le mur. Cette Scène eſt fort longue, & la plus intéreſſante de toute la Pièce; elle ſe termine par le conſentement de Julie à un mariage ſecret.

ACTE II.

L'INTERVALLE du premier au ſecond Acte eſt ſuppoſé rempli par le mariage ſecret de Roſelo & de Julie, mais leur bonheur ne dure pas long-tems; il eſt bientôt troublé par le plus cruel accident.

Toute la Nobleſſe de Vérone eſt aſſemblée pour une certaine Fête, dans la grande Egliſe; Dorothée, Dame de la Famille des Caſtelvins, ſœur d'Octavio, fille de Théobalde, eſt inſultée dans le lieu Saint par les Valets d'une Dame de la Famille des Montéſes; cette inſolence excite une grande querelle dans l'Egliſe même, & réveille toute l'animoſité des deux partis; mais les Caſtelvins ſont forcés de céder à leurs Adverſaires qui ſe trouvent ſupérieurs en nombre.

Dans les douze premières Scènes la décoration eſt une place

publique, au bout de laquelle paroît le portail & la façade de l'Egliſe, où l'on ſuppoſe que cette aventure vient d'arriver. Fezennio, Valet de Théobalde, en fait le récit à ſon Maître, qui, en l'apprenant, ſe livre au plus violent tranſport de colère, quoiqu'auparavant il penchât vers la modération.

Entre Octavio, que ſon père anime à venger Dorothée; il retourne à l'Egliſe pour y joindre leur parti. Roſelo, Anſelme & Marin, y entrent auſſi ne ſachant rien de ce qui vient d'arriver. Tandis que les deux amis s'entretiennent du mariage & du bonheur de Roſelo, l'Egliſe devient un champ de bataille; on entend le cliquetis des épées & des bruits tumultueux, & auſſi-tôt les deux partis fondent l'un ſur l'autre acharnés dans leur querelle. Roſelo fait ſes efforts pour les ſéparer; & après un long & vif entretien avec Octavio, où il lui fait de vifs reproches, & lui propoſe l'amitié dans les termes les plus tendres, & un double mariage, l'un entre lui & Julie, l'autre entre Octavio & Dona-Andréa, de la famille des Montéſes; Octavio l'outrage; il eſt forcé de ſe défendre, & à la fin il le tue & s'enfuit. Maximilien, Duc de Vérone, arrive trop tard pour prévenir ce malheur; il ſe fait inſtruire de toutes les circonſtances: tous les témoignages ſont en faveur de Roſelo, tous avouent qu'il a fait ſon poſſible pour appaiſer la querelle, & que c'eſt Octavio qui l'a forcé à défendre ſa vie.

Sur ces inſtructions, le Prince qui eſtime Roſelo, mais qui d'un autre côté ne veut pas aigrir les Caſtelvins, prend un milieu & bannit Roſelo de Vérone.

Roſelo ſur le point de quitter ſa Julie, brave tous les haſards pour lui faire ſes adieux; il ſe rend au jardin dans la nuit, accompagné de Marin; ils y trouvent Julie & Célie. Après une Scène touchante entre les deux Amans, & une Scène burleſque

entre les deux ſuivans; ils ſont ſu pris par Antonio, ſuivi de ſes Domeſtiques, tous armés au bruit qu'ils avoient entendu dans le jardin. Roſelo & Marin s'échappent ſans être vus. Julie dit qu'elle eſt venue dans ce lieu pour pleurer dans la ſolitude la mort malheureuſe d'Octavio. Antonio applaudit à ſon humanité, & pour la conſoler il lui annonce le deſſein où il eſt de la marier au Comte Paris, aimable & noble jeune homme, d'une grande fortune. Le Comte s'étoit déjà expliqué de ſa paſſion pour Julie, & même il l'avoit demandée en mariage; mais la propoſition avoit été éloignée en faveur d'Octavio: comme il étoit alors abſent de Vérone, Antonio lui écrit ſes intentions & charge Fezennio de ſa lettre.

Ce vieux Serviteur de Théobalde trouve le Comte Paris avec Roſelo dans une magnifique maiſon de campagne, qui forme la décoration des trois Scènes ſuivantes. Roſelo, au ſortir de la Cité, étoit tombé dans une embuſcade que lui avoient tendue les Caſtelvins, & avoit été délivré par Paris, qui le conduit enſuite dans ſa maiſon, & lui offre de l'accompagner juſqu'aux portes de Ferrare. C'eſt dans ce moment que Fezennio arrive, & interrompt leurs proteſtations d'amitié, en remettant la lettre à Paris, qui en fait part à Roſelo; celui-ci ſur la concluſion de la lettre, qui aſſure le Comte de la tendreſſe de Julie, eſt ſaiſi d'un tranſport de rage des plus furieux. Le Comte part pour Vérone, & l'aſſure en le quittant que, malgré l'alliance qu'il va former avec les Caſtelvins, il reſtera toujours ſon ami. Roſelo demeure ſeul, & termine l'Acte par un long monologue de rage & de déſeſpoir, qui finit par la réſolution de faire tous ſes efforts pour étouffer ſa paſſion pour l'infidèle Julie, & fixer ſon cœur ſur quelque Beauté de Ferrare qui en ſoit plus digne.

ACTE III.

Dans l'intervalle, entre le ſecond & le troiſième Acte, le père de Julie a tenté de la forcer à épouſer le Comte; ſes perſécutions ont été ſi violentes, que Julie ſentant qu'à la fin elle ſera obligée de ſe ſoumettre, n'écoute que ſon déſeſpoir, & ſe réſout à mourir plutôt que de trahir Roſelo.

Dans ce deſſein, elle envoie Célie vers Aurélio (*le Prêtre qui les a mariés ſecrétement. Il ne paroît pas ſur le Théâtre, mais il eſt fréquemment queſtion de lui.*) Un profond ſavoir, une charité expanſive, & un tendre intérêt pour les beſoins des malheureux, ſont les traits diſtinctifs de ſon caractère.

Julie implore l'aſſiſtance de ce ſaint Homme, lui marque dans ſon billet que s'il ne peut lui offrir aucun moyen de la ſauver du malheur qui la menace, elle ſaura y échapper par une mort volontaire. Le commencement de l'Acte ſuppoſe tout ce que nous venons de dire, & les Spectateurs en ſont inſtruits avec beaucoup d'adreſſe. Julie & ſon père paroiſſent ſur le Théâtre qui repréſente un ſallon; Antonio preſſe ſa fille pour ce mariage; elle s'excuſe de ſon mieux; ſon père la menace de toute ſon indignation, & finit par lui déclarer que ſi elle n'y conſent pas de bonne grace, il trouvera bien le moyen de la forcer à obéir.

Tant de rigueurs la forcent à promettre ſon obéiſſance; ſon père la quitte & l'abandonne à ſes réflexions ſur ſa malheureuſe ſituation. Célie revient de ſon meſſage, & apprend à Julie qu'Aurélio, après avoir montré un grand trouble & beaucoup d'intérêt, s'étoit abſenté pendant une heure, & qu'il étoit revenu

lui remettre une phiole qu'il lui recommandoit de boire, & qui préviendroit tous les maux qu'il redoutoit.

Après une Scène touchante d'irréſolution, d'eſpérance & de crainte, Julie avale le breuvage; auſſi-tôt par les effets ſoudains qu'elle en reſſent, elle s'imagine qu'Aurélio, par mépriſe, lui aura donné du poiſon, & elle meurt (*à ce qu'elle croit, ainſi que ſa Confidente*) dans les bras de Célie, en lui recommandant, ſi jamais elle revoyoit Roſelo, de lui dire que ſa tendreſſe pour lui la ſuivoit au tombeau, & qu'elle étoit morte en prononçant ſon nom; qu'elle déſiroit qu'il conſervât d'elle un tendre ſouvenir; mais, ſans affliction; qu'il ſe conſolât & qu'il vécût heureux.

La Scène ſe ferme ſur Julie & ſur ſa Confidente, & paſſe immédiatement à Ferrare; elle repréſente une rue où deux Cavaliers, Ferdinand & Rutilio, donnent une ſérénade à Sylvia, Dame de cette Ville. Elle ne paroît qu'une fois dans la Pièce & à ſa fenêtre.

Les Perſonnages de cette Scène ſont entièrement étrangers au ſujet de la Pièce, & n'ont pas la moindre liaiſon avec les Caſtelvins & les Montéſes. L'Auteur ne les introduit que pour donner à Roſelo le tems de chercher l'occaſion de ſe venger de l'infidélité ſuppoſée de Julie. Tout le deſſein de cette Scène eſt inſipide & contre nature.

Le jour commence à poindre; Roſelo entre; & les deux Cavaliers & leurs gens ſe retirent ſans autres raiſons que le bon plaiſir de l'Auteur. Le jeune Montéſe fait l'amour à Sylvie; mais d'une manière qui montre aſſez que ſon cœur eſt plein d'un autre objet, & que Julie en eſt reſtée la Souveraine malgré toutes ſes réſolutions.

Anſelme qui eſt venu à Ferrate à la recherche de Roſelo, le rencontre dans la rue ; Sylvie ferme ſa fenêtre & diſparoît. Roſelo, apprend d'Anſelme tout ce qui s'eſt paſſé ; il friſſonne d'horreur ; ſes yeux ſont deſſillés, il voit combien il a eu tort de ſuſpecter la fidélité de Julie, & il s'abandonne aux plaintes les plus touchantes ; Anſelme le conſole en lui révélant le ſecret de la qualité du breuvage, & lui dit qu'il doit ſans tarder revenir à Vérone pour délivrer ſa Maîtreſſe de la voûte ſépulcrale où elle a été dépoſée.

A ce récit, qui, dans l'original eſt fort long, Roſelo commence à reſpirer. Ses eſpérances ſont cependant mêlées de terreurs ; il craint d'arriver trop tard ; il craint que Julie venant à ſe réveiller dans ce lieu terrible, ne meure de frayeur, ou du moins ne s'évanouiſſe & n'expire ſans ſecours au milieu de ce profond ſommeil ; il part ſur le champ pour Vérone, Marin le ſuit à regret, & ſur la deſcription que fait Anſelme de l'horreur de cette voûte ſouterraine, il déclare qu'il abhorre de tenir compagnie aux morts, & que lorſque ſon Maître leur rendra ſa viſite, il croit, lui, que ſon devoir eſt d'attendre à la porte.

Un changement de Scène ramène le Spectateur à Vérone dans le Palais du Duc ; on voit le Comte Paris en deuil regrettant Julie, & le Duc qui tâche en vain de le conſoler ; Antonio entre vivement pénétré de douleur de la perte de ſa fille. Comme il n'a point d'héritiers, Maximilien lui propoſe d'épouſer Dorothée, ſa proche parente, pour empêcher les grands biens qu'il poſſéde, de ſe diſperſer dans différentes familles. Il y conſent.

Une nouvelle Scène ſe découvre ; on voit le monument des Caſtelvins environné d'objets lugubres ; Julie ſe réveille ; ſon

étonnement, ſa terreur, ſon amour & ſa ſurpriſe lui fourniſſent dans ce ſéjour ténébreux un beau Monologue à la fin duquel entre Roſelo ; leur réunion eſt accompagnée des ſentimens les plus tendres & les plus pathétiques.

Ils s'échappent heureuſement de Vérone, & ne ſachant où ſe cacher, ils ſe réfugient dans un château qui appartient au père de Julie ; mais, où il n'eſt jamais venu. C'eſt dans ce lieu que ſe paſſent les dernières Scènes.

Julie, Roſelo, Anſelme & Marin ſont déguiſés en Payſans ; leur deſſein eſt de s'arrêter un jour ou deux dans le château, juſqu'à ce qu'ils trouvent une occaſion favorable d'en partir ; mais la fortune en décide autrement. Antonio ſe rend à ce même château pour y célébrer ce mariage avec Dorothée ; il eſt accompagné de Théobalde ſon père & pluſieurs autres Nobles Caſtelvins. Leur arrivée oblige Roſelo & ſa ſuite à ſe cacher dans différentes parties du château. Le Concierge ne les connoît pas ; mais, leur libéralité envers lui, l'engage à leur garder le ſecret.

Comme Julie eſt cachée tout près de la chambre où loge ſon père, elle l'entend ſe lamenter ſeul ſur la deſtinée de ſa fille ; elle lui adreſſe la parole : lui, ſaiſi de la plus grande horreur, la prend pour ſon ombre ; & cet étrange entretien amène la cataſtrophe. Elle lui reproche la cruauté qui a cauſé ſa mort ; elle lui offre de lui apparoître ſous la forme qu'elle avoit depuis leur ſéparation ; il refuſe avec terreur, & il cherche à excuſer ſa ſévérité ſur le mérite du Comte. Julie convient du mérite de Paris ; mais elle lui déclare qu'elle avoit été mariée ſecrétement deux mois auparavant à un époux, que l'envie elle-même ne pourroit

blâmer: qu'elle ſavoit que ſon père, d'après la violence de ſon caractère, n'endureroit jamais cet aveu, & que c'étoit le motif qui lui avoit fait ſacrifier ſa vie, afin de conſerver ſa fidélité à l'époux qu'elle avoit choiſi; que toute la grâce qu'elle lui demandoit, c'étoit ſa promeſſe ſolemnelle, que il ne conſpireroit jamais la ruine de ſon gendre inconnu; mais qu'il le chériroit & l'eſtimeroit comme s'il avoit été de ſon propre choix; que c'étoit là toute la réparation qu'il pouvoit faire, & que s'il la refuſoit, elle troubleroit ſa paix ſans relâche.

Il le promet & lui demande le nom de ſon époux; lorſqu'elle lui dit que c'eſt Roſelo, le Chef de la Famille des Montéſes, & que le Ciel l'avoit fait naître pour mettre enfin un terme à ſes diſſentions, qui avoient ruiné leur pays, il paroît choqué d'abord; mais bientôt ſuccédent le regret & l'attendriſſement, & il atteſte le Ciel qu'il conſervera toujours pour Roſelo les ſentimens d'un père.

Pendant cette Scène Théobalde & les autres Caſtelvins ayant découvert Roſelo, Anſelme & Marin, les amènent enchaînés ſur le Théâtre, & délibèrent ſur le genre de mort qu'ils leur feront ſouffrir.

Dans cette conjoncture, Antonio, fidèle à ſa promeſſe, eſt pénétré de ſa faute, leur découvre ce qu'il vient d'apprendre & embraſſe Roſelo. D'abord ils s'imaginent que ſa raiſon eſt troublée; mais il les adoucit par dégrés & les ramène à la modération, & le Comte Paris qui eſt préſent, a la généroſité de ſe joindre à lui, & de les amener à une réconciliation.

Pour la rendre plus durable, ils arrêtent de cimenter la paix par le mariage de Dorothée & de Roſelo. Julie qui a tout entendu

apparoît ſoudain; la terreur dont ſa première vue les frappe, ſe change en joie & en ſurpriſe, lorſqu'ils ont reconnu qu'elle eſt vivante; & inſtruits que c'eſt Roſelo qui l'a ſauvée des bras de la mort, ils jugent qu'il a des droits légitimes à ſa poſſeſſion; leur union eſt ratifiée; Anſelme épouſe la fille de Théobalde, & Marin (*le Valet gracieux*) reçoit la main de Célie, avec mille ducats, dont Antonio & Roſelo lui font préſent.

F I N.

De l'Imprimerie de Ph. D. PIERRES, 1778.

Le cinquième Volume paroîtra à la fin d'Octobre prochain.

Le sixième à la fin de Janvier prochain.

Ils contiendront ANTOINE & CLÉOPATRE.

Le RÊVE de la NUIT d'ÉTÉ.

Le ROI LÉAR.

TIMON d'ATHÈNES.